

Prince de sang

Feist, Raymond

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RAYMOND E. FEIST



PRINCE DE SANG

L'ENTRE-DEUX-GUERRES

TOME I



RAYMOND E. FEIST

KRONDOR :
L'ENTRE-DEUX-GUERRES 1
Prince de sang

Traduit de l'américain
par Isabelle Pernot



BRAGELONNE

Titre original : PRINCE OF THE BLOOD

© Raymond E.Feist, 1989

Pour la traduction française : © Bragelonne, 2003
ISBN : 978-2-290-34499-6

Ce livre est amoureuxment dédié
à ma femme
Kathlyn Starbuck
qui donne un sens à toute chose

REMERCIEMENTS

Comme toujours, je n'aurais pas pu finir un livre comme Prince de sang sans faire appel aux talents de nombreuses personnes, à qui je dois beaucoup. C'est pourquoi je voudrais remercier publiquement les personnes suivantes :

April Abrams, qui m'a donné sa vision de Kesh et m'a laissé la déformer jusqu'à ce qu'il ne soit presque plus possible de la reconnaître.

Pat LoBrutto, mon éditeur, qui a supporté toutes mes folies les unes après les autres.

Janny Wurts, qui m'a laissé régler chaque problème avant de m'en donner un autre, et qui a pris soin de notre cheval.

Stephen Abrams et Jon Everson, qui ont inventé toute cette histoire.

Les autres « pères et mères » de Midkemia, qui m'ont permis de jouer de nouveau dans leur monde.

Peter Schneider, qui a, comme toujours, fait preuve de zèle avant et après l'écriture de ce livre.

Les employés de Bantam Doubleday Bell, pour leur excellent travail.

Jonathan Matson, mon ami et agent, qui m'a aidé à garder le cap quand j'en avais besoin, et qui m'a laissé m'égarer, quand j'en avais besoin également.

Et surtout Kathy, ma femme, déjà mentionnée dans ce livre et qui prend soin de tout.

Rien de tout cela n'aurait été possible sans la bonne volonté et la tendre affection de toutes ces personnes.

DE RETOUR CHEZ SOI

Le calme régnait dans l'auberge.

Les murs noircis de suie absorbaient la lumière de la lanterne et ne renvoyaient que peu de clarté. Le feu qui se mourait dans l'âtre n'offrait guère de chaleur et encore moins de gaieté, à en juger par l'attitude de ceux qui avaient choisi de s'asseoir devant lui. Contrairement à la plupart des établissements de cet acabit, l'auberge était lugubre. Des hommes assis dans des recoins obscurs discutaient à voix basse, et il valait mieux ne pas surprendre leur conversation si l'on n'était pas concerné. Un grognement approbateur, en réponse à une proposition murmurée, ou le rire amer d'une femme à la vertu négociable étaient les seuls sons qui brisaient le silence. La plupart des clients du *Docker Endormi* n'avaient d'yeux que pour le jeu.

Le *pokiir* venait de l'empire de Kesh la Grande, au sud, et remplaçait à présent le *lin-lan* et le *pashawa* dans les auberges et les tavernes du royaume de l'Ouest. L'un des joueurs, un soldat qui avait quartier libre, tenait ses cinq cartes devant lui, les yeux plissés en signe de concentration. Il restait vigilant, attentif au moindre signe de trouble dans la pièce. Il savait que les ennuis n'allaient pas tarder à arriver, et étudiait ostensiblement ses cartes, tout en observant discrètement les cinq hommes qui jouaient à sa table.

Les deux qui se trouvaient à sa gauche étaient des hommes rudes, hâlés, aux mains calleuses. Leur chemise de lin décoloré et leur pantalon de coton flottaient autour de leur corps maigre, mais musculeux. Aucun des deux ne portait de bottes ni même de sandales, pieds nus malgré la fraîcheur nocturne, ce qui prouvait qu'il s'agissait de marins, en attente d'un nouveau navire. D'habitude, de tels hommes perdaient rapidement leur paye et repartaient en mer aussitôt. Mais vu la façon dont ils avaient misé toute la nuit, le soldat était certain qu'ils travaillaient pour l'homme assis à sa droite.

Celui-ci attendait patiemment que le soldat joue une mise équivalente à la sienne ou jette ses cartes, abandonnant ainsi toute chance d'acheter jusqu'à trois nouvelles cartes. Des hommes comme lui, le soldat en avait déjà rencontré, à de nombreuses reprises : le fils d'un riche marchand, ou le benjamin d'un nobliau, disposant de trop

de temps libre et de trop peu de bon sens. Il était vêtu à la toute dernière mode, d'une culotte qui faisait fureur parmi les jeunes hommes de Krondor et que l'on rentrait dans des bas pour la faire bouffer au-dessus du mollet. Il portait également une simple chemise blanche rebrodée de perles et de pierres semi-précieuses, ainsi qu'une veste à la découpe moderne d'un jaune plutôt criard, ornée d'un liseré de brocart blanc et argent au col et aux poignets. Il était l'image même du dandy. Mais si l'on en croyait la *slamanca* rodézienne accrochée au baudrier qu'il portait en travers de l'épaule, c'était aussi un homme dangereux. Seul un maître escrimeur, ou une personne en quête d'une mort rapide, utilisait pareille épée – entre les mains d'un expert, c'était une arme redoutable ; entre des mains inexpérimentées, du suicide.

L'individu avait probablement perdu de grosses sommes d'argent et cherchait à présent à récupérer ses pertes en trichant aux cartes. Certes, l'un des marins gagnait une partie, de temps en temps, mais le soldat était sûr que tout avait été organisé d'avance, pour prévenir tout soupçon au sujet du dandy. Le soldat soupira, comme si le choix qu'il avait à faire le préoccupait. Les deux autres joueurs attendaient patiemment qu'il annonce sa mise.

C'étaient de vrais jumeaux, qui mesuraient près d'un mètre quatre-vingt-dix. Tous deux étaient arrivés à la table armés de rapières – encore un choix d'expert ou d'imbécile. Depuis l'accession du prince Arutha au trône de Krondor, vingt ans auparavant, la rapière était devenue l'arme de prédilection des hommes qui portaient une épée plus par souci vestimentaire que par besoin de survie. Mais ces deux-là ne devaient pas être le genre d'hommes à porter une arme en guise de décoration. Ils étaient vêtus comme de simples mercenaires et venaient juste d'arriver en ville avec une caravane, à en juger par leur apparence. La poussière s'accrochait encore à leur tunique et à leur veste de cuir, tandis que leurs cheveux étaient légèrement emmêlés. Ils avaient tous deux besoin de se raser. Cependant, leur armure ou leurs armes ne paraissaient pas négligées, bien que leurs vêtements soient simples et sales. Ils ne prenaient peut-être pas le temps de se baigner après avoir escorté une caravane pendant des semaines, mais ils étaient du genre à prendre une heure pour huiler leur cuir et polir leur acier. Ils jouaient leur rôle à la perfection, si l'on exceptait un vague sentiment de familiarité qui gênait un peu le soldat : ils n'employaient pas le dur langage des mercenaires mais parlaient au contraire avec l'accent éduqué de ceux qui passent leurs journées à la cour, et non à combattre des bandits. Ils étaient jeunes, guère plus que des adolescents.

Les deux frères avaient commencé la partie en jubilant, commandant chope de bière après chope de bière. Au départ, leurs

pertes les amusaient autant que leurs gains, mais à présent que les enjeux étaient de plus en plus élevés, leur humeur s'était assombrie. Ils échangeaient un rapide coup d'œil de temps à autre, et le soldat était certain qu'ils communiquaient entre eux en silence, comme le font souvent les jumeaux.

Le soldat secoua la tête.

— Sans moi.

Il jeta ses cartes et l'une d'elles se retourna complètement avant de tomber sur la table.

— Je prends mon service dans une heure. Je ferais mieux de retourner à la caserne.

Il avait la certitude que la situation n'allait pas tarder à s'envenimer. S'il était encore là quand cela se produirait, il lui serait impossible d'arriver à temps à la caserne pour répondre à l'appel. Le sergent de garde n'était pas homme à recevoir aimablement des excuses.

Les yeux du dandy se tournèrent vers le premier des deux frères.

— À toi.

Lorsqu'il atteignit la porte de l'auberge, le soldat aperçut deux hommes qui se tenaient tranquillement dans un coin. Chacun était enveloppé dans un grand manteau, le visage partiellement dissimulé dans l'ombre de sa capuche. Ils faisaient semblant d'observer calmement le jeu, mais en réalité ils examinaient les moindres détails de la pièce. Le soldat les trouva vaguement familiers, eux aussi, mais n'aurait pas su dire où il les avait déjà rencontrés. Il y avait quelque chose dans leur façon de se tenir, comme s'ils étaient prêts à passer à l'action, qui le conforta dans sa décision de rentrer tôt à la caserne. Il ouvrit la porte et sortit avant de la refermer derrière lui.

L'homme le plus proche de la porte se tourna vers son compagnon, le visage en partie éclairé par la lanterne qui se trouvait au-dessus de lui.

— Tu ferais mieux de sortir. La situation est sur le point d'exploser.

Son compère acquiesça. Au cours d'une amitié qui durait depuis vingt ans, il avait appris à ne jamais remettre en doute ses capacités à anticiper les ennuis dans la cité. Il sortit rapidement de l'auberge, sur les talons du soldat.

À la table, c'était au premier des deux frères d'annoncer son pari. Il fit la grimace, comme si les cartes le rendaient perplexe. Le dandy lui demanda :

— Tu suis ou tu te couches ?

— Eh bien, répondit le jeune homme, voilà ce que j'appellerais un casse-tête.

Il regarda son frère.

— Erland, j'aurais été prêt à jurer devant Astalon le Juge que j'ai vu une dame bleue se retourner quand ce soldat a jeté ses cartes.

— En quoi cela pose-t-il un problème, Borric ? demanda son jumeau avec un sourire crispé.

— J'ai moi-même une dame bleue dans ma main.

Certains spectateurs commencèrent à s'éloigner de la table au fur et à mesure que le ton de la conversation se modifiait. Il n'était pas normal de discuter ouvertement des cartes dont on disposait.

— Je ne vois toujours pas quel est le problème, puisqu'il y a deux dames bleues dans le jeu, fit remarquer Erland.

Borric, un sourire malicieux aux lèvres, désigna le dandy.

— C'est que notre ami ici présent a lui aussi une dame bleue, qu'il tente en vain de dissimuler dans sa manche.

Aussitôt la scène tourna au chaos, tandis que les spectateurs tentaient de mettre le plus de distance possible entre eux et les combattants. Borric bondit de son siège, agrippa le bord de la table et la renversa, forçant le dandy et ses deux hommes de main à reculer. Erland tira sa rapière et sa dague hors de leur fourreau tandis que le dandy dégainait sa *slamanca*.

L'un des deux marins perdit l'équilibre et tomba en avant. Alors qu'il tentait de se relever, son menton entra brutalement en contact avec la pointe de la botte de Borric. Il tomba comme une masse aux pieds du jeune mercenaire. Le dandy bondit en avant et donna un violent coup de taille en direction de la tête d'Erland. Celui-ci para adroitement avec sa dague et frappa d'estoc, une attaque que son adversaire parvint à peine à esquiver.

Les deux hommes savaient qu'ils avaient affaire à un adversaire dont il fallait se méfier. Pendant ce temps, l'aubergiste, armé d'un gros gourdin, faisait le tour de la pièce pour dissuader ceux qui auraient voulu se joindre au combat. Comme il approchait de la porte, l'homme à la capuche s'avança avec une rapidité surprenante et lui agrippa le poignet. Il lui parla, brièvement. L'aubergiste pâlit. Il hocha la tête, sèchement, et se glissa à l'extérieur, rapidement.

Borric s'occupa du second marin sans trop de peine. En se retournant, il découvrit Erland au corps à corps avec le dandy.

— Erland ! Aurais-tu besoin d'un coup de main ?

— Je ne crois pas, cria son frère. En plus, tu dis toujours que j'ai besoin de m'exercer.

— C'est bien vrai, répondit son frère avec un large sourire. Mais ne le laisse pas te tuer. Après, il faudrait que je te venge.

Le dandy tenta une attaque combinée, lançant une série de coups de taille tantôt en hauteur, tantôt en bas, et Erland fut forcé de reculer. Le son de sifflets s'éleva dans la nuit.

— Erland, dit Borric.

Le cadet des jumeaux, qui se trouvait en difficulté, lui demanda ce qui se passait tout en esquivant une autre attaque combinée, exécutée elle aussi de main de maître.

— Le guet arrive. Tu ferais mieux de le tuer rapidement.

— J'essaye, répondit son frère, mais ce type n'est pas très coopératif.

À ce moment, son talon glissa dans une flaque de bière. Il perdit l'équilibre et tomba à la renverse, sans défense.

Borric s'élança. Au même moment, le dandy allongea une botte à son frère. Erland roula sur le sol, mais l'épée de son adversaire l'atteignit au côté. Une douleur brûlante envahit ses côtes. Cela ne l'empêcha pas de remarquer que le dandy avait laissé une ouverture sur sa gauche. Assis sur le sol, Erland porta une botte avec sa rapière, qui atteignit son adversaire à l'estomac. Il se raidit, le souffle coupé, tandis qu'une tache rouge commençait à s'élargir sur sa tunique jaune. Puis Borric, derrière lui, le frappa avec la poignée de son épée pour l'assommer.

De l'extérieur parvenaient les sons d'une bousculade.

— On ferait mieux de se sortir de là, dit Borric en aidant son frère à se relever. Père sera déjà bien assez en colère contre nous sans qu'on soit mêlés en plus à une bagarre...

— Tu n'avais pas besoin de le frapper, l'interrompt Erland, grimaçant à cause de sa blessure. Je crois que j'aurais pu le tuer.

— Ou l'inverse. Et je n'aurais pas aimé affronter Père si je l'avais laissé te tuer. De plus, tu ne l'aurais pas vraiment tué ; tu n'en as tout simplement pas l'instinct. Tu aurais essayé de le désarmer, ou quelque chose de tout aussi noble... ou tout aussi stupide, fit remarquer son frère en reprenant son souffle. À présent, essayons de sortir d'ici.

Ils se dirigèrent vers la porte, la main d'Erland serrée sur sa blessure. Mais à la vue du sang sur les côtes du jeune homme, plusieurs brutes s'avancèrent pour bloquer la sortie aux jumeaux. D'un même élan, Borric et Erland pointèrent leur épée sur la bande.

— Reste en garde un instant, dit Borric.

Il souleva une chaise et l'envoya à travers le grand oriel qui donnait sur le boulevard. Une pluie de débris de verre et de plomb s'abattit sur les pavés. Mais avant même que le tintement du verre contre la pierre ait cessé de retentir, les deux frères sautaient déjà par-dessus ce qui restait de la fenêtre. Erland chancela et Borric dut le prendre par le bras pour l'empêcher de tomber.

Lorsqu'ils se redressèrent, ils prirent conscience du fait qu'ils avaient des chevaux sous les yeux. Puis deux des brutes les plus hardies sautèrent par la fenêtre, à la poursuite des jumeaux. Borric, avec la poignée de son épée, frappa l'un d'entre eux à la tête, tandis que l'autre s'arrêtait net sous la menace de trois arbalètes. Dix

hommes du guet, solidement charpentés et fortement armés, mieux connus sous le nom de garde anti-émeute, étaient déployés devant la porte de l'auberge. Mais ce n'était pas eux que regardaient, bouche bée, les quelques clients du *Docker Endormi*. C'étaient les trente cavaliers qui se tenaient derrière la garde et qui portaient le tabard de Krondor et l'insigne de la garde royale du prince de Krondor. À l'intérieur de l'auberge, l'un des clients parvint à surmonter sa stupéfaction et cria : « Les hommes de la garde royale ! », ce qui donna lieu à une évacuation générale par la porte arrière de la taverne. Les visages stupéfaits disparurent de la fenêtre.

Les deux frères regardèrent les cavaliers, tous armés et prêts à intervenir en cas de besoin. À leur tête se tenait un homme que les deux jeunes mercenaires connaissaient bien.

— Ah... Bonsoir, messire, dit Borric, tandis qu'un sourire apparaissait lentement sur son visage.

Le capitaine de la garde anti-émeute, n'apercevant personne d'autre, s'avança pour arrêter les deux jeunes gens.

D'un geste de la main, le capitaine de la garde royale le congédia.

— Cela ne vous concerne pas, capitaine. Vous et vos hommes pouvez vous retirer.

Le commandant du guet fit une courte révérence et reconduisit ses hommes à leur caserne, dans le quartier pauvre.

— Baron Locklear, quel plaisir, dit Erland, non sans tressaillir à cause de sa blessure.

Le baron Locklear, maréchal de Krondor, sourit, d'un sourire dépourvu d'humour.

— Oui, j'en suis sûr.

En dépit de son rang, il ne paraissait guère plus âgé que les garçons, d'un an ou deux à peine, bien qu'il soit de plus de seize ans leur aîné. Il avait des cheveux blonds bouclés et de grands yeux bleus, qu'il plissait en observant les jumeaux avec désapprobation.

Borric dit alors :

— Je suppose que cela signifie que le baron James...

— Se trouve derrière vous, répondit Locklear en pointant l'index.

Les deux frères se retournèrent. L'homme enveloppé dans le grand manteau se tenait sur le pas de la porte. Il rejeta sa capuche et dévoila un visage presque juvénile malgré ses trente-sept ans, ses cheveux bruns bouclés légèrement parsemés de gris. C'était un visage que les frères connaissaient bien, car il était l'un de leurs professeurs depuis l'enfance, et surtout, l'un de leurs plus proches amis. Il regarda les jumeaux, cachant mal sa désapprobation, et dit :

— Votre père vous avait ordonné de rentrer *directement* à la maison. J'ai reçu des rapports vous concernant depuis votre départ de Hautetour jusqu'à ce que vous passiez les portes de la cité... il y a

deux jours !

Les jumeaux essayèrent en vain de dissimuler la satisfaction qu'ils éprouvaient à l'idée d'avoir réussi à perdre leur escorte royale.

— Mettez de côté un instant le fait que votre père et votre mère avaient réuni la cour pour vous accueillir. Oubliez qu'ils ont attendu, debout, pendant *trois heures* ! Ne pensez donc pas à l'insistance de votre père, qui a voulu que le baron Locklear et moi-même passions la cité au peigne fin pendant deux jours, pour vous y retrouver.

Il étudia un instant les deux jeunes gens.

— Mais je suis sûr que vous vous souviendrez de tous ces petits détails lorsque votre père voudra échanger quelques mots avec vous après l'audience publique de demain.

Un soldat amena deux chevaux et tendit les rênes, avec déférence, à chacun des frères. À la vue du sang sur la chemise d'Erland, l'un des lieutenants de la garde approcha sa monture et demanda, avec une compassion qui n'était que feinte :

— Votre Altesse a-t-elle besoin d'aide ?

Erland parvint à glisser le pied dans l'étrier et à se soulever pour se mettre en selle, non sans effort, mais sans demander la moindre assistance.

— Seulement quand je verrai Père, cousin Willy, et je ne pense pas que tu puisses grand-chose pour moi à ce moment-là.

Le lieutenant William acquiesça et murmura d'un ton peu compatissant :

— Après tout, il a bien dit de rentrer tout de suite à la maison, Erland.

Celui-ci hocha la tête, résigné.

— Nous voulions juste nous détendre un jour ou deux avant.

William ne put s'empêcher de rire de la situation difficile dans laquelle s'étaient mis ses cousins. Il les avait souvent vus s'attirer les pires ennuis et n'avait jamais pu comprendre le plaisir qu'ils semblaient y trouver.

— Borric et toi pourriez peut-être vous échapper vers la frontière. Je pourrais faire des erreurs stupides en essayant de vous suivre.

Erland secoua de nouveau la tête.

— Je crois que je vais regretter de ne pas avoir accepté ton offre, à l'issue de l'audience de demain.

William se mit à rire de nouveau.

— Allez viens, vous allez vous faire passer un savon, mais ce ne sera pas pire que les autres fois.

Le baron James, chancelier de Krondor et premier assistant du duc de Krondor, se remit rapidement en selle.

— Au palais, ordonna-t-il.

La garde fit demi-tour pour escorter les princes jumeaux, Borric et

Erland, jusqu'au palais.

Arutha, prince de Kronдор, maréchal du royaume de l'Ouest et héritier du trône du royaume des Isles, observait calmement et avec attention l'audience qui se déroulait devant lui. Mince et svelte dans sa jeunesse, il n'avait pas pris la corpulence que l'on associe souvent à la cinquantaine. Au contraire, ses traits s'étaient faits plus durs, plus anguleux et il avait perdu le peu de douceur que la jeunesse avait donnée à sa silhouette dégingandée. Il avait toujours la même chevelure sombre, bien que vingt années passées à régner sur l'Ouest et sur Kronдор aient contribué à la parsemer de gris. Ses réflexes ne s'étaient que légèrement ralentis avec les années ; on le considérait toujours comme l'une des plus fines lames du royaume, bien qu'il n'ait plus guère de raison d'exercer ses talents. Ses grands yeux bruns étaient plissés en signe de concentration, et rien ne leur échappait, à en croire ceux qui servaient le prince. Pensif, parfois même maussade, Arutha était un brillant général et s'était taillé cette réputation méritée durant les neuf années qu'avait duré la guerre de la Faille – laquelle s'était achevée l'année précédant la naissance des jumeaux – lorsqu'il avait pris le commandement de la garnison de Crydee, le château familial, alors qu'il était à peine plus âgé que ses fils à présent.

Il était considéré comme un souverain sévère mais juste, prompt à dispenser la justice lorsque le crime l'exigeait, mais aussi souvent enclin à la clémence lorsque sa femme, la princesse Anita, le lui demandait. Cette relation, plus que tout le reste, personnifiait l'administration du royaume de l'Ouest : une justice sévère, impartiale et équitable, tempérée par la clémence. Même si l'on ne chantait pas vraiment ses louanges en public, Arutha était un homme respecté et honoré, et sa femme était très aimée de ses sujets.

Anita était assise sur son trône, ses yeux verts fixés droit devant elle. La princesse parvenait, par son attitude royale, à dissimuler l'inquiétude qu'elle éprouvait pour ses fils, sauf à ceux qui la connaissaient le mieux. Le fait que son mari ait ordonné que l'on amène les garçons dans la grande salle pour l'audience du matin, plutôt que dans les appartements privés de leurs parents la nuit précédente, montrait plus que tout son mécontentement. Anita se força à prêter attention au discours prononcé par un membre de la guilde des tisserands ; c'était également son devoir de faire preuve de considération envers les personnes qui se présentaient à l'audience et d'écouter chacune de leurs requêtes. D'ordinaire, les autres membres de la famille royale n'étaient pas obligés d'assister à l'audience du matin, mais puisque les jumeaux rentraient de Hautetour, où ils avaient fait leur service sur la frontière, c'était devenu une réunion de famille.

La princesse Elena se tenait à côté de sa mère. Elle tenait de ses deux parents, ayant hérité des cheveux brun-roux et de la peau claire de sa mère ainsi que des yeux sombres et intelligents de son père. Ceux qui connaissaient bien la famille royale faisaient souvent remarquer que si Erland et Borric ressemblaient à leur oncle, le roi Lyam, Elena ressemblait à sa tante, la duchesse Carline de Salador. Arutha avait lui-même constaté à plusieurs reprises qu'elle avait également hérité du célèbre caractère de Carline.

Le prince Nicholas, le dernier-né d'Arutha et d'Anita, avait échappé à l'obligation de se tenir près de sa sœur en se dissimulant à la vue de son père. Il se trouvait derrière le trône de sa mère, sur la première des trois marches qui conduisaient à la porte des appartements royaux, que les personnes présentes dans la salle ne pouvaient apercevoir. C'était là, sous le dais derrière le trône de leurs parents, que les quatre enfants s'amusaient autrefois à se blottir sur les marches pour écouter leur père rendre justice, avec l'impression, jubilatoire, d'écouter aux portes. Cette fois, Nicky attendait l'arrivée de ses deux frères.

Anita se retourna, éprouvant soudain cette intuition qu'ont les mères lorsque l'un de leurs enfants ne se trouve pas où il le devrait. Elle aperçut Nicholas qui attendait près de la porte et lui fit signe de se rapprocher. L'enfant idolâtrait Borric et Erland, bien que ces derniers aient peu de temps à lui consacrer et soient constamment en train de le taquiner. Ils ne se trouvaient pas grand-chose en commun avec leur plus jeune frère, puisque celui-ci avait douze ans de moins qu'eux.

Le prince Nicholas monta les larges marches en boitant pour rejoindre sa mère. Le cœur d'Anita se brisa, comme il l'avait fait chaque jour depuis la naissance de l'enfant, venu au monde avec un pied difforme. Les soins des chirurgiens et les sortilèges des prêtres s'étaient révélés impuissants, permettant tout au plus au garçon de marcher. Peu désireux d'exposer le bébé difforme à la vue du public, Arutha avait rompu avec la tradition et refusé de montrer le garçon à son peuple lors de la cérémonie de la Présentation, ce jour de fête en l'honneur de la première apparition publique d'un enfant de sang royal. Il était probable que cette coutume était appelée à disparaître, à cause de la naissance de Nicholas.

Nicky se retourna en entendant la porte s'ouvrir. Erland passa la tête à travers l'entrebâillement. Le jeune prince sourit à ses frères qui se glissèrent avec précaution dans la pièce. Nicky descendit les marches tant bien que mal, de sa démarche saccadée, et les étreignit chacun leur tour. Erland tressaillit à cause de sa blessure et Borric, d'un air absent, donna une petite tape sur l'épaule de l'enfant.

Ce dernier suivit les jumeaux tandis qu'ils gravissaient lentement

les marches qui menaient aux deux trônes pour venir se placer derrière leur sœur. Elena jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, le temps de tirer la langue en louchant, ce qui obligea les trois frères à réprimer un fou rire. Ils étaient parfaitement conscients que personne d'autre dans la pièce ne pouvait voir cette grimace fugitive. Les jumeaux avaient l'habitude de tourmenter leur petite sœur, qui leur rendait la monnaie de leur pièce du mieux qu'elle pouvait. Cela ne l'aurait nullement gênée de les mettre dans l'embarras devant la cour du roi lui-même.

Arutha se retourna, sentant qu'il se passait quelque chose entre ses enfants. Il gratifia sa progéniture d'un froncement de sourcils qui suffit à leur faire passer la moindre envie de rire. Son regard s'attarda sur ses fils aînés pour leur donner la pleine mesure de sa colère, bien que seuls ceux qui étaient proches de lui pouvaient reconnaître son expression pour ce qu'elle était. Puis il reporta son attention sur ce qui se passait devant lui. Un membre de la petite noblesse venait d'être promu à un nouveau poste. Les quatre enfants, royaux ne trouvaient peut-être pas la situation assez digne d'intérêt pour se tenir tranquilles, mais il était probable que cet homme se souviendrait de cet instant comme de l'un des plus exaltants de son existence. Arutha essayait depuis des années de le leur faire comprendre, mais toujours en vain.

Messire Gardan, duc de Krondor, était l'intendant de la cour du prince. Le vieux soldat avait servi Arutha, et son père avant lui, pendant plus de trente ans. Le blanc de sa barbe tranchait sur sa peau sombre mais il avait le regard alerte d'un homme dont l'esprit n'a rien perdu de son tranchant. Il avait toujours un sourire en réserve pour les enfants royaux. Roturier de naissance, Gardan avait gravi les échelons par son seul mérite. Bien qu'il ait souvent exprimé le désir de prendre sa retraite et de rentrer chez lui dans la lointaine Crydee, il était resté au service d'Arutha, d'abord en tant que sergent dans la garnison de Crydee, puis comme capitaine de la garde royale, et enfin comme maréchal de Krondor. Lorsque le précédent duc de Krondor, messire Volney, était mort prématurément après sept ans de bons et loyaux services, Arutha avait transmis sa charge à Gardan. En dépit de ses protestations – il pensait ne pas être fait pour la noblesse –, le vieux soldat s'était révélé aussi doué comme administrateur que comme soldat.

Gardan finit d'énoncer les nouveaux rangs et privilèges de l'individu et Arutha lui présenta un gigantesque parchemin, scellé et entouré d'un ruban. L'homme le prit et se retira au sein de la foule, où l'on put entendre quelques murmures de félicitations.

Gardan adressa un signe de tête au maître des cérémonies, qui avait pour nom Jérôme. Celui-ci, qui avait été le rival du baron James

lorsqu'ils étaient tous deux adolescents, se redressa de toute sa hauteur. Le poste qu'il occupait convenait à merveille à sa nature suffisante. Tout le monde le trouvait extrêmement ennuyeux, d'autant qu'il se préoccupait toujours de choses futiles, ce qui faisait de lui le candidat idéal pour ce travail. Il avait le souci du détail, à en juger par les coutures exquises de son manteau de cérémonie et par la barbe en pointe qu'il passait des heures à entretenir. D'un ton pompeux, il déclara :

— S'il plaît à Votre Altesse, Son Excellence, messire Toren Sie, ambassadeur de la cour impériale de Kesh la Grande.

L'ambassadeur, qui jusqu'à présent se tenait à l'écart, où il s'entretenait avec ses conseillers, s'approcha du dais et s'inclina. Il était clair qu'il appartenait au peuple keshian, rien qu'à voir ses vêtements et son crâne rasé. Son manteau écarlate était ouvert sur un pantalon de soie jaune et des babouches blanches. Il était torse nu, comme le voulait la coutume keshiane, et portait un large torque d'or, symbole de sa charge, autour du cou. Chacun de ses vêtements arborait des finitions délicates et de minuscules perles et bijoux en décoraient les coutures presque invisibles. On eût dit, lorsqu'il bougeait, qu'il était nimbé d'un halo scintillant et chatoyant. Il était de loin le personnage le mieux vêtu de la cour.

Il salua le prince d'une voix teintée d'un léger accent chantant.

— Votre Altesse. Notre maîtresse, Lakeisha, Celle-Qui-Incarne Kesh, nous envoie s'enquérir de la santé de Vos Altesses.

— Veuillez adresser notre bon souvenir à l'impératrice, répondit Arutha, et lui dire que nous nous portons à merveille.

— Avec plaisir. À présent, je me dois de solliciter de Son Altesse la réponse à l'invitation que lui envoie ma maîtresse. Le soixante-quinzième anniversaire de Sa Magnificence est une cause de joie inégalée pour l'empire. Nous organiserons pour l'occasion un jubilé qui durera deux mois. Vos Altesses se joindront-elles à nous ?

Le roi s'était déjà excusé auprès de l'impératrice, comme tous les autres souverains des États voisins, de Queg aux royaumes de l'Est. Certes, l'empire était en paix avec ses voisins – il s'était écoulé onze ans depuis le dernier grand conflit frontalier, ce qui était très inhabituel –, mais aucun souverain n'était assez stupide pour s'aventurer à l'intérieur de la nation la plus redoutée de Midkemia. Leur refus était attendu, voire souhaité. Mais il en allait autrement pour le prince et la princesse de Krondor.

L'ouest du royaume des Isles était presque une nation à lui seul, et c'était le prince de Krondor qui avait pour responsabilité de le gouverner. Le roi, à Rillanon, ne dictait que les grandes lignes de sa politique. C'était Arutha qui s'était retrouvé plus souvent qu'à son tour obligé de négocier avec les ambassadeurs de Kesh, car la plupart des

conflits entre l'empire et le royaume concernaient la frontière méridionale de l'Ouest.

Arutha regarda sa femme, puis l'ambassadeur.

— Nous sommes au regret de dire que le lourd devoir qui est le nôtre nous empêche d'entreprendre un si long voyage, Votre Excellence.

L'expression de l'ambassadeur resta la même, mais ses traits se durcirent, presque imperceptiblement. Il était clair qu'il considérait cette réponse proche d'une insulte.

— Voilà qui est regrettable, Altesse. Ma maîtresse estimait votre présence essentielle – j'ajouterais même qu'elle considérait cela comme un gage d'amitié et de bonne volonté.

Arutha ne manqua pas de saisir l'allusion. Il acquiesça.

— Certes, ce serait nous montrer bien négligents et faire preuve de peu d'amitié et de bonne volonté envers nos voisins méridionaux si nous n'envoyions pas un représentant de la maison royale des Isles.

Les yeux de l'ambassadeur se posèrent immédiatement sur les jumeaux.

— Le prince Borric, héritier présomptif du trône du royaume des Isles, sera notre représentant au jubilé de l'impératrice, Excellence.

Borric, qui devint brusquement le point de mire de l'assemblée, se redressa, inconsciemment, et ressentit le besoin inattendu de tirer sur sa tunique.

— Et son frère, le prince Erland, l'y accompagnera.

Les jumeaux échangèrent un regard surpris.

« Kesh ! », chuchota Erland, sans vraiment parvenir à dissimuler son étonnement.

L'ambassadeur keshian pencha la tête, regardant les princes d'un air appréciateur.

— Voilà un geste de respect et d'amitié approprié, Altesse. Ma maîtresse appréciera, j'en suis sûr.

Le regard d'Arutha balaya la pièce et s'arrêta un instant sur un homme, à l'autre bout de la salle. Tandis que l'ambassadeur keshian se retirait, Arutha se leva de son trône et dit :

— Il nous reste encore de nombreuses affaires à traiter aujourd'hui ; l'audience reprendra demain à la dixième heure du guet.

Il offrit sa main à sa femme, qui la prit en se levant. Escortant la princesse vers leurs appartements, il murmura à Borric :

— Toi et ton frère ; dans mes appartements, dans cinq minutes.

Les quatre enfants s'inclinèrent cérémonieusement au passage de leurs parents, puis formèrent une procession derrière eux.

Borric jeta un coup d'œil à Erland et découvrit sur le visage de son frère le reflet de sa propre curiosité. Les jumeaux attendirent d'être sortis de la salle. Puis Erland attrapa Elena et la fit tourner

brusquement en la serrant très fort dans ses bras. Borric lui donna une grande claque sur les fesses, atténuée par les couches de tissu dont était composée sa robe.

— Espèces de brutes ! s'exclama-t-elle, avant de le serrer dans ses bras. Je déteste avoir à dire ça, mais je suis contente de vous revoir. Je me suis terriblement ennuyée pendant votre absence.

Borric lui adressa un large sourire.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a raconté, petite sœur.

Erland passa un bras autour du cou de son frère et dit sur un ton de conspirateur :

— J'ai entendu dire que deux des écuyers du prince ont été pris en train de se bagarrer, il y a un mois. Il semblerait que l'enjeu du combat était de savoir qui accompagnerait notre sœur au festival de Banapis.

Elena regarda ses frères en plissant les yeux.

— Je n'avais rien à voir avec la bagarre de ces deux idiots.

Son visage s'éclaira.

— En plus, j'ai passé la journée avec le fils du baron Lowery, Thom.

Les deux frères se mirent à rire.

— C'est également ce que nous avons entendu dire, dit Borric. Ta réputation a même atteint la frontière, petite sœur. Dire que tu n'as pas encore seize ans !

Elena souleva ses jupes et passa majestueusement à côté de ses frères.

— J'ai presque l'âge qu'avait Mère quand elle a rencontré Père. D'ailleurs, en parlant de lui, je crois bien que si vous ne le rejoignez pas dans son bureau, il fera rôtir votre foie pour le petit déjeuner.

Elle s'éloigna de quelques pas, fit tourbillonner ses jupes de soie et leur tira de nouveau la langue. Les deux frères se remirent à rire. Puis Erland remarqua Nicky, qui se tenait tout près.

— Tiens, tiens, qu'avons-nous là ?

Borric fit semblant de regarder au-dessus de la tête de Nicky.

— De quoi tu parles ? Je ne vois rien.

Nicky prit l'air malheureux.

— Borric ! protesta-t-il, pleurnichant presque.

Ce dernier baissa les yeux.

— Oh, mais c'est...

Il se tourna vers son frère.

— Qu'est-ce, au juste ?

Erland tourna autour de Nicky, lentement.

— Je ne suis pas sûr. C'est trop petit pour être un gobelin, mais trop gros pour être un singe – sauf peut-être un très grand singe.

— Pas assez large d'épaules pour être un nain, et trop bien habillé

pour être un mendiant...

Le visage de Nicky se rembrunit. Des larmes perlèrent à ses paupières.

— Vous aviez promis ! s'écria-t-il d'une voix étranglée.

Il leva les yeux vers ses frères, qui le regardaient avec un grand sourire. Puis il donna un coup de pied dans les tibias de Borric, fit demi-tour, les joues humides de larmes, et s'enfuit, sans que sa démarche houleuse, chaloupée, le ralentisse. Courant presque, il s'éloigna dans le couloir, poursuivi par le son de ses sanglots.

Borric se frotta le tibia.

— Aie, le petit sait se défendre.

Il regarda Erland.

— Qu'est-ce qu'on avait promis ?

Son frère leva les yeux au ciel.

— De ne plus jamais le taquiner.

Il poussa un profond soupir.

— Encore un sermon en perspective. Je suis sûr qu'il va courir tout raconter à Mère et qu'elle en parlera à Père et...

Borric fit la grimace.

— Et on aura droit à un autre sermon.

D'une seule voix, ils s'exclamèrent : « Père ! », et se hâtèrent en direction des appartements privés d'Arutha. Les gardes de faction devant la pièce s'empressèrent de leur ouvrir les portes en voyant les deux frères arriver.

À l'intérieur, les jumeaux trouvèrent leur père assis dans sa chaise favorite, une vieille chose de bois et de cuir qu'il préférerait à tous les autres sièges de la grande salle de conférence. Les barons James et Locklear se tenaient debout, à la gauche du prince. Arutha dit :

— Entrez donc, tous les deux.

Les jumeaux vinrent devant leur père, Erland se déplaçant avec quelque difficulté, car le côté où il avait été blessé s'était ankylosé durant la nuit.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Arutha.

Ses fils esquissèrent un faible sourire. Rien n'échappait à leur père. Borric prit la parole.

— Il a tenté un battement et une contre-fente alors qu'il aurait dû parer en sixte. Le type est passé sous sa garde.

— Une nouvelle bagarre, répliqua Arutha d'un ton froid. J'aurais dû m'y attendre, moi aussi, puisqu'à l'évidence le baron James s'en est douté.

Il se tourna vers ce dernier et lui demanda :

— Y a-t-il eu des morts ?

— Non, mais ça n'est pas passé loin avec le fils de l'un des armateurs les plus influents de la cité.

La colère d'Arutha éclata au grand jour tandis qu'il se levait lentement de sa chaise. Il n'était pas homme à afficher ses émotions, préférant d'ordinaire les contrôler. Un tel spectacle était donc rare et, pour ceux qui le connaissaient bien, mauvais signe. Il se rapprocha des jumeaux et parut, l'espace d'un instant, sur le point de les frapper. Puis il regarda chacun d'entre eux droit dans les yeux et dit d'un ton mordant, tout en essayant de se maîtriser :

— À quoi pouviez-vous bien penser tous les deux ?

— C'était de la légitime défense, Père. Ce type essayait de m'embrocher.

— Il trichait, ajouta Borric. Il avait une dame bleue cachée dans sa manche.

— Je me moque de savoir s'il cachait tout un jeu de cartes dans sa manche, répliqua Arutha, crachant presque ses mots. Vous n'êtes pas de simples soldats, bon sang ! *Vous êtes mes fils !*

Le prince tourna autour d'eux, comme s'il inspectait des chevaux ou passait sa garde en revue. Les deux garçons supportèrent cette inspection en silence, conscients que l'humeur de leur père ne souffrirait aucune insolence.

Il finit par lever les mains en signe de résignation.

— Ces deux-là ne sont pas mes fils.

Il s'approcha des deux barons.

— Ils doivent être ceux de Lyam, ajouta-t-il en invoquant le nom du roi.

Tout le monde savait que le frère d'Arutha, lorsqu'il était jeune, avait un caractère bagarreur.

— Anita m'a épousé mais ce sont les fils du roi qu'elle a mis au monde, de vrais petits voyous.

James ne put que hocher la tête, en signe d'approbation.

— Ce doit être la volonté des dieux, même si je ne comprends pas, poursuivit le prince.

Il accorda de nouveau son attention aux garçons.

— Si votre grand-père vivait encore, il vous renverserait sur un tonneau, une lanière de cuir à la main, peu importe votre âge ou votre taille. Vous vous êtes conduits comme des enfants, encore une fois, et devriez être traités comme tels.

Sa voix s'éleva tandis qu'il revenait se mettre devant eux.

— Je vous avais donné l'ordre de rentrer *immédiatement* à la maison ! Mais vous, vous n'obéissez pas, non ! Au lieu de rentrer directement au palais, vous disparaissiez dans le quartier pauvre. Deux jours plus tard, le baron James vous surprend en pleine bagarre dans une taverne.

Il fit une pause, puis s'exclama, criant presque :

— Vous auriez pu être tués !

Borric tenta de faire de l'esprit :

— Seulement si cette parade...

— Assez ! cria Arutha, trop en colère pour pouvoir se maîtriser.

Il agrippa la tunique de Borric et attira son fils en avant, le déséquilibrant.

— Vous ne vous en tirerez pas avec un sourire et une plaisanterie ! C'est la dernière fois que je vous laisse me défier.

Il conclut ce discours en repoussant Borric, qui trébucha contre son frère. L'attitude du prince prouvait assez qu'il n'avait plus la patience de supporter la désinvolture de son fils aîné.

— Je ne vous ai pas rappelés parce que votre comportement imbécile manquait à la cour. Je pense qu'une ou deux autres années à la frontière auraient pu vous permettre de vous calmer, mais je n'ai pas le choix. Vous avez des devoirs princiers à remplir et c'est maintenant qu'on a besoin de vous !

Les jumeaux échangèrent un regard interloqué. Les sautes d'humeur de leur père n'étaient pas une nouveauté pour eux et ils avaient déjà supporté sa colère – généralement justifiée – par le passé, mais cette fois, il se passait vraiment quelque chose de sérieux.

— Je suis désolé, Père, dit Borric. Nous n'avions pas compris que c'était le devoir qui nous rappelait à la maison.

— C'est parce que l'on ne vous demande pas de comprendre, mais d'obéir ! répliqua son père.

Visiblement à bout de patience, il ajouta :

— Pour l'instant, j'en ai fini avec vous. Je dois reprendre mes esprits avant de m'entretenir en privé cet après-midi avec l'ambassadeur keshian. Le baron James continuera cette conversation à ma place.

Arrivé à la porte, il se tourna et dit à l'adresse de James :

— N'hésite pas à faire ce qu'il faut. Je veux que ces deux gredins aient compris la gravité de leur acte lorsque je leur parlerai cet après-midi.

Il ferma la porte sans attendre de réponse.

James et Locklear encadrèrent les deux jeunes gens.

— Si leurs Altesses veulent bien se donner la peine de nous suivre.

Les jumeaux dévisagèrent leurs tuteurs, qu'ils considéraient un peu comme leurs oncles, et échangèrent un regard entendu. Ils avaient une petite idée de ce qui les attendait. Leur père n'avait jamais levé la main sur eux, pas plus qu'il n'avait utilisé de lanière de cuir, au grand soulagement de sa femme. Cela n'empêchait pas les garçons de subir régulièrement des « entraînements au combat » lorsqu'ils étaient indisciplinés, ce qui arrivait la plupart du temps.

Le lieutenant William, qui attendait à l'extérieur, emboîta le pas

aux jumeaux et aux barons lorsqu'ils s'engagèrent dans le couloir. Il s'empressa d'ouvrir la porte qui menait au gymnase du prince Arutha, une grande pièce où la famille royale pouvait exercer ses talents à l'épée, à la dague ou au corps à corps.

Le baron James entra le premier dans un nouveau couloir. William le dépassa pour ouvrir la porte du gymnase, car bien qu'il fût le cousin au deuxième degré des jumeaux, il n'était plus qu'un simple soldat lorsqu'il côtoyait la noblesse. Borric entra le premier dans la pièce, suivi par Erland et James, tandis que Locklear et William fermaient la marche.

Borric se retourna vivement et avança à reculons, les poings levés comme un boxeur, en disant :

— Nous avons beaucoup grandi et pris du poids depuis la dernière fois, oncle Jimmy. Tu n'es pas prêt de me donner un autre coup bas derrière l'oreille...

Erland se pencha sur sa gauche, la main exagérément serrée sur sa blessure, et se mit soudain à boiter.

— Et on est plus rapides, aussi, oncle Locky.

Sans prévenir, il envoya son coude dans la tête de Locklear. Le baron, un soldat chevronné depuis presque vingt ans, s'écarta, ce qui fit perdre l'équilibre à Erland. Lui attrapant le bras, le baron lui fit faire un cercle complet avant de le repousser au centre du gymnase.

Les deux hommes s'éloignèrent tandis que les deux garçons se préparaient au combat, les poings levés. James eut un sourire plein d'ironie et leva les mains, paumes en avant, en disant :

— Oh, vous êtes trop jeunes et trop rapides pour nous, d'accord.

Les jumeaux ne manquèrent pas de noter le sarcasme dans sa voix.

— Mais puisqu'il nous faut garder les idées claires au cours des prochains jours, nous nous sommes dit qu'il valait mieux renoncer au plaisir de voir ce que vous avez appris en deux ans. Du moins personnellement.

Du pouce, il indiqua un coin de la pièce derrière lui, où se trouvaient deux soldats dénudés jusqu'à la taille. Chacun avait des bras énormes croisés sur une poitrine non moins musclée. Le baron James leur fit signe d'approcher. Les jumeaux se regardèrent.

Les deux hommes se déplaçaient avec la fluidité d'un cheval de guerre bien dressé, avec souplesse tout en gardant de l'énergie en réserve. On eût dit qu'ils étaient taillés dans le marbre.

— Ils ne sont pas humains, chuchota Borric.

Erland ne put s'empêcher de sourire, car les deux hommes avaient de larges mâchoires qui n'étaient pas sans rappeler les mandibules saillantes d'un troll des montagnes.

— Ces gentilshommes appartiennent à la garnison de votre oncle

Lyam, dit Locklear. Les champions de boxe royaux nous ont offert une démonstration de leurs talents la semaine dernière et nous leur avons demandé de rester quelques jours de plus parmi nous.

Les champions en question s'éloignèrent l'un de l'autre et commencèrent à tourner autour des garçons, chacun dans une direction opposée.

— Notre ami aux cheveux blonds est le sergent Obregon, de la garnison de Rodez, expliqua Jimmy.

— Il est champion des moins de quatre-vingt-dix kilos, ajouta Locklear. Erland devrait être votre élève, Obregon. Mais il est blessé au côté. Essayez de le ménager un peu.

— L'autre, reprit Jimmy, est le sergent Palmer, de Bas-Tyra.

Borric plissa les yeux en étudiant le soldat qui se rapprochait de lui.

— Laissez-moi deviner, il est champion des plus de quatre-vingt-dix kilos.

— Exactement, répondit le baron James avec un sourire diabolique.

Au même instant, un poing énorme emplit le champ de vision de Borric. Il essaya de s'en éloigner au plus vite, pour découvrir qu'un deuxième poing l'attendait de l'autre côté. Il se retrouva en train d'admirer les fresques au plafond de la pièce que son père avait convertie en gymnase. Il se demanda qui les avait peintes et se dit qu'il devrait vraiment poser la question, un jour.

Il s'assit lentement, en secouant la tête et entendit James dire :

— Votre père voulait que nous vous fassions prendre conscience de l'importance de ce qui vous attend demain.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda Borric en laissant le sergent Palmer l'aider à se relever.

Mais le soldat, au lieu de lui lâcher la main, la serra plus fort tandis qu'il lui décochait un crochet du droit en plein dans l'estomac. Le lieutenant William ne put s'empêcher de grimacer. Borric sentit ses poumons se vider de tout l'air qu'ils contenaient et s'écroula de nouveau sur le sol, les yeux révulsés. Erland commença à s'éloigner prudemment de l'autre boxeur, qui le suivait partout dans la pièce.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, votre oncle, le roi Lyam, n'a engendré que des filles depuis la mort du jeune prince Randolph.

Borric repoussa la main que lui tendait le sergent Palmer en disant :

— Merci, je vais me relever tout seul.

Il se redressa sur un genou et ajouta :

— Je ne me suis jamais vraiment appesanti sur la mort de mon cousin, mais je ne l'ai pas oublié.

Il fit mine de se relever et donna un violent coup de poing dans l'estomac du sergent Palmer. Le combattant, plus âgé, plus endurci, ne bougea pas d'un millimètre et se força à prendre une inspiration avant de sourire d'un air appréciateur :

— Pas mal, Altesse.

Borric leva les yeux au ciel.

— Merci.

De nouveau, un poing remplit son champ de vision. De nouveau, il se retrouva en train d'admirer le chef-d'œuvre au plafond. Il se demanda pourquoi il n'avait jamais saisi l'occasion de l'admirer auparavant.

Erland essaya de maintenir une certaine distance entre lui et le sergent Obregon. Puis soudain, au lieu de continuer à reculer, il se précipita sur son adversaire en faisant pleuvoir les coups. Le sergent, plutôt que de reculer, leva les bras pour se protéger le visage et laissa le jeune homme l'atteindre aux bras et aux épaules.

— Nous savons bien que notre oncle n'a pas d'héritier, oncle Jimmy, fit remarquer Erland, dont les bras commençaient à se fatiguer de frapper inutilement son adversaire.

Brusquement, le sergent passa sous la garde du garçon et lui porta un coup au côté. Le visage d'Erland perdit toute couleur et sa vue se brouilla.

Face à cette réaction, le sergent Obregon dit :

— Désolé, Altesse, j'avais l'intention de frapper de l'autre côté.

Erland, qui avait du mal à retrouver son souffle, put à peine murmurer sa réponse :

— Comme c'est aimable à vous.

Borric secoua la tête pour s'éclaircir les idées, puis se laissa rouler en arrière pour mieux bondir sur ses pieds, de nouveau prêt à se battre.

— Je suppose qu'il y a un sens à tout ce discours sur l'absence d'un prince royal dans notre famille ?

— En effet, approuva James. Cela signifie que le prince de Krondor demeure l'héritier du roi.

— Le prince de Krondor est toujours l'héritier du roi, répliqua Erland d'une voix étranglée.

— Et le prince de Krondor n'est autre que votre père, ajouta Locklear.

Adroitement, Borric feinta sur sa gauche et décocha une droite dans la mâchoire du sergent Palmer. L'espace d'un instant, il réussit à faire chanceler son adversaire ; le boxeur reçut un autre coup et recula. Borric s'enhardit et s'avança pour porter le coup de grâce, quelques secondes à peine avant que le monde bascule brutalement.

Pendant un bon moment, sa vision s'emplit de jaune, puis de

rouge. Il eut l'impression de flotter dans l'espace jusqu'à ce que le sol vienne heurter l'arrière de son crâne. Alors sa vision commença à s'obscurcir ; il aperçut un cercle de visages penchés vers lui, à l'autre bout d'un puits profond. Il se dit qu'il les connaissait sûrement, car ces visages lui paraissaient sympathiques, mais il ne ressentait absolument pas le besoin de s'inquiéter à ce sujet. Il était si agréable de se laisser glisser dans les froides ténèbres du puits. Son regard porta au-delà des visages. Il se demanda, distraitement, si l'un d'entre eux était susceptible de connaître le nom des artistes qui avaient peint les fresques au-dessus de lui.

Les yeux de Borric se révoltèrent. William lui jeta un petit seau d'eau à la figure. L'aîné des jumeaux revint à lui en recrachant de l'eau. Le baron James, agenouillé à ses côtés, l'aida à se rasseoir.

— Tu es toujours avec moi ?

Borric secoua la tête ; sa vue redevint nette.

— Je pense que oui, parvint-il à dire dans un souffle.

— Bien. Car si ton père est encore l'héritier du trône, Ton Altesse royale est toujours l'héritier présomptif.

James donna une tape à l'arrière du crâne de Borric pour souligner ses propos. Le jeune homme se retourna pour le dévisager, ne voyant toujours pas où son tuteur voulait en venir.

— Et alors ?

— Alors, gros bêta, comme il est peu probable que notre bon roi, ton oncle, engendre un autre fils à son âge – et à l'âge de la reine –, Arutha, s'il vivait plus longtemps que son frère, deviendrait roi à son tour.

Il tendit la main pour aider Borric à se relever.

— Et si la déesse de la Chance le veut bien, ajouta-t-il en lui donnant une tape sur le visage, tu vivras certainement plus longtemps que ton père, ce qui signifie que tu deviendras roi un jour ou l'autre.

— Le ciel nous en préserve, intervint Locklear.

Borric regarda tout autour de lui. Les deux sergents s'étaient éloignés, car tout le monde semblait avoir oublié la prétendue leçon de boxe.

— Quoi, moi, devenir roi ?

— Hé oui, espèce d'idiot couronné, dit Locklear. Si nous sommes toujours de ce monde, le jour venu, il nous faudra nous agenouiller devant toi et faire semblant de croire que tu sais ce que tu fais.

— C'est pourquoi ton père a décidé qu'il était temps pour toi d'arrêter de te conduire comme l'enfant gâté d'un riche marchand de bétail, reprit James. Il est temps de commencer à agir comme un futur roi des Isles.

Erland vint s'appuyer sur son frère.

— Alors pourquoi ne pas simplement – il tressaillit en faisant un

faux mouvement qui tira sur sa blessure fraîchement rouverte – nous avoir dit ce qui se passe ?

— J'ai réussi à convaincre votre père que la leçon se devait d'être... percutante, répondit James.

Il regarda les deux frères.

— Vous avez été éduqués et instruits par les meilleurs professeurs que votre père ait pu trouver. Vous parlez, quoi, six ou sept langues ? Vous pouvez additionner et compter, comme le font les ingénieurs lors d'un siège. Vous êtes capables de discourir sur les enseignements des anciens. Vous possédez un certain talent en ce qui concerne la musique et la peinture et vous connaissez l'étiquette de la cour. Vous êtes également des épéistes accomplis et des élèves plutôt doués en ce qui concerne les coups de poing, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil aux boxeurs. Mais en dix-neuf ans, vous ne nous avez jamais donné la preuve que vous pouviez être autre chose que des enfants gâtés et égoïstes. Vous ne vous êtes jamais comportés comme des princes du royaume !

Sa voix s'éleva et se chargea de colère.

— Quand nous en aurons fini avec toi, Borric, je te garantis que tu te comporteras en prince de la couronne et non plus en enfant gâté.

Borric paraissait tout penaud.

— En enfant gâté ?

La gêne de son frère fit sourire Erland.

— Hé bien, tout est dit, pas vrai ? Borric va devoir apprendre les bonnes manières, et vous et Père serez contents.

James regarda Erland avec un sourire malicieux.

— Il ne sera pas le seul, mon mignon. Car si l'enfant stupide que voilà devait se faire égorger par le mari outragé d'une dame de la cour keshiane, c'est toi qui coifferais la couronne conDoin à Rillanon un jour ou l'autre. Même si ce n'était pas le cas, tu resteras son héritier jusqu'au jour improbable où ton frère deviendra père. Même alors, tu finiras probablement par recevoir un duché quelconque.

Baissant quelque peu la voix, il ajouta :

— Il est donc temps pour vous de commencer à apprendre votre rôle.

— D'accord, d'accord. Dès demain à la première heure, répondit Borric. Venez, maintenant, allons prendre un peu de repos.

Il baissa les yeux ; la main de James venait de se poser sur sa poitrine, pour le retenir.

— Pas si vite. La leçon n'est pas terminée.

— Mais, oncle Jimmy..., protesta Erland.

— On t'a compris, tu sais, dit Borric, avec de la colère dans la voix.

— Je ne crois pas, non, répondit le baron. Vous n'êtes toujours

que deux grands couillons. S'il vous plaît, reprenez la leçon, ajouta-t-il à l'adresse des deux sergents.

Il fit signe au baron Locklear de l'accompagner et laissa les deux jeunes princes se préparer à recevoir une correction de main de maître. Comme ils allaient quitter la pièce, James s'adressa au lieutenant William :

— Quand ils en auront eu assez, laissez-les retourner à leurs appartements. Laissez-les se reposer et veillez à ce qu'ils se nourrissent, puis assurez-vous qu'ils soient debout et prêts à rencontrer Son Altesse en milieu d'après-midi.

William salua et se retourna à temps pour voir les deux princes atterrir une nouvelle fois sur le tapis de toile. Il secoua la tête. Ça n'allait pas être beau à voir.

ACCUSATION

Le petit garçon poussa un cri.

Le maître d'armes Sheldon accentua la pression sur le jeune prince Nicholas. Borric et Erland observaient la scène depuis la fenêtre des appartements privés de leurs parents. Le petit, très excité, poussa un nouveau cri enthousiaste en exécutant adroitement une parade et une contre-attaque. Le maître d'armes recula.

— Le gamin est capable de se défendre, pas de doute, fit remarquer Borric en se grattant la joue.

Le vilain bleu reçu le matin même lors de la séance de boxe virait à présent au violet.

— Il a hérité du talent de Père à l'épée, approuva Erland. Il s'en sort très bien malgré son pied.

Les deux jeunes gens se retournèrent au moment où la porte s'ouvrait. Anita entra et fit signe à ses dames d'honneur de l'attendre à l'autre bout de la pièce, où elles commencèrent à parler des derniers commérages. La princesse de Krondor s'approcha de ses deux fils et jeta un coup d'œil à la fenêtre, au moment où un Nicholas de très bonne humeur se laissait entraîner dans une extension qui le déséquilibra. Cette aise permit au maître d'armes de le désarmer.

— Non, Nicky ! Tu aurais dû le voir venir, cria Erland, bien qu'à cause de la vitre son jeune frère ne puisse pas l'entendre.

Anita se mit à rire.

— Il fait vraiment de son mieux.

Borric haussa les épaules tandis qu'ils se détournèrent de la fenêtre.

— Malgré tout, il se débrouille plutôt bien pour un gamin. Il ne fait pas pire que nous au même âge.

Erland était du même avis.

— Le petit singe...

Aussitôt sa mère se tourna vers lui et le gifla durement. De l'autre côté de la pièce, les dames d'honneur interrompirent leurs chuchotements pour devisager leur princesse d'un air stupéfait. Borric regarda son frère, dont l'étonnement égalait le sien. En dix-neuf ans, jamais leur mère n'avait levé la main sur eux. Erland était plus surpris

par le geste que par la douleur de la gifle. Les yeux verts d'Anita révélaient un mélange de colère et de regret.

— Ne reparle plus jamais de ton frère de cette façon.

Le son de sa voix ne laissait pas de place à la moindre réplique.

— Votre attitude moqueuse lui a fait bien plus de mal que toutes les méchancetés que les nobles ont pu murmurer à son sujet. C'est un gentil petit garçon, qui vous adore, et vous ne savez que le ridiculiser et le tourmenter. Vous voilà à peine de retour au palais et déjà au bout de cinq minutes en votre compagnie, je le retrouve en larmes. Arutha avait raison. Je vous ai laissé passer trop de choses et pendant trop longtemps.

Elle fit mine de quitter la pièce. Borric, cherchant à faire oublier sa gêne et celle de son frère, prit la parole.

— Euh, Mère, vous nous avez fait demander ? Y avait-t-il quelque chose d'autre dont vous vouliez nous parler ?

— Je ne vous ai pas fait demander, répondit Anita.

— Non, c'est moi qui les ai fait venir.

Les garçons se retournèrent et virent leur père, qui se tenait sur le pas de la porte entre son cabinet et la pièce familiale, comme Anita surnommait cette partie des appartements royaux. Les deux frères se regardèrent et comprirent que le prince était là depuis longtemps, assez en tout cas pour surprendre l'échange entre mère et fils.

Après un long silence, Arutha reprit :

— Si vous voulez bien nous excuser, j'aimerais avoir une petite discussion en privé avec mes fils.

Anita acquiesça et fit signe à ses dames d'honneur de la suivre. Rapidement, la pièce se vida, et Arutha se retrouva seul avec les jumeaux. Dès que la porte fut refermée, le prince leur demanda :

— Vous allez bien ?

Erland fit étalage de ses courbatures et répondit :

— Ça va plutôt bien, Père, étant donné la correction que nous avons reçue ce matin.

Il ajouta que sa blessure ne s'était pas aggravée.

Arutha fronça les sourcils et secoua imperceptiblement la tête.

— J'avais recommandé à Jimmy de ne pas me dire ce qu'il avait en tête. Je lui ai simplement demandé de vous faire prendre conscience que ne pas faire ce que l'on attend de vous entraîne toujours de sérieuses conséquences, ajouta-t-il avec un sourire en coin.

Erland hocha la tête.

— En fait, on ne peut pas dire qu'on ne s'y attendait pas. Après tout, vous nous avez bien donné l'ordre de rentrer directement ici et nous, on s'est arrêtés pour jouer un peu avant de rentrer à la maison.

— Jouer..., répéta le prince, tout en dévisageant son fils aîné. J'ai bien peur que tu n'aies plus beaucoup le temps de jouer à l'avenir.

Il fit signe aux jumeaux d'approcher et retourna dans son cabinet ; les deux jeunes gens le suivirent. Il contourna son grand bureau, derrière lequel se trouvait une niche spéciale, dissimulée derrière un astucieux mécanisme de pierres, qu'il ouvrit. Il en retira un parchemin porteur des armoiries de la famille royale et le tendit à Borric.

— Lis le troisième paragraphe.

Le jeune homme obéit et écarquilla les yeux.

— Voilà effectivement une triste nouvelle.

— De quoi s'agit-il ? demanda Erland.

— C'est une lettre de Lyam, répondit son père.

Borric la tendit à son frère.

— Les médecins royaux et les prêtres sont sûrs que la reine n'aura pas d'autre enfant. Il n'y aura pas d'héritier royal à Rillanon.

Arutha se dirigea vers une porte à l'autre bout des appartements royaux en disant :

— Venez avec moi.

Il ouvrit la porte et monta une volée de marches. Ses fils s'empressèrent de le suivre. Tous les trois se retrouvèrent bientôt au sommet d'une vieille tour, pratiquement au cœur du palais royal, qui surplombait la cité de Krondor. Arutha reprit la parole, sans se retourner pour voir si ses fils l'avaient suivi.

— Quand j'avais à peu près votre âge, j'avais pour habitude de me tenir sur la barbacane du château de mon père. Du haut du parapet, je pouvais voir la ville de Crydee et le port au-delà. Un si petit endroit, et pourtant si grand dans mon souvenir.

Il jeta un coup d'œil en direction de ses deux fils.

— Votre grand-père faisait la même chose quand il était enfant, en tout cas, c'est ce que me disait Fannon, notre vieux maître d'armes.

Un long moment s'écoula. Arutha semblait perdu dans ses souvenirs.

— J'avais à peu près votre âge, les garçons, quand j'ai reçu le commandement de la garnison.

Les deux jeunes gens avaient déjà entendu parler de la guerre de la Faille et du rôle que leur père y avait joué. Mais ce qu'évoquait Arutha à présent n'avait rien à voir avec les vieilles histoires qu'ils s'échangeaient avec leur oncle, Laurie, ou l'amiral Trask lors d'un dîner.

Arutha se retourna pour s'asseoir sur l'un des créneaux.

— Je n'ai jamais voulu devenir le prince de Krondor, Borric.

Erland vint s'asseoir sur le créneau à côté de son père, devinant que le discours de ce dernier s'adressait plus à son frère qu'à lui-même. Ils avaient tous les deux assez souvent entendu leur père dire qu'il n'avait jamais eu envie de régner.

— Quand j'étais enfant, reprit le prince, mon plus cher désir était de devenir soldat et peut-être de servir les seigneurs sur la frontière.

« Ce n'est que le jour où j'ai rencontré le vieux baron de Hautetour que j'ai compris qu'à l'âge adulte nous gardons souvent en nous nos rêves d'enfant. Il nous est difficile de les abandonner et pourtant, pour voir les choses telles qu'elles sont, il nous faut renoncer à voir le monde avec des yeux d'enfant.

Arutha promena son regard sur l'horizon. Il avait toujours été un homme direct, enclin à la franchise, et n'avait pas besoin de chercher ses mots pour s'exprimer. Mais là, de toute évidence, il avait du mal à dire ce qu'il avait à l'esprit.

— Borric, comment imaginais-tu ta vie quand tu étais enfant ? À quoi rêvais-tu ?

Borric regarda son frère par-dessus son épaule, puis se tourna de nouveau vers son père. Une brise légère se leva et dispersa son épaisse crinière auburn, mal taillée, autour de son visage.

— Je n'y ai jamais vraiment pensé, Père.

— Je crois que j'ai fait une terrible erreur en vous élevant de cette façon. Quand vous étiez tout petits, vous étiez très espiègles. Une fois, j'en ai vraiment été très contrarié. Ce n'était pas grand-chose, juste un encrier renversé, mais un long parchemin a été complètement gâché et le scribe a perdu toute une journée de travail. Cela t'a valu une fessée, Borric.

L'image fit sourire l'aîné des deux frères. Arutha ne lui rendit pas son sourire.

— Ce jour-là, Anita m'a fait promettre de ne plus jamais lever la main sur vous dans un geste de colère. Mais en faisant ça, je crois que je vous ai trop dorlotés et que je vous ai mal préparés à la vie que vous devrez mener.

Erland ne put s'empêcher de se sentir gêné. Il était vrai qu'au cours des années, on les avait souvent grondés, mais rarement punis. Jusqu'à ce matin-là, ils n'avaient même jamais reçu de punition corporelle.

Arutha hocha la tête.

— Vous et moi n'avons pas du tout été élevés de la même façon. Le roi, votre oncle, a subi la lanière de cuir de notre père plus d'une fois lorsqu'il se faisait attraper. Moi, lorsque j'étais petit, je n'ai reçu qu'une seule correction. J'ai vite compris que lorsque Père nous donnait un ordre, il s'attendait à ce qu'on lui obéisse sans poser de question.

Le prince soupira et les garçons découvrirent alors, pour la première fois de leur vie, que leur père n'était pas toujours sûr de lui.

— Nous pensions tous que le prince Randolph deviendrait roi le jour venu. Puis, quand il s'est noyé, nous avons cru que Lyam aurait

un autre fils. Même lorsqu'il n'a eu que des filles, même lorsque l'espoir de voir naître un héritier à Rillanon diminuait avec les années, nous n'avons simplement pas réfléchi qu'un jour tu serais le souverain de la nation, dit-il en posant son doigt sur la poitrine de Borric.

Il regarda Erland. De façon tout à fait inhabituelle, il tendit la main et la posa sur celle de son fils.

— Je n'ai pas pour habitude de parler des sentiments que j'éprouve, mais vous êtes mes fils et je vous aime tous les deux, même si vous mettez ma patience à rude épreuve, parfois jusqu'à me rendre fou.

Cet aveu atypique mit les deux garçons mal à l'aise. Ils aimaient leur père mais, comme lui, se sentaient gênés dès qu'il s'agissait d'exprimer ouvertement de tels sentiments.

— Nous comprenons, fut tout ce que Borric réussit à dire.

— Tu crois ? Tu le penses vraiment ? demanda son père en le regardant droit dans les yeux. Alors essaye de comprendre qu'à partir d'aujourd'hui, vous n'êtes plus seulement mes fils, Borric. Vous êtes à présent les enfants du royaume. Vous êtes tous les deux des princes de sang royal. Le jour venu, tu deviendras roi, Borric. Essaye de te faire à cette idée, car c'est ainsi, et rien dans cette vie ne pourra changer ça. À compter de ce jour, l'amour d'un père pour son fils ne pourra plus te protéger des rigueurs de la vie. Être roi, c'est ne tenir la vie de ses sujets qu'à un fil. Un geste inconséquent mettrait fin à ces vies aussi sûrement que si tu choisissais de couper ce fil.

« Des jumeaux représentent une sérieuse menace pour la paix du royaume, ajouta-t-il à l'adresse d'Erland, car si de vieilles rivalités venaient à refaire surface, tu en trouverais certains pour dire que l'ordre de votre naissance a été inversé. Ceux-là seraient prêts à défendre ta cause sans te demander ton avis, et à s'en servir comme excuse pour pouvoir faire la guerre à de vieux ennemis.

« Vous connaissez tous les deux l'histoire du premier roi Borric, et comment il fut obligé de tuer son propre frère, Jon le Prétendant. Et vous avez aussi entendu parler de ce jour où je me suis tenu en compagnie du roi et de notre frère Martin dans la grande salle de nos ancêtres, devant l'assemblée des grands seigneurs, alors que chacun de mes frères avait une juste prétention à la couronne. Grâce au noble geste de Martin, Lyam porte aujourd'hui la couronne et le sang n'a pas été versé. Et pourtant ce jour-là, nous n'étions qu'à ça de la guerre civile.

Il leva le pouce et l'index à moins d'un centimètre l'un de l'autre.

— Pourquoi est-ce que vous nous racontez tout ça, Père ? demanda Borric.

Arutha se leva, soupira et posa la main sur l'épaule de son fils aîné.

— Parce que ton enfance touche à sa fin, Borric. Tu n'es plus désormais le fils du prince de Krondor. Car j'ai décidé que si je devais survivre à mon frère, je renoncerais à porter la couronne, en ta faveur.

Borric voulut protester, mais son père l'en empêcha.

— Lyam est un homme vigoureux. Je serai probablement vieux quand il mourra, si je ne pars pas avant lui. Il vaut mieux qu'il n'y ait pas une courte période de transition entre le règne de Lyam et le tien. Tu seras le prochain roi des Isles.

« Quant à toi, dit-il en se tournant vers Erland, tu resteras éternellement dans l'ombre de ton frère. Tu seras toujours à un pas du trône, sans que jamais tu ne puisses t'y asseoir. On viendra toujours te quémander des faveurs et un peu de pouvoir, qui ne seront pas de ton ressort. Tu ne seras jamais qu'un intermédiaire. Sauras-tu accepter pareil destin ?

Erland haussa les épaules.

— Ça ne me paraît pas si terrible, Père. J'aurai des terres et des titres, et bien assez de responsabilités, j'en suis sûr.

— Mais il te faudra aussi soutenir Borric en toutes choses, même quand tu ne seras pas d'accord avec lui en privé. Tu n'exprimeras jamais en public ta propre opinion. Il doit en être ainsi. Je ne peux assez le répéter. Jamais à l'avenir tu ne dois t'opposer publiquement à la volonté du roi.

Il s'éloigna de quelques pas et se tourna de nouveau vers eux.

— Vous n'avez connu que la paix dans notre royaume. Les raids à la frontière ne sont que des incidents mineurs.

— Pas pour ceux d'entre nous qui ont combattu ces guerriers, Père ! protesta Erland. Des hommes sont morts.

— Je parle ici de nations, et de dynasties, et du destin de générations entières, répliqua Arutha. Oui, des hommes sont morts, pour que cette nation et son peuple puissent vivre en paix.

« Mais à une époque la guerre était omniprésente, et il ne se passait pas un mois sans de nouvelles escarmouches à la frontière de Kesh la Grande. Les galères de Queg s'emparaient à loisir de nos bateaux et les envahisseurs tsuranis détenaient une partie des terres de votre grand-père – et cela a duré neuf ans !

« On vous demandera de renoncer à bien des choses, mes fils. On vous demandera d'épouser des femmes qui ne seront probablement que des étrangères à vos yeux. On vous demandera de renoncer à la plupart des privilèges dont jouissent les hommes plus humbles : la possibilité d'entrer dans une taverne et de boire en compagnie d'étrangers, de prendre vos affaires pour vous rendre dans une autre cité, de vous marier par amour et de regarder vos enfants grandir sans avoir peur qu'on cherche à les utiliser contre vous.

Promenant son regard sur la cité, il ajouta :

— S’asseoir à la fin de la journée à côté de votre femme et discuter avec elle des petits problèmes de la vie, se sentir bien.

— Je crois que je comprends, dit Borric d’un ton sinistre.

Erland se contenta de hocher la tête.

— Bien, dit leur père, car dans une semaine vous partez pour Kesh la Grande et à partir de ce moment, vous incarnerez l’avenir du royaume.

Il s’éloigna et s’arrêta au bord des marches qui conduisaient à l’intérieur du château.

— J’aurais aimé pouvoir vous épargner toutes ces épreuves, mais ça n’est pas en mon pouvoir.

Sur ces mots, il s’engagea dans l’escalier.

Les deux garçons se contentèrent de rester assis quelques instants. Puis d’un même mouvement, ils se retournèrent pour regarder le port. C’était un après-midi très chaud et très ensoleillé, mais une brise légère venue de la Triste Mer rafraîchissait l’atmosphère. Dans le port, des barges et des barques à fond plat transportant des marchandises et des passagers faisaient l’allée et venue entre les docks et les navires ancrés dans la baie. De petits points blancs dans le lointain signalaient la présence de navires marchands à l’approche, en provenance de la Côte sauvage, du royaume de Queg, des Cités libres de Yabon ou de l’empire de Kesh la Grande.

A cet instant, un sourire apparut sur le visage de Borric, qui se détendit.

— Kesh !

Erland se mit à rire.

— Oui, nous irons jusqu’au cœur de Kesh la Grande !

Ils se mirent à rire de concert à l’idée de découvrir de nouvelles cités, un nouveau peuple, et un pays que l’on disait mystérieux et exotique.

Et les paroles de leur père s’envolèrent au vent qui soufflait vers l’est.

*

Certaines institutions subsistent pendant des siècles, tandis que d’autres disparaissent rapidement. Certaines s’installent discrètement alors que d’autres font leur entrée en fanfare. Autrefois, il était de coutume, le sixième jour de la semaine, de donner aux apprentis et autres serviteurs leur après-midi et leur soirée. À présent, tout le monde en profitait et cessait de travailler le sixième à midi. Le septième était même devenu pour la plupart un jour consacré à la prière et à la méditation.

Mais une autre tradition était née au cours des vingt dernières

années. Le premier sixdi suivant l'équinoxe de printemps, enfants et adolescents, serviteurs et apprentis, nobles et roturiers commençaient à s'entraîner. La saison du football s'ouvrait lors de la fête du Premier Dégel, six semaines après l'équinoxe, ce qui était un délai optimiste, car souvent le temps n'était guère clément.

Le football était l'héritier de ce jeu qu'on appelait autrefois la balle et le tonneau. Nul ne savait quand il avait été inventé, car il y avait toujours eu des garçons pour lancer des balles de chiffons dans des tonneaux. Vingt ans auparavant, le jeune prince Arutha avait demandé à son maître des cérémonies de rédiger une liste de règles de base afin de protéger ses jeunes écuyers et apprentis, car à l'époque le jeu était violent à l'extrême. À présent, c'était devenu une institution dans l'esprit de tous. Tous les ans, le football revenait avec l'arrivée du printemps.

Tout le monde y jouait, depuis les enfants qui s'entraînaient dans les champs jusqu'au championnat officiel de la cité, auquel participaient des équipes parrainées par les guildes, les associations de marchands ou les nobles. On pouvait alors voir tout ce petit monde courir d'un côté à l'autre du terrain pour essayer d'envoyer le ballon dans le filet.

La foule cria son approbation lorsque le plus rapide attaquant des Bleus réussit à déborder ses adversaires et se mit à courir vers le but avec le ballon. Le gardien des Rouges s'accroupit, prêt à s'interposer entre le ballon et le filet. Feintant adroitement, le joueur des Bleus fit perdre l'équilibre au gardien, avant de tirer sur sa gauche. Le gardien de but se releva, les mains sur les hanches, apparemment dégoûté de sa propre performance, tandis que l'équipe des Bleus se pressait autour du buteur.

— Ah, il aurait dû le voir venir, commenta Locklear. C'était tellement évident. Je pouvais voir ça d'ici.

James se mit à rire.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne descends pas prendre sa place ?

Borric et Erland éclatèrent de rire à leur tour.

— C'est vrai, oncle Locky. Nous t'avons déjà entendu raconter cent fois comment l'oncle Jimmy et toi vous avez inventé ce jeu.

Locklear secoua la tête.

— Cela n'avait rien à voir avec ça.

Ses yeux balayèrent le terrain avant de se poser sur les tribunes érigées par un marchand plein d'initiative plusieurs années auparavant. Depuis, elles avaient été agrandies afin de pouvoir accueillir jusqu'à quatre mille spectateurs.

— Nous n'avions qu'un tonneau à chaque bout du terrain et vous ne pouviez pas rester devant. Toute cette histoire de filet et de gardien

de but, et toutes les autres règles que votre père a inventées...

Borric et Erland s'empressèrent de terminer sa phrase, à l'unisson :

— Ce n'est plus du sport !

— Mais c'est la vérité, protesta Locklear.

— Pas assez de sang versé ! s'exclama Erland.

— Pas de bras cassés ! Pas d'œil au beurre noir ! ajouta Borric en riant.

— Et c'est tant mieux, répliqua James. Je me souviens d'une fois...

Les deux frères firent la grimace, car ils savaient qu'ils étaient sur le point d'entendre le récit de cette partie où Locklear avait reçu en pleine tête un morceau de fer à cheval qu'un apprenti avait dissimulé dans sa chemise. Cela ne manquerait pas d'entraîner un débat entre les deux barons pour savoir si les nouvelles règles avaient la moindre valeur et lesquelles amélioreraient ou gâchaient le jeu.

Mais James laissa sa phrase en suspens. Borric, intrigué, se retourna. Le baron avait les yeux fixés non pas sur la partie qui était sur le point de se terminer, mais sur un homme à l'autre bout de la rangée où lui-même était assis, juste derrière les princes. Leur rang, et un pot-de-vin bien choisi, avaient permis aux fils du prince de Krondor d'obtenir deux des meilleures places, en face du milieu de terrain, à mi-hauteur des tribunes.

— Locky, tu trouves qu'il fait froid ? demanda James.

Locklear essuya la sueur qui perlait à son front et répondit :

— Tu plaisantes, j'espère ? On est presque à la fin de l'été et je suis en train de cuire.

James indiqua du pouce la fin de leur rangée.

— Alors pourquoi notre ami là-bas ressent-il le besoin de porter une robe aussi épaisse ?

Locklear regarda par-dessus l'épaule de son compagnon et aperçut un homme assis au bout du banc, emmitouflé dans une grande robe.

— C'est peut-être un prêtre ?

— Je ne connais aucun ordre dont les membres s'intéressent au football.

James détourna le regard lorsque l'homme se tourna vers lui.

— Surveille-le par-dessus mon épaule, mine de rien. Que fait-il ?

— Rien, pour l'instant.

Une sonnerie de cor retentit pour annoncer la fin de la partie. Les Bleus, une équipe parrainée par la guilde des meuniers et l'honorable association des quincailliers, venaient de vaincre les Rouges, parrainés par un groupe de nobles. Les parrains étant bien connus des spectateurs, le résultat de la rencontre obtint l'approbation de tous.

La foule commença à vider les lieux. L'homme à la robe se leva.

Locklear écarquilla les yeux.

— Il est en train de sortir quelque chose de sa manche.

James se retourna à temps pour voir l'individu porter un tube à ses lèvres et le pointer dans la direction des princes. Sans hésiter, le baron se jeta en avant et poussa les deux jeunes gens vers la rangée inférieure. L'homme qui se tenait juste à côté de l'endroit où se trouvait Erland quelques instants plus tôt laissa échapper un son étranglé. Il porta la main à son cou, mais ne termina jamais son geste. Il s'effondra avant que ses doigts effleurent la fléchette qui sortait de sa gorge.

Locklear réagit presque aussi vite que son ami. Tandis que James et les jumeaux s'écrasaient un peu plus bas et que les spectateurs malmenés se mettaient à crier, Locklear dégaina son épée et bondit vers la silhouette revêtue d'une robe et d'un capuchon.

— À moi la garde ! cria-t-il à l'intention du garde d'honneur qui était de faction juste au-dessous des tribunes.

On répondit presque aussitôt à son appel, car bientôt l'on put entendre des bottes marteler les marches de bois. Les soldats du prince se précipitèrent pour arrêter l'individu dans sa fuite. Sans se préoccuper des bleus qu'ils occasionnaient, les hommes de la garde poussèrent brutalement les spectateurs innocents qui leur barraient le chemin. Grâce à cet instinct silencieux que possède la foule, tout le monde comprit brusquement qu'il se passait quelque chose d'anormal dans les tribunes. Ceux qui se trouvaient tout près tentèrent de s'éloigner, tandis que les autres se retournaient pour observer la cause de tant d'émoi.

Lorsqu'il vit que les gardes n'étaient plus qu'à quelques mètres, et que seuls quelques spectateurs affolés les séparaient de lui, l'homme à la robe posa la main sur la rampe de l'escalier et sauta par-dessus, atterrissant environ trois mètres plus bas. Locklear entendit un bruit sourd et une exclamation de douleur lorsqu'il atteignit la rampe à son tour. Affalés sur le sol, deux hommes du peuple, un peu sonnés, regardaient leur assaillant qui gisait près d'eux et qui ne bougeait plus. L'un d'eux recula sans se remettre debout et l'autre s'écarta en rampant. Locklear sauta par-dessus la rampe et atterrit sur ses pieds, l'épée pointée en direction de l'homme à la robe. Celui-ci se redressa brusquement et bondit sur le jeune baron.

Pris par surprise, Locklear le laissa passer sous sa garde. Son agresseur lui mit les bras autour de la taille et le repoussa durement contre la structure qui soutenait les tribunes.

Locklear sentit l'air exploser dans ses poumons lorsqu'il heurta les lourds madriers de bois. Cependant il réussit à frapper l'homme derrière l'oreille avec la poignée de son épée. L'individu recula en titubant, visiblement désireux de s'enfuir plutôt que de se battre. Mais

les cris annoncèrent l'arrivée d'autres gardes. L'homme se retourna vers Locklear, qui tentait de reprendre son souffle. Son poing atteignit le baron à l'oreille.

La douleur et le trouble envahirent l'esprit de Locklear, tandis que son agresseur se précipitait dans les ténèbres qui régnaient sous les tribunes. Le baron secoua la tête pour s'éclaircir les idées et se lança à sa poursuite.

Mais l'homme pouvait se dissimuler n'importe où dans la pénombre. « Ici ! », cria Locklear en réponse à un autre cri demandant où il était. En l'espace de quelques secondes, une demi-douzaine de gardes le rejoignirent.

— Dispersez-vous et restez vigilants.

Les gardes obéirent et s'enfoncèrent lentement sous les tribunes. Ceux qui s'avancèrent vers l'entrée furent obligés de se courber, car les contremarches les plus basses n'étaient qu'à un peu plus d'un mètre du sol. L'un d'eux donna des coups d'épée dans l'obscurité, au cas où le fugitif aurait rampé sous les premières rangées de tribunes. Au-dessus d'eux, les spectateurs quittaient leurs places ; le son tonitruant des bottes et des sandales sur le bois emplit les ténèbres, avant de diminuer au bout de quelques minutes.

Puis le bruit d'un combat leur parvint devant eux. Locklear et ses hommes se précipitèrent dans cette direction. Dans la pénombre, ils aperçurent deux hommes qui en tenaient un troisième. Sans chercher à savoir qui était qui, Locklear donna un grand coup d'épaule dans le corps le plus proche, précipitant tout le monde à terre. D'autres gardes s'empilèrent au-dessus des combattants, jusqu'à ce que ces derniers cessent de se débattre à cause du poids. Les gardes se relevèrent alors, rapidement, et l'on remit les combattants debout. Locklear sourit en s'apercevant qu'il s'agissait de James et de Borric. Baissant les yeux, il vit la forme immobile de l'homme qu'il poursuivait.

— Sortez-le à la lumière du jour, ordonna-t-il aux gardes. Il est mort ? ajouta-t-il à l'adresse de James.

— Non, à moins que tu lui aies brisé le cou en lui sautant dessus comme ça. Tu as bien failli briser le mien.

— Où est Erland ? demanda Locklear.

— Ici, répondit une voix dans l'obscurité. Je couvrais la sortie de l'autre côté, au cas où il leur échapperait, ajouta le jeune homme en désignant James et Borric.

— Dis plutôt que tu ménageais tes précieuses côtes, répliqua son frère dans un sourire.

Erland haussa les épaules.

— Peut-être.

Ils suivirent les gardes qui portaient le corps immobile de leur agresseur. Lorsqu'ils se retrouvèrent de nouveau au soleil de cette fin

d'après-midi, ils s'aperçurent qu'un cordon de sécurité avait été établi par d'autres gardes. Locklear se pencha sur le corps.

— Voyons voir ce que nous avons là.

Il abaissa la capuche et découvrit un visage qui regardait le ciel de ses yeux aveugles.

— Il est mort.

Aussitôt, James s'agenouilla et ouvrit la bouche du cadavre. Il se pencha pour renifler et dit :

— Il s'est empoisonné.

— Qui est-ce ? demanda Borric.

— Et pourquoi essayait-il de te tuer, oncle Jimmy ? ajouta Erland.

— Ce n'était pas moi qu'il voulait tuer, espèce d'idiot, répliqua James. C'était ton frère qu'il visait.

Un garde s'approcha.

— Messire, l'homme qui a été atteint par la fléchette est mort, à peine quelques secondes après avoir été touché.

Borric se força à sourire, nerveusement.

— Qui pourrait bien vouloir me tuer ?

Erland répondit sur le même ton :

— Un mari jaloux, peut-être ?

— Ce n'est pas toi, Borric conDoin, qu'il voulait tuer, répondit James.

Il balaya du regard la foule qui les entourait, comme à la recherche d'autres assassins.

— Quelqu'un a essayé de tuer le futur roi des Isles.

Locklear ouvrit la robe de l'assassin et fit apparaître une tunique noire.

— Jimmy, regarde ça.

Le baron James se pencha sur le cadavre de l'assassin. Il avait la peau sombre, plus sombre que celle de Gardan, ce qui faisait de lui un Keshian d'origine. Mais c'était là chose habituelle dans cette partie du royaume. On trouvait des gens à la peau brune et à la peau noire dans toutes les couches de la société krondorienne. Mais cet homme portait des vêtements étranges, une tunique de soie noire coûteuse, et des babouches qui ne ressemblaient à rien de ce que connaissaient les jeunes princes.

James examina les mains du cadavre et y trouva une bague ornée d'une gemme de couleur sombre. Il regarda si l'assassin portait un collier et n'en trouva aucun.

— Que fais-tu ?

— Oh rien, juste une vieille habitude. Ce n'est pas un Faucon de la Nuit, ajouta-t-il en faisant référence à la légendaire guilde des assassins. Mais c'est peut-être pire.

— Pourquoi ? demanda Locklear.

Il ne se souvenait que trop bien de l'époque où les Faucons de la Nuit avaient tenté de tuer Arutha, vingt ans plus tôt.

— C'est un Keshian.

Locklear se pencha pour examiner la bague. Puis il se releva, le visage couleur de cendres.

— Pire que ça. C'est un membre de la maison impériale de Kesh.

Une atmosphère de plomb régnait dans la pièce. Ceux qui étaient assis au sein du cercle formé par les chaises s'agitaient légèrement, comme si la gêne causée par la tentative d'assassinat de Borric se manifestait dans les craquements du cuir et du bois, le bruissement des tissus et le tintement des bijoux.

Le duc Gardan se frotta l'arête du nez.

— C'est grotesque. Qu'est-ce que Kesh aurait à gagner en tuant un membre de notre famille ? L'impératrice souhaite-t-elle nous déclarer la guerre ?

— Elle a travaillé aussi dur que nous pour préserver la paix, ajouta Erland. C'est du moins ce que disent tous les rapports. Pourquoi souhaiterait-elle la mort de Borric ? Qui voudrait...

— Qui voudrait me tuer ? l'interrompit Borric. Tous ceux qui veulent la guerre entre le royaume et l'empire, bien sûr.

Locklear acquiesça.

— Cela sonne creux ; c'est si évident que ça en devient incroyable.

— Et pourtant, songea Arutha, si cet assassin était destiné à échouer, si ce n'était qu'un leurre ? Et si j'étais censé annuler la mission diplomatique en gardant mes fils à la maison ?

— Ce serait du même coup faire insulte à la maison impériale de Kesh, approuva Gardan.

James qui se trouvait derrière Arutha, appuyé contre le mur, ajouta :

— On a déjà fait un pas dans ce sens en assassinant un membre de la maison de l'impératrice. C'était un cousin très éloigné, d'accord, mais un cousin quand même.

Gardan recommença à se frotter l'arête du nez, un geste de frustration plus que de fatigue.

— Et que suis-je censé dire à l'ambassadeur keshian ? « Oh, nous avons trouvé ce jeune homme, qui semble être un membre de votre maison impériale. Nous ne savions pas qu'il était à Krondor ; nous sommes désolés de vous apprendre qu'il est mort. Ah, au fait, il a essayé de tuer le prince Borric. »

Arutha recula sur sa chaise, ses doigts formant un triangle devant son visage, un geste que tous dans la pièce avaient appris à reconnaître avec les années. Puis il regarda James.

— Nous pourrions nous débarrasser du corps, proposa le baron.

— Je vous demande pardon ? s'écria Gardan.

James s'étira.

— Emmenez le corps et jetez-le dans la baie.

Erland sourit.

— Un traitement un peu brutal pour un membre de la maison impériale de Kesh, tu ne trouves pas ?

— Pourquoi ? demanda Arutha.

James vint s'asseoir au bord du bureau du prince, car il s'agissait d'une de ces réunions informelles où le prince aimait s'entourer de ses conseillers proches et de sa famille.

— Il ne fait pas partie de la liste officielle des invités. Nous ne sommes pas censés savoir qu'il est ici. Personne n'est censé le savoir. Les seuls Keshians qui savent qu'il est ici sont ceux qui savent *pourquoi* il est ici. Et je doute fort que l'un d'entre eux vienne s'enquérir de son bien-être. C'est un homme oublié maintenant, à moins que nous attirions l'attention sur lui.

— Et sur son état, ajouta sèchement Borric.

— On peut toujours prétendre qu'il a essayé de tuer Borric, mais tout ce que nous avons, c'est un cadavre keshian, une sarbacane et quelques fléchettes empoisonnées.

— Et le cadavre d'un marchand, rappela Gardan.

— Les cadavres de marchands sont choses fréquentes dans le royaume de l'Ouest, monsieur le duc, et ce à n'importe quelle époque de l'année, répondit James. Je dis qu'il faut lui ôter sa bague et le jeter dans la baie. Laissons les Keshians qui l'ont envoyé se poser des questions pendant quelque temps.

Arutha garda le silence pendant un moment, puis hocha la tête en signe d'approbation. James fit signe à Locklear d'utiliser pour ce travail les hommes de la garde royale. Le jeune baron se glissa à l'extérieur. Puis, à l'issue d'une courte conversation avec le lieutenant William, il revint prendre sa place.

Arutha soupira et demanda à James :

— Kesh. Quoi d'autre ?

James haussa les épaules.

— Des indices, quelques rumeurs. Leur nouvel ambassadeur est, disons, un choix étrange. Il est ce qu'ils appellent un « sang-pur », mais ne fait pas partie de la maison impériale. En fait, il aurait été plus logique de choisir l'assassin pour ce poste. La nomination de l'ambassadeur est purement politique. La rumeur prétend qu'il aurait plus d'influence à la cour de Kesh que nombre de personnes de sang royal. Je n'arrive pas à trouver de raison valable pour laquelle il ait pu recevoir un tel honneur, à part un compromis pour apaiser une faction quelconque.

Arutha hocha la tête.

— Même si tout ceci semble n'avoir aucun sens, nous devons suivre les règles de ces jeux-là.

Il garda le silence quelques instants. Personne ne parla tandis que le prince réfléchissait.

— Faites savoir à nos agents à Kesh qu'ils doivent se mettre au travail avant l'arrivée de mes fils. Si quelqu'un cherche à nous attirer dans une guerre contre Kesh, il lui paraîtra logique de s'en prendre aux neveux du roi. James, tu accompagneras les princes là-bas. Tu es la personne en qui j'ai le plus confiance ; tu sauras nager dans ces eaux troubles.

— Altesse ? demanda Locklear.

Arutha regarda le jeune baron et répondit :

— Tu accompagneras le baron James à titre de maître des cérémonies, chef du protocole, et tout ce qui va avec. La cour impériale est dominée par les femmes. Nous allons enfin trouver un emploi à ce tristement célèbre charme qui est le tien, Locklear. Informe aussi le capitaine Valdis qu'il agira à ta place en tant que maréchal. Et donne le commandement de la garde au cousin William, il en sera le capitaine suppléant.

Le prince tambourina sur le bureau.

— Quant à toi, dit-il à James, je veux que tu sois débarrassé de toutes tes charges et de tout protocole au cours de ce voyage. Ton seul titre sera celui de « tuteur ». Il faut que tu sois libre d'aller et venir.

James avait appris à déchiffrer les humeurs d'Arutha aussi bien qu'un membre de sa famille. Un esprit aussi complexe et aussi profond que celui du prince était semblable à celui d'un maître aux échecs. Arutha planifiait sa stratégie autant de coups à l'avance que possible.

James fit signe à Locklear et aux garçons de quitter la pièce avec lui. Lorsqu'ils furent réunis tous les quatre dans le couloir, il leur dit :

— Nous partons tôt demain matin.

— Mais je croyais qu'il nous restait trois jours avant le départ, s'étonna Borric.

— Officiellement, oui, répondit James. Mais si votre ami keshian a des compatriotes dans le coin, j'aimerais autant qu'ils ne connaissent pas nos plans.

Il ajouta à l'adresse de Locklear :

— Je veux une petite troupe de cavaliers, vingt gardes, habillés comme des mercenaires. Il nous faut des chevaux rapides ; envoie un messenger à Shamata pour les avertir que nous allons avoir besoin de montures fraîches et de provisions pour une escorte de deux cents hommes.

— Mais nous arriverons à Shamata en même temps que n'importe quel message et deux cents...

— Nous n'allons pas à Shamata, l'interrompit James. Nous voulons leur faire croire que nous irons là-bas en grande pompe, mais en réalité nous partons pour le port des Étoiles.

LE PORT DES ÉTOILES

Des tourbillons de poussière s'élevaient de la route.

Vingt-quatre cavaliers avançaient à une allure régulière le long du grand lac des Étoiles. Dix jours d'une pénible chevauchée les avaient amenés dans le Sud, depuis Krondor jusqu'à Landreth, sur la côte nord de la mer des Songes. Puis ils avaient suivi la rivière des Étoiles depuis son embouchure pour entrer dans le luxuriant val des Rêves, avec en point de mire la silhouette déchiquetée des montagnes de la chaîne Grise. Le Val, une opulente contrée agricole, avait souvent changé de propriétaire au cours des multiples conflits frontaliers qui avaient opposé le royaume et l'empire. D'ailleurs, ceux qui habitaient dans cette partie du monde parlaient couramment la langue des deux pays. La vue des mercenaires armés ne suscita pas la moindre émotion ; de nombreuses bandes armées parcouraient quotidiennement le Val.

À mi-parcours, près d'une petite chute d'eau, ils passèrent la rivière à gué pour se rendre sur la rive sud. Lorsqu'ils atteignirent la source de la rivière, le grand lac aux Étoiles, ils continuèrent à suivre le rivage sud en direction du port des Étoiles, la petite ville la plus proche de l'île qui se dressait au centre du lac. C'était là qu'ils trouveraient le bac qui faisait l'aller-retour entre le rivage et l'île.

Ils traversèrent de petits villages de pêcheurs et de fermiers établis sur les bords du lac. Ils n'étaient habités la plupart du temps que par une même famille et n'étaient guère plus que de petits groupes de huttes et de chaumières, mais tous paraissaient prospères et bien entretenus. La communauté de magiciens du port des Étoiles s'était agrandie au fil du temps, ce qui avait permis à d'autres populations de se développer pour répondre aux besoins en nourriture des habitants de l'île.

Borric poussa sa monture en avant lorsqu'apparut au détour du chemin un petit promontoire, qui lui permit pour la première fois de voir clairement le grand édifice qui se dressait sur l'île. Le bâtiment brillait presque dans la lumière orange du coucher de soleil, tandis que derrière lui l'approche de la nuit teintait le ciel de gris et de violet.

— Dieux et démons, oncle Jimmy, tu as vu la taille de cet

endroit ?

James acquiesça.

— J'avais entendu dire qu'ils construisaient un immense centre d'apprentissage, mais ces rumeurs ne lui rendaient pas justice.

— Le duc Gardan est déjà venu ici il y a longtemps, ajouta Locklear. Il m'a dit qu'ils avaient posé les fondations d'un très grand édifice... Mais il est encore plus grand que tout ce que j'ai jamais vu.

James jeta un coup d'œil au soleil déclinant.

— Si nous nous dépêchons, nous atteindrons l'île dans moins de deux heures. J'avoue que je préférerais un repas chaud et un bon lit à une autre nuit à la belle étoile.

Il enfonça ses talons dans les flancs de sa monture et regagna le chemin.

Sous une voûte d'étoiles brillantes, par l'une de ces nuits, plutôt rares, où les trois lunes ne s'étaient pas encore levées, ils s'engagèrent dans un étroit passage entre deux monticules et entrèrent dans une ville d'apparence prospère. Torches et lanternes éclairaient chaque devanture – une extravagance que seules les cités les plus riches pouvaient se permettre. Des enfants se mirent à courir derrière eux, criant et riant dans la confusion générale. Mendiants et prostituées vinrent respectivement quémander ou offrir quelques faveurs, devant des tavernes délabrées qui proposaient aux voyageurs fourbus une boisson fraîche, un repas chaud et une compagnie chaleureuse.

Locklear dut crier pour se faire entendre par-dessus le brouhaha.

— Voilà une petite ville plutôt prospère.

— Plutôt, oui, dit James en notant les signes de saleté et de misère. Les bienfaits de la civilisation.

— On devrait peut-être examiner de plus près l'une de ces petites tavernes, proposa Borric.

— Non, répliqua James. Je suis sûr qu'on nous offrira à boire à l'académie.

Erland sourit d'un air contrit.

— On nous donnera sans doute du vin doux. Que pourrions-nous attendre d'autre de la part d'une assemblée de vieux érudits, qui passent leur vie le nez dans une pile de manuscrits moisissés ?

James secoua la tête.

Ils atteignirent ce qui était à l'évidence un carrefour entre les deux rues principales de la ville et se dirigèrent vers le lac. Comme James s'y attendait, un grand embarcadère avait été construit au bord de l'eau et plusieurs bacs de taille diverse étaient à quai, prêts à transporter voyageurs et marchandises sur l'île. En dépit de l'heure tardive, des porteurs entassaient encore des sacs de grain.

James tira sur les rênes de sa monture et s'adressa au passeur le plus proche, qui lui tournait le dos.

— Bonsoir. Nous voudrions nous rendre sur l'île.

L'homme le regarda par-dessus son épaule, dévoilant un visage orné d'un nez en bec d'aigle et surmonté par une frange mal taillée qui lui tombait sur les yeux.

— J peux faire une p'tite traversée rapide, m'sire. Cinq pièces de cuivre par personne, m'sire, mais il faudra laisser les chevaux ici.

Jimmy sourit.

— Que diriez-vous de dix pièces d'or pour nous tous, y compris les chevaux ?

L'homme retourna à son travail.

— Désolé, m'sire, pas de marchandage.

Borric fit jouer son épée dans son fourreau et dit en plaisantant à moitié :

— Comment, vous osez nous tourner le dos ?

De nouveau, le passeur leur fit face. Portant la main à son front, il dit, d'un ton légèrement sarcastique :

— Désolé, jeune messire, j'avais pas l'intention de vous manquer de respect.

Borric était sur le point de répondre lorsque James lui donna une petite tape sur le bras et désigna de sa main gantée un endroit derrière le passeur. Dans la pénombre, en dehors du cercle de lumière d'une torche à la flamme crachotante, se tenait un jeune homme vêtu d'une robe simple, au tissu grossier. Il était assis sur le quai et observait calmement l'échange.

— Eh bien, quoi ? demanda Borric.

— Le garde local, je suppose.

— Quoi, lui ? s'exclama le jeune prince. Il ressemble plus à un mendiant ou à un moine qu'à n'importe quelle espèce de soldat.

Le passeur hocha la tête.

— Z'avez raison, m'sire, dit-il à James avec un grand sourire. C'est notre gardien de la paix. Z'êtes observateur, pour ça, oui. C'est un des magiciens de l'île. Le conseil qui dirige l'endroit tient à faire régner l'ordre ici, dans la ville du port des Étoiles. Comme ça, ils sont sûrs qu'on a les moyens de survivre. Il a pas d'épée, mon jeune messire, ajouta-t-il à l'adresse de Borric, mais d'un geste de sa main, il peut vous terrasser pire qu'un coup de hache en pleine tête. Croyez-moi, m'sire, j'l'ai appris à mes dépens.

Sa voix se réduisit à un murmure.

— Ou ça se pourrait bien que c'est la magie qui te démange si fort que t'as envie de mourir...

Revenant à l'affaire qui les préoccupait, il éleva de nouveau la voix.

— Et pour ce qui est de marchander, m'sire, même si j'aime bien mentir en disant que le profit ne fait pas de bien au régime de mes

enfants, le fait est que c'est l'académie qui fixe les prix et pas moi.

Il se gratta le menton.

— J pense que vous pourriez essayer de négocier avec ce jeune lanceur de sorts, là-bas, mais j'parie qu'y vous dira la même chose. Vu le nombre de bateaux qui font l'aller-retour, c'est plutôt un bon prix.

— Où se trouvent les étables ? demanda James.

Mais au même moment, plusieurs garçons sortirent de la foule et proposèrent d'emmenner les chevaux.

— Les p'tits veilleront à leur trouver une étable bien propre.

James hocha la tête et mit pied à terre. Les autres cavaliers l'imitèrent. Aussitôt, de petites mains s'emparèrent des rênes de leurs montures.

— Très bien, dit James, mais veillez à ce qu'ils aient des stalles bien propres, de la paille fraîche et de l'avoine. Et demandez à un maréchal-ferrant de vérifier leurs fers, d'accord ?

James s'interrompt, car quelque chose venait d'attirer son attention. Il se retourna brusquement, tendit la main et attrapa l'un des garçons pour l'éloigner du cheval de Borric. Il le souleva du sol et le regarda durement.

— Rends ce que tu as pris, dit-il d'un ton calme mais menaçant.

Le petit voulut protester et se ravisa lorsque James, pour souligner ses propos, se mit à le secouer comme un prunier. Il tendit à Borric une petite bourse remplie de pièces. La stupéfaction apparut sur le visage du prince, qui fouilla ses vêtements avant d'accepter la bourse.

James reposa l'enfant par terre mais le prit par le col de sa chemise et se pencha de façon à pouvoir regarder droit dans les yeux ce prétendu coupeur de bourse.

— Petit, quand je ne faisais encore que la moitié de ta taille, j'en savais déjà deux fois plus que toi au sujet du vol. Est-ce que tu me crois ?

L'enfant ne put que hocher la tête, terrorisé d'avoir été pris sur le fait.

— Alors crois-en mon expérience. Tu n'as pas le don pour ce genre de choses. Si tu continues comme ça, tu finiras au bout d'une corde avant d'avoir douze ans. Trouve-toi un métier honnête. De plus, si je m'aperçois qu'il manque quoi que ce soit à notre départ, je saurai à qui m'adresser, pas vrai ?

L'enfant hocha la tête de nouveau. James le laissa filer et se tourna vers le passeur.

— Puisqu'on ne peut pas marchander, voilà de quoi payer le passage pour vingt-quatre hommes.

À ces mots, le jeune magicien se leva et dit :

— Ce n'est pas souvent que des hommes armés demandent à se

rendre à l'académie. Puis-je vous demander la raison de votre venue ?

— Vous pouvez, répondit James. Mais nous réserverons notre réponse pour un autre. Si nous avons besoin de votre permission pour traverser, dites au magicien Pug que de vieux amis sont venus lui rendre visite.

Le jeune magicien haussa les sourcils.

— Qui dois-je annoncer ?

James sourit.

— Le baron James de Krondor et – il jeta un coup d'œil aux jumeaux – quelques membres de sa famille.

Un petit comité d'accueil attendait les voyageurs à l'arrivée du bac. Le quai servait de porte d'entrée à ce qui était peut-être la communauté la plus étrange de Midkemia, l'académie des magiciens. Des marins aidèrent les soldats à descendre du bateau, car nombre d'entre eux avaient du mal à tenir sur leurs jambes après leur première traversée à bord d'un bateau à fond plat. Les lanternes suspendues aux poteaux qui bordaient le quai illuminaient le visage des personnes venues les accueillir.

Un homme de petite taille et d'âge moyen, simplement vêtu d'une robe noire et de sandales, se tenait au centre du groupe. À sa droite se trouvait une femme d'une beauté saisissante, à la peau sombre et aux cheveux gris. Un vieil homme également vêtu de robes se trouvait à la gauche du premier, avec à côté de lui un robuste chasseur qui portait un pantalon et une tunique de cuir. Derrière eux, deux hommes plus jeunes attendaient patiemment.

Lorsque James, Locklear et les jumeaux descendirent du bateau, le petit homme s'avança et fit une courte révérence.

— Vos Altesses, c'est pour nous un honneur. Bienvenue au port des Étoiles.

Borric et Erland s'avancèrent à leur tour et tendirent la main, maladroitement, pour échanger un salut un peu moins formel. Ils étaient peut-être, de par leur naissance, des princes de sang royal, habitués à un certain respect et à la crainte que leur rang inspirait parfois, mais devant eux se tenait un homme légendaire, au sujet duquel on racontait à présent de nombreuses histoires.

— Merci de nous recevoir, cousin Pug, dit Borric.

Le magicien sourit et tout le monde se détendit.

Bien qu'il eût près de quarante-huit ans, il avait l'air d'en avoir à peine trente. Ses yeux bruns brillaient chaleureusement et sa barbe ne pouvait dissimuler une expression presque enfantine, malgré son âge. Ce visage juvénile ne pouvait appartenir à l'homme réputé pour être l'individu le plus puissant du monde, se dirent les jumeaux.

Le magicien salua Erland. Puis James s'avança et commença à

dire :

— Messire Pug...

— Simplement Pug, James.

Il sourit.

— Nous n'utilisons guère de titres aussi formels au sein de notre communauté. Le roi Lyam a certes généreusement transformé le port des Étoiles en duché et a fait de moi son seigneur, mais ici nous pensons rarement à ces choses-là.

Il prit le bras de James.

— Venez ; vous vous souvenez de mon épouse ?

James et ses compagnons la saluèrent et prirent la main délicate qu'elle leur tendait. À la voir de plus près, James fut surpris de la trouver si frêle. Il ne l'avait pas vue depuis plus de sept ans, et se souvenait d'une femme robuste et en pleine santé, âgée de quarante ans à peine, avec des joues bronzées et une chevelure d'un noir de corbeau. À présent, on lui aurait donné dix ans de plus que Pug.

— Ma dame, dit James en faisant une courte révérence.

— Katala suffira amplement, James. Comment se porte mon fils ?

James sourit.

— William est très heureux. Il occupe actuellement le poste de capitaine de la garde d'Arutha, en remplacement de Valdis. On pense beaucoup de bien de lui, et je suis sûr qu'on lui donnera le poste pour de bon lorsque Valdis le quittera. Il fait la cour à plusieurs jolies jeunes filles qui font partie de la suite de la princesse. C'est un bon officier, qui ira loin, je pense.

— Il devrait être ici, rétorqua Pug.

Il vit le visage de sa femme s'assombrir et se hâta d'ajouter :

— Je sais, mon amour, nous avons décidé de laisser ce sujet houleux de côté. Peut-être pourrais-je vous présenter mes compagnons, ajouta-t-il en se tournant vers les princes.

Borric hocha la tête.

— Je pense, les garçons, que vous vous souvenez de mon vieux professeur, Kulgan. Et voici Meecham, qui gère les réserves de nourriture de notre communauté et s'occupe d'un millier d'autres choses.

Les deux hommes s'inclinèrent. Borric et Erland leur serrèrent la main. Le vieux magicien, qui avait été le professeur de Pug, se déplaçait avec difficulté, en s'appuyant sur une canne et au bras du chasseur.

Meecham, un homme apparemment robuste et puissant malgré son âge avancé, réprimanda le vieux magicien, un peu à la manière d'une épouse acariâtre :

— Vous auriez dû rester dans votre chambre...

Kulgan repoussa la main du chasseur tandis qu'Erland prenait la

place de Borric devant le vieux magicien.

— Je suis vieux, Meecham, pas mourant.

Sa chevelure était blanche comme la première neige de l'hiver et sa peau était ridée et tannée comme du vieux cuir. Mais ses yeux bleus étaient toujours aussi brillants et son regard aussi vif.

— Votre Altesse, dit-il au jeune prince.

Erland lui rendit son sourire. Lorsqu'ils étaient enfants, les jumeaux attendaient toujours la visite de Kulgan avec impatience, car le vieux magicien ne manquait jamais de leur raconter des histoires, entrecoupées par de petits tours de magie.

— Il me semble qu'on ne fait pas tant de manières ici, oncle Kulgan. C'est bon de vous revoir. Ça fait trop longtemps.

James ne connaissait pas les deux hommes, plus jeunes, qui se tenaient en retrait. Pug les lui présenta.

— Voici deux des membres les plus influents de notre communauté ; ils ont été parmi les premiers à nous rejoindre pour apprendre la haute magie. Ils enseignent aux autres élèves désormais. Voici Kôsh.

L'homme, grand et chauve, inclina la tête devant les princes. Ses yeux brillants contrastaient avec sa peau très sombre. Il portait aux oreilles des anneaux d'or si grands qu'ils effleuraient ses épaules.

— Et voici son frère, Watume.

Il ressemblait beaucoup à son frère, au point qu'on aurait pu les prendre pour des jumeaux, s'il n'y avait eu sa barbe, huilée et frisée, qui lui couvrait les joues.

— Vous avez fait un long voyage, reprit Pug, vous devez être épuisés.

Il regarda tout autour de lui.

— Je m'attendais à ce que ma fille, Gamina, nous rejoigne, mais elle s'occupe de nourrir les enfants. Je suppose qu'elle a dû être retardée. Vous la rencontrerez bientôt, de toute façon.

« Maintenant, je vais vous conduire à vos chambres. Il y a de la place pour vous tous à l'académie. Vous avez manqué le dîner, mais je vous ferai servir un repas chaud dans vos chambres. Demain matin, je vous ferai visiter.

Le petit groupe grimpa le long du rivage et découvrit dans son intégralité le gigantesque édifice qui dominait l'île. Il était haut de quarante étages par endroits, avec en son centre une flèche qui s'élevait à plus de trente mètres au-dessus du toit. On eût dit qu'il ne s'agissait guère plus que d'un escalier enroulé autour d'une colonne et surmonté d'une plate-forme étroite. Une étrange lumière bleue éclairait la structure par le bas, si bien que la flèche semblait presque flotter dans les airs, plutôt que d'être faite de pierre et de mortier.

— Tout le monde est impressionné à la vue de notre tour de

l'Épreuve, fit remarquer Pug. C'est là que les étudiants en haute magie apprennent à maîtriser leur art et laissent leur apprentissage derrière eux.

Les deux frères à la peau sombre se raclèrent la gorge, un sous-entendu qui fit sourire Pug.

— Certains d'entre nous pensent différemment de moi et s'accordent à dire qu'il y a des choses que l'on ne devrait pas révéler aux personnes extérieures à la communauté.

Au détour du chemin, les voyageurs aperçurent une ville plutôt animée, située derrière l'académie proprement dite. Plus propre en apparence que sa jumelle située de l'autre côté du lac, elle n'en était pas moins tout aussi active. Malgré l'heure avancée, de nombreuses personnes parcouraient les rues et vaquaient à leurs occupations.

— Voici la ville du port des Étoiles, dit Katala avec une note de fierté évidente dans la voix.

— Je croyais que la ville de l'autre côté du lac portait ce nom, s'étonna Locklear.

— C'est le nom que lui donnent ceux qui y vivent. Mais c'est la ville que vous avez sous les yeux qui porte vraiment ce nom, celle qui se situe sur l'île du port des Étoiles. C'est là que vivent nombre de nos frères et sœurs en magie. C'est là que résident leurs familles. C'est le refuge que nous avons bâti pour abriter ceux que la peur et la haine ont chassés de chez eux.

Pug fit signe à ses hôtes d'entrer dans le bâtiment principal de l'académie en empruntant la grande porte à doubles battants, et les escorta à l'intérieur. Arrivés à l'intersection de deux couloirs, la plupart des membres du comité d'accueil souhaitèrent bonne nuit à leurs invités, que Pug conduisit le long d'un couloir de chaque côté duquel s'ouvrait une série de portes.

— Nous n'avons pas de logements dignes d'un prince, j'en ai bien peur, dit le magicien, mais ces cellules sont chauffées, sèches et confortables. Vous y trouverez un bassin pour vous laver, et si vous laissez vos vêtements sales à l'extérieur, on vous les nettoiera. Les toilettes sont à l'autre bout du couloir. Reposez-vous. Nous parlerons plus longuement demain matin.

Pug leur souhaita bonne nuit. Les jumeaux entrèrent dans leurs cellules, où un repas les attendait. D'un bout à l'autre du couloir, on n'entendit plus que le bruit des soldats ôtant leur amure de voyage et leurs armes, des éclaboussures et le cliquetis des couteaux contre les assiettes. Bientôt le couloir fut de nouveau désert, à l'exception de James et de Locklear, qui paraissait surpris.

— Qu'est-ce que tu as ?

James haussa les épaules.

— Rien. C'est la fatigue, je suppose, ou alors...

Sa voix s'estompa. Il pensa à l'âge de Kulgan, et à Katala, qui ne paraissait pas du tout en bonne santé.

— C'est juste que le temps semble avoir laissé des traces sur certaines personnes que j'apprécie.

Puis son humeur s'améliora et il ajouta :

— Ou alors ce sont mes crimes de jeunesse qui reviennent me hanter. J'ai du mal à me faire à l'idée de passer la nuit dans une pièce appelée « cellule ».

Locklear sourit, avec ironie, et hocha la tête en guise d'approbation. Puis il souhaita bonne nuit à son compagnon.

Cependant, quelques instants plus tard, James se tenait toujours dans le grand couloir, seul. Quelque chose n'allait pas. Mais il décida que cela pourrait attendre le lendemain. Pour l'instant, il avait besoin de se nourrir et de se laver.

James s'éveilla au son d'un oiseau qui chantait à la fenêtre. Comme à son habitude, le jeune baron se leva avant le soleil. À sa grande surprise, il découvrit que ses vêtements avaient été lavés, pliés et déposés dans sa chambre, juste devant la porte. Il avait pourtant le sommeil léger, et s'était entraîné à être parfaitement conscient dans l'instant qui suivait son réveil. Il fut gêné à l'idée que quelqu'un ait pu ouvrir sa porte sans le déranger. James enfila la tunique et le pantalon propres, mais délaissa les lourdes bottes de voyage. Depuis l'enfance, il avait toujours préféré se promener pieds nus. C'était même devenu une espèce de plaisanterie parmi les serviteurs du palais ; ils savaient que s'ils entraient dans le cabinet du baron James, ils le trouveraient certainement pieds nus, ses bottes rangées sous le bureau.

Il parvint à retrouver son chemin jusqu'à la porte d'entrée, se déplaçant sans faire de bruit. Il était sûr que tout le monde dormait encore, mais ses mouvements furtifs étaient dus à l'habitude et non à un quelconque danger. Lorsqu'il vivait enfant dans le quartier pauvre de Krondor, il volait pour gagner sa vie ; la discrétion était devenue chez lui une seconde nature.

Il ouvrit la porte d'entrée et se glissa à l'extérieur avant de la refermer silencieusement. Le ciel était déjà couleur d'ardoise ; à l'est, l'horizon commençait à rougir à l'approche du lever de soleil. On n'entendait que le chant des oiseaux et le bruit sourd d'une hache qui retombe. Quelqu'un devait couper du bois pour préparer le feu du matin. James s'éloigna de l'académie et emprunta le chemin qui menait au village.

La femme de fermier ou de pêcheur avait fini de couper son bois car le son s'évanouit. Au bout d'une centaine de mètres, le chemin se divisa en deux, menant d'un côté au village et de l'autre au lac. James ne se sentait pas vraiment d'humeur à bavarder avec les habitants du

village et décida de se rendre au bord de l'eau.

Dans la pénombre, il ne vit la silhouette vêtue d'une robe noire qu'au moment où il arriva à sa hauteur. Pug se retourna et lui sourit. Puis il désigna le ciel, à l'est.

— C'est le moment de la journée que je préfère.

James hocha la tête.

— Je pensais être le premier levé.

Pug continua à fixer l'horizon.

— Non, je dors toujours très peu pour ma part.

— Cela ne se voit pas. Vous ne paraissez pas plus vieux que la dernière fois que je vous ai vu, il y a sept ans.

Le magicien acquiesça.

— Il y a une partie de moi-même que je suis toujours en train de découvrir, James. Quand j'ai revêtu le manteau de sorcier...

Il s'interrompit.

— Nous n'avons jamais vraiment parlé tous les deux, n'est-ce pas ?

James fit signe que non.

— Pas à propos de sujets importants, si c'est ce que vous voulez dire. Ce n'est pas comme si nos chemins se croisaient souvent. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au mariage d'Anita et d'Arutha, dit-il en comptant sur ses doigts, puis de nouveau après la bataille de Sethanon.

Les deux hommes échangèrent un regard ; nul besoin de mots pour évoquer la bataille cataclysmique qui s'était déroulée là-bas.

— Depuis, nous nous sommes revus deux fois à Krondor.

Pug regarda de nouveau vers l'est, où les premiers rayons d'un rose orangé commençaient à colorer les nuages.

— Lorsque j'étais enfant, je vivais à Crydee. Je n'étais rien de plus qu'un petit paysan de la Côte sauvage. Je travaillais aux cuisines avec ma famille adoptive et n'avais d'autre ambition que de devenir soldat.

Il se tut. James attendit. Il n'avait pas très envie de parler de son passé, bien que toute la cité de Krondor soit déjà au courant.

— J'étais un voleur.

— Jimmy les Mains Vives, ajouta Pug. Oui, je m'en souviens, mais quelle sorte d'enfant étiez-vous ?

James réfléchit un moment à la question avant de répondre :

— Effronté. C'est le premier mot qui me vient à l'esprit.

Il se tut et regarda l'aube se déployer. Pendant plusieurs minutes, aucun des deux hommes ne parla. Ils se contentèrent de regarder les doigts de lumière s'emparer des nuages à l'est. La bordure flamboyante du disque solaire commença à apparaître. James reprit la parole.

— Je... J'agissais comme un idiot, parfois. Je pensais qu'il n'y

avait pas de limites à ce que je pouvais faire. Je suis sûr que si j'avais continué à vivre comme ça, j'aurais tenté ma chance une fois de trop. Je serais probablement mort à l'heure qu'il est.

— Effronté, répéta Pug. Et parfois idiot. Voilà qui me fait penser aux jumeaux royaux.

Il fit un signe de tête en direction de l'académie. James sourit.

— Oui, ça leur ressemble plutôt bien.

— Quoi d'autre ?

James réfléchit. Sans fausse modestie, il ajouta :

— Je suppose qu'on pourrait dire que j'étais brillant, ou du moins doué. Des choses qui souvent paraissaient obscures à ceux qui m'entouraient me semblaient à moi évidentes. Le monde me paraissait plus clair à l'époque. Mais je ne suis pas sûr d'être beaucoup plus intelligent aujourd'hui qu'à cette époque.

Pug invita James à l'accompagner et commença à suivre la rive du lac.

— Lorsque j'étais enfant, mes modestes ambitions me paraissaient splendides. Aujourd'hui...

— Vous paraissez troublé, avança James.

— Pas vraiment. Je crois que vous ne comprendriez pas, répondit Pug.

James se retourna et surprit, dans la lumière grise, une expression indéchiffrable sur le visage du magicien.

— Parlez-moi de la tentative d'assassinat contre Borric. C'est vous qui étiez le plus près de lui.

— Les nouvelles vont vite, s'étonna le baron.

— Comme toujours. Chaque conflit potentiel entre Kesh et le royaume nous concerne.

— Étant donné votre situation géographique, je peux le comprendre. Vous êtes une fenêtre sur l'empire.

Il se tourna vers le sud, vers cette frontière qui n'était pas si lointaine. James raconta à Pug ce qu'il savait de cette tentative, et conclut son récit en disant :

— L'assassin venait de Kesh, ça, personne ne peut en douter, mais tous ces indices qui laissent à penser que la maison impériale de Kesh est au cœur de cette histoire... C'est beaucoup trop clair. Je pense que quelqu'un cherche à nous tromper.

Il se retourna. Ils avaient perdu la ville de vue, mais pouvaient toujours apercevoir les étages supérieurs de l'académie.

— Vous avez beaucoup de Keshians, ici ?

Pug hocha la tête.

— Oui, en effet, mais certains viennent aussi de Roldem, de Queg, des pics du Quor, et de bien d'autres endroits. Ici, il n'est plus question de nations. Nous nous préoccupons d'autre chose.

— Les deux hommes que nous avons vus la nuit dernière...

— Watume et Kôrsh. Oui, ils sont keshians. Ils viennent de la cité impériale.

Avant que James puisse dire quoi que ce soit, Pug se hâta d'ajouter :

— Ce ne sont pas des agents impériaux. Je le saurais. Faites-moi confiance. Ils ignorent tout de la politique. Au contraire, ils seraient plutôt du genre à vouloir nous séparer du reste du monde.

James observa la masse imposante de l'académie.

— Ce duché appartient au royaume, du moins d'après son nom. Mais beaucoup se sont demandés ce que vous construisiez ici. À la cour, on pense que cet endroit est bizarre.

— Et dangereux, ajouta Pug.

James se retourna pour étudier le visage du magicien.

— C'est pourquoi j'essaie d'éviter que l'académie prenne part au moindre conflit, de quelque côté que ce soit.

James réfléchit un instant avant de répondre.

— Peu de nobles à la cour sont aussi à l'aise avec la magie que notre roi et son frère. Ils n'y voient aucun mal, puisqu'ils ont grandi avec Kulgan à leurs côtés. Mais les autres...

— Voudraient encore nous voir chassés des villes et des villages, ou pendus, ou brûlés sur un bûcher. Je sais. Cela fait vingt ans que nous travaillons ici, et beaucoup de choses ont changé. Cependant, il semble que la peur, elle, n'ait pas disparu.

Finalement, James parvint à dire :

— Pug, je sens quelque chose de bizarre en vous. Je l'ai remarqué la nuit dernière. Qu'y a-t-il ?

Le magicien plissa les yeux.

— C'est étrange que vous l'ayez remarqué, alors que ceux qui me sont proches n'ont rien vu.

Il s'avança jusqu'au bord de l'eau. Une famille d'aigrettes à la blancheur neigeuse se lissait les plumes en gloussant, là où le lac était peu profond.

— Ne sont-elles pas magnifiques ?

James ne put qu'approuver en regardant tout autour de lui.

— C'est un endroit magnifique.

— Ce n'était pas le cas, quand je suis venu ici pour la première fois. La légende prétend que ce lac est né de la chute d'une étoile, d'où son nom. Mais cette île n'est pas ce qui reste de l'étoile, car, selon mes calculs, elle ne pouvait pas être plus grande que ça.

Il écarta les mains d'environ quinze centimètres.

— Je pense que l'étoile a brisé la croûte terrestre et que de la lave a surgi pour créer cette île. Tout n'était que roches stériles lorsque je suis arrivé ici, avec un peu d'herbe au bord de l'eau et quelques

buissons résistants çà et là. C'est moi qui ai apporté tout ce que vous avez sous les yeux, l'herbe, les arbres, les animaux. Ces oiseaux, eux, ont trouvé le chemin tout seuls.

Il sourit, comme un enfant.

James examina les bosquets d'arbres non loin de lui, et la verdure qui l'entourait.

— Voilà un exploit qui est loin d'être insignifiant.

Pug balaya le commentaire, comme si sa prouesse n'était rien d'autre qu'un tour de magie ordinaire.

— Y aura-t-il la guerre ?

James poussa un profond soupir de résignation.

— Telle est la question, n'est-ce pas ? Non, pourtant, ce n'est pas ça. Il y a toujours la guerre. La question, c'est quand, et entre quelles nations ? Si j'avais le moindre mot à dire, il n'y aurait pas de guerre entre Kesh et le royaume. Mais je ne pense pas qu'on me demandera mon avis.

— Vous vous êtes engagé sur un chemin périlleux.

— Ce n'est pas la première fois. Mais j'aurais préféré que les princes ne soient pas obligés de se rendre à Kesh.

— Tel père, tels fils, répondit Pug. Ils doivent aller là où le devoir les appelle, même si cela signifie qu'ils prennent beaucoup de risques, pour y gagner bien peu en fin de compte.

Pug se remit à marcher le long du rivage et James lui emboîta le pas. Il ne pouvait qu'être d'accord avec le magicien sur ce point.

— Tel est le fardeau qu'ils ont à porter, du fait de leur naissance.

— Mais il y a aussi des moments de répit, comme celui que nous vivons en ce moment, ajouta Pug. Pourquoi n'iriez-vous pas vous promener par là-bas ?

Il désigna un bosquet de saules, qui dissimulait le rivage.

— De l'autre côté se trouve une petite crique alimentée par une source d'eau chaude. C'est une expérience très revigorante. Vous devriez nager un peu dans l'eau chaude, et puis plonger dans le lac. Cela vous fera beaucoup de bien et vous pourrez toujours nous rejoindre à temps pour le petit déjeuner.

James sourit.

— Merci. J'ai l'impression que c'est justement ce dont j'ai besoin. D'habitude, j'ai tellement de travail à faire avant le petit déjeuner qu'un peu de détente sera la bienvenue.

Pug fit quelques pas en direction de la cité avant de se retourner vers James :

— Oh, faites attention en nageant au milieu des herbes. Vous pourriez vous perdre, mais si c'était le cas, sachez que le vent rabat les herbes en direction de l'île. Vous n'aurez qu'à nager dans cette direction jusqu'à ce que vous ayez de nouveau pied. Après quoi, vous

n'aurez plus qu'à sortir de l'eau.

— Merci. Je serais prudent. Bonne journée.

— Bonne journée, James. Je vous verrai tout à l'heure au petit déjeuner.

Tandis que Pug retournait à l'académie, James se dirigea vers les arbres que le magicien lui avait montrés.

Il passa entre de gros troncs d'arbres et écarta un rideau de verdure. Il découvrit alors un chemin rocailleux qui descendait le long d'un vallon jusqu'au bord du lac. Dans la fraîcheur du petit matin, il vit de la vapeur qui s'élevait sur l'eau d'un petit bassin. Un petit ruisseau sortait de ce bassin pour rejoindre le lac, à moins de vingt mètres de là.

James regarda tout autour de lui. Des arbres entouraient le bassin, sauf à l'endroit où le ruisseau se jetait dans le lac, et lui offraient l'intimité nécessaire. Il retira sa tunique et son pantalon, et trempa un pied dans l'eau. Elle était presque plus chaude que l'eau de son bain ! Il s'immergea dans le bassin et laissa la chaleur se diffuser dans ses membres et lui détendre les muscles.

Ce dernier point l'étonna. Il venait juste de se réveiller ; pourquoi se sentait-il aussi tendu ? Ce fut sa propre voix qui lui répondit. *Tu sais que tu prends un gros risque en envoyant deux gamins participer au jeu politique de la cour keshiane, un jeu qui est plus ancien que la maison conDoin elle-même.* Il soupira. Pug était un homme étrange, mais il était surtout sage et puissant. Parent adoptif du roi, il portait le titre de duc. Peut-être devrait-il lui demander conseil.

James se ravisa. Pug était certes connu pour avoir sauvé le royaume, mais il y avait quelque chose de curieux au sujet du port des Étoiles et de la façon dont il était gouverné. James décida qu'il essaierait de comprendre ce qui se passait ici avant de se confier au magicien.

Dieux, je déteste me sentir fatigué au réveil, pensa-t-il. Il s'allongea de façon aussi confortable que possible pour mieux réfléchir à ses problèmes. La chaleur, douce et apaisante, sembla pénétrer ses os. Quelques minutes plus tard, son esprit se mit à vagabonder. Il courait le long d'une rue, et une main se tendit pour l'attraper par le bras. Le souvenir, son tout premier, lui fit fermer les yeux... Il ne devait pas avoir plus de deux ou trois ans. C'était sa mère qui le tirait dans son lit de prostituée pour le dissimuler à la vue des marchands d'esclaves qui rôdaient dans la nuit. Elle l'avait serrée très fort contre elle, tout en mettant la main sur sa bouche pour qu'il se taise. Plus tard, elle avait disparu. En grandissant, il s'était rappelé qu'elle était morte, mais tout ce qu'il gardait comme souvenir de cette nuit-là, c'était l'homme à la grosse voix qui criait et qui frappait sa mère, et le sang, partout. Jimmy essaya d'écarter cet affreux souvenir et s'immergea un peu plus

dans la chaleur de l'eau. Peu après, il s'assoupit.

Il se réveilla brusquement, mais resta immobile. D'après la position du soleil, il ne s'était assoupi que quelques minutes, une demi-heure tout au plus. Le calme régnait tout autour de lui et pourtant quelque chose l'avait dérangé. Il avait abandonné l'habitude de se réveiller en sursaut avec une dague à la main, car cela terrifiait les malheureux serviteurs du palais. Cependant, il gardait toujours une dague à proximité. Sans bouger le reste du corps, il balaya la scène du regard, en vain. Il tourna la tête, mais ne put rien voir de plus, car son champ de vision se limitait au bord du bassin. Il se souleva lentement sur les coudes. Il était de nouveau parfaitement réveillé et se sentit un peu idiot – qui pourrait bien représenter une menace sur l'île du port des Étoiles ?

James jeta un coup d'œil par-dessus le bord du bassin. L'endroit lui laissait une drôle d'impression, comme s'il venait d'entrer dans une pièce quelques instants après qu'une autre personne soit sortie par une autre porte. Sans savoir pourquoi, il était sûr que quelqu'un venait juste de passer à côté de lui.

Son instinct, né des dangers de la rue, déclencha un sentiment d'inquiétude primitif dans son esprit. C'était ce même instinct qui l'avait sauvé du danger trop souvent pour être ignoré. Cependant, il n'éprouvait pas vraiment de la peur, plutôt de l'excitation. Bien des années plus tôt, James avait appris la discipline de la nuit, rester immobile, garder son esprit loin des préoccupations du moment, pour éviter qu'un mouvement brusque provoque chez lui une réponse tout aussi brusque. Il s'obligea à se détendre et à rester immobile. Il jeta un autre coup d'œil par-dessus le bord du bassin, mais l'écho du passage d'une autre personne s'était évanoui. La petite crique était redevenue paisible.

James se rallongea et chercha à retrouver le calme qui l'avait envahi, mais en vain. Il ne parvint pas à se détendre. Au contraire, l'excitation monta en lui, comme si quelque chose d'inoubliable était sur le point de se produire. Mais en même temps, il éprouvait une certaine tristesse, comme si un miracle était passé à sa portée avant de l'abandonner. Des sentiments contradictoires, de la joie mêlée à des larmes puériles, s'affrontaient en lui.

À défaut d'obtenir une réponse satisfaisante, il se souleva hors du bassin et courut vers le lac en laissant échapper un cri de frustration, comme un enfant. Puis il plongea dans le lac et revint à la surface en recrachant de l'eau. Il poussa un soupir de soulagement. Les eaux du lac étaient si froides qu'elles lui permirent de recouvrer tous ses esprits.

Il n'était pas très bon nageur mais appréciait cette activité de temps en temps. Comme tous les enfants du quartier pauvre à

Krondor, il cherchait refuge au port lorsque soufflaient les vents chauds de l'été, plongeant depuis la jetée dans l'eau salée, pleine d'ordures. À l'époque il ne savait pas ce qu'était de l'eau propre ; il ne l'avait appris qu'à l'âge de treize ans, en allant habiter au palais avec Arutha.

James se mit à nager paresseusement vers l'autre côté de la crique. Les arbres et les roseaux s'avançaient dans l'eau, créant toute une série de passages étroits. Il s'y engagea avec précaution, marchant plus qu'il nageait, jusqu'à ce qu'il atteigne une large étendue d'herbe et de roseaux. Ils étaient suffisamment espacés pour qu'il puisse apercevoir le fond. Il se mit sur le dos et recommença à nager paresseusement. Au-dessus de lui, le ciel était d'un bleu éclatant, car le soleil était levé à présent. De jolis nuages blancs se faisaient la course. Puis James se retrouva au milieu des herbes, dont la tige se dressait au-dessus de sa tête. Il sentit leurs caresses, comme des chatouilles sur sa peau tandis qu'il nageait. Au bout de quelques minutes, il se redressa et regarda tout autour de lui.

Le paysage lui parut différent. Le chemin du retour n'était pas visible. James était calme de nature. Il n'avait pas très envie de nager en rond au milieu des roseaux, mais cela ne l'effrayait pas non plus. Il se souvint de l'avertissement de Pug et vit que les herbes penchaient toutes sur sa gauche. Il ne lui restait plus qu'à nager jusqu'à ce qu'il sente la terre ferme sous ses pieds. Ensuite il n'aurait plus qu'à sortir de l'eau.

En moins d'une minute, il sentit le sol sous ses orteils. Il se dirigea, à travers des roseaux épais et de hautes herbes, vers un bosquet d'arbres. Leur épais feuillage et leurs branches tombantes le plongèrent dans la pénombre alors qu'il avait encore de l'eau jusqu'à la poitrine. Il ne voyait qu'à quelques mètres devant lui, et la lumière matinale filtrait à travers les feuilles en un jeu de clair-obscur, mélange d'obscurité et de ciel bleu aveuglant. Sous ses pieds, le niveau du sol commençait à remonter. James se retrouva dans l'eau jusqu'à la taille. Il n'avait pas très envie de se promener entièrement nu, mais après tout personne ne pouvait le voir et le bassin où il avait laissé ses vêtements n'était pas loin.

Il fit un pas en avant et tomba dans un trou d'eau. Le courant avait provoqué l'érosion du sol. James, aveuglé, revint à la surface en recrachant de l'eau. Il se remit à nager jusqu'à ce qu'il sente de nouveau la terre sous ses pieds.

Il entendit un cri d'oiseau au-dessus de lui et se demanda si l'animal n'était pas en train de se moquer de lui. Il soupira et continua à avancer, tant bien que mal, vers le rivage, qu'il apercevait ici et là entre les arbres. Mais il se retrouva avec de l'eau jusqu'aux genoux, face à une barrière infranchissable, faite d'arbres et de roseaux, que

surplombait un rocher qui lui arrivait à l'épaule. Il se déplaça sur la droite, vers ce qui semblait être la sortie la plus proche de ce piège de feuillages, et sentit une nouvelle fois le sol se dérober sous ses pieds. Il s'enfonça dans l'eau jusqu'à la poitrine et poussa à travers un épais bouquet de roseaux. Il se remit à avancer, très lentement, et se félicita de s'être montré aussi stupide, car il se trouvait loin, très loin, de l'endroit où il aurait voulu être. Comme moment de détente avant le petit déjeuner, il aurait pu trouver mieux.

Ses genoux effleurèrent le fond du lac. Il écarta les herbes qui lui barraient le passage et se retrouva brusquement face à un spectacle totalement inattendu. Une jeune femme à la peau blanche comme celle d'un nouveau-né se tenait à moins d'un mètre de lui, entièrement dévêtue, et lui tournait le dos. Elle était occupée à tordre sa chevelure, d'un blond presque blanc, pour l'essorer, une position qui exposait généreusement ses fesses et ses hanches et contribuait à les mettre en valeur.

James retint son souffle. Ce mélange d'inquiétude et d'excitation revint le frapper comme un marteau. Il se sentit aussi gêné d'avoir violé son intimité que si c'était elle qui l'avait trouvé un peu plus tôt dans son bassin. Il resta paralysé par des sentiments contradictoires, hésitant entre rester immobile ou reculer, entre dire quelque chose ou ne pas être découvert.

Ce fut l'entraînement subi pendant l'enfance qui prit le dessus. Il s'immobilisa. Puis une autre pensée lui traversa l'esprit, et il sentit son estomac se contracter. Une vague d'excitation brûlante envahit son bas-ventre. Il dit, presque à voix haute :

— C'est le plus beau derrière que j'aie jamais vu de ma vie.

Aussitôt la jeune femme se retourna en portant les mains à son visage, comme si un bruit l'avait surprise. A cet instant, James découvrit que le reste de sa personne était tout aussi séduisant. Elle avait la silhouette élancée d'une danseuse, avec de longs bras fins et un port de tête élégant, un ventre plat et de jolis petits seins ronds. Lorsqu'elle laissa retomber sa main, elle dévoila un front noble, des pommettes hautes et des lèvres pâles et rosées. Ses yeux, agrandis par la surprise, étaient bleus comme la glace hivernale. James grava tous ces détails dans son esprit en un instant et sut tout de suite que la jeune femme qui se tenait devant lui était à la fois la chose la plus belle et la plus terrifiante qu'il ait jamais vue. Puis elle plissa ses beaux yeux clairs ; brusquement, une douleur éclata dans le crâne de James.

Il tomba en arrière comme si on l'avait frappé. Sa voix rendit un son creux à ses propres oreilles tandis qu'il se laissait glisser sous la surface de l'eau. La douleur, cuisante comme des couteaux aiguisés, envahit son esprit tandis que l'eau envahissait sa bouche. James

s'enfonça dans l'obscurité du lac et perdit conscience.

En un lieu qui n'en était pas un, James nageait et se noyait dans ses souvenirs. Il jouait sur les pavés de la rue et la peur ne le quittait pas. Les inconnus étaient une menace, pourtant chaque jour qui passait en apportait de nouveaux dans la maison de sa mère. Des hommes effrayants qui parlaient fort passaient tous les jours à côté du petit garçon, et si certains l'ignoraient, d'autres essayaient de l'amuser un bref instant en lui donnant une petite tape sur la tête ou en lui disant un mot.

Puis vint la nuit où sa mère mourut et personne ne vint à son secours. L'homme au sourire en coin l'avait entendu crier et s'était enfui. Jimmy était sorti de la maison, ses petits pieds d'enfant glissant sur le sang poisseux qui couvrait le sol.

Puis il y avait eu les bagarres avec les autres garçons pour un os et une croûte de pain abandonnés devant une auberge ou une taverne. Parfois, il ne se nourrissait que des grains de blé et de maïs tombés des chariots qui se rendaient au port, sans compter les quelques gouttes de vin amer volées au fond d'une bouteille presque vide et les rares pièces jetées par un passant généreux, qui lui permettaient d'acheter une tourte chaude. La faim était toujours là, omniprésente.

Une voix dans les ténèbres lui demanda s'il était intelligent. Il l'avait été, il avait même été très intelligent, si l'on prenait ses débuts parmi les Moqueurs, par exemple.

Le danger, partout, tout le temps. Pas d'amis, pas d'alliés, juste le règlement de la guilde pour protéger Jimmy les Mains Vives. Mais il était doué. Le Juste savait pardonner de petits écarts à celui qui rapportait tant d'argent à un si jeune âge.

Puis l'homme au sourire en coin était revenu. Jimmy avait douze ans. Il s'était vengé, sans honneur ni fierté. Un petit voleur s'était introduit dans la pièce et avait glissé un poison dans le verre de l'ivrogne. L'homme au sourire en coin était mort sans connaître les raisons de son meurtrier. Son visage était devenu tout noir, les yeux lui étaient sortis de la tête et sa langue avait jailli entre ses lèvres enflées, tout cela pendant que le fils d'une prostituée assassinée regardait la scène à travers un trou dans le plafond de l'asile de nuit où il avait trouvé refuge. Jimmy n'avait ressenti aucun triomphe. Il espérait seulement que d'une certaine façon, cela pourrait aider sa mère à reposer en paix. Il ne connaissait pas son nom, ne l'avait jamais su. C'était comme s'il avait envie de pleurer, mais ne savait pas comment faire. En toute honnêteté, il n'avait pleuré que deux... non, trois fois dans sa vie. La première lorsqu'Anita gisait empoisonnée, et la deuxième lorsqu'il avait cru qu'Arutha était mort. Il avait versé sur eux des larmes de chagrin et non de faiblesse ou de honte. Mais il

avait pleuré dans les ténèbres de la grotte, lorsqu'il était pris au piège avec le serpent de roches, avant que le duc Martin vienne le sauver. Il n'avait jamais pu admettre qu'il avait peur.

D'autres images lui revinrent en mémoire, comme son incroyable talent, presque inhumain, pour le vol. La découverte que son destin était lié à celui des grands lorsqu'il avait aidé le prince et la princesse de Krondor à se cacher, durant le règne du roi Rodric le Dément. Le duel avec le Faucon de la Nuit sur les toits de la cité, qui lui avait permis de sauver la vie d'Arutha, même si à l'époque, il n'en avait pas eu conscience. Il s'était rendu par deux fois dans les terres du Nord, et avait participé aux grandes batailles d'Armengar et de Sethanon ; la paix s'était installée à l'issue de ces deux combats, car ils avaient réussi à empêcher le retour de l'armée des dragons.

Aujourd'hui, il était James.

Arutha l'avait récompensé en lui donnant une place à la cour, ainsi qu'un titre. Puis il l'avait nommé chancelier de Krondor, ce qui faisait de lui le membre le plus important de la cour après le duc Gardan. Tous ces souvenirs se transformèrent en un brouillard de pensées agréables, car c'étaient bien les seuls événements positifs de sa vie. Des visages passèrent devant lui, certains portant un nom, d'autres pas. Voleurs, assassins, nobles, paysans. De nombreuses femmes. Il se souvenait de certaines d'entre elles, car très tôt, il avait succombé à leurs charmes. Parce qu'il était un jeune noble, il aurait pu faire son choix parmi nombre d'entre elles. Mais il manquait toujours quelque chose. Puis il avait aperçu une silhouette dénudée qui s'essorait les cheveux au bord d'un lac. Et il n'avait jamais rien vu d'aussi beau de toute sa vie.

Des yeux bleu clair et des lèvres comme des pétales de rose. Un regard inquiet qui mettait l'âme de James à nu. Quelque chose de magique et de sublime éclatait en lui, et il avait envie de pleurer. La tristesse se mêlait en lui à la joie la plus pure, et il ne pouvait s'empêcher de reculer devant ces yeux clairs, qui le perçaient à jour et pour lesquels il n'avait plus de secrets.

— *Je suis perdu !* s'écria-t-il. Un enfant se mit à pleurer la mort de sa mère. Un jeune garçon versa des larmes sur le corps d'une jeune femme qui se mourait à cause d'un carreau empoisonné. Un adolescent sanglota parce que le seul homme en qui il ait jamais eu confiance gisait mort devant lui. Un homme se mit à pleurer sa souffrance et ses tourments, la peur et la solitude qu'il portait en lui depuis le jour de sa naissance.

James s'éveilla sur le rivage, un cri de douleur et de peur sur les lèvres. Il s'assit, le bras levé devant son visage, comme un enfant qui voudrait éviter le coup d'un adulte. Il était encore humide, et nu. Une voix douce lui dit :

— La douleur va passer.

James se retourna. Les terribles maux de tête disparurent. Il s'aperçut que la jeune femme était assise non loin de lui. Elle avait replié les jambes contre son corps et entourait ses genoux de ses bras pour dissimuler sa nudité.

James n'avait jamais eu autant envie de s'enfuir. Rien ne l'avait jamais terrorisé autant que de voir cette belle jeune femme assise à côté de lui. Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il dans un murmure.

Il avait envie de prendre la fuite, mais il avait aussi désespérément envie d'être près de cette femme.

Elle se leva, lentement, totalement à l'aise avec sa nudité, et vint s'agenouiller devant lui, son visage à quelques centimètres de celui du baron. Ce dernier entendit une voix lui répondre dans son esprit :

— *Je suis Gamina, James.*

La peur envahit de nouveau le baron, mais il était incapable de bouger.

— Vous avez parlé dans ma tête, dit-il.

— Oui, répondit-elle à voix haute. Il faut que tu saches que je peux lire dans tes pensées, les entendre.

Elle fronça les sourcils, comme si elle avait du mal à exprimer une idée.

— Non, ce n'est pas tout à fait ça. Mais disons que je suis capable de savoir ce que tu penses, sauf si tu essayes de me masquer tes pensées.

Il essaya de reprendre ses esprits.

— Que s'est-il passé là-bas ? demanda-t-il en montrant le bassin rempli de roseaux.

— Tes pensées m'ont surprise, et j'ai agi sans réfléchir. Comme tu peux le voir, je suis parfaitement capable de me défendre.

James porta la main à son crâne, dans lequel subsistaient des traces de la violente douleur qui l'avait assailli. « Oui », fut tout ce qu'il parvint à dire.

Elle tendit la main pour lui caresser la joue.

— Je suis désolée. Je n'avais pas l'intention de te faire mal. Je peux faire beaucoup de dégâts à un esprit qui n'est pas le mien. C'est l'un des revers de mon talent.

Cette caresse rassura James autant qu'elle le troubla. Un frisson de peur se communiqua de sa poitrine à son bas-ventre. Doucement, il lui demanda de nouveau :

— Qui êtes-vous ?

Elle sourit, et son sourire fit disparaître la souffrance et la peur de James.

— Je suis Gamina, la fille de Pug et Katala.

Elle se pencha et déposa un baiser sur ses lèvres.

— Je suis celle que tu cherches depuis si longtemps, et tu es celui que je cherchais.

James sentit le désir l'envahir, mais la peur n'était pas loin. Il avait déjà étreint bien des femmes dans sa vie, mais il avait brusquement l'impression d'être un enfant sur le point de découvrir l'amour. Et les mots qu'il aurait cru ne jamais pouvoir prononcer lui vinrent spontanément aux lèvres.

— J'ai peur, murmura-t-il.

— Il ne faut pas, répondit-elle dans un murmure.

Elle le serra contre elle, et lui parla d'esprit à esprit.

— *Lorsque je t'ai choqué, tu es tombé dans l'eau. Si je ne t'en avais pas sorti, tu te serais noyé. Quand je t'ai ranimé, ton esprit s'est ouvert au mien. Si tu possédais le même talent que moi, tu me connaîtrais aussi bien que je te connais, mon Jimmy.*

Sa propre voix, ténue et blessée, résonna à ses oreilles lorsqu'il demanda :

— Comment est-ce possible ?

— C'est comme ça, répondit-elle.

Elle s'assit sur ses talons et essuya les larmes salées qui roulaient sur le visage de Jimmy.

— Viens, laisse-moi te montrer.

Comme un enfant, il se laissa aller contre son sein. Tandis qu'elle lui caressait la tête et les épaules, elle parla de nouveau dans son esprit.

— *Tu ne seras plus jamais seul.*

Borric et Erland étaient assis côte à côte et faisaient honneur à la nourriture qui était disposée devant eux. Le menu comprenait les plats habituels du royaume, ainsi que de nombreux mets keshians. Outre Pug et sa famille, Kulgan et Meecham participaient également au repas. Deux chaises étaient restées vides, à côté de Katala et de Locklear.

Borric avala une bouchée de fromage fin arrosée de vin, tandis qu'Erland demandait :

— Cousin Pug, combien y a-t-il d'habitants ici maintenant ?

Le magicien ne mangeait pas beaucoup et se contentait de picorer dans son assiette. Il sourit à sa femme et répondit :

— C'est Katala qui s'occupe de l'intendance de notre communauté.

Celle-ci ajouta :

— Nous comptons presque un millier de familles, ici et sur les rives du lac. Sur l'île...

Elle s'interrompt. Tous se retournèrent pour voir ce qui l'avait

poussée à s'interrompre.

Une porte s'était ouverte à l'autre bout de la salle ; James entra en compagnie d'une jeune femme vêtue d'une simple robe couleur lavande, resserrée à la taille par une ceinture arc-en-ciel.

Borric, Erland et Locklear se levèrent tandis que la jeune femme s'empressait d'embrasser Pug sur la joue. Puis la mère et la fille échangèrent un long regard, comme si elles se parlaient, bien qu'aucun mot ne fût échangé. Les yeux de Katala se remplirent de larmes tandis qu'un sourire s'épanouissait sur son visage.

Pug se tourna vers James, comme s'il attendait quelque chose.

— James, demanda Locklear.

Celui-ci s'éclaircit la voix et dit d'un ton emprunté, comme un enfant récitant sa leçon devant son maître :

— Messire Pug, j'ai... j'ai l'honneur de vous demander la permission... J'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

Borric et Erland écarquillèrent les yeux, incrédules, puis regardèrent Locklear. Ce dernier, qui était le meilleur ami de James depuis son arrivée au palais, se rassit lourdement, l'air aussi stupéfait que les jumeaux. En secouant la tête, tout ce qu'il parvint à dire fut :

— Ben ça alors !

INQUIÉTUDES

Borric secoua la tête.

— Qu'est-ce qui t'embête ? lui demanda Erland.

— Quoi ?

— Ça fait deux minutes que t'es là à marcher en secouant la tête, comme si tu disais non. Tu es encore en train de te parler à toi-même.

Borric émit un son à mi-chemin entre un soupir et un grognement.

— Je m'inquiète au sujet d'oncle Jimmy.

Erland pressa le pas et tourna légèrement la tête pour essayer d'apercevoir les traits de son frère. Le ciel était d'une couleur d'encre et la seconde lune n'était pas encore levée. Mais l'air était doux et la soirée idéale pour ceux qui avaient l'âme romantique et qui parvenaient à trouver une partenaire. Telle était d'ailleurs la quête dans laquelle les jumeaux s'étaient lancés. Ils se dirigeaient vers l'endroit où était amarré le bac.

— Ce n'est pas dans tes habitudes de t'inquiéter de ce que font les autres, fit remarquer Erland, surtout lorsqu'il s'agit de quelqu'un d'aussi débrouillard qu'oncle Jimmy.

— C'est justement ça le problème, répondit Borric en s'arrêtant pour souligner ses propos.

Il pointa son index sur la poitrine de son frère.

— « Il n'y a rien de plus stupide au monde qu'un homme en érection », c'est bien ce qu'il nous a toujours dit, pas vrai ?

Erland se mit à rire et acquiesça.

— Sauf oncle Locky. Lui, ça le rend encore plus malin.

— Seulement quand il s'agit de trouver un endroit chaud où mettre sa grande épée. Pour le reste, il est aussi stupide que nous tous.

— Nous tous, sauf oncle Jimmy.

— Exactement. C'est là où je voulais en venir. Il a eu sa part de conquêtes, ça, nous le savons tous les deux. Mais il les a toujours tenues à l'écart et ne leur a jamais fait de promesses stupides. Et voilà qu'il rencontre cette femme, et...

Il s'interrompt, cherchant ses mots.

— C'est comme de la magie, avança son frère.

— Exactement ! Et où trouve-t-on de la magie, sinon sur une île de magiciens ?

Erland retint Borric au moment où celui-ci s'apprêtait à repartir.

— Tu penses que toute cette histoire est due à une espèce de sortilège ? À un enchantement ?

— Ah, mais il s'agit d'un enchantement très spécial, dit une voix rocailleuse dans les ténèbres.

Les deux frères se retournèrent et virent une silhouette corpulente assise sur une souche d'arbre à moins de trois mètres d'eux. Ils ne l'avaient pas remarquée dans la pénombre, car elle était restée immobile. En s'approchant de plus près, les jeunes princes se rendirent compte qu'il s'agissait du vieux magicien, Kulgan.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda Borric, comme si Kulgan venait de confirmer ses soupçons.

Le vieux magicien se mit à rire. Il tendit la main, mais comme les deux garçons ne bougeaient pas, il l'agita avec impatience.

— Eh bien, ne restez pas plantés là. Soyez donc un peu charitables à l'égard d'un vieil homme. Mes genoux sont plus anciens que la création !

Il se leva en s'appuyant d'une main sur le bras d'Erland et de l'autre sur un gros bâton de bois.

— Je vais vous accompagner jusqu'au quai. Je suppose que vous allez de l'autre côté du lac pour vous attirer des ennuis. À votre âge, les garçons adorent les ennuis, ajouta le magicien.

— Nous parlions d'enchantement, lui rappela Borric avec impatience.

Le vieil homme se mit à rire.

— Vous savez, quand votre grand-père était à peine plus âgé que vous, il était tout aussi impatient. Quand il voulait une réponse, il la voulait tout de suite, nom d'un chien... Il a mis des années avant d'arriver à surmonter son impatience. Votre père a le même défaut, mais il le dissimule mieux. De toutes les personnes que je connais, il a toujours été celui qui reconnaît le mieux ses limites.

— Oui, il y arrive très bien, sauf lorsqu'il s'agit de nous. Là, il ne se contrôle plus, répondit Erland.

Kulgan couvrit les deux frères d'un regard menaçant.

— Qu'est-ce que deux enfants gâtés comme vous peuvent bien connaître en matière de limites ? Oh, peut-être qu'il vous a fallu utiliser votre épée ici et là, mais en ce qui concerne les véritables limites ?

Il s'arrêta un instant et s'appuya sur son bâton. Il se tapota le crâne et dit :

— Vous voyez ça, votre cerveau ? Lorsque vous aurez utilisé *toutes* vos facultés pour résoudre un problème, en essayant d'imaginer

toutes les solutions possibles, sans jamais trouver la bonne, alors vous comprendrez de quelles limites je vous parle.

— Père nous a toujours dit que vous étiez l'un de ses professeurs les plus exigeants, répondit Erland avec un grand sourire.

— Moi ? s'exclama Kulgan d'un ton méprisant. Ah non, alors. Le père Tully, voilà un maître qui était exigeant.

Il regarda au loin et réfléchit un moment avant de reprendre :

— C'est dommage que vous ne l'ayez pas connu. Vous n'étiez que des bébés quand il est mort. Quelle terrible perte. C'était l'un des esprits les plus brillants que je connaisse, bien qu'il ait été prêtre, ajouta-t-il, incapable de résister à l'envie d'adresser une pique à la mémoire de son vieil adversaire, et triste à l'idée qu'il n'était plus là pour répliquer.

— Est-ce que vous plaisantiez lorsque vous parliez d'enchantement et d'oncle Jimmy ?

— Vous êtes très jeune, mon prince, répondit Kulgan.

Il donna un grand coup dans la jambe de Borric pour souligner ses propos et ajouta :

— Vous ne connaissez encore rien à la vie.

— Aïe, s'exclama Borric en sautillant à cause de la douleur.

Erland se mit à rire. Aussitôt Kulgan lui donna un coup dans les tibias, et dit :

— Juste histoire de faire bonne mesure.

Comme les deux frères faisaient semblant d'avoir mal, le magicien ajouta :

— Maintenant, écoutez-moi bien. Je suis vieux et je n'ai pas de temps à perdre, je ne me répéterai donc pas.

Les jumeaux cessèrent leurs gesticulations.

— L'enchantement dont je parle, ce n'est pas quelque chose qui s'apprend dans un livre. Ce n'est pas cette sorte de magie que les hommes utilisent au gré de leurs caprices. C'est un don des dieux, et seuls quelques hommes et femmes ont la chance de le recevoir. C'est la magie de l'amour, un amour si pur et si profond que lorsque vous y avez goûté, vous ne pouvez plus revenir en arrière.

De nouveau, Kulgan regarda au loin, en disant :

— Je suis si vieux qu'il me faut faire un effort pour me souvenir des rêves de la nuit dernière. Pourtant, il arrive que mes souvenirs d'enfant me reviennent comme s'ils venaient juste de se produire.

Il regarda Borric, comme s'il cherchait quelque chose de familier sur son jeune visage. Au bout de quelques instants, il reprit :

— Votre grand-père était un homme passionné, tout comme votre oncle d'ailleurs. Votre père l'est lui aussi, même si on le ne dirait pas, comme ça, rien qu'en le regardant. Votre mère a capturé son cœur dès leur première rencontre, même s'il était trop bête pour s'en rendre

compte sur l'instant. Votre tante Carline, elle aussi, a décidé qu'elle épouserait votre oncle Laurie à peine quelques jours après l'avoir rencontré.

« Ce que je veux vous faire comprendre, c'est qu'en vieillissant, vous sentirez en vous des besoins qu'un moment de débauche dans une taverne en compagnie d'une fille de pêcheur ne parviendra pas à satisfaire. Peu importe qu'elle ait les joues roses, un rire agréable et les bras accueillants. Vous verrez que les draps de soie des filles de la noblesse perdront également de leur attrait.

Les deux garçons échangèrent un regard complice.

— Ça risque de prendre un moment, je crois.

Kulgan lui donna une autre tape sur le tibia pour le faire taire.

— Ne m'interrompez pas. Je me fiche de savoir que vous êtes un prince, jeune homme. J'en ai corrigé des meilleurs que vous, et de plus haut rang. Le roi, votre oncle, était un étudiant médiocre et a souvent tâté du plat de ma main.

Il soupira.

— Voyons, où en étais-je ? Ah oui, le véritable amour. Vous découvrirez en vieillissant que la passion ne fait que croître et que le besoin d'avoir à ses côtés une véritable compagne se fait sentir. Votre père a trouvé la sienne, votre oncle Martin aussi, et Carline a trouvé son compagnon. Mais pas le roi.

— Oh, il aime la reine, j'en suis sûr, le défendit Borric.

— Oui, à sa manière, certainement. C'est une bonne épouse et je n'ai jamais entendu personne qui dise le contraire, mais il y a l'amour, et puis il y a ce que votre jeune baron James a découvert. C'est un homme nouveau, aucun doute là-dessus. Regardez-le bien et retenez la leçon. Si vous avez de la chance, vous aurez là un aperçu de ce que vous ne connaîtrez probablement jamais.

Borric soupira et regarda le sol.

— Parce que je vais être roi ?

Kulgan acquiesça.

— Précisément. Vous n'êtes pas aussi bêtes que vous en avez l'air. Vous vous marierez pour le bien de la nation. Oh, bien sûr, vous pourrez satisfaire certaines démangeaisons à loisir et avec des femmes de tout rang. Je sais que votre oncle vous a donné une demi-douzaine de cousins qui n'ont pas été conçus dans le bon lit. La plupart s'élèveront sans doute dans les rangs de la noblesse d'ici la fin de son règne. Mais ce n'est pas la même chose.

« James a trouvé cette personne que les dieux ont placée sur sa route pour le combler. Il faut savoir y reconnaître la marque du destin, et n'allez pas croire qu'il a été pris par surprise. Ce que vous prenez pour un acte irréfléchi et étourdi est en réalité la reconnaissance d'un sentiment si profond, que seul celui qui l'a connu peut le comprendre.

Est-ce que vous saisissez, maintenant ?

— Nous devrions le laisser tranquille ? hasarda Erland.

— Exactement, fit Kulgan, très content de lui.

Il sourit et dévisagea les princes pendant quelques instants.

— Vous savez, vous êtes loin d'être de petits voyous, en dépit des apparences. Je suppose que votre sang finira par parler. Bien sûr, vous allez probablement oublier toute cette discussion après avoir passé cinq minutes à jouer aux cartes dans une taverne en compagnie de serveuses généreusement dotées par la nature et qui cherchent à soutirer un riche présent à de jeunes nobles comme vous.

« Mais avec un peu de chance, à une période clé de votre vie, vous vous souviendrez de ce que je viens de vous dire. J'espère que cela vous aidera tous les deux à faire les choix nécessaires, pour le bien de la nation.

Borric haussa les épaules.

— On dirait qu'on n'a pas arrêté de nous rappeler quel est notre devoir, ces dernières semaines.

— Mais il le faut, répondit Kulgan. On vous a élevés au plus haut rang, Borric, et Erland ne se tient qu'à un pas derrière vous. Le pouvoir qui va avec votre rang ne sert pas à vous faire plaisir ni à vous amuser. C'est la juste rétribution de terribles sacrifices. Votre grand-père en a fait, votre oncle et votre père aussi. Les fantômes des nombreux hommes qui sont morts sous son commandement reviennent le hanter chaque nuit. Même si chacun de ces hommes est mort en servant son roi et son prince, cela ne les empêche pas de peser lourdement sur la conscience d'Arutha. Oui, voilà quel genre d'homme est votre père. Vous apprendrez à mieux le comprendre en vieillissant.

Les deux frères ne répondirent pas. Kulgan se tourna finalement vers la masse imposante de l'académie.

— L'air se rafraîchit. Je vais me trouver un feu après duquel me réchauffer. Allez donc chercher les ennuis.

Kulgan fit quelques pas, s'arrêta et se tourna de nouveau vers les jumeaux.

— Et faites attention à certains de nos pêcheurs. Ne prenez pas trop de libertés avec leurs femmes, sinon ils sortiront ces couteaux qui leur servent à nettoyer le poisson avant de se rappeler que vous êtes des princes.

De nouveau, il observa le visage des jumeaux un long moment avant d'ajouter :

— Prenez soin de vous, les garçons.

Borric et Erland regardèrent le vieux magicien se diriger vers l'entrée de l'académie puis repartirent en direction du quai. Lorsqu'ils arrivèrent sur la plage, Erland demanda :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— À propos de ce qu'il a dit ? Je pense que c'est un vieil homme avec des idées bizarres.

Erland acquiesça. Ils firent signe au passeur qu'ils souhaitaient traverser pour se rendre dans la petite ville où brillaient des lumières attrayantes.

Le vent soufflait paresseusement tandis que James et Gamina se promenaient le long du rivage, partageant en silence cette paisible soirée. Le baron se sentait à la fois revigoré et épuisé. En trente-sept ans, il ne s'était jamais vraiment ouvert aux autres. La véritable intimité lui paraissait impossible, mais il avait trouvé chez Gamina une personne capable de briser toutes ces défenses qu'il pensait imprenables. Non, cela ne s'était pas vraiment passé comme ça, corrigea-t-il dans le silence de son esprit. Elle n'avait rien brisé. Elle avait simplement trouvé cette porte qui attendait d'être ouverte.

La petite brise qui venait du sud apportait avec elle le parfum des vergers en fleurs et des champs du val des Rêves. La seconde lune se leva à l'est, tel un disque de cuivre sur le noir de la nuit qui tombait. James se tourna vers sa fiancée. Il s'émerveilla de sa beauté, l'arc de son cou, la façon dont sa chevelure pâle semblait flotter autour de son visage et de ses épaules, comme un halo de blancheur mêlée de gris cendré à la lueur des étoiles. Elle posa sur lui ses yeux clairs et sourit ; l'âme de James se remplit de joie.

— Je t'aime, dit Gamina.

— Je t'aime, répondit-il, parvenant à peine à croire en son propre bonheur. Et je dois te quitter.

Elle se détourna de lui pour observer la lune pendant un long moment. Puis ses pensées affluèrent dans l'esprit de James.

— *Non, mon amour. Je n'ai plus rien à faire ici. Je vais à Kesh avec toi.*

James la prit dans ses bras.

— C'est dangereux, même pour toi, malgré tes dons.

Il l'embrassa dans le cou et la sentit frissonner en réponse à ce baiser.

— Je me sentirais mieux si je te savais en sécurité ici.

— *Vraiment ?* répondit-elle. *Je me le demande...*

Elle s'écarta de lui pour le dévisager, malgré la lumière qui déclinait.

— J'ai peur que tu te replies à nouveau sur toi-même, Jimmy, et qu'après quelque temps, tu parviennes à te convaincre que ce qui vient de se passer n'était qu'une illusion. J'ai peur que ces barrières qui te protégeaient de l'amour et de la souffrance ne se relèvent, plus fortes, plus hautes, et mieux défendues que jamais. Tu trouverais une bonne raison pour retourner à Krondor par un autre chemin, et tu en

trouverais d'autres pour repousser ton retour au port des Étoiles. Pendant quelque temps, tu arriverais à te convaincre que tu avais l'intention de revenir me chercher le plus tôt possible, puis tu trouverais encore d'autres raisons pour rester loin de moi et pour t'empêcher d'envoyer quelqu'un me chercher. À la fin, tu finirais par simplement mettre tout ça de côté et m'oublier.

James eut l'air blessé. Des émotions qu'il venait juste de découvrir faisaient rage en lui. L'attitude détendue et confiante qu'il affichait d'habitude était absente. Il avait l'air du petit garçon qu'il n'avait jamais vraiment été, embarrassé et troublé par les attentions amoureuses d'une femme.

— Aurais-tu donc une si piètre opinion de moi après tout ?

Elle sourit et lui caressa la joue. La chaleur de son regard caressant balaya de nouveau la peur en lui, comme elle l'avait déjà fait à de nombreuses reprises pendant la journée. Gamina avait lu dans l'âme et dans le cœur de James lorsqu'elle l'avait ranimé au bord du lac et s'était donnée à lui corps et âme. Malgré tout, James avait du mal à s'abandonner et à faire confiance, même à la femme qui avait su toucher son cœur comme personne avant elle ne l'avait fait.

— Non, mon amour, non, je ne te sous-estime pas. Mais je ne sous-estime pas non plus la peur. Mes pouvoirs ne ressemblent en rien à la magie que pratiquent les habitants de cette île. Le don que je possède me permet aussi de guérir l'esprit et le cœur. Je peux partager mon expérience avec ceux dont l'esprit est affaibli et malade, et parfois même les aider. Je suis capable d'écouter les rêves. Et j'ai vu ce que fait faire la peur. Tu as peur que je t'abandonne, comme ta mère l'a fait.

James savait qu'elle avait raison. Alors même qu'elle parlait, cette terrible nuit lui revint en mémoire. Il n'était alors qu'un enfant de six ou sept ans qui s'était enfui de la maison de sa mère, dont le sang poisseux recouvrait le sol, avec au cœur un sentiment d'abandon terrible. Les larmes lui montèrent aux yeux. Gamina le prit dans ses bras et le laissa exprimer sa douleur. *Tu ne seras plus jamais seul*, telle fut la pensée qui se glissa dans l'esprit de James.

Immobile, il la serra contre lui comme si elle était tout ce qui le retenait à la vie. De nouveau, la douleur s'évanouit, ne laissant derrière elle que fatigue, tendresse et soulagement. L'abcès de sa colère avait été percé et le poison de la peur et de la solitude s'en échappait lentement. Cette blessure ne guérirait pas en l'espace d'une seule journée, ni même plusieurs, mais à terme elle guérirait et James de Krondor ne s'en porterait que mieux. La voix de Gamina résonna de nouveau dans son esprit. *C'était également ma propre peur qui s'exprimait. Le doute nous rend tous vulnérables.*

— Je n'éprouve pas le moindre doute, répondit-il simplement.

Elle sourit et l'étreignit de nouveau.

Ils entendirent un bruit de pas derrière eux. Locklear signala son arrivée en s'éclaircissant la gorge.

— Désolé de faire irruption comme ça, mais Pug aimerait te voir, James.

Il leur adressa un petit sourire d'excuse.

— Et votre mère aimerait que vous la rejoigniez dans la cuisine, Gamina.

— Merci d'être venu me le dire, répondit la jeune femme.

Elle gratifia Locklear d'un sourire chaleureux et embrassa James sur la joue.

— Je te verrai au dîner.

Il lui rendit son baiser et la laissa partir. Puis il s'apprêta à se rendre dans le cabinet de Pug en compagnie de Locklear. Celui-ci s'éclaircit de nouveau la gorge, de manière théâtrale.

— Toi, tu as quelque chose derrière la tête, dit James. Alors vas-y. Crache le morceau.

Les mots de Locklear se bousculèrent sur ses lèvres.

— Écoute, on se connaît depuis, quoi, vingt-deux ans ? Durant toutes ces années, je ne t'ai jamais vu porter le moindre intérêt aux femmes.

Comme son ami le regardait de travers, Locklear s'empressa de corriger :

— Je veux dire qu'en tout cas le mariage ne t'intéressait pas. Et là tout d'un coup, tu arrives de nulle part en nous annonçant que tu vas te marier ! Je veux dire, elle est belle, c'est certain, surtout avec ses cheveux presque blancs et tout le reste, mais tu ne la connais que depuis...

— Je n'ai jamais connu quelqu'un comme elle, l'interrompt Jimmy.

Il retint son compagnon en plaquant sa main sur sa poitrine.

— Je ne sais pas si quelqu'un comme toi peut comprendre, Locky, mais elle a su voir *en moi*. Elle y a vu tout ce qu'il y avait à voir, le mal que j'ai fait et que j'ai ressenti, des choses dont je ne t'ai jamais vraiment parlé, et elle m'aime malgré tout cela. Elle *m'aime*, en dépit de *tout*.

Il prit une profonde inspiration.

— Tu ne sauras jamais ce que ça signifie.

Il se remit à marcher. Locklear hésita un instant avant de lui emboîter le pas.

— Qu'est-ce que tu entends par « quelqu'un comme moi » ?

James s'arrêta de nouveau.

— Écoute, tu es le meilleur ami – peut-être même le seul ami – que j'ai jamais eu, mais dès qu'il s'agit des femmes, tu... tu n'as pour

elles aucun égard. Tu es charmant, tu es attentif, tu es persévérant, mais dès que la dame en question se réveille dans ton lit, ça y est, tu n'es plus là. Je suis surpris que le frère ou le père de l'une de tes conquêtes ne t'ait pas encore passé une épée au travers du corps. Lorsqu'il est question des femmes, Locky, tu n'es pas très fidèle.

— Parce que toi tu l'es ?

— Je le serai désormais, répondit James. Je serai aussi fidèle et constant que l'eau qui dévale la colline.

— Eh bien, nous verrons ce qu'Arutha aura à dire lorsqu'il apprendra que tu te jettes tête la première dans le mariage. Nous, les barons de sa cour, avons besoin de son autorisation pour pouvoir nous marier, tu te rappelles ?

— Je sais.

— Bien, je vais te laisser aller à la rencontre de ton lanceur de sorts, dit Locklear comme ils atteignaient la porte de l'académie. Je suppose que lui aussi a deux mots à te dire au sujet de ce mariage.

Locklear abandonna son ami devant l'entrée.

James entra dans le bâtiment et emprunta un long couloir qui le mena au pied de la tour au sommet de laquelle se trouvait le cabinet de Pug. Il gravit un escalier en colimaçon et se retrouva devant la porte du cabinet. Alors qu'il levait la main pour frapper, la porte s'ouvrit pour le laisser entrer. James franchit le seuil et ne fut pas surpris de découvrir que Pug était seul dans la pièce et se tenait à quelque distance de la porte. Celle-ci se referma derrière le baron, comme poussée par une main invisible.

— Nous devons parler tous les deux, dit le magicien.

Il se leva et fit signe à James de le rejoindre près d'une haute fenêtre. Il montra les petites lumières qui brillaient sur l'autre rive.

— Derrière chacune de ces lumières se trouve un être humain, dit-il.

James haussa les épaules. Il savait que Pug ne l'avait pas fait venir pour discuter d'une telle évidence.

— Lorsque nous sommes arrivés au port des Étoiles, il y a plus de vingt ans, ceci n'était qu'une bande de terre nue au milieu d'un lac à l'abandon. Le rivage était un peu plus hospitalier, mais le Val était le théâtre de conflits quotidiens entre le royaume et l'empire, entre des seigneurs rivaux, ou entre des bandes de renégats. Les marchands d'esclaves de Durbin y faisaient des incursions régulières et les bandits accablaient les fermiers comme un fléau de sauterelles.

Ce souvenir le fit soupirer.

— Aujourd'hui ces gens mènent une vie plutôt calme. Bien sûr, il y a parfois quelques problèmes, mais dans l'ensemble, les environs du grand lac aux Étoiles sont paisibles.

« Et qu'est-ce qui a provoqué ce changement ? demanda-t-il à

James.

— Pas besoin d'être un génie pour deviner que c'est votre présence qui a provoqué ce changement, Pug.

Le magicien tourna le dos au lac et dit :

— Jimmy, quand nous nous sommes rencontrés, j'étais un jeune homme et vous un adolescent. Mais depuis, j'ai vécu plus d'expériences que la plupart des hommes en une dizaine d'existences.

D'un simple geste de la main, il fit apparaître au milieu de la pièce un nuage qui faisait moins d'un mètre de diamètre. Il se mit à miroiter puis devint semblable à un trou dans l'air. À travers ce trou, James aperçut un couloir étrange, suspendu au milieu d'un néant grisâtre et dans lequel s'ouvraient des portes espacées de quelques mètres les unes des autres. Il régnait entre chaque porte un néant absolu, au point que même le noir de la nuit semblait riche et vivant en comparaison.

— Le Couloir entre les Mondes, expliqua Pug. Depuis cet endroit, je me suis aventuré en des lieux qu'aucun être humain n'a jamais contemplés, et ne contempera probablement jamais. J'ai vu retomber les cendres d'anciennes civilisations et s'élever de nouvelles races. J'ai compté à la fois les étoiles et les grains de sable pour finalement me rendre compte que l'univers est si vaste qu'aucun esprit, même celui d'un dieu, ne peut l'appréhender dans son entier.

De nouveau, Pug fit un geste de la main et l'image disparut.

— À côté de cela, il serait facile de dire que les inquiétudes des habitants d'un endroit aussi minuscule que le Val ne sont que choses triviales.

James croisa les bras.

— Comparé à cela, c'est en effet trivial.

Pug secoua la tête.

— Pas pour ceux qui vivent ici.

James s'assit sans que Pug lui en donnât la permission.

— Je sais qu'il y a une raison à ma présence ici.

Le magicien retourna s'asseoir derrière son bureau et répondit :

— Oui, il y en a une. Katala est mourante.

La nouvelle, aussi choquante qu'inattendue, prit James au dépourvu.

— Je me disais en effet qu'elle n'avait pas l'air d'aller bien – mais de là à imaginer qu'elle se meurt...

— Nous pouvons faire beaucoup de choses à l'académie, James, mais nos pouvoirs ont leurs limites. Aucune magie, aucune potion, aucune prière ne peut désormais aider ma femme. Bientôt, elle empruntera une faille qui la ramènera sur sa terre natale, les hautes terres de Thuril sur Kelewan. Cela fait près de trente ans qu'elle n'a pas revu sa famille. Elle rentre chez elle pour y mourir.

James secoua la tête. Il savait qu'il ne pouvait rien ajouter. Il se décida finalement à demander :

— Et Gamina ?

— J'ai regardé ma femme vieillir avant l'heure, James, bien que même sans cette maladie, j'aurais tout de même dû affronter cette épreuve tôt ou tard. Comme vous avez pu vous en rendre compte, je ne vieillis pas beaucoup. Et je ne le ferai pas avant longtemps. Je ne suis peut-être pas immortel, mais mes pouvoirs ont accru ma longévité. Et je refuse de regarder mes enfants et mes petits-enfants vieillir et mourir pendant que moi je resterai tel que je suis.

« Je quitterai le port des Étoiles quelques heures après le départ de Katala. William a trouvé sa voie en renonçant à ses pouvoirs magiques et en devenant soldat. J'aurais aimé qu'il en soit autrement, mais comme la plupart des pères, il me faut accepter que mes rêves ne soient pas nécessairement ceux de mon fils. Gamina a d'autres pouvoirs, qui ne se limitent pas à la magie, et qui sont plutôt dus à son esprit hors du commun. Son don de télépathie est à la fois magique et naturel, mais je dirais que ses qualités les plus précieuses sont la sensibilité, la compassion et la bienveillance.

James acquiesça.

— Je ne peux pas dire le contraire. Son esprit est un... miracle.

— Je suis d'accord. J'ai étudié les dons de ma fille de très près et je sais mieux que Gamina elle-même quelles sont leur ampleur... et leurs limites. Si elle ne vous avait pas rencontré, elle aurait sûrement choisi de rester ici, pour reprendre les fardeaux que sa mère laisse derrière elle.

— Katala a toujours été la véritable âme de cette communauté. Mais je souhaite épargner ça à Gamina. Dès son plus jeune âge, elle a dû apprendre à vivre avec une grande tristesse et beaucoup de souffrance – un peu comme vous, j'imagine.

James fit signe que oui.

— Nous avons beaucoup en commun...

— Je n'en doute pas, répondit Pug avec un sourire ironique. Mais c'est ainsi que cela se passe entre amants, ou entre maris et femmes. Mon sentiment de perte sera grand lorsque Katala partira, peut-être plus grand qu'elle se l'imagine.

L'espace d'un instant, Pug se tint à nu devant James. Le baron avait devant lui un homme esseulé, coupé des autres car porteur d'une responsabilité qu'il ne pouvait même pas imaginer. L'une des rares personnes qui pouvaient l'aider à porter ce poids, la seule qui pouvait lui donner un peu de chaleur et de réconfort, l'abandonnait peu à peu. Pendant cet instant, Pug révéla combien sa peine était grande, puis il revêtit de nouveau un masque.

— Lorsqu'elle ne sera plus là, je commencerai à m'inquiéter de

ces vastes questions dont je ne vous ai donné qu'un aperçu. Je laisserai derrière moi les inquiétudes « triviales » du port des Étoiles, du val des Rêves et même du royaume.

« Mais je souhaite aux gens que j'aime tout ce qu'on peut leur souhaiter ; un foyer sûr, de beaux enfants, et une vie épargnée par le trouble et les conflits. En bref, je leur souhaite d'être aussi heureux que possible. Gamina m'a montré ce qu'il y a dans son cœur et c'est vous. Je voudrais vous accorder ma bénédiction.

James laissa échapper un soupir de soulagement.

— J'espère qu'Arutha se montrera aussi compréhensif. J'ai besoin de sa permission pour pouvoir me marier.

— Cela ne présente aucune difficulté.

D'un geste de la main, Pug fit apparaître dans les airs une sphère grise au sein de laquelle un décor commença à prendre forme. Brusquement, James aperçut Arutha, dans son cabinet au palais de Krondor, comme si une fenêtre s'était ouverte entre deux pièces mitoyennes. Arutha leva les yeux vers eux et une expression de surprise, plutôt inhabituelle chez lui, apparut sur son visage. Il se leva à demi de sa chaise.

— Pug ?

— Oui, Votre Altesse. Désolé de faire irruption de cette manière, mais j'ai une faveur à vous demander.

Le prince de Krondor s'assit de nouveau, à l'évidence soulagé que cette soudaine apparition soit motivée par la raison et l'amitié. Il posa la plume avec laquelle il était en train d'écrire et demanda :

— Que puis-je faire pour toi ?

— Vous vous souvenez de ma fille, Gamina ?

— Oui, très bien.

— J'aimerais la marier à un homme de haut rang. L'un des jeunes barons de votre cour ferait l'affaire.

Arutha regarda derrière Pug, aperçut James et sourit, avec dans les yeux une rare lueur d'amusement.

— J'imagine que nous pourrions organiser un mariage d'État avec l'un de nos brillants jeunes hommes, Pug. As-tu déjà quelqu'un en tête ?

— Le baron James me semble un jeune homme très prometteur.

Le sourire d'Arutha s'élargit. À dire vrai, James aurait été prêt à jurer qu'il ne l'avait jamais vu si souriant.

— Très prometteur, répéta-t-il d'un ton sérieux qui n'était que feint.

Il reporta son attention sur le magicien.

— Il deviendra duc un de ces jours, à moins qu'il se fasse tuer avant à cause de sa nature impétueuse – ou qu'un monarque en colère le bannisse dans les îles des marais salants. Peut-être une épouse

arrivera-t-elle à contenir un peu de cette imprudence. J'avais abandonné tout espoir de le voir fonder une famille. Je suis ravi de m'être trompé. À son âge, moi, j'étais marié depuis dix ans.

A cet instant, le prince parut se perdre dans ses pensées, comme s'il se remémorait son propre amour naissant pour Anita. Puis son regard se posa sur un point au-delà de l'apparition de James et de Pug, et une expression de profonde affection apparut sur son visage, ce qui était rare chez lui. Très vite, ses traits redevinrent neutres.

— Si le baron James est d'accord, il a ma permission.

Pug sourit.

— Oh, il est d'accord, ne vous inquiétez pas pour ça. Ma fille et lui sont tout à fait du même avis sur ce point.

Arutha se renfonça dans son fauteuil, un demi-sourire aux lèvres.

— Je comprends. Je me souviens encore de mes propres sentiments quand j'ai rencontré Anita. Cela peut arriver très vite et très brusquement. Très bien, nous organiserons un mariage d'État dès qu'il sera rentré de Kesh.

— En réalité, je pensais à quelque chose d'un peu plus rapide. Elle souhaite l'accompagner au cours de sa mission.

Les traits du prince s'assombrirent.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. James ne t'a peut-être pas parlé des dangers...

— Je suis parfaitement conscient des dangers en question, Arutha, l'interrompit le magicien. Mais je crois que vous ne connaissez pas l'étendue des pouvoirs de ma fille. Je sais qu'il se passe quelque chose à Kesh. Ma fille apportera son aide à vos fils si cette mission rencontrait le moindre problème.

Arutha prit le temps de réfléchir, puis hocha la tête.

— Puisque tu es le père de la jeune fille, j'imagine qu'elle a quelques talents qui pourraient lui être utiles si les choses tournaient mal.

« Très bien, voici ce que nous allons faire. Je t'autorise à les marier aussi rapidement que tu l'estimes convenable. Puis, lorsqu'ils reviendront de Kesh, nous organiserons un mariage d'État et une grande fête en leur honneur. Ma femme et ma fille ne me pardonneraient jamais si je les privais d'une occasion de s'offrir de nouvelles toilettes. Nous ferons donc deux cérémonies.

— Un mariage d'État ? s'étonna James.

Arutha acquiesça énergiquement.

— Gamina est la cousine adoptive du roi – à moins que tu l'aies oublié – c'est le cas de toute la famille de Pug. Notre cousin Willy sera le prochain duc du port des Étoiles. Tu te maries dans la famille. (Il fit semblant d'être indécis et soupira.) Bien que je doive admettre que cette pensée ne m'apporte qu'un maigre réconfort.

— Merci, Arutha, répondit Pug, que cette plaisanterie amusait beaucoup.

— Mais de rien, mon cher Pug. Et... Jimmy, ajouta-t-il avec un sourire sincère, cette fois.

— Oui, Arutha ? demanda James en lui rendant son sourire.

— J'espère que tu seras aussi heureux dans ton couple que je le suis dans le mien.

James hocha la tête. Le prince n'était pas un homme très démonstratif, mais le jeune baron se souvenait encore du chagrin qu'avait éprouvé Arutha lorsqu'Anita avait failli mourir, bien des années plus tôt. Seules quelques personnes à part James savaient à quel point le prince de Krondor aimait sa femme.

— Je pense que nous serons très heureux.

— J'ai quelque chose pour toi. Disons qu'il s'agit d'un cadeau de mariage un peu en avance.

Il ouvrit un coffret sur son bureau et en retira un petit parchemin.

— Je te le donnerai à ton retour, mais pour l'instant...

Pug l'interrompit.

— Si vous le souhaitez, Arutha, je peux le lui faire passer maintenant.

Si le prince fut surpris par cette offre inattendue, il n'en laissa rien paraître.

— Ce serait très gentil de ta part.

Pug balaya l'air de sa main et ferma les yeux un instant. Le document disparut de la main du prince pour apparaître dans celle du magicien. Arutha écarquilla légèrement les yeux, mais ce fut là sa seule réaction face à cette capacité qu'avait Pug de transporter un objet sur une telle distance en l'espace de quelques secondes.

— Pour vous, dit Pug en tendant le parchemin à James.

Ce dernier ouvrit et lut le document. Il écarquilla les yeux à son tour.

— C'est un décret de nomination ; je deviens comte de la cour du prince et ministre du roi.

— Comme je l'ai dit, je comptais te le donner à ton retour, de toute façon. Tu as mérité ce rang, James. Nous parlerons des terres et de l'argent qui vont avec lorsque tu seras de nouveau à Krondor. Tu exerceras aussi la fonction de chancelier du royaume de l'Ouest lorsque Gardan prendra sa retraite.

James eut un large sourire qui rappela à Pug et à Arutha le jeune voleur qu'ils avaient rencontré bien des années plus tôt.

— Je vous remercie, Altesse.

— À présent, laissez-moi me remettre au travail, dit le prince.

— Je vous souhaite une bonne soirée, Votre Altesse, dit le magicien.

— Bonne soirée à vous aussi, monsieur le duc et monsieur le comte.

D'un geste de la main, Pug fit disparaître l'image du prince.

— Étonnant, fit James. Avec un sortilège pareil – et celui du parchemin –, ajouta-t-il en regardant le document qu'il tenait à la main, des armées pourraient...

— C'est pourquoi nous avons à parler d'autres choses que de votre mariage, James.

Pug se rapprocha d'une table et désigna une carafe de vin. James leur versa deux verres d'un vin rouge fin et fort en alcool. Pug en prit une gorgée et s'assit, faisant signe à James de l'imiter.

— Je ne permettrai pas que le port des Étoiles devienne un instrument aux mains d'une ou plusieurs nations. Je sais comment empêcher ça.

« Mon fils n'héritera pas du titre de duc du port des Étoiles. De toute façon, je pense qu'il préfère la vie de soldat. Non, ce sont les deux hommes que vous avez rencontrés à votre arrivée ici, Watume et Kôrsh, qui seront les deux prochains dirigeants de cette communauté, en compagnie d'une troisième personne que je n'ai pas encore choisie. Ce sera donc un triumvirat de magiciens qui décideront du bien-être des habitants de cette île. Par la suite, ils pourront bien sûr élargir ce conseil s'ils le souhaitent. Mais Lyam ne sera pas toujours assis sur le trône des Isles et je ne voudrais pas que le pouvoir du port des Étoiles tombe entre les mains d'un homme comme Rodric le Dément. Je l'ai rencontré, et s'il avait rallié à sa cause des magiciens comme nous en avons ici, le monde se serait mis à trembler. Je me souviens aussi très bien du chaos qu'ont provoqué les magiciens qui ont choisi d'obéir au seigneur de la guerre sur Kelewan pendant la guerre de la Faille.

« Non, le port des Étoiles doit rester apolitique. Toujours.

James se leva en disant :

— En tant que noble du royaume, je crains que vous ne soyez en train de parler de trahison.

Il fit quelques pas en direction de la fenêtre ouverte et regarda la nuit. Puis il sourit.

— En tant qu'homme qui a appris à penser par lui-même dès son plus jeune âge, je loue votre sagesse.

— C'est pourquoi j'espère que vous comprendrez que je vous fais confiance pour demeurer la voix de la raison au sein du congrès des seigneurs.

— Ce ne sera jamais qu'une petite voix, mais qui essayera toujours de parler en respectant votre vision des choses. Mais vous savez que beaucoup penseront que si vous n'êtes pas clairement loyal envers le royaume, c'est que sûrement vous devez être un ennemi.

Pug se contenta d'acquiescer.

— Maintenant, passons à autre chose. Nous ferons venir un prêtre de la ville qui se trouve sur l'autre rive – nous n'avons pas de temples sur l'île, car nous n'entretenons pas de relations, disons, très cordiales avec ceux qui pratiquent la magie cléricale.

— C'est que vous chassez sur leurs terres, dit James en souriant.

Pug soupira.

— C'est ce que beaucoup pensent. Dans tous les cas, les seuls prêtres qui à mes yeux étaient des hommes de raison sont morts ou vivent loin d'ici. J'ai bien peur que, tandis que notre pouvoir s'accroît, la suspicion grandisse également dans les grands temples de Rillanon et de Kesh.

Puis son visage s'éclaira.

— Mais le père Marias, qui dirige la petite église de Killian, est un homme bon. Il acceptera de vous marier.

Avec un large sourire, il ajouta :

— Je dois même dire qu'il acceptera volontiers de participer au festin.

James se mit à rire. La pensée de son mariage imminent provoqua en lui de la peur et du ravissement, comme à chaque fois qu'il pensait à Gamina.

— J'imagine que vous ne comprendrez pas ce que je vais vous dire. Mais si jamais vous deviez parler en mon nom, dites ceci : « La vérité ultime, c'est que la magie n'existe pas. »

— Je ne comprends pas.

— Je m'en doutais. Si vous compreniez ce que cela signifie, je ne vous laisserais pas partir pour Kesh ; j'essayerais au contraire de convaincre Arutha de vous permettre de rentrer à l'académie. Essayez juste de vous en rappeler.

Pug dévisagea son futur beau-fils et ajouta :

— Allez donc retrouver ma fille et dites-lui que la cérémonie aura lieu après-demain. Je ne vois aucune raison d'attendre encore quatre jours jusqu'au prochain sixdi ; nous allons déjà à l'encontre de plusieurs traditions, alors une de plus ou une de moins...

James reposa sur la table son verre de vin, dont il n'avait bu que la moitié, et quitta la pièce en souriant. Tandis que diminuait l'écho de sa course dans les escaliers de la tour, le magicien se tourna vers la fenêtre et murmura, comme pour lui-même :

— Il faudra bien profiter de ces festivités. Trop de jours sombres sont à prévoir.

Tout le port des Étoiles ainsi que la plupart des habitants de l'autre rive qui avaient réussi à traverser le lac étaient réunis en cercle autour du prêtre corpulent. Le père Marias sourit et invita James et Gamina à se présenter devant lui. C'était un homme aux joues rouges

comme celles d'un bébé qui n'aurait jamais grandi, mais dont les cheveux clairsemés commençaient à virer au gris. Sa robe verte et son surplis doré étaient élimés et usés, mais il les portait aussi fièrement que n'importe quel seigneur. Ses yeux brillaient de plaisir à l'idée de ce mariage. Son troupeau se composait pour l'essentiel de pêcheurs et de fermiers, et trop souvent, son devoir se limitait aux enterrements. Les mariages et la consécration des enfants à la déesse de Toutes les Créatures Vivantes étaient pour lui des occasions de réjouissances.

— Venez à moi, mes enfants, dit-il, tandis que Gamina et James s'avançaient lentement.

James portait les habits qu'il avait emmenés en vue d'être présenté à l'impératrice, une tunique bleu pâle, des chausses bleu foncé et des bottes noires. Par-dessus cet ensemble, il portait un manteau blanc rebrodé d'or. Il était coiffé à la dernière mode d'un chapeau plat et large dont le pan gauche retombait sur son épaule, décoré d'une broche en argent et d'une plume de chouette blanche.

Locklear se tenait à ses côtés, vêtu de la même façon, dans des tons plus riches d'or et de brun. Il regarda tout autour de lui, persuadé d'avoir l'air ridicule, mais personne ne semblait faire attention à lui. Tous les yeux étaient tournés vers la mariée.

Gamina portait une simple robe de couleur lavande, rehaussée d'un extraordinaire collier de perles. Une large ceinture incrustée de perles identiques et fermée par une boucle d'argent enserrait sa taille. Une guirlande de fleurs reposait sur son front, la traditionnelle couronne de la mariée.

— Bien, bien, dit le père Marias, dont l'accent presque lyrique trahissait ses origines – il était né sur la côte sud de la mer du royaume, près de PontSuet. Puisque vous voici devant moi avec l'intention de vous marier, j'ai quelques petites choses à vous dire.

Il fit signe à James de prendre la main droite de Gamina dans la sienne et plaça sa main grassouillette au-dessus des leurs.

— Killian, la déesse que je sers, posa les yeux sur l'homme et la femme qui venaient d'être créés par Ishap, Celui-Qui-Est-Au-Dessus-de-Tout, et vit qu'ils étaient séparés. L'homme et la femme levèrent les yeux vers le ciel et se mirent à pleurer leur solitude. La déesse du Silence Vert les entendit et, les prenant en pitié, prononça cette parole : « Vous n'aurez pas à supporter la solitude. » Elle créa ainsi l'institution du mariage afin de rapprocher l'homme et la femme et de les unir. Le mariage, c'est la fusion de l'âme, de l'esprit et du cœur, c'est lorsque la dualité devient unité. Me comprenez-vous ?

Il les regarda droit dans les yeux, chacun leur tour, et James et Gamina acquiescèrent. Devant la foule réunie pour l'occasion, Marias dit :

— James de Krondor, comte de la cour du prince et Gamina, fille

du duc Pug et de la duchesse Katala, se présentent ici devant vous pour s'engager l'un envers l'autre, et nous allons être les témoins de cet engagement. Si l'un d'entre vous sait pourquoi ce mariage ne devrait pas avoir lieu, qu'il parle maintenant ou qu'il se taise à jamais.

Le prêtre n'attendit pas de savoir s'il y avait la moindre objection et poursuivit aussitôt.

— James et Gamina, sachez qu'à partir de ce moment, chacun de vous fait désormais partie de l'autre. Vous n'êtes plus seuls, bien au contraire, vous ne faites désormais plus qu'un.

« James, cette femme désire passer sa vie à tes côtés. Acceptes-tu de la prendre pour épouse et compagne, de ton plein gré, en sachant qu'elle ne fait désormais plus qu'un avec toi, acceptes-tu de la chérir et de ne plus penser qu'à elle jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

James hocha la tête en disant :

— Oui, je l'accepte.

Marias fit signe à Locklear de tendre à James un anneau en or.

— Passe-le au doigt de ta jeune épouse.

Le baron fit ce qu'on le lui demandait et passa l'anneau à la main gauche de Gamina.

— Gamina, cet homme désire passer sa vie à tes côtés. Acceptes-tu de le prendre pour époux et compagnon, de ton plein gré, en sachant qu'il ne fait désormais plus qu'un avec toi, acceptes-tu de le chérir et de ne plus penser qu'à lui jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

Gamina répondit en souriant :

— Je l'accepte.

Marias dit à la jeune femme de passer l'anneau au doigt de son époux, ce qu'elle fit.

— James et Gamina ont accepté de vivre et de ne faire qu'un, nous en témoignons devant les dieux et les hommes.

Les invités répétèrent d'une seule voix :

— Nous en témoignons devant les dieux et les hommes.

Le prêtre aux joues rouges dit alors dans un large sourire :

— Voilà, c'est fait. Vous êtes mariés.

James regarda autour de lui.

— Quoi, c'est tout ?

Marias se mit à rire.

— Nous faisons ça simplement dans la campagne, mon seigneur. Allons, embrassez votre femme, et allons faire la fête.

James rit, attrapa Gamina et l'embrassa. La foule applaudit et certains lancèrent leur chapeau dans les airs.

Au dernier rang des spectateurs, deux hommes n'applaudirent pas lorsque la cérémonie prit fin. Le premier, un homme maigre, aux traits

anguleux recouverts d'une barbe de trois jours, prit l'autre par le coude et l'emmena à l'écart. Ils portaient tous les deux des vêtements que l'on pouvait qualifier de haillons et répandaient autour d'eux une telle odeur qu'ils étaient sûrs de tenir à distance les personnes dotées d'un odorat sensible. Le premier regarda tout autour de lui pour s'assurer qu'on ne pouvait pas les entendre et dit :

— Le comte James de Krondor. Le baron Locklear. Ça veut dire que ces deux gamins bagarreurs avec les cheveux roux sont les fils d'Arutha.

Son compagnon, un homme corpulent et de petite taille, avec de larges épaules, eut l'air impressionné par cette brillante déduction. Son visage de chérubin prit un air presque innocent.

— On voit pas beaucoup de princes par ici, c'est bien vrai, Lafe.

— Tu es stupide, Reese, répondit l'autre d'une voix rocailleuse. Il y en a qui payeraient cher pour le savoir. Va à l'auberge des Douze-Chaises, à la limite du désert – je parie qu'ils passeront par là. Tu sais qui demander. Dis à nos amis keshians que les princes de Krondor et leur escorte partiront du port des Étoiles et qu'ils voyagent pas en grande pompe. Ils ne sont pas nombreux. Attends-moi à l'auberge. Et si tu bois tout cet argent, je t'arrache le foie !

Reese regarda son compagnon d'un air de reproche, comme si une telle duplicité était impensable.

— Moi, j'les suivrai depuis ici et puis, s'ils changent de route, j'te le ferai savoir, ajouta Lafe. Ils transportent sûrement de l'or et des bijoux pour l'impératrice, pour son anniversaire. Avec pas plus de vingt gardes, on sera riches pour la vie une fois que les bandits leur auront coupé la gorge et nous auront donné notre part.

Celui qui s'appelait Reese regarda tout autour de lui, mais le rivage était désert.

— Et comment je fais pour y aller, Lafe ? Le passeur est au mariage.

Le plus grand des deux laissa échapper un sifflement entre ses dents noires et gâtées.

— Vole un bateau, idiot.

Cette réponse évidente alluma une lueur de joie dans les yeux de Reese.

— Super. J'vais manger un peu et puis...

— Tu t'en vas maintenant ! ordonna son compagnon en le poussant maladroitement vers le rivage et les bateaux qui n'étaient pas surveillés. T'as qu'à voler quelque chose en ville. Vu que tout le monde est ici, ça devrait pas être bien difficile. Mais y'en a peut-être qui sont restés en ville, alors fais gaffe.

Reese agita la main puis s'éloigna à la recherche d'un bateau assez petit pour qu'il puisse le manœuvrer seul.

Celui qui se faisait appeler Lafe grogna, par dérision, et se dirigea de nouveau vers le banquet. Sa faim lui fit comprendre que la suggestion de Reese n'était pas si mauvaise, mais son avarice le poussa à rester sur ses gardes et à observer les mouvements de tous les invités.

Les deux princes étaient tranquillement assis à la table du dîner mais ne partageaient pas la joie des jeunes mariés. Ils étaient tous les deux trop impatients de s'en aller. James n'avait pas précisé la date de leur départ, bien que Locklear ait dit que leur séjour ne serait pas prolongé très longtemps, en dépit des événements inattendus survenus deux jours plus tôt.

Les jumeaux avaient été surpris d'apprendre que leur mentor avait soudain rencontré l'amour. Ils ne l'avaient pas été, en revanche, lorsque leur père avait donné son accord à la hâte, précipitant ainsi l'organisation du mariage. Peu de choses dans leur vie leur permettait de tenir quoi que ce soit pour acquis.

Les jumeaux vivaient dans le monde de l'inattendu, où un instant de tranquillité pouvait voler en éclats à tout moment à cause d'une catastrophe. La guerre, les cataclysmes naturels, la famine et les maladies étaient des menaces permanentes. Ils avaient vécu la majeure partie de leur jeune vie au palais, où ils avaient pu observer leur père traiter tous ces problèmes au quotidien. Il s'occupait toujours d'un problème l'un après l'autre, depuis les conflits frontaliers avec Kesh jusqu'à la décision d'accorder la patente d'un nouveau commerce à telle ou telle guilde.

Mais comme lorsqu'ils regardaient leur père faire, l'humeur actuelle des jumeaux ne reflétait pas l'excitation du moment. Au contraire, ils s'ennuyaient.

Borric but de longues gorgées de bière et demanda :

— C'est leur meilleure ?

Erland acquiesça.

— Je suppose. À ce que je vois, ce n'est pas ce qui les intéresse le plus. Allons voir si on peut trouver mieux au village.

Les deux frères se levèrent du banc et s'inclinèrent brièvement devant le baron et la nouvelle baronne, qui inclinèrent la tête à leur tour. Puis les princes quittèrent la table d'honneur.

Tandis qu'ils longeaient les autres tables dressées sur la place, Borric demanda à son frère :

— Où tu vas ?

— Je ne sais pas, répondit Erland. Je fais un tour. Je regarde. Il doit bien y avoir des filles de pêcheurs parmi tous ces gens. Je vois quelques jolis visages ici et là. Toutes ne peuvent pas être mariées, ajouta-t-il d'un ton qui se voulait léger.

L'humeur de Borric, au lieu de s'améliorer, parut au contraire s'assombrir.

— Moi, ce que je veux vraiment, c'est quitter ce nid de lanceurs de sorts et repartir pour Kesh.

Tout en marchant, Erland posa la main sur l'épaule de son frère, en guise d'approbation silencieuse. On n'avait cessé de leur faire la leçon sur leurs devoirs et responsabilités ; ils se sentaient oppressés, contrôlés, et n'avaient qu'une envie : bouger, retrouver quelque chose qui ressemble à du mouvement et de l'aventure. Leur vie actuelle était un peu trop paisible à leur goût.

VERS LE SUD

Les gardes riaient.

James se retourna, curieux de connaître la cause de cette hilarité, et vit arriver les deux princes. Erland portait une lourde cotte de mailles, de curieuse apparence, qui devait peser au moins cinq fois le poids de son armure de cuir habituelle, et une cape d'un rouge éclatant jetée négligemment en travers de l'épaule. Mais c'était de son frère que les soldats riaient le plus, car il était vêtu d'une robe qui le couvrait de la tête aux pieds. Le vêtement, d'une horrible couleur violette, était orné de symboles ésotériques brodés au fil d'or autour de la capuche et aux poignets. Autrefois, il était sans doute le fleuron de la garde-robe d'un magicien, mais il avait connu des jours meilleurs. Un étrange bâton de bois, surmonté d'une boule en verre d'un blanc laiteux, était suspendu à la place de l'épée au côté du prince. Sur Kulgan ou sur l'un des magiciens keshians, la robe aurait été appropriée ; sur Borric, elle n'en paraissait que plus comique.

Locklear se mit lui aussi à rire en rejoignant James.

— En quoi sont-ils déguisés ?

James soupira.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il aux deux princes.

Erland sourit.

— Nous avons joué au *pokiir* – ici ils appellent ça le poker. Disons que la chance n'a pas toujours été avec nous.

James haussa les épaules en se demandant distraitement combien de temps Gamina allait le faire attendre. Sa jeune épouse était encore dans sa chambre, occupée à rassembler les affaires qu'elle emportait à Kesh. Le reste serait envoyé au palais à Krondor, en attendant son retour, à l'issue du jubilé organisé en l'honneur de l'anniversaire de l'impératrice.

— J'ai perdu mon manteau contre un passeur, dit Borric, et mon épée contre un type qui l'a sûrement revendue pour une bouteille de vin. Puis je suis tombé sur un magicien qui croyait un peu trop à la chance et pas assez en son bon sens de joueur. Regardez ça.

James jeta un coup d'œil à l'aîné des jumeaux et vit qu'il montrait

l'étrange bâton.

— D'accord, dis-moi ce que c'est.

Borric sortit le bâton du fourreau et le tendit à James pour qu'il l'examine.

— C'est un objet magique. Le cristal brille dans le noir, ce qui permet de ne pas s'encombrer d'une lampe ou d'une torche. On l'a vu fonctionner la nuit dernière. Ça marche très bien.

James hocha la tête, comme s'il trouvait l'objet utile.

— Qu'est-ce qu'il peut faire d'autre ?

— Rien, à part que c'est plutôt une jolie canne, je trouve, répondit Erland. Mais je parie que tu regretteras de ne pas avoir ton épée si quelqu'un se jette sur toi en agitant son foutu falchion, ajouta-t-il à l'adresse de son frère.

— Plutôt, oui, approuva Locklear.

— Eh bien, je m'achèterai une nouvelle épée lorsque nous retrouverons la civilisation, répondit Borric.

— Et aussi de nouveaux vêtements, soupira James. Cette tenue est grotesque.

Locklear se remit à rire.

— Tu veux voir quelque chose de vraiment grotesque ? Montre-lui les bottes, Borric.

Le prince souleva le bas de sa robe en souriant. James secoua la tête, stupéfait. L'aîné des jumeaux portait des bottes de cuir rouge ornées d'un aigle jaune, qui lui arrivaient à mi-mollet.

— Je les ai gagnées aussi.

— Je crois que leur précédent propriétaire a dû être ravi de perdre cette mise-là, dit James. Tu as l'air de vouloir ouvrir un cirque itinérant. Cache ces bottes, s'il te plaît. Ces couleurs dépassent l'imagination, ajouta-t-il en faisant référence au contraste entre les bottes rouges et jaunes et la robe violette.

Il se tourna vers Erland.

— Quant à toi, on dirait que tu as l'intention d'envahir Kesh à toi tout seul. Je n'ai pas vu de cotte de mailles comme celle-là depuis la bataille de Sethanon.

Locklear, qui, comme James, portait une simple tunique et une veste de cuir, rajouta :

— Tu vas l'adorer quand nous entrerons dans le désert.

Erland voulut répliquer, mais l'arrivée de Gamina et de ses parents l'en empêcha. Pug tenait Katala par le bras ; pour James, sa maladie était à présent visible. Il ne savait pas si ce changement était dû à la fatigue accumulée pendant les préparations du mariage de sa fille, ou au fait que désormais ses enfants n'avaient plus besoin d'elle, ou même tout simplement si la maladie avait progressé. Mais il était désormais clair pour tout le monde que la vie de Katala se comptait au

mieux en semaines.

Ils s'approchèrent de James. Katala s'adressa à son gendre d'un ton serein.

— Je suis venue vous dire adieu, James.

Celui-ci ne put que hocher la tête. Elle était issue d'un peuple de guerriers, fiers et francs. C'était ce que Pug lui avait fait comprendre et c'était ainsi qu'elle se comportait.

— Vous nous manquerez, dit-il enfin.

— Vous me manquerez tous aussi.

Elle posa la main sur la poitrine du baron, qui sentit la caresse de ces doigts fins et fragiles à l'emplacement de son cœur.

— Nous ne faisons que passer de l'autre côté. Nous continuons à vivre dans votre cœur aussi longtemps que vous entretenez notre souvenir.

James baissa la tête et déposa un baiser sur sa joue, en signe d'affection et de respect.

— Le souvenir sera toujours entretenu, dit-il.

Elle lui rendit son baiser et le laissa pour pouvoir dire adieu à sa fille.

Pug fit signe à James de faire quelques pas en sa compagnie. Ils s'éloignèrent suffisamment pour ne pas être entendus.

— Katala rentre dans son pays ce soir, James. Elle n'a aucune raison de s'attarder, surtout qu'elle risquerait de ne plus avoir la force de faire le voyage entre le site de la Faille, sur Kelewan, et la frontière de Thuril. J'ai des amis qui l'aideront, mais ça n'en reste pas moins un voyage difficile, surtout seule et dans son état.

Surpris, James haussa les sourcils.

— Vous ne l'accompagnez pas ?

Pug se contenta de secouer la tête.

— J'ai d'autres affaires à régler.

James soupira.

— Est-ce que nous allons vous revoir... ?

Il faillit dire « bientôt », mais quelque chose dans l'expression de Pug le retint.

Le magicien jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Sa femme et sa fille se tenaient les mains en silence. Mais les deux hommes savaient qu'elles se parlaient par télépathie.

— Probablement pas. J'ai peur de ne pas être le bienvenu le jour où je reviendrai, car je suppose que ce sera pour annoncer de terribles malheurs, peut-être proches de ceux que nous avons affrontés à Sethanon.

James garda le silence quelques instants. Il n'était qu'un adolescent lorsque les armées moredhel de la confrérie de la Voie des Ténèbres s'étaient mises en marche sous la bannière du faux prophète

Murmandamus. Cette période de sa vie était à jamais gravée dans son esprit. Il se souvenait des batailles d'Armengar et de Sethanon dans leur moindre détail et se rappelait tout aussi bien les cieux déchirés par le retour des Seigneurs Dragons, et ce que cela signifiait : la fin de toute vie, ou presque. Il n'arrivait toujours pas à assimiler cette victoire, presque miraculeuse, obtenue grâce à Pug, Tomas de Elvandar, Macros le Noir et Arutha.

— C'est dans ces moments-là que l'on aura le plus besoin de vous, pourtant, finit par dire James.

Pug haussa les épaules, comme pour dire que ce n'était pas forcément vrai.

— Dans tous les cas, je compte maintenant sur d'autres personnes pour mener à bien le travail que j'ai entrepris ici et pour lequel je les ai formés. J'ai besoin de votre aide.

— Que puis-je faire ?

— Ma première requête ne devrait pas poser de problèmes entre nous, répondit le magicien avec un faible sourire. Aimez ma fille et prenez soin d'elle.

James lui rendit son sourire.

— Je ne comptais pas moins faire.

— Et gardez un œil sur son frère.

— Willy est un officier compétent, Pug. Il n'a pas vraiment besoin qu'on prenne soin de lui. Je pense qu'il deviendra capitaine de la garde d'Arutha dans quelques années.

Pug haussa de nouveau les épaules et ne laissa transparaître qu'un peu de sa déception. Il aurait aimé que son fils reprenne le flambeau après lui. Mais il n'avait visiblement pas envie de parler des difficultés qu'il avait rencontrées avec lui.

— D'autre part, j'ai besoin de votre voix en faveur de l'autonomie du port des Étoiles.

— Accordé.

— Et souvenez-vous de ce que je vous ai dit ; lorsque vous aurez besoin de parler pour moi, n'oubliez pas ce secret que j'ai partagé avec vous.

James essaya en vain de mettre une note d'humour dans la tristesse de ce départ et ne parvint qu'à répondre :

— Comme vous voulez. Je m'en souviendrai. Mais j'avoue que le fait d'être sur une île où des magiciens utilisent quotidiennement des sortilèges me fait me demander quelle absurdité je suis censé ne pas oublier.

Pug lui donna une petite tape sur le bras tandis qu'ils retournaient vers Katala et Gamina.

— Ce n'est pas une absurdité. Ne tombez jamais dans ce piège qui consiste à penser que ce que l'on ne comprend pas est forcément

absurde. Cette erreur pourrait vous détruire.

James le suivit. Peu après, il donna le signal du départ. Tandis qu'ils se dirigeaient vers les trois grandes barges sur lesquelles ils devaient traverser le lac, James jeta un coup d'œil en direction des princes.

Borric et Erland parlaient du voyage qui les attendait, visiblement soulagés de tourner le dos à un endroit qui était pour eux d'une insupportable tranquillité. L'espace d'un bref instant, James se demanda s'ils n'allaient pas tous la regretter, cette tranquillité.

Le vent soufflait en rafales et soulevait des vagues de sable qui venaient cingler le visage des voyageurs. Les jumeaux ramenèrent leurs montures au pas. Gamina étudia l'horizon et dit, suffisamment fort pour que tous puissent entendre :

— D'après la couleur du ciel, je ne pense pas que ce soit une grosse tempête. Mais elle pourrait nous gêner.

Ils chevauchaient à la lisière du Jal-Pur, en direction de Nar-Ayab, la ville qui comptait le plus d'habitants au nord de l'empire. Ce plateau escarpé était presque aussi sauvage que le désert lui-même, avec quelques arbres et buissons, dont la plupart poussaient sur les berges des rares petits cours d'eaux qui dévalaient les collines situées en dessous de ces montagnes que les Keshians appelaient les piliers des Étoiles.

Au loin, la route franchissait l'arête d'une autre colline ; James attira l'attention de ses compagnons sur un groupe de cavaliers qui avançaient lentement vers eux.

— Ce sont des Keshians, des gardes de la frontière, cria-t-il par-dessus le vent qui soufflait de plus en plus fort. Sergent ! Il est temps de déployer les pavillons.

Le sergent fit signe à deux de ses hommes d'avancer. Rapidement, ils sortirent de leurs sacoches des morceaux d'étendard en bois qu'ils s'empressèrent d'emboîter les uns dans les autres. Ils déployèrent deux petites bannières au moment où les cavaliers keshians atteignaient le sommet de la colline où James et ses compagnons s'étaient arrêtés. Deux drapeaux de la maison royale de Krondor, tous deux décorés d'un motif différent – l'emblème personnel de Borric et celui d'Erland – s'offraient désormais au regard soupçonneux du capitaine keshian.

Celui-ci, un homme à la peau sombre dont la barbe bouclée était couverte de poussière grise, fit signe à ses hommes de s'arrêter. Ils avaient l'air de soldats rudes et aguerris. Chaque garde était muni d'un arc accroché au pommeau de sa selle ainsi que d'un bouclier rond, en cuir, orné d'un ombon en métal. Ils portaient également un cimenterre à la ceinture et une lance légère. Ils étaient vêtus d'un pantalon épais

pris dans de hautes bottes, d'une chemise en lin blanc, d'une veste de cuir et coiffés d'un heaume en métal, duquel dépassait un long tissu blanc qui leur couvrait la nuque. Borric attira l'attention d'Erland sur ce détail.

— C'est pas bête, tu trouves pas ? Comme ça, ils n'ont pas le soleil sur la nuque et peuvent ramener le tissu sur leur visage si le vent devient trop fort.

Erland se contenta de pousser un gros soupir. Il souffrait de la chaleur à cause de sa lourde cotte de mailles.

Le capitaine de la patrouille keshiane enfonça ses talons dans les flancs de son cheval et s'avança vers James, près duquel il s'arrêta. Il examina le groupe de voyageurs sales et épuisés, à l'évidence peu convaincu qu'il s'agissait d'un cortège royal en provenance des Isles. Enfin il se décida à saluer en portant la main droite à son visage, paume tournée vers l'extérieur, un geste nonchalant qui ne s'adressait à personne en particulier. Puis il laissa retomber sa main sur l'encolure de son cheval.

— Bienvenue, messires... et ma dame.

James s'avança.

— Je suis le comte James de Krondor, et j'ai l'honneur de vous présenter leurs altesses royales, les princes Borric et Erland.

Les deux princes inclinèrent la tête. Le capitaine keshian leur retourna la politesse.

— Je suis le sergent Ras-al-Fawi, messire. Puis-je savoir ce qui vous amène, vous et votre auguste cortège, dans un endroit aussi misérable ?

— Nous nous rendons à Kesh pour le jubilé de l'impératrice.

Le sergent haussa les épaules, signifiant par ce geste que les mortels n'étaient pas censés comprendre les voies des dieux, ni les soldats celles de la noblesse.

— J'aurais cru que des personnes de votre rang voyageraient en compagnie d'un cortège, disons, plus majestueux.

La force du vent augmenta de nouveau. Les chevaux commencèrent à renâcler. James dut élever la voix pour couvrir le bruit.

— Nous avons préféré la rapidité et la discrétion à la lenteur, sergent. La tempête se lève. Pouvons-nous reprendre la route ?

Le capitaine fit signe à ses hommes d'avancer.

— Bien sûr, messire. Mes hommes et moi nous dirigeons vers l'auberge des Douze-Chaises, pour attendre confortablement que la tempête s'éloigne. Je vous suggère de vous joindre à nous.

— Sommes-nous en danger ?

Comme Gamina l'avait fait peu de temps auparavant, le sergent jeta un coup d'œil en direction de l'horizon et répondit :

— Comment le savoir ? Les tempêtes de sables qui se lèvent dans le Jal-Pur peuvent parfois durer longtemps ou disparaître rapidement. Si j'étais joueur, je parierais que celle-ci ne sera guère plus qu'un désagrément. Mais je préférerais tout de même être à l'intérieur pour la laisser passer.

— Nous continuons, décida James. Nous nous sommes attardés plus longtemps que prévu à notre dernière étape, et je préférerais ne pas arriver en retard au jubilé.

Le sergent haussa les épaules, visiblement indifférent.

— Mieux vaut veiller à ne pas insulter l'impératrice, bénie soit-elle. Elle fait souvent preuve de clémence, mais elle pardonne rarement. Que les dieux vous guident au cours de votre voyage, messires.

D'un geste de la main, il ordonna à sa patrouille de s'écarter pour laisser passer les représentants du royaume. La petite troupe, James en tête, commença à descendre la piste cahoteuse qui se faisait passer pour une route impériale à la frontière nord.

Tandis qu'ils passaient à côté des Keshians silencieux, Borric adressa un signe de tête à Erland, qui observait lui aussi les soldats sales et fatigués. Tous avaient l'air de combattants aguerris et pas un ne paraissait jeune. Erland en fit la remarque à son frère.

— Ils postent leurs vétérans le long de nos frontières.

Jimmy entendit cette remarque et dit bien fort pour que tout le monde puisse l'entendre :

— Ils ont de nombreux vétérans en réserve, à Kesh. Ici, un soldat qui prend sa retraite a passé plus de vingt ans à réprimer des révoltes et à se battre dans des guerres civiles. Ils ne postent qu'un dixième de leur armée près de nos frontières.

— Alors pourquoi ont-ils peur de nous ? demanda Borric.

James secoua la tête.

— Les nations craignent toujours leurs voisins. C'est un fait immuable, comme les trois lunes dans le ciel. Si ton voisin est plus grand que toi, tu as peur d'être envahi et occupé. S'il est plus petit, tu redoutes sa jalousie, alors c'est toi qui les envahis. C'est ainsi que, tôt ou tard, il y a la guerre.

Erland se mit à rire.

— Malgré tout, c'est quand même mieux que de ne rien avoir à faire.

James échangea un regarda avec Locklear. Tous les deux avaient eu leur part de combats bien avant d'avoir atteint l'âge des jumeaux. Tous les deux pensaient qu'Erland avait tort.

— Cavaliers en vue !

Le soldat pointa le doigt vers l'horizon, où le vent soulevait un mur opaque de sable tourbillonnant qui se précipitait vers les

voyageurs. Au sein de cette obscurité poussiéreuse, on pouvait apercevoir la silhouette de cavaliers à l'approche. Puis, comme si l'avertissement du soldat était pour eux un signal, les cavaliers se déployèrent et lancèrent leurs montures au galop.

— Gamina ! Va à l'arrière ! cria James en tirant son épée hors du fourreau.

Les soldats ne tardèrent pas à l'imiter, lâchant la bride des animaux de bât et apprêtant leurs armes.

— Ce sont des bandits, cria l'un d'entre eux en se portant à la hauteur de Borric.

Instinctivement, le prince tendit la main vers son épée mais ne trouva à sa place que l'étrange bâton. Maudissant le destin, il fit faire demi-tour à sa monture et rejoignit l'arrière de la troupe en compagnie de Gamina, qui avait entrepris de rassembler en cercle les animaux de bât, affolés, pour éviter qu'ils prennent la fuite. Voyant qu'elle n'était pas de taille à maîtriser les quatre chevaux, Borric bondit de sa selle et prit les rênes de deux d'entre eux.

Le son de l'acier contre l'acier le fit se retourner, face au vent, à temps pour voir ses propres soldats intercepter les premiers bandits. Il tenta d'apercevoir Erland au sein de la mêlée, mais avec les chevaux et les tourbillons de poussière, c'était impossible.

Puis un cheval poussa un terrible hennissement tandis que son cavalier se faisait jeter à terre en proférant des jurons bien sentis. Le fracas d'une épée contre un bouclier et un grognement arraché par l'effort furent suivis d'une succession de cris rendus presque incohérents par les hurlements du vent. Les bandits avaient programmé leur attaque à la perfection, choisissant le moment où les voyageurs seraient le plus vulnérables, presque aveuglés par la tempête de sable. Dans ce court laps de temps qu'il leur avait fallu pour réagir et tirer leurs armes, les bandits avaient presque réussi à semer la confusion dans l'esprit des hommes du royaume.

Mais les soldats de la garnison d'Arutha étaient des vétérans confirmés. Très vite, ils se regroupèrent tandis que les premiers bandits réussissaient à percer leur défense. Ils cherchèrent le baron Locklear, qui lançait des ordres à ceux qui se trouvaient près de lui. Puis une énorme vague de sable et de poussière s'abattit sur le groupe. Ce fut comme si le soleil disparaissait.

En dépit du sable qui le cinglait, Borric tenta de contrôler les chevaux terrorisés par le vent, le combat et l'odeur du sang. Il ne pouvait que peser de tout son poids pour les empêcher de tirer, en criant sans cesse « ho, doucement ! » Deux chevaux de bataille, privés de leurs cavaliers, entendirent ses cris et s'arrêtèrent près de lui, cessant de fuir la bataille, mais les animaux de bât, eux, étaient prêts à bondir.

Soudain, Borric perdit l'équilibre et relâcha son emprise sur les rênes. Il heurta le sol et roula sur lui-même, avant de bondir sur ses pieds. Il pensa à Gamina et se demanda si les cheveux effrayés n'allaient pas la blesser. Il regarda autour de lui, mais n'aperçut que des cavaliers en train de se battre. Il l'appela par son nom et l'entendit répondre dans son esprit :

— *Je vais bien, Borric. Faites attention à vous. Je vais essayer de ne pas perdre les animaux de vue.*

Il essaya de lui répondre par la pensée et cria :

— Faites attention aux bandits ! Ils chercheront à retrouver nos animaux !

Puis il regarda de nouveau autour de lui, espérant trouver une arme qu'un des assaillants aurait laissé tomber. Mais il n'en vit aucune.

Puis, brusquement, un cavalier surgit au galop dans sa direction. C'était l'un de ses propres gardes, qui lui criait quelque chose. Borric ne comprit pas ce qu'il lui disait mais sentit une présence dans son dos. Il se retourna et vit deux bandits qui fonçaient dans sa direction, l'un pointant son cimeterre sur le garde derrière lui, et l'autre poussant son cheval vers lui.

Tandis que le garde interceptait le premier cavalier, Borric s'arc-bouta et se jeta sur la bride du second cheval, faisant trébucher l'animal et jetant son cavalier à terre. Le prince heurta la poitrine de l'animal, ce qui le projeta en arrière sur le sol où il atterrit dans un bruit sourd. Très vite, il se remit debout, prêt à parer l'attaque qui n'allait pas manquer de suivre, il le savait. L'assaillant était lui aussi debout et prêt à se battre, mais avait un avantage sur le prince : il était armé. Borric sortit le bâton brillant de son fourreau et tenta de l'utiliser pour se défendre. Le bandit donna de grands coups frénétiques que Borric évita avec adresse en se faufilant sous sa garde. Il enfonça l'extrémité du bâton dans l'estomac de l'individu qui, à la grande satisfaction du prince, s'effondra sur le sol, la respiration coupée. Borric brisa alors son bâton sur la tête de son agresseur, le laissant inconscient ou mort. Il n'avait pas le temps de vérifier. Il ramassa l'épée du cavalier, dont la lame était courte et lourde, parfaite lorsqu'il s'agissait de taillader un adversaire à sa portée, mais moins effilée que les cimenterres qu'utilisaient la plupart des autres bandits, et pas aussi pointue qu'une bonne rapière.

Borric se retourna et essaya de voir ce qui se passait, mais tout ce qu'il parvint à discerner fut des ombres grouillantes qui poussaient des jurons au sein d'une obscurité sablonneuse. Puis il sentit, plus qu'il n'entendit, quelque chose arriver derrière lui. Il se jeta sur le côté tandis que le coup destiné à lui briser le crâne ne fit qu'effleurer sa tête. Il tomba lourdement et tenta de rouler sur lui-même pour

s'éloigner du cavalier qui l'avait pris par surprise. Il se mit à genoux et était presque parvenu à se remettre debout, quand il fut heurté par la poitrine d'un cheval que son cavalier utilisait comme une arme. Borric, sonné, fut de nouveau jeté à terre et comprit à peine ce qui lui arrivait. Le cavalier bondit de sa selle et s'approcha de lui. La vue brouillée par la poussière et l'esprit confus, le prince observait la scène avec détachement. L'assaillant lui donna un grand coup de botte dans la tête.

James fit faire volte-face à sa monture et s'avança pour empêcher un bandit de se diriger vers les animaux de bât. Il estimait avoir perdu deux soldats. Locklear était engagé dans un duel où son adversaire essayait de battre en retraite. L'autre bandit fit demi-tour ; pendant un instant, James se retrouva au cœur d'un îlot de paix, en plein milieu des combats. Il jeta un coup d'œil autour de lui, essayant de découvrir où se trouvaient les princes. Il vit Erland frapper l'un des assaillants à coups de massue et le jeter à bas de sa monture. Aucun signe de Borric.

Malgré les hurlements de la tempête de sable, James entendit Locklear crier :

— À moi, à moi !

James renonça à chercher Borric, éperonna son cheval et se dirigea vers l'endroit où se regroupaient les cavaliers du royaume. Rapidement des ordres furent lancés et exécutés. Un instant plus tôt, la panique régnait dans les rangs des gardes pris par surprise ; à présent, quelques-uns des meilleurs cavaliers du royaume attendaient, prêts à réceptionner la seconde charge des bandits.

Puis les assaillants s'abattirent sur eux et la bataille commença pour de bon. Des cris de fureur et de douleur s'élevèrent au-dessus des hurlements incessants du vent. Le sable ne cessait de tourbillonner, cinglant les combattants. James ressentit à nouveau ce mélange d'exultation et de peur qui lui donnait le vertige et qu'il n'avait pas ressenti depuis la bataille de Sethanon. Il frappa l'un des bandits, le forçant à reculer. La tempête empira. Puis elle se fit plus forte que la bataille elle-même. Tout ne devint plus que poussière et bruit. Chaque homme se retrouva comme aveugle, car il devint impossible de voir quoi que ce soit à travers la tempête. Ils essayèrent en vain de couvrir leur visage avec leurs manches ou avec du tissu, mais seul le fait de tourner le dos au vent parvenait à procurer un peu de soulagement. Puis la tempête diminua.

Un grognement de surprise s'éleva, suivi par le son humide d'une gorge qui se remplissait de sang tandis que son propriétaire cherchait désespérément de l'air. Puis le cliquetis du métal couvrit tout le reste lorsque les chevaux s'avancèrent de nouveau, sur ordre de leurs

cavaliers. Le fracas de l'acier ne tarda pas à résonner ; de nouveau, les hommes du royaume s'efforcèrent de tuer les étrangers qui les avaient attaqués.

Puis, de nouveau, il n'y eut plus que la tempête, et le combat fut oublié. Les bourrasques de vent étaient littéralement aveuglantes, car mieux valait ne pas offrir son visage aux sables hurlants si l'on ne voulait pas perdre la vue pour de bon. James couvrit son visage et força sa monture à se détourner du vent, conscient d'exposer son dos à ses ennemis, mais il n'y avait rien d'autre à faire. Le fait de savoir que ses agresseurs étaient aussi aveugles que lui suffit à lui procurer un maigre réconfort.

De nouveau, l'intensité du vent diminua, et James fit faire demi-tour à sa monture pour affronter une possible attaque. Mais comme des fantômes issus d'un rêve, les cavaliers avaient disparu dans la tempête.

James regarda autour de lui et ne vit que des compatriotes. Locklear donna de nouveau des ordres et les soldats mirent pied à terre, chacun agrippant fermement les rênes de son cheval, car l'intensité de la tempête ne cessait de diminuer et d'augmenter à nouveau. Le dos au vent, ils attendirent que ces interminables bourrasques prennent fin.

— Est-ce que tu es blessé ? cria Locklear.

James fit signe que non.

— Où est Gamina ?

Locklear désigna l'arrière du cortège.

— Elle était avec les animaux de bât. Borric veillait sur elle.

Alors la voix de Gamina résonna dans l'esprit de James.

— *Je suis là, mon amour. Je ne suis pas blessée. Mais Borric et un autre garde ont été emmenés par les bandits.*

Aussitôt James se tourna vers les autres en criant :

— Gamina dit que le prince Borric et un des gardes ont été emmenés !

Locklear jura.

— Il n'y a rien qu'on puisse faire en attendant que cette tempête se calme.

James essaya de percer du regard l'obscurité poussiéreuse, mais il y voyait à peine à quelques mètres. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était attendre.

Borric gémit. Un coup de pied dans les côtes lui fit brutalement reprendre connaissance. Au-dessus de lui, le vent hurlait toujours. La tempête de sable déchaînait toute sa fureur, mais la ravine abritée où s'étaient cachés les bandits était relativement calme. Le prince se souleva sur un coude et s'aperçut que ses mains étaient entravées par

une chaîne d'étrange facture.

À ses côtés gisait un des gardes de sa troupe, inconscient et attaché à l'aide de cordes. Il marmonnait doucement entre ses lèvres sans pour autant reprendre conscience. Le sang séché qui collait à ses cheveux montrait qu'il avait reçu une vilaine blessure à la tête. Une main rude se tendit et attrapa Borric par le menton, le forçant à regarder l'homme qui venait de lui donner un coup de pied. Il s'accroupit devant le prince. Il était maigre et coupait sa barbe si court qu'on eût dit qu'en fait, il négligeait de se raser. Son crâne était recouvert d'un turban qui avait dû être beau autrefois mais qui paraissait désormais délavé et plein de poux. Il était vêtu très simplement d'un pantalon, d'une tunique et de hautes bottes. Derrière lui se tenait un autre homme qui portait une veste de cuir sans ornements sur son torse nu. Il avait le crâne rasé, à l'exception d'une seule mèche en son milieu, et portait un gros anneau d'or à l'oreille gauche. Borric reconnut là les caractéristiques de la guilde des esclavagistes de Durbin.

Le premier homme hocha la tête en regardant Borric, puis jeta un coup d'œil au visage ensanglanté du garde et fit un signe de dénégation. Le marchand d'esclaves remit Borric debout, sans ménagement et sans un mot. L'autre sortit une dague et trancha la gorge du soldat inconscient avant que Borric ait le temps de comprendre ce qui se passait.

Le marchand chuchota d'une voix rauque à l'oreille de Borric :

— Ne commence pas à nous jouer des tours, lanceur de sorts. Ces chaînes t'empêchent de te servir de ta magie – ou si ce n'est pas le cas, je servirai ma dague à Moskatini le Marchand en guise de dîner. Nous allons partir avant que tes amis puissent nous trouver. Dis un seul mot à voix haute et je te tue.

Il parlait le dialecte du nord de Kesh.

Borric, toujours un peu sonné à cause du coup qu'il avait reçu sur la tête, ne put que hocher la tête, faiblement. Le marchand lui fit traverser la petite ravine jusqu'à l'endroit où un groupe de cavaliers fouillaient dans un tas de bagages. L'un des hommes se mit à jurer dans sa barbe. Le compagnon du marchand passa à côté de Borric et attrapa l'homme par le bras.

— Qu'as-tu trouvé ?

Il parlait le dialecte du désert, un mélange de keshian, de langue du roi, et de la langue que parlaient les tribus du désert de Jal-Pur.

— Des vêtements de femme, de la viande séchée et des gâteaux. Où est l'or qu'on nous avait promis ?

L'homme maigre, visiblement le chef de cette expédition, jura à son tour.

— Je vais tuer ce Lafe. Il a dit que des nobles apportaient de l'or

à l'impératrice.

Le marchand d'esclaves secoua la tête, comme s'il s'attendait à cette sorte de déception.

— Tu devrais pourtant savoir qu'il ne faut pas faire confiance à des idiots.

Il leva les yeux. Le vent hurlait toujours au-dessus de leurs têtes.

— La tempête s'éloigne. Nous ne sommes qu'à quelques mètres de ses compagnons, dit-il en montrant Borric. Je ne tiens pas à ce qu'ils nous trouvent ici quand la tempête sera finie.

Le chef des bandits se tourna vers lui.

— C'est moi qui dirige cette bande, Kasim.

Il semblait prêt à laisser éclater sa rage.

— C'est moi qui dis quand on part et quand on reste.

Kasim haussa les épaules.

— Si nous restons, nous devons à nouveau nous battre, Luten. Ils seront prêts cette fois. Et je ne vois rien qui me permette de penser que nous trouverons sur eux de l'or ou des bijoux.

L'homme qu'il avait appelé Luten jeta un coup d'œil autour de lui, une lueur presque sauvage au fond des yeux.

— Ce sont des soldats.

Il ferma les yeux quelques instants, comme s'il était sur le point de pleurer, puis les rouvrit et serra les dents. Borric reconnut en lui un homme doté d'un violent caractère, qui dirigeait sa bande à force d'intimidation et de menaces.

— Ah ! s'exclama-t-il. Tuons-le et fuyons, ajouta-t-il en désignant Borric.

Kasim fit passer le prince derrière lui, comme pour le protéger, et répondit :

— Notre accord stipulait que j'emmènerais les prisonniers comme esclaves. Sans cela, mes hommes ne se seraient pas alliés aux vôtres.

— Bah ! cracha Luten. Nous n'avons pas besoin d'eux. Nous étions largement de taille à affronter ces gardes. Nous avons tous les deux été bernés par cet idiot de Lafe.

Le vent commençait à diminuer. Kasim revint à la charge.

— Je ne sais pas qui est le pire, l'idiot ou celui qui l'écoute. Mais une chose est sûre : je vais vendre cet homme aux enchères à Durbin. C'est ma part du butin. Ma guilde n'apprécierait pas de me voir revenir sans ce petit bénéfice.

Luten se tourna brusquement et fit face à Borric.

— Toi. Dis-moi où est l'or.

Borric décida de feindre l'ignorance.

— Quel or ?

Luten fit un pas en avant et gifla le prince.

— L'or que des nobles ont apporté pour le jubilé de l'impératrice.

Borric improvisa.

— Des nobles ? Oui, nous avons croisé un cortège sur notre route. Deux ou trois nobles, en fait, avec quelques gardes. Ils se rendaient à... une auberge. L'auberge des Douze-Chaises, je crois. Nous... nous nous sommes dépêchés parce que... parce que le marchand était impatient d'apporter ses peaux au tanneur avant qu'elles pourrissent.

Luten se détourna et hurla sa colère dans le vent. Deux hommes qui se trouvaient non loin de lui portèrent la main à leur épée, surpris par ce bruit.

— Tout doux, dit Kasim.

Luten fit volte-face et pointa sa dague sur Kasim.

— Toi, l'esclavagiste, tu ne me donnes pas d'ordres.

Puis il désigna Borric à l'aide de sa dague.

— Celui-là ment, et j'entends bien avoir plus à montrer que ces satanées bottes pour prix des trois hommes qui ont été tués !

Borric baissa les yeux et vit que les bottes qu'il avait gagnées au poker ornaient à présent les jambes de Luten. Visiblement, on l'avait consciencieusement fouillé pendant qu'il était inconscient. Luten poussa Kasim sur le côté pour écarter tout obstacle entre lui et Borric.

— J'entends bien aussi lui faire cracher la vérité.

Il leva sa dague, comme pour frapper le prince, puis se raidit. Une expression de tristesse, presque de contrition, apparut sur son visage pendant quelques secondes. Puis il tomba à genoux.

Derrière lui, Kasim retira la dague qu'il avait utilisée pour le poignarder dans le dos. Puis il attrapa Luten par les cheveux et dit :

— Il ne faut jamais me menacer, espèce d'idiot.

Il tira la tête du bandit en arrière d'un geste brusque et lui trancha la gorge, faisant jaillir une fontaine de sang.

— Et ne me tourne jamais le dos non plus.

Les yeux de Luten se révoltèrent. Kasim le lâcha, le laissant tomber aux pieds de Borric.

— Que cela te serve de leçon pour la vie qui t'attend.

Aux membres de la bande de Luten, il dit :

— Maintenant, c'est moi le chef.

Personne n'émit d'objections. Le marchand d'esclaves balaya la ravine du regard et désigna un creux dans le sol, surmonté d'un amas de rochers.

— Jetez-le là-dedans.

Deux hommes soulevèrent Luten et le jetèrent dans le creux.

— L'autre aussi.

Le garde suivit le même chemin que Luten.

Kasim se tourna pour regarder Borric.

— Ne me crée pas d'ennuis et tu vivras. Pose-moi des problèmes et tu mourras. C'est compris ?

Borric acquiesça. Kasim se tourna vers les autres.

— Préparez-vous à partir tout de suite.

Puis il grimpa au bord de la ravine, sans se soucier du vent qui hurlait toujours. Il était puissamment bâti et poussa de l'épaule un des plus gros rochers, qu'il fit basculer, provoquant un petit glissement de terrain qui vint recouvrir les deux corps. Puis il sauta lestement dans la ravine et jeta un coup d'œil autour de lui, comme s'il s'attendait à des ennuis de la part des hommes de Luten. Comme personne ne lui faisait la moindre difficulté, il se remit debout.

— Nous partons pour l'oasis des Palmiers Brisés.

— Quels sont tes pouvoirs ?

Le marchand d'esclaves se tenait au-dessus de Borric, qui reprenait peu à peu ses esprits. On l'avait traîné sur un cheval et obligé à chevaucher les mains attachées. Les chaos de la course n'avaient servi qu'à le désorienter un peu plus. Il se souvenait vaguement de la fin brutale de la tempête et de son arrivée dans une étrange oasis, entourée par trois troncs de palmiers, apparemment très vieux, mais brisés par une épouvantable tempête bien des années plus tôt.

Borric secoua la tête pour s'éclaircir les idées et répondit dans la langue formelle en usage à la cour de Kesh :

— De quels pouvoirs parlez-vous ?

Kasim prit sa réponse pour un signe de la confusion qui régnait dans son esprit depuis qu'il avait reçu ce coup à la tête.

— Quels sont tes tours ? Quelle magie pratiques-tu ?

Borric comprit alors que le marchand pensait avoir affaire à un magicien du port des Étoiles, ce qui expliquait la présence des chaînes censées prévenir l'usage de la magie. Un instant, le prince fut tenté d'expliquer qui il était, mais la pensée de son père recevant une demande de rançon le retint. Il pouvait toujours avouer la vérité d'ici à la vente aux enchères de Durbin, et entre-temps il trouverait peut-être le moyen de s'échapper.

Soudain, l'homme le gifla à toute volée.

— Je n'ai pas le temps de me montrer gentil avec toi, magicien. Tes amis ne sont qu'à quelques heures derrière nous et sont sûrement à ta recherche. Et même s'ils ne te portent pas dans leur cœur, il reste toujours les patrouilles impériales. J'ai l'intention d'être bientôt loin d'ici.

Un autre homme s'approcha.

— Kasim, tue-le et laisse-le ici. Personne ne paye un bon prix pour un magicien au marché aux esclaves. Ils ne sont pas faciles à discipliner.

Kasim regarda par-dessus son épaule :

— C'est moi qui dirige cette bande, maintenant. C'est moi qui décide qui nous tuons et qui nous vendons au marché.

— Je ne suis pas magicien, dit Borric. J'ai gagné cette robe en jouant au poker.

Le deuxième homme caressa sa barbe sombre.

— Il ment. C'est un de ses tours de magicien pour qu'on lui enlève les chaînes et qu'il puisse nous tuer avec sa magie. Moi, je dis qu'il faut le tuer maintenant...

— Et moi je dis que si tu ne la fermes pas tout de suite, il y aura bientôt une autre carcasse sans valeur à abandonner aux vautours. Dis aux hommes de se préparer. Dès que les chevaux auront fini de boire et de se reposer, on s'en va. J'entends mettre le plus de distance possible entre ces gardes et nous.

« Nous avons trouvé quelques jolies babioles au fond de ces bagages, magicien, ajouta-t-il à l'adresse de Borric. La dame qui voyageait avec toi possédait suffisamment d'or pour me permettre de payer ces brigands. Toi, tu es mon butin.

L'autre homme poussa un grognement inarticulé et s'éloigna en faisant signe aux autres de se tenir prêts.

Borric réussit à s'asseoir contre un gros rocher.

— Je ne suis pas un magicien.

— Tu n'es pas non plus un guerrier. Pour se balader sans armes à la lisière du Jal-Pur, il faut avoir la foi ou avoir beaucoup de gardes. La foi, c'est bon pour les prêtres, ce que visiblement tu n'es pas. Tu n'as pas non plus l'air bête, mais je n'ai jamais été très bon en matière de devinettes.

Passant du keshian à la langue du roi, il demanda au prince d'où il venait.

— Krondor, répondit Borric qui décida qu'il ferait mieux de dissimuler sa véritable identité. Mais j'ai beaucoup voyagé.

Le marchand s'accroupit, les bras posés sur les genoux.

— Tu n'es guère plus âgé qu'un adolescent. Tu parles le keshian et la langue de ton royaume comme un courtisan. Si tu n'es pas un lanceur de sorts, qui es-tu ?

— J'enseigne, improvisa Borric. Je connais plusieurs langues. Je sais lire, écrire et faire des additions. Je peux réciter toute la succession de rois et d'impératrices ainsi que les noms des grands nobles et des maisons marchandes...

— Assez ! l'interrompit Kasim. Tu m'as convaincu. Alors comme ça tu es professeur ? Eh bien, il y a beaucoup de riches qui ont besoin d'esclaves éduqués pour enseigner à leurs enfants.

Sans attendre de réponse de la part de Borric, il se releva. Il s'éloigna et lui dit par-dessus son épaule :

— Tu n'as pour moi aucune valeur si tu meurs, professeur, mais je

ne suis pas un homme de patience. Ne me pose pas de trop de problèmes et tu vivras. Fais-moi des ennuis et je te tue en un clin d'œil.

Il ajouta, à l'attention de ses hommes :

— En selle ! Nous partons pour Durbin.

DILEMME

Erland fit virevolter sa jument.

— Borric ! cria-t-il par-dessus le vent qui hurlait toujours.

James et les gardes observaient la scène en tenant fermement les rênes de leurs montures.

— Descends de cette jument avant qu'elle s'emballe et t'emmène avec elle, cria le nouveau comte.

Malgré son entraînement et la fermeté d'Erland, l'animal excité ne cessait de hennir et de s'ébrouer sous les bruits effrayants et les rafales cinglantes de vent. Le prince ignore les ordres de James et continua à décrire un cercle de plus en plus grand autour de ses compagnons, tout en criant le nom de son frère.

— Borric !

Gamina se tenait aux côtés de son mari.

— J'ai du mal à me concentrer avec ce vent qui hurle dans mes oreilles, mais je perçois des pensées qui viennent de cette direction.

Elle se couvrit le visage à l'aide de l'avant-bras et se tourna vers l'ouest.

— C'est Borric ? lui demanda Locklear, qui se tenait lui aussi à côté de James, mais dos au vent qui ne cessait de mordre.

Gamina maintint son bras devant son visage, afin que la manche de sa robe la protège.

— Non. Je suis désolée. Je ne sais pas qui sont ces hommes, mais aucun des esprits que j'ai effleurés n'est le sien. Quand j'essaye de me concentrer sur le souvenir que j'ai de ses pensées pendant la bataille...

— Tu ne trouves rien, acheva James.

— Pourrait-il être inconscient ? demanda Locklear, plein d'espoir.

— S'il est sonné ou encore plus loin d'ici, je ne le sentirai pas, admit Gamina. Mes propres pouvoirs dépendent de la force et de l'entraînement de l'autre esprit. Je peux parler à mon père par-delà une distance de plus de cent cinquante kilomètres, et lui-même peut me joindre par-delà d'incroyables distances. Mais ceux qui nous ont attaqués ne sont qu'à quelques mètres ; je perçois des images et des mots relatifs à la bataille.

« Je ne sens Borric nulle part, ajouta-t-elle avec une note de

tristesse dans la voix.

James lui ouvrit les bras et elle vint s'y réfugier. Le cheval du comte hennit doucement à cause du changement de pression sur les rênes. James tira d'un coup sec et impatient sur la bride en cuir pour calmer l'animal. Doucement, pour que seule Gamina puisse l'entendre, il dit :

— Les dieux fassent qu'il soit en vie.

Pendant une heure, le vent continua à souffler tandis qu'Erland ne cessait de tourner autour de ses compagnons, s'éloignant presque jusqu'à les perdre de vue tout en criant le nom de son frère. Puis la tempête s'arrêta. Dans le silence qui s'ensuivit, ses cris rauques résonnèrent dans un paysage désolé.

— Borric !

Locklear demanda à son capitaine de lui faire un rapport.

— Trois hommes sont morts ou portés disparus, m'sire. Deux autres sont blessés et ont besoin d'un abri. Les autres vont bien et sont prêts à repartir.

James examina les différents choix qui se présentaient à lui, puis prit sa décision.

— Locklear, tu restes ici avec Erland et tu fouilles les environs, mais ne t'éloigne pas trop. De mon côté, je prends deux hommes avec moi et je vais à l'auberge des Douze-Chaises pour voir si cette patrouille keshiane ne pourrait pas nous aider à retrouver Borric. Je n'ai aucune idée de l'endroit par lequel je dois commencer à chercher, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil au paysage stérile qui l'entourait.

Lors des quelques heures qui suivirent, en ce début d'après-midi, Locklear dut faire appel à tous ses talents de persuasion et se résoudre à utiliser la menace pour empêcher Erland de s'aventurer trop loin sur ces terres désolées. Le jeune prince était fou d'inquiétude et voulait à tout prix partir à la recherche de son frère, au cas où celui-ci serait inconscient à quelques mètres à peine, au fond d'un ravin, et aurait besoin de leur aide. Locklear dispersa ses hommes et les envoya patrouiller aux environs. Il ordonna aussi à quelques-uns de servir de relais afin qu'au moins une personne ait toujours leur campement improvisé en point de mire. Pendant ce temps, Gamina s'occupait des blessés, les aidant à se préparer à se rendre dans l'abri le plus proche.

Finalement, James revint en compagnie de la patrouille keshiane. Le sergent Ras-al-Fawi était visiblement mécontent d'avoir dû écourter son moment de répit. De plus, il risquait de se retrouver en difficulté si ses supérieurs le jugeaient responsable de l'incident, car l'attaque avait eu lieu dans le secteur qu'il devait patrouiller. Il souhaitait mettre le plus de distance possible entre lui et ces maudits hommes des Isles, mais l'éventualité d'un incident international entre l'empire et son

plus grand voisin était une raison suffisante pour le pousser à mettre son irritation de côté et aider à rechercher le prince disparu.

Des pisteurs chevronnés ne tardèrent pas à découvrir la ravine dans laquelle s'étaient cachés les bandits. Des cris amenèrent la compagnie tout entière au bord d'un creux où deux éclaireurs examinaient le résultat d'une importante chute de rochers. L'un continua à fouiller les décombres tandis que l'autre rapporta la botte qu'il venait de trouver aux hommes du royaume. Il était impossible de ne pas reconnaître le cuir écarlate et l'insigne jaune sur la botte. Désignant la masse de rochers, l'éclaireur expliqua :

— M'sire, j'ai trouvé ça. Un peu plus loin, sous les rochers, on peut voir ce qui reste du pied qui la portait.

Erland fut obligé de s'asseoir mais accusa le choc en silence.

— Est-ce qu'on peut le déterrer ? demanda James, l'éclaireur keshian qui était resté près des rochers secoua la tête.

— Même avec toute une compagnie d'ingénieurs, ça prendrait au moins un ou deux jours, m'sire.

Il montra l'endroit où s'était produit le glissement.

— Ces rochers se sont effondrés y a pas longtemps, à en croire les signes. On a probablement fait ça pour recouvrir le propriétaire de cette botte et peut-être d'autres aussi. Mais j'ai bien peur que si on bougeait un peu trop ce qu'il y a ici, l'autre côté s'effondrerait aussi, ajouta-t-il en montrant l'autre extrémité de la ravine. C'est trop dangereux.

— Je veux qu'on déterre mon frère, s'obstina Erland.

— Je comprends... commença à dire James.

Erland l'interrompit brutalement.

— Non, tu ne comprends pas. Ce n'est peut-être pas Borric qui est enterré là-dessous.

Locklear essaya de se montrer compréhensif.

— Je sais ce que tu dois ressentir...

— Non, le culpa Erland, tu n'en as pas la moindre idée. Nous ne savons pas si Borric est là-dessous, ajouta-t-il à l'intention de James. Il aurait très bien pu perdre cette botte pendant la bataille. Il est peut-être prisonnier. On ne sait pas si c'est lui qui se trouve sous ces rochers.

— Gamina, demanda James, est-ce que tu sens la présence de Borric ?

La jeune femme secoua la tête.

— Les pensées que j'ai captées tout à l'heure venaient de cette ravine. Mais aucun de leurs esprits ne m'était familier.

Cela n'émut pas Erland.

— Ça ne prouve rien. Oncle Jimmy, tu sais à quel point nous sommes proches, lui et moi. S'il était mort... je le sentirais.

Son regard balaya le paysage escarpé du haut désert.

— Il est quelque part là-dedans. Et j'ai bien l'intention de le trouver.

— Et qu'allez-vous faire, m'sire ? lui demanda le sergent keshian. Traverser ce plateau à cheval, tout seul, sans eau et sans nourriture ? On ne dirait pas comme ça, mais cet endroit est aussi désertique que les grands ergs du Jal-Pur. Les vraies étendues sauvages et sablonneuses commencent derrière cette succession de crêtes là-bas, et si vous ne savez pas où se trouve l'oasis des Palmiers Brisés, vous ne vivrez pas assez longtemps pour atteindre celle des Chèvres Affamées. Il y a plus de trente points d'eau où on peut aussi trouver de la nourriture, mais vous pourriez passer à quelques mètres d'eux sans vous en rendre compte. Si vous partiez comme ça, vous mourriez.

Le sergent Ras-al-Fawi tourna sa monture dans la direction d'où ils étaient venus.

— Messires, je déplore votre perte, mais mon devoir m'oblige à retourner patrouiller pour empêcher d'autres personnes de troubler la paix de l'empire. Je rédigerai un rapport au sujet de cet incident lorsque je terminerai mon service. Si vous le souhaitez, je peux vous laisser un de mes éclaireurs pour vous aider à poursuivre vos recherches. Lorsque vous serez sûrs qu'il n'y a plus rien à faire, vous n'aurez qu'à reprendre la route.

« Elle longe les contreforts des piliers des Étoiles jusqu'à Nar-Ayab, ajouta-t-il en montrant le Sud. Nous avons construit de nombreux avant-postes et faisons régulièrement des patrouilles le long de cette route. Des estafettes se déplacent constamment entre ces postes et le cœur de l'empire. Envoyez quelqu'un prévenir le gouverneur de Nar-Ayab de votre arrivée ; vous pouvez être sûrs qu'il vous réservera un accueil digne de votre rang. Il vous accordera une escorte de cavaliers pour vous protéger jusqu'à votre arrivée à Kesh.

Il s'abstint d'ajouter que si cela avait été fait plus tôt, les bandits n'auraient jamais pu les surprendre.

— Le moment venu, l'impératrice, bénie soit-elle, donnera l'ordre à ses ingénieurs de venir chercher le corps de votre jeune prince, afin qu'il puisse être renvoyé chez lui pour y être enterré comme il se doit. D'ici là, je ne peux que souhaiter que la grâce des dieux vous accompagne au cours de votre voyage.

Le sergent enfonça ses talons dans les flancs de sa monture. En compagnie de ses hommes, il sortit de la ravine. James grimpa jusqu'à l'endroit où les rochers avaient commencé à tomber. Puis il baissa les yeux sur l'éclaireur keshian qui restait avec eux.

— Que vois-tu ?

L'homme se pencha pour examiner les traces.

— Beaucoup d'hommes ont piétiné ici. Et là, il y a eu un meurtre.

Il désigna une tache sombre sur le sol déjà sec.

— Un meurtre ! s'exclama Locklear. Comment peux-tu en être sûr ?

— À cause du sang, m'sire, répondit l'éclaireur. Relever des traces de sang après un combat, ça n'a rien d'inhabituel, mais ici on a une grosse flaque, alors que rien ne montre qu'on y a amené un homme déjà blessé. Je dirais plutôt qu'on lui a coupé la gorge.

Il désigna deux sillons à peine visibles dans la poussière, qui portaient de la tache de sang et qui s'arrêtaient près de l'endroit où étaient tombés les rochers.

— Ça, ce sont les traces laissées par les talons d'une personne qu'on a tirée jusqu'ici avant de faire tomber les rochers. Quelqu'un est monté là-haut, ajouta-t-il en désignant de nouveau le sommet de la ravine.

Il jeta un nouveau coup d'œil aux alentours, puis remonta la pente d'un pas léger pour rejoindre sa monture.

— Ils se dirigent au sud, vers l'oasis des Palmiers Brisés.

— Comment le savez-vous ? lui demanda Locklear.

Le garde sourit.

— C'est le seul endroit où ils peuvent aller, m'sire, car ils se dirigent vers le désert, et sans montures supplémentaires, ils ne pourront pas emporter assez d'eau pour tenir jusqu'à Durbin.

— Durbin ! répéta Erland en crachant presque ce nom. Ce trou à rats ! Pourquoi prendraient-ils le risque d'affronter les dangers du désert pour aller là-bas ?

— Parce que c'est un abri sûr pour tous les assassins et les pirates originaires des nations qui bordent la Triste Mer, répondit James.

— Et c'est aussi le plus grand marché aux esclaves de l'empire, ajouta l'éclaireur. En plein cœur du pays, les esclaves sont nombreux, mais ici, dans le Nord, ils ne sont pas faciles à trouver. Seuls Kesh et Queg ont des marchés publics aux esclaves. Le royaume et les Cités libres réprouvent cette pratique.

— Je ne vous suis pas, admit Erland.

James tourna son cheval dans la direction qu'avait indiquée l'éclaireur et répondit :

— Même s'ils n'ont capturé que deux gardes – ou Borric et un garde, s'empressa-t-il de corriger – le fait de les vendre au marché aux esclaves de Durbin leur permettra de rentabiliser leur attaque. S'ils les vendaient à l'intérieur de l'empire, ils ne toucheraient qu'un tiers de la somme qu'ils peuvent obtenir à Durbin ; le chef de la bande aurait alors à faire face à la colère de ses acolytes et cela pourrait s'avérer dangereux.

James s'exprimait avec autorité en la matière.

— Mais alors pourquoi est-ce que Borric ne leur dirait pas qui il

est, tout simplement ? demanda Erland. Ils gagneraient plus à demander une rançon qu'à le vendre comme esclave.

James contempla d'un air pensif la plaine désolée qui s'étendait à perte de vue sous le soleil de cette fin d'après-midi.

— S'il était vivant, dit-il enfin, je me serais attendu à trouver un message de la part des bandits nous disant qu'il va bien, qu'il ne faut pas les suivre, et qu'une demande de rançon sera bientôt faite. Moi, c'est ce que j'aurais fait... J'aurais fait en sorte de ne pas me retrouver avec toute une troupe de soldats sur mes talons.

— Mais ces bandits ne sont peut-être pas aussi intelligents que vous, m'sire, avança le Keshian. Votre prince, s'il est vivant, a peut-être peur de leur dire qui il est. Ils pourraient lui trancher la gorge pour éviter tout problème et s'enfuir dans le désert. Peut-être qu'il est inconscient, mais pas assez blessé pour qu'ils l'abandonnent. Il pourrait y avoir d'autres réponses, m'sire.

— Alors nous devons nous dépêcher, reprit Erland.

— Nous devons agir avec précaution si nous ne voulons pas tomber dans une embuscade, Altesse, rétorqua l'éclaireur.

Il désigna le paysage de sable.

— Si des marchands d'esclaves attaquent la route, c'est qu'une caravane d'esclaves se rassemble dans une oasis ou dans l'un des oueds. De nombreux bandits accompagnés de gardes vont emmener leurs prises à Durbin – cela représente beaucoup plus de combattants que nous pourrions en affronter, même si mon sergent était resté avec nous – plus que ce que nos deux troupes réunies pourraient affronter. Peut-être une centaine de gardes.

Erland sentit le lourd fardeau du désespoir commencer à s'emparer de lui.

— Nous le trouverons. Il n'est pas mort, s'entêta le jeune homme. Mais ses propres mots sonnèrent creux à son oreille.

— Si nous partons maintenant, m'sire, nous devrions atteindre l'oasis des Palmiers Brisés au coucher du soleil, reprit le Keshian.

James détacha deux de ses hommes pour accompagner les deux blessés à l'auberge où ils se reposeraient en attendant d'être prêts à retourner au royaume. Après un rapide calcul mental, il se rendit compte qu'il n'avait plus désormais qu'une douzaine de soldats en bonne santé. Il se sentit vulnérable et un peu ridicule lorsqu'il donna l'ordre à sa petite troupe de s'aventurer dans le désert.

Le soleil effleurait l'horizon lorsque l'éclaireur revint au galop vers les hommes des Isles. James ordonna une halte. L'éclaireur tira sur les rênes de sa monture et dit :

— Une caravane se rassemble dans l'oued Al-Sâfra – une centaine de gardes, peut-être plus.

James poussa un juron.

— Aucun signe de mon frère ? demanda Erland.

— Je n'ai pas pu m'approcher d'assez près pour pouvoir le dire, mon prince.

— Y a-t-il une solution qui nous permette de nous approcher du camp ? demanda Locklear.

— L'oued est bordé par un ravin peu profond qui se transforme en ravine à son extrémité et qui longe le camp, m'sire. Quatre, peut-être cinq hommes pourraient s'en approcher sans être vus, s'ils se déplacent furtivement. Mais c'est dangereux. C'est vrai qu'au bout la ravine est assez profonde pour qu'un homme puisse s'y tenir et surveiller le camp, mais c'est aussi suffisamment près pour qu'on le voie.

Erland fit mine de mettre pied à terre, mais James s'interposa :

— Non, tu fais plus de bruit qu'un chariot d'armurier avec cette cotte de mailles. Attends-nous ici.

— C'est moi qui devrais y aller, James, dit Gamina. Je serai capable de dire si Borric se trouve dans cette caravane si je m'approche suffisamment près.

— Qu'est-ce que tu appelles suffisamment près ? lui demanda son mari.

— Un jet de pierre, répondit Gamina.

— Est-ce que c'est possible ? demanda James à l'éclaireur.

— On devrait pouvoir être assez près pour dire si ces porcs ont des furoncles sur le visage, m'sire.

— Bien, dit Gamina.

Elle souleva l'ourlet de sa robe d'équitation pour qu'elle ne traîne pas par terre et le coinça dans sa large ceinture de cuir, comme faisaient les femmes de pêcheurs du port des Étoiles lorsqu'elles devaient patauger dans l'eau.

James ignore cette attitude inconvenante, même si la robe de sa femme était remontée très haut sur les cuisses, dévoilant ses jambes fines et blanches. Il était occupé à chercher une bonne raison pour l'empêcher de venir avec eux mais n'en trouva aucune. *C'est le problème quand on est pragmatique et quand on reconnaît aux femmes les mêmes aptitudes que les hommes*, songea-t-il en mettant pied à terre. *On n'arrive pas à trouver une bonne raison pour les garder à l'abri.*

Locklear ordonna à deux gardes d'accompagner James, Gamina et l'éclaireur. Tous les cinq se mirent à suivre la piste, à pied. Ils avancèrent lentement, tandis qu'à l'ouest le soleil disparaissait derrière l'horizon. Lorsqu'ils arrivèrent au bout de la ravine, le ciel était d'un gris ardoise et le désert animé de reflets roses et cramoisis. Les nuages sur la mer lointaine filtraient les derniers rayons du soleil et baignaient le paysage d'une lumière rosée.

Les bruits de la caravane se répercutaient en écho dans la pénombre grandissante. James se retourna pour s'assurer que tout le monde était resté près de lui. Doucement, Gamina lui toucha le bras. Ses pensées effleurèrent l'esprit de son mari.

— *Je perçois de nombreux esprits dans l'oued, mon amour.*

— Borric ? demanda-t-il en silence.

— *Non, admit-elle. Mais je dois encore me rapprocher pour pouvoir en être sûre.*

James attrapa le bras de l'éclaireur et chuchota :

— Est-ce qu'on peut encore se rapprocher ?

— La ravine forme un coude un peu plus loin devant nous, répondit le Keshian sur le même ton. Si nous suivons ce coude, nous devrions pouvoir nous rapprocher encore, assez pour uriner sur les chiens. Mais mieux vaut être prudent, messire, car c'est sûrement là qu'ils jettent les ordures et les détritrus. Il pourrait y avoir des gardes tout près.

James hocha la tête et laissa l'éclaireur les guider dans la pénombre.

James se rappelait qu'autrefois, à plusieurs reprises, il avait dû effectuer de courts trajets qui lui avaient paru durer une éternité. Mais aucun ne lui avait semblé aussi long que la courte distance qui les séparait de l'extrémité de la ravine. À cet endroit, leur parvenaient les voix des gardes qui discutaient à voix basse en faisant le tour du camp. Le périple de James et de ses compagnons était déjà assez éprouvant pour les nerfs en raison du danger ; mais ils purent aussi vérifier que l'extrémité de la ravine était utilisée comme décharge et comme fosse d'aisance. Les Isliens durent se frayer un chemin en silence parmi les ordures et les déjections des humains et des chevaux.

James posa le pied sur une matière humide et molle. Il préféra ne pas savoir ce que c'était en raison de l'odeur qui planait dans le ravin comme un brouillard nauséabond. Il pouvait deviner tout seul. Il interrogea du regard l'éclaireur, qui lui fit comprendre qu'ils s'étaient aventurés aussi loin qu'ils le pouvaient sans risquer d'être découverts.

Prudemment, James jeta un coup d'œil furtif par-dessus le bord du ravin. Deux silhouettes se découpaient sur la lumière des feux de camp et se tenaient à moins de dix pas. Non loin d'eux, blottis les uns contre les autres pour se tenir chaud, se trouvaient au moins trente personnes, d'aspect misérable. Mais James ne vit pas Borric parmi eux. Il ne distinguait pas tous les visages, mais était sûr que les cheveux du prince se détacheraient de cette mer de chevelures noires, en dépit de la lumière vacillante des feux.

Puis un homme vêtu d'une robe violette s'approcha des deux gardes. Pendant un instant, James sentit sa poitrine se serrer. Mais ce

n'était pas Borric. L'homme qui portait la robe avait rejeté la capuche en arrière et James n'avait jamais vu ce visage couvert d'une barbe noire qui fixait les deux gardes d'un air mauvais. Il portait une épée sur la hanche et ordonna aux deux hommes de cesser leur bavardage et de reprendre leur ronde.

Puis il se retourna. Un autre homme venait de le rejoindre. Corpulent, il était vêtu d'une veste en cuir et portait l'emblème de la caste des esclavagistes de Durbin sur le bras. James n'avait pas revu cet emblème depuis son enfance, mais comme tous les membres des Moqueurs, la guilde des voleurs de Krondor, il le connaissait de réputation. Les marchands d'esclaves de Durbin n'étaient pas des hommes à prendre à la légère.

James se risqua à jeter un nouveau coup d'œil dans le camp, avant de s'accroupir près de sa femme. Les yeux clos, le visage figé par la concentration, elle cherchait Borric parmi les prisonniers du camp. Finalement, elle rouvrit les yeux et parla dans l'esprit de James. *Je ne reconnais pas les pensées de Borric au sein du camp.*

— *Tu en es sûre ?* lui demanda son mari.

— *À cette distance, s'il se trouvait dans ce camp, je le saurais,* avoua-t-elle tristement. *Même s'il dormait, je sentirais sa présence s'il était là.* Elle poussa un soupir silencieux. Il surprit les échos de sa tristesse dans son esprit. *Il n'y a pas d'explication, à moins que son corps soit enterré sous ces rochers, là où nous avons trouvé la botte.*

Elle garda le silence quelques instants, avant d'ajouter :

— *Il est mort.*

James se figea une seconde. Puis il attira l'attention de l'éclaireur et lui fit comprendre, par signes, qu'ils devaient rebrousser chemin. Les recherches étaient terminées.

— Non !

Les traits d'Erland se durcirent. Il refusait d'accepter la déclaration de Gamina.

— Vous ne pouvez pas en être absolument sûrs !

James fit de nouveau le récit de ce qu'il avait vu.

C'était la troisième fois depuis qu'il avait rejoint Erland et les autres soldats.

— Nous avons vu un autre bandit porter la robe, alors nous pouvons penser qu'ils lui ont également pris ses bottes, je te l'accorde. Mais il n'y avait aucun signe de sa présence dans le camp. Est-il possible que les bandits qui nous ont attaqués ne fassent pas partie de cette caravane ?

L'éclaireur haussa les épaules, comme pour dire que tout était possible.

— Probablement pas, messire. Le fait qu'ils aient emmené

certains de vos hommes montre qu'ils ne vous ont sûrement pas attaqués par hasard. Ceux qui sont encore en vie sont forcément dans ce camp.

James hocha la tête.

— S'il était vivant, Erland, Gamina aurait été capable de lui parler.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

Gamina parla de façon à ce que tous puissent l'entendre.

— *Je contrôle mes talents, Erland. Je choisis le nombre de personnes auxquelles je désire parler en même temps, et lorsque j'ai touché un esprit, même une seule fois, je suis capable de reconnaître ses pensées. Celles de Borric ne se trouvaient pas dans le camp.*

— Il était peut-être inconscient.

Gamina secoua la tête d'un air triste.

— J'aurais senti sa présence, même s'il était inconscient. Il était... absent. Je ne peux pas mieux l'expliquer. Il n'était pas parmi eux.

— Messire, je peux rester cette nuit en votre compagnie mais demain, il faudra que j'aille rejoindre mon sergent, dit l'éclaireur keshian. Il souhaitera être informé au sujet de ces Durbinites. Le gouverneur de Durbin ne vaut guère mieux qu'un pirate et un renégat. Tôt ou tard, la cour de Lumière apprendra la nouvelle de cet outrage. Lorsque l'impératrice, bénie soit-elle, décidera d'agir enfin, le châtiment ne tardera pas à suivre et sera terrible. Je sais que cela ne peut pas soulager votre peine, mais attaquer un membre de la famille royale qui se rendait à son jubilé va au-delà de l'insulte. L'impératrice, béni soit son nom, le prendra certainement comme une insulte personnelle et cherchera à venger votre famille.

Cela ne calma pas la colère d'Erland pour autant.

— Et alors, quoi ? Le gouverneur de Durbin sera réprimandé ? J'imagine qu'ensuite, il enverra une lettre d'excuses officielle.

— Je crois plutôt qu'elle donnera l'ordre d'encercler la cité et de l'incendier avec ses habitants à l'intérieur, Altesse. Si elle a envie de se montrer clément, elle épargnera peut-être la cité et se contentera d'envoyer le gouverneur, sa famille et ses serviteurs à votre roi pour qu'il les punisse. Cela dépendra de son humeur au moment où elle prendra sa décision.

Erland était bouleversé. Le choc de la mort de Borric s'abattit enfin sur lui. Ajouté à la description que le garde, blasé, avait faite du pouvoir terrible détenu par cette femme, cela suffit à le rendre muet. Il ne put que hocher la tête, bêtement.

James essaya de détourner la conversation, préférant ne pas parler de la terrible situation diplomatique qu'entraînait la mort de Borric.

— Nous vous demanderons de porter des lettres qui devront être

envoyées au prince de Krondor, afin que nous puissions atténuer les difficultés entre nos deux nations.

L'éclaireur acquiesça.

— En tant que garde en poste à la frontière, je le ferai avec plaisir, m'sire.

Il les quitta pour s'occuper de son cheval. James adressa un signe de tête à Locklear, qui à son tour fit un signe de tête en direction d'Erland. Les deux jeunes nobles s'éloignèrent pour parler en privé.

— Nous voilà dans de beaux draps, commenta Locklear.

— Nous avons déjà rencontré de nombreuses difficultés par le passé. C'est ce pour quoi on nous a formés : faire des choix.

— Je crois qu'on devrait envisager de retourner à Krondor, proposa Locklear.

— Oui mais si nous rentrons, et qu'Arutha décide de renvoyer Erland au jubilé, nous risquerions d'insulter l'impératrice en arrivant en retard.

— Les festivités vont durer plus de deux mois, fit remarquer Locklear. Nous y serions avant qu'elles se terminent.

— Malgré tout, je préférerais que nous arrivions avant qu'elles commencent. (Il regarda tout autour de lui dans la nuit noire.)

— Quelque chose se prépare. Je ne peux pas m'empêcher de le sentir.

Il posa l'index sur la poitrine de Locklear.

— Comme par hasard, nous avons été attaqués par des bandits. Tu parles d'une coïncidence.

— Peut-être, admit Locklear, qui ne semblait pas tout à fait d'accord, mais si nous étions la cible d'une attaque, alors ceux qui l'ont organisée sont ceux qui ont essayé d'assassiner Borric à Krondor.

— Quelle que soit leur identité.

James se tut un moment.

— Ça n'a aucun sens, reprit-il. Pourquoi voudraient-ils tuer le gamin ?

— Pour déclencher une guerre entre notre royaume et l'empire.

— Non, ça c'est évident. Je veux dire, *pourquoi* quelqu'un voudrait déclencher la guerre ?

Locklear haussa les épaules.

— Pourquoi souhaite-t-on déclencher une guerre ? Nous devons découvrir qui à l'intérieur de l'empire profiterait le plus d'une frontière nord déstabilisée ; ce sera sûrement lui notre coupable.

James acquiesça.

— Nous ne pourrons pas le découvrir à Krondor.

Il se retourna et vit qu'Erland se tenait seul, face à la nuit et au désert. Il le rejoignit et lui dit d'une voix douce :

— Tu dois accepter ce qui vient d'arriver, Erland. Ta peine doit

être rapidement mise de côté, car il te faut accepter les nouvelles circonstances que le destin t'impose.

Erland cligna des yeux, confus, comme aveuglé par une lumière brutale.

— Quoi ?

James, debout devant le jeune homme, posa une main ferme sur son épaule.

— C'est toi, maintenant, l'héritier. Tu seras notre prochain roi. Et tu porteras le destin de ton pays natal avec toi lorsque nous repartirons pour Kesh.

Erland eut l'air de ne pas l'entendre. Le prince demeura muet tandis qu'il tournait son regard vers l'ouest, vers la lointaine caravane des marchands d'esclaves. Enfin, il fit faire demi-tour à sa monture, lentement, et rejoignit ses compagnons qui l'attendaient pour poursuivre leur périple, toujours plus loin au sud, vers le cœur de Kesh la Grande.

PRISONNIER

Borric se réveilla.

Il resta étendu sans bouger et tendit l'oreille. Le brouhaha de voix et de bruits était permanent dans le camp, même la nuit. Mais l'espace d'un instant, alors qu'il était encore à moitié assoupi, il lui avait semblé entendre quelqu'un l'appeler par son nom, faiblement.

Il s'assit et cligna des yeux avant de regarder autour de lui. La plupart des prisonniers étaient toujours assis près du feu, blottis les uns contre les autres, comme si l'éclat et la chaleur des flammes pouvaient, d'une certaine façon, chasser de leur âme le froid de la peur. Le prince avait choisi de s'étendre derrière le groupe d'esclaves, le plus loin possible de la fosse d'aisance et de sa puanteur. Lorsqu'il se redressa, les menottes à ses poignets se rappelèrent à son bon souvenir. C'était un objet fait à partir d'un métal bizarre, plat et argenté, qui avait la réputation d'annihiler les pouvoirs magiques de la personne qui le portait. Borric frissonna et se rendit compte que la température tombait très vite la nuit dans le désert. On lui avait pris sa robe et sa chemise, et il ne portait plus qu'un pantalon. Il se dirigea vers le feu de camp et se força un passage entre les prisonniers qui n'avaient pas envie de bouger, leur arrachant parfois une plainte ou une imprécation. Ils n'avaient plus la moindre envie de lutter et laissèrent le prince les bousculer sans ménagement, se contentant de lui jeter un regard furieux ou de marmonner un juron.

Borric s'assit entre deux autres hommes qui s'efforcèrent d'ignorer son intrusion. Chacun se contentait de vivre seconde après seconde dans son propre monde de misère.

Un cri s'éleva dans la nuit. L'une des cinq prisonnières se faisait de nouveau agresser par les gardes. Un peu plus tôt, une sixième femme s'était trop débattue et avait déchiré à coups de dents la veine jugulaire du garde qui la violait, les vouant tous les deux à une mort certaine. Celle du garde avait été la plus rapide et la moins douloureuse.

Le cri se mua en un gémissement pitoyable et ininterrompu. Borric se dit que la femme qui était morte avait eu de la chance, en quelque sorte. Il ne pensait pas que les autres malheureuses seraient

encore en vie lorsqu'ils atteindraient Durbin. En les donnant à ses gardes, le marchand d'esclaves avait évité les problèmes pour les jours à venir. Si l'une des femmes survivait au voyage, elle serait vendue à moindre prix comme fille de cuisine. Aucune d'entre elles n'était assez jeune ni assez jolie pour que le maître des esclaves prenne la peine de les garder hors de portée des gardes.

Le marchand apparut près du feu de camp, comme si les pensées de Borric l'avaient appelé à lui. Auréolé de la lumière rouge et or des flammes, il compta rapidement les esclaves. Satisfait, il se dirigea vers sa tente. Kasim. C'était le nom que lui avait donné le bandit. Borric avait gravé son image dans son esprit, car le prince était sûr qu'un jour il tuerait Kasim.

Ce dernier fit mine de s'éloigner des esclaves qui étaient surveillés de près. Au même moment, un autre homme le héla et s'approcha de lui. Celui-là s'appelait Salaya et portait la robe violette que Borric avait gagnée deux nuits plus tôt au port des Étoiles. Lorsque le prince était arrivé au campement le matin même, à l'aube, l'homme lui avait aussitôt ordonné de lui donner la robe. Puis il avait battu le prince sous prétexte qu'il mettait du temps à l'enlever. Le fait que Borric portait des menottes n'avait pas semblé faire la moindre différence. Après que le prince eut reçu plusieurs coups, Kasim était intervenu pour faire remarquer l'évidence à Salaya. Cela ne l'avait guère calmé. On avait libéré les poignets de Borric, l'un après l'autre, pour lui retirer la robe. Salaya semblait en vouloir au prince pour la gêne qu'il avait ressenti devant les autres. Ce n'était pourtant pas la faute du jeune homme si Salaya n'était qu'un sombre crétin. Le prince avait décidé de le tuer lui aussi. Kasim donna quelques consignes à Salaya qui, l'air revêché, paraissait ne l'écouter qu'à moitié. Puis le marchand se dirigea vers l'enclos où se trouvaient les chevaux. *Il est probable, pensa Borric, qu'il s'en va chercher un autre groupe d'esclaves pour le ramener ici, dans ce caravansérail de fortune.*

À plusieurs reprises, ce jour-là, il avait caressé l'idée de révéler son identité. Mais la prudence l'avait retenu. Il était très probable qu'on ne le croirait pas. Il ne portait jamais son sceau, car il le gênait lorsqu'il montait à cheval. La bague se trouvait donc enfermée dans ses bagages, parmi ceux que les bandits n'avaient pas eu l'idée de voler. Certes, ses cheveux roux ajouteraient une certaine crédibilité à son histoire, mais il n'était pas le seul Krondorien à avoir les cheveux de cette couleur. La blondeur était peut-être la norme chez les personnes à la peau blanche qui résidaient à Yabon et le long de la Côte sauvage, mais Krondor comptait autant de têtes rousses que de têtes blondes parmi ses citoyens. Il ne serait pas facile non plus de prouver qu'il n'était pas magicien, car quelle est la différence entre quelqu'un qui prétend ne rien connaître à la magie et quelqu'un qui

s'y connaît mais prétend le contraire ?

Borric avait pris une décision. Il attendrait d'être arrivé à Durbin pour essayer de trouver une personne susceptible de comprendre un peu mieux son histoire. Il ne pensait vraiment pas que Kasim ou ses hommes – surtout s'ils étaient tous aussi brillants que Salaya – pourraient le comprendre ou le croire. Mais quelqu'un qui serait assez intelligent pour être le maître de ces hommes en serait peut-être capable. Si tel était le cas, Borric pourrait certainement demander une rançon pour recouvrer sa liberté.

Puisant dans ces pensées un peu de réconfort, le prince repoussa un prisonnier à moitié endormi pour pouvoir s'étendre de nouveau. Les coups qu'il avait reçus à la tête l'avaient réellement sonné et lui donnaient souvent envie de dormir. Il ferma les yeux. Pendant un moment, la sensation que le sol tournoyait sous son corps lui donna la nausée. Puis le phénomène s'estompa. Il sombra dans un sommeil agité.

Le soleil brûlait avec ardeur, tel Prandur, le dieu du Feu. Comme si l'astre ne se tenait qu'à quelques mètres au-dessus du prince, il enflammait la peau blanche de Borric. Les mains et le visage du prince avaient légèrement bruni au cours de la période où il avait servi sur la frontière nord. Mais le soleil de plomb du désert ne cessait de l'affaiblir. Des cloques étaient apparues sur son dos le deuxième jour et la tête lui tournait à cause de la douleur. Les deux premiers jours avaient été terribles, car la caravane avait quitté le plateau rocailleux pour s'enfoncer dans les étendues désertiques que les hommes du coin appelaient les ergs du Jal-Pur. Les cinq chariots avançaient sur une piste qui n'était que du sable tassé et dur comme de la brique, chauffé par ce même soleil qui tuait les esclaves à petit feu.

Trois d'entre eux étaient morts la veille. Salaya n'avait que faire des plus faibles ; au marché aux esclaves de Durbin, on ne voulait que des travailleurs robustes et en bonne santé. Kasim n'était toujours pas revenu, quelle que soit l'affaire qui le retenait. Salaya le remplaçait donc à la tête de la caravane et se révélait être aussi sadique que Borric l'avait pressenti dès l'instant de leur première rencontre. On ne distribuait de l'eau que trois fois par jour, avant l'aube, à la pause de midi quand les conducteurs et les gardes s'arrêtaient pour se reposer et au repas du soir – le seul repas de la journée, rectifia Borric. Ils n'avaient droit qu'à une bouillie au pain sec, qui n'avait pas beaucoup de goût et donnait peu de forces. Il espérait que les petits grains mous au cœur de la galette étaient bien des raisins, mais n'avait pas pris la peine de vérifier. La nourriture lui permettait de rester en vie, aussi dégoûtante fût-elle.

Les esclaves formaient un groupe à l'air maussade, chacun perdu

dans sa souffrance. Affaiblis par la chaleur, ils n'avaient rien à se dire ; la parole était une perte d'énergie inutile. Mais Borric avait réussi à glaner quelques renseignements auprès de certains d'entre eux. Les gardes se montraient moins vigilants à présent que la caravane avait atteint le désert, car même si un esclave parvenait à prendre la fuite, où pourrait-il bien aller ? Le désert était le plus sûr de tous les gardiens. Lorsqu'ils arriveraient à Durbin, ils se reposeraient pendant quelques jours, peut-être même une semaine complète, le temps que les pieds en sang et les peaux brûlées puissent guérir, le temps aussi de regagner un peu de poids avant d'être présentés aux enchères. Les esclaves épuisés par leur dur voyage ne rapportaient pas beaucoup d'or.

Borric essaya d'examiner les choix qui s'offraient à lui, mais la chaleur et les coups de soleil l'avaient affaibli et rendu malade. Il se sentait abattu et abruti par le manque d'eau et de nourriture. Il secoua la tête et essaya de concentrer son attention sur différents moyens d'évasion mais il ne parvint qu'à bouger les pieds, l'un après l'autre, les soulevant pour les laisser retomber devant lui, encore et encore, jusqu'à ce qu'on lui permette de s'arrêter.

Puis le soleil disparut et la nuit tomba. Les esclaves reçurent l'ordre de s'asseoir près du feu, comme ils l'avaient déjà fait les trois nuits précédentes, et écoutèrent les gardes s'amuser avec les cinq prisonnières. Elles avaient cessé de se débattre ou de crier. Borric mangea sa galette et but son eau à petites gorgées. La première nuit qui avait suivi leur entrée dans le désert, l'un des hommes avait avalé son eau d'un trait et l'avait vomie quelques minutes plus tard. Les gardes avaient refusé de lui en donner à nouveau. Il était mort le lendemain. Borric avait retenu la leçon. Peu importe à quel point il avait envie de renverser la tête en arrière et de vider d'un trait le gobelet en cuivre, il prenait son temps et buvait l'eau fétide et chaude à petites gorgées. Le sommeil vint rapidement, ce sommeil profond et sans rêves qui va de pair avec l'épuisement et qui ne procure pas de réel repos. Chaque fois qu'il bougeait, de féroces coups de soleil le réveillaient. S'il tournait le dos au feu, sa peau s'enflammait à cause de la chaleur, mais s'il s'éloignait trop des flammes, le froid le faisait frissonner. Peu importait la proximité de la source de son malaise, la fatigue reprenait vite le dessus, jusqu'à ce qu'il bouge de nouveau, et que tout recommence. Puis soudain, la hampe d'une lance et des coups de bottes réveillèrent Borric et ses compagnons et les forcèrent à se lever.

Dans la fraîcheur du petit matin, l'air nocturne, presque humide, semblait n'être qu'une lentille destinée à magnifier le soleil et la caresse brûlante de Prandur afin de mieux tourmenter les esclaves. En moins d'une heure, deux autres hommes s'effondrèrent et furent

abandonnés sur le sable, à l'endroit où ils venaient de tomber.

L'esprit de Borric se replia sur lui-même. Il ne restait plus en lui que la conscience d'un animal, mais un petit animal vicieux et rusé qui refusait de mourir. Il consacrait le peu d'énergie qui lui restait à une seule tâche : avancer et ne pas tomber. Tomber signifiait mourir.

Il continua à avancer ainsi sans penser à rien. Au bout d'un moment, des mains le saisirent.

— Arrête-toi, ordonna une voix.

Borric cligna des yeux. À travers des éclairs de lumière jaune, il distingua un visage composé de nœuds, de bosses, et d'angles, à la peau sombre comme de l'ébène au-dessus d'une barbe bouclée. C'était le visage le plus laid que Borric ait jamais contemplé. Il en devenait magnifique tant il était repoussant.

Borric commença à glousser, mais le seul son qui sortit de sa gorge desséchée fut un sifflement sec.

— Assieds-toi, dit le garde, en aidant le prince à s'asseoir par terre avec une gentillesse surprenante. C'est l'heure de la pause de midi.

Il jeta un coup d'œil aux alentours pour s'assurer qu'on ne le regardait pas. Puis il ouvrit sa propre gourde et versa un peu d'eau au creux de sa main.

— Vous, les gens du Nord, le soleil vous tue si rapidement.

Il humidifia la nuque de Borric et se sécha la main en la passant dans les cheveux du prince, rafraîchissant un peu son crâne brûlant.

— Trop d'esclaves sont tombés en cours de route ; Kasim ne sera pas content.

Rapidement, il fit boire une gorgée au jeune homme puis s'éloigna, comme si rien ne s'était passé entre eux.

Puis un autre garde apporta gourde et gobelets. Aussitôt des cris s'élevèrent pour réclamer de l'eau. Chaque esclave qui pouvait encore parler annonçait qu'il avait soif, comme si, en gardant le silence, il risquait d'être ignoré.

Borric pouvait à peine bouger. Chaque mouvement provoquait l'apparition de vagues de jaune éclatant, de lumière blanche et d'éclairs rouges derrière ses yeux clos. Pourtant il tendit la main, presque à l'aveuglette, pour prendre le gobelet en métal. L'eau était chaude et amère, et pourtant plus douce que le plus fin des vins du Natal sur ses lèvres desséchées. Il but le vin à petites gorgées, se forçant à le garder en bouche comme son père le lui avait appris, laissant le liquide rouge sombre courir sur sa langue, découvrant les ingrédients subtils et complexes qui donnaient son goût au vin. On y décelait un soupçon d'amertume, qui provenait peut-être des tiges et des quelques feuilles laissées dans la cuve où se trouvait le moût, au moment où le vigneron faisait fermenter son vin, juste avant de le

mettre en tonneaux. Mais peut-être n'était-ce qu'un défaut. Borric ne reconnaissait pas ce vin ; il manquait sensiblement de corps et de structure, et ne contenait pas assez d'acide pour équilibrer le fruit. Ce n'était pas un très bon vin. Il devrait vérifier si Papa ne les mettait pas à l'épreuve, lui et Erland, en mettant un vin local de piètre qualité sur la table pour s'assurer qu'ils faisaient bien attention.

Borric cligna des yeux. À travers ses paupières rendues collantes par la chaleur et la sécheresse, il ne voyait pas le crachoir. Où allait-il recracher le vin s'il n'y avait pas de crachoir à proximité ? Il ne devait pas le boire, sous peine d'être vraiment ivre, car il n'était qu'un petit garçon. Peut-être qu'en tournant la tête pour cracher sous la table, personne ne le remarquerait.

— Hé ! s'écria une voix. Cet esclave est en train de recracher son eau !

Des mains lui arrachèrent le gobelet ; Borric tomba en avant. Il gisait sur le sol de la salle à manger de son père et se demandait pourquoi les pierres étaient si chaudes. Elles auraient dû être fraîches. Elles l'avaient toujours été. Comment se faisait-il qu'elles étaient si chaudes ?

Des mains le soulevèrent sans ménagement ; d'autres mains se tendirent pour aider la première personne à le tenir debout.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu essayes de te suicider en refusant de boire ?

Borric entrouvrit les yeux et distingua vaguement le contour d'un visage devant le sien. Il répondit d'une voix faible :

— Je ne reconnais pas le vin, Père.

— Il délire, annonça la voix.

Des mains le soulevèrent et l'emportèrent. Il se retrouva dans un endroit plus sombre. Quelqu'un versa de l'eau sur son visage, son cou, ses poignets et ses bras. Au loin, une voix dit :

— Je le jure par les dieux et les démons, Salaya, tu n'as même pas l'intelligence d'un chat mort depuis trois jours. Si je n'étais pas venu à votre rencontre, tu aurais laissé celui-là mourir aussi, n'est-ce pas ?

Borric sentit de l'eau couler dans sa bouche. Il but. Ce n'était pas le demi-gobelet d'eau amère, c'était un véritable ruisseau d'eau presque fraîche. Il but, encore et encore.

— Les faibles ne nous rapportent rien, répondit la voix de Salaya. On économise de l'argent en les laissant mourir sur la route sans les nourrir.

— Espèce d'imbécile ! rugit l'autre. C'est un esclave de premier choix. Regarde-le. Il est jeune, pas plus de vingt ans, si je connais mon affaire, et pas désagréable à regarder sous les coups de soleil, robuste aussi – ou du moins il l'était il y a quelques jours.

Il émit un son de dégoût.

— Ces gens du Nord à la peau blanche ne supportent pas le soleil comme nous qui sommes nés dans le Jal-Pur. S'il avait été un peu plus couvert et avait pu boire un peu plus d'eau, il aurait été prêt pour les enchères de la semaine prochaine. Maintenant, il va falloir que je le garde deux semaines de plus pour lui permettre de recouvrer ses forces et de guérir ses brûlures.

— Maître...

— Assez. Garde-le ici dans le chariot pendant que j'examine les autres. D'autres survivront peut-être si je les trouve à temps. Je ne sais pas ce qui est arrivé à Kasim, mais ce fut un bien mauvais jour pour la guilde lorsqu'il t'a laissé le commandement de cette caravane.

Borric trouva cette conversation très étrange. Qu'était-il advenu du vin ? Il laissa son esprit vagabonder tandis qu'il gisait étendu dans la fraîcheur relative qui régnait dans le chariot. À quelques mètres de là, l'un des maîtres de la guilde des esclavagistes de Durbin examinait ceux qui d'ici une journée seraient enfermés dans les enclos à esclaves.

*

— Durbin ! annonça Salman.

Son visage tout en nœuds sombres se fendit en un large sourire. Il conduisait le dernier chariot du convoi, celui à bord duquel se trouvait Borric. Deux jours s'étaient écoulés depuis qu'on avait porté le prince à l'ombre du chariot, deux jours qui lui avaient permis de revenir dans le monde des vivants. Il voyageait désormais dans le dernier chariot en compagnie de trois autres esclaves qui récupéraient d'un coup de chaleur. Ils avaient de l'eau à volonté et leurs blessures avaient été pansées avec de l'huile légère et un cataplasme d'herbes médicinales, qui transformaient la douleur féroce en simple démangeaison.

Borric commença par s'agenouiller puis réussit à tenir sur ses jambes tremblantes tandis que le chariot avançait en cahotant sur les pavés de la route. De la cité, il ne vit rien de remarquable, à l'exception des terres environnantes, où l'on trouvait à présent de la verdure plutôt que du sable. Depuis une demi-journée, ils avaient commencé à passer devant de petites fermes. Le prince se souvint de ce qu'on lui avait appris au sujet du bastion pirate, de triste réputation, lorsqu'il était enfant.

Durbin commandait la seule terre arable et agricole entre le val des Rêves et les contreforts des montagnes des Troll, ainsi que l'unique port accessible entre Finisterre et Ranom. Le long de la côte sud de la Triste Mer, de traîtres récifs attendaient les navires et les bateaux qui avaient la malchance de se retrouver pris dans les vents du nord qui se levaient régulièrement et sans crier gare. Depuis des siècles, Durbin abritait pirates, pilleurs d'épaves, charognards et

esclavagistes.

Borric salua Salman d'un signe de tête. Le joyeux petit bandit s'était montré à la fois amical et loquace.

— J'ai passé toute ma vie ici, dit-il tandis que son sourire s'élargissait encore. Mon père est né ici, lui aussi.

Lorsque les hommes du désert de Jal-Pur avaient conquis Durbin bien des siècles plus tôt, ils avaient obtenu une ouverture sur le commerce de la Triste Mer. Quand l'empire avait conquis les hommes du désert, Durbin était alors leur capitale. Désormais la ville était sous le pouvoir du gouverneur impérial, mais rien n'avait changé. C'était toujours Durbin.

— Dis-moi, demanda Borric, est-ce que les trois guildes contrôlent toujours la cité ?

Salman se mit à rire.

— Tu es un type très cultivé. Peu de gens en dehors de Durbin sont au courant de ça. La guilde des esclavagistes, la guilde des pilliers d'épaves et les capitaines de la côte. Oui, les Trois règnent toujours à Durbin. Ce sont eux, pas le gouverneur impérial, qui ont le droit de vie et de mort sur la population et qui décident qui va travailler et qui va manger.

Il haussa les épaules.

— Il en a toujours été ainsi. Avant l'empire. Avant les hommes du désert. Toujours.

Le prince pensa au pouvoir que détenaient les Moqueurs, la guilde des voleurs de Krondor.

— Qu'en est-il des mendiants et des voleurs ? demanda-t-il. N'exercent-ils pas eux aussi un certain pouvoir ?

— Bah ! répondit Salman. Durbin est la cité la plus honnête du monde, mon ami le cultivé. Nous qui vivons ici dormons la nuit sans verrouiller nos portes et pouvons nous promener dans les rues en toute sécurité. Car celui qui vole à Durbin est un idiot qui ne tarde pas à mourir ou à devenir esclave. C'est ce que qu'ont décrété les Trois, et qui est assez fou pour douter de leur sagesse ? Certainement pas moi. C'est comme cela doit être, car Durbin n'a pas d'amis en dehors des récifs et des sables.

Borric donna une petite tape sur l'épaule de Salman et retourna s'asseoir à l'arrière du chariot. Sur les quatre esclaves malades, il était celui qui guérissait le plus vite, car il était aussi le plus jeune et plus robuste. Aucun des trois autres, de vieux fermiers, n'avait montré l'envie de guérir rapidement. *Le désespoir vous dépouille de votre force plus vite que la maladie*, se dit Borric.

Il but un peu d'eau et s'émerveilla lorsqu'un soupçon de brise océane traversa le chariot. Ils suivaient la route qui menait aux portes de la cité. Amos Trask, l'un des conseillers de son père et l'homme qui

avait appris aux jumeaux à naviguer, avait été un pirate du temps de sa jeunesse, écumant les Cités libres, Queg et le royaume sous le nom de capitaine Trenchard, le Poignard de la Mer. Il était alors un membre réputé des capitaines de la côte. Pourtant, bien qu'il ait raconté de nombreuses histoires d'aventures en haute mer, il n'avait presque pas parlé de la politique des capitaines. Malgré tout, quelqu'un se souviendrait peut-être du capitaine Trenchard, ce qui pourrait être très utile pour Borric.

Le prince avait décidé de continuer à dissimuler son identité. Il était certain que les marchands d'esclaves enverraient des demandes de rançon à son père, mais il préférait éviter les tensions internationales qui ne manqueraient pas de se créer si les choses en arrivaient là. Au contraire, il préférait patienter quelques jours dans les enclos aux esclaves, le temps de retrouver des forces, et prendre la fuite. Certes, le désert était une barrière infranchissable, mais n'importe quel petit bateau dans le port lui permettrait de retrouver la liberté. Il lui faudrait naviguer sur près de huit cents kilomètres contre des vents dominants pour atteindre Finisterre, la cité où régnait le père du baron Locklear, mais c'était faisable. Borric envisageait tout cela avec la confiance d'un jeune homme qui, à dix-neuf ans, ne savait pas encore ce que voulait dire le mot « défaite ». Sa captivité n'était qu'un simple revers de fortune, rien de plus.

Les enclos étaient recouverts d'un toit de bardeaux qui reposait sur de hautes poutres afin de protéger les esclaves de la chaleur de midi et des tempêtes soudaines en provenance de la Triste Mer. Les côtés se composaient de traverses et de lamelles à claire-voie pour que les gardes puissent observer les prisonniers. Un homme en bonne santé n'aurait eu aucun mal à escalader la clôture haute de trois mètres, mais le temps d'atteindre le sommet et de se glisser entre la clôture et les traverses qui supportaient le toit un mètre plus haut, il aurait trouvé les gardes en bas à l'attendre.

Borric réfléchit à la situation désespérée dans laquelle il se trouvait. Il serait bientôt vendu ; son nouveau maître se montrerait peut-être moins vigilant que les gardes, mais il risquait aussi d'être encore plus strict. La logique voulait que le prince s'échappât tant qu'il était retenu près de la mer. Son nouveau propriétaire serait peut-être un marchand de Queg, un voyageur originaire des Cités libres ou un noble du royaume. Pire encore, il l'emmènerait peut-être au fin fond de l'empire. Borric n'était pas assez optimiste pour laisser le destin décider à sa place.

Il avait un plan. La seule difficulté consistait à obtenir l'aide des autres prisonniers. S'ils pouvaient divertir les gardes suffisamment longtemps, alors le prince pourrait escalader la clôture et s'enfoncer au cœur de la cité. Il secoua la tête. Il comprit qu'en matière de plans,

il n'avait pas grand-chose.

— *Pssst !*

Borric se retourna pour voir d'où provenait ce son étrange. Comme il ne voyait rien, il se replia de nouveau sur lui-même pour essayer d'améliorer son plan.

— *Pssst !* Par ici, jeune noble.

Borric regarda de nouveau à travers les barreaux de l'enclos, mais cette fois en baissant les yeux. Au milieu des rares ombres se tenait une silhouette toute menue.

Un garçon, qui n'avait pas plus de onze ou douze ans, lui sourit depuis l'abri de fortune qu'il avait trouvé sous les poutres qui soutenaient le toit. S'il ne bougeait que d'un pouce dans l'une ou l'autre direction, il se ferait certainement remarquer par les gardes.

Borric jeta un coup d'œil aux alentours et vit que les gardes discutaient dans un coin.

— Quoi ? demanda-t-il dans un murmure.

— Si vous pouviez ne serait-ce que détourner l'attention des gardes pendant un instant, noble seigneur, je vous en serais éternellement redevable, répondit le gamin sur le même ton.

— Pourquoi ? voulut savoir Borric.

— Je n'ai besoin que d'un moment de distraction, messire.

N'y voyant aucun mal, à part peut-être le fait de recevoir un coup pour son insolence, Borric acquiesça. Il se déplaça vers l'endroit où se tenaient les gardes, en criant :

— Hé ! Quand est-ce qu'on mange ?

Les deux gardes clignèrent des yeux, surpris, puis l'un d'entre eux poussa un rugissement furieux. Il enfonça la hampe de sa lance entre les barreaux de la clôture. Borric dut faire un saut de côté pour éviter le coup.

— Désolé d'avoir demandé, dit-il.

Riant sous cape, il fit bouger ses épaules sous la chemise de tissu grossier qu'ils lui avaient donnée et résista à l'envie de se gratter. Ses coups de soleil étaient en voie de guérison après avoir été pansés durant les trois derniers jours, mais sa peau s'était mise à peler et le démangeait, ce qui le mettait au supplice. Les prochaines enchères n'auraient pas lieu avant plus d'une semaine et il savait qu'il monterait sur l'estrade. Il recouvrait rapidement ses forces.

Il sentit qu'on tirait sur sa manche. Il se retourna et s'aperçut que le garçon se trouvait derrière lui.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Le gamin lui jeta un regard interrogateur.

— Que voulez-vous dire, messire ?

— Je croyais que tu essayais de t'échapper des enclos, répondit Borric dans un chuchotement rauque.

Le gamin se mit à rire.

— Non, noble jeune seigneur. J'avais besoin de la distraction que vous m'avez si généreusement fournie pour pouvoir entrer dans l'enclos.

Borric leva les yeux au ciel.

— Deux cents prisonniers qui rêvent sans cesse de s'échapper, et il faut que je tombe sur le seul type assez fou pour vouloir s'introduire ici. Pourquoi moi ?

Le gamin leva les yeux vers l'endroit que regardait Borric et demanda :

— À quel dieu messire s'adresse-t-il ?

— Tous. Maintenant, dis-moi, que se passe-t-il ?

Le gamin prit Borric par le coude et l'attira au centre de l'enclos, là où ils attireraient le moins l'attention des gardes.

— C'est une affaire quelque peu complexe, messire.

— Et pourquoi m'appelles-tu messire ?

Le visage du garçon se fendit en un large sourire. Borric le regarda de plus près. Des joues rondes brûlées par le soleil dominaient un visage à la peau brune. Ce qu'il voyait des yeux du gamin, réduits à de minces fentes lorsqu'il souriait ainsi, laissaient penser qu'ils étaient sombres au point d'être noirs. Sous une capuche trop grande de plusieurs tailles, sa tignasse noire, rêche et mal taillée, tombait à différentes longueurs.

Il esquissa une courte révérence.

— Tous les hommes sont au-dessus d'un être aussi inférieur que moi, messire, et méritent le respect. Même ces gardes, qui ne sont pourtant que des chiens.

Borric ne put s'empêcher de sourire au garnement.

— Très bien, alors dis-moi pourquoi toi seul parmi les hommes sains d'esprit, voudrais rejoindre cette misérable compagnie ?

Le gamin s'assit à même le sol et fit signe à Borric de faire de même.

— Je m'appelle Suli Abul, jeune seigneur. Je suis mendiant de métier. J'encours également, j'ai honte de l'admettre, une punition de la part des Trois. Vous avez entendu parler des Trois ?

Borric hocha la tête.

— Alors vous savez que grande est leur colère et longue leur portée. J'ai vu un vieux marchand qui s'était arrêté pour dormir au soleil de midi. De sa bourse déchirée étaient tombées quelques pièces. Si j'avais attendu qu'il se réveille et pris le risque que ses pièces ne lui manquent pas, alors je n'aurais eu qu'à les ramasser sur le sol et personne n'aurait rien trouvé à redire. Mais je n'ai pas fait confiance aux dieux pour l'empêcher de remarquer sa perte et j'ai cherché à ramasser les pièces pendant qu'il dormait. Ainsi que l'avait décidé la

dame de la Chance, il se réveilla bien sûr au plus mauvais moment et cria « au voleur ! » à tous ceux qui se trouvaient à proximité. Quelqu'un qui me connaissait ajouta mon nom à ce cri et je fus poursuivi. Maintenant, les Trois me recherchent pour me punir. Quel meilleur endroit où me cacher que parmi ceux qui sont déjà condamnés à l'esclavage ?

Borric garda le silence un moment, ne sachant que répondre à ça. Puis il secoua la tête, songeur, et demanda :

— Dis-moi, que feras-tu dans neuf jours lorsque nous serons vendus ?

Le gamin répondit dans un éclat de rire :

— D'ici là, gentil seigneur, je serai déjà loin.

— Et où iras-tu ? demanda le prince en plissant les yeux.

— Je retournerai dans la cité, jeune seigneur. Car mes péchés sont modestes et les Trois ont beaucoup à faire. Une question de grande importance est débattue en ce moment même au palais du Gouverneur, en tout cas c'est ce que prétendent les rumeurs dans la rue. De nombreux officiels, membres des Trois, et des émissaires impériaux vont et viennent. Dans tous les cas, après quelques jours, ceux qui me cherchent s'occuperont d'autres affaires et je pourrai reprendre mon métier en toute tranquillité.

Borric secoua la tête.

— Peux-tu sortir aussi facilement que tu es entré ?

Le gamin haussa les épaules.

— Peut-être. Rien n'est jamais sûr dans la vie. J'espère en être capable. Si je ne le suis pas, ce sera par la volonté des dieux.

Borric attrapa la chemise du jeune mendiant et l'attira à lui.

— Dans ce cas, mon ami le philosophe, nous allons passer un marché, chuchota le prince. Moi je t'ai aidé à entrer et toi, tu vas m'aider à sortir.

Le visage tanné du garçon pâlit.

— Maître, dit-il entre ses dents, vous êtes aussi adroit que moi et à nous deux nous pourrions trouver un moyen de se libérer de cette prison, mais vous avez la taille d'un puissant guerrier et ces menottes à vos poignets entravent vos mouvements.

— As-tu les moyens de me les enlever ?

— Comment le pourrais-je ? demanda le gamin effrayé.

— Tu ne sais pas ? Quel genre de voleur es-tu ?

Le gamin secoua la tête en signe de dénégation.

— Un piètre voleur, maître, s'il me faut dire la vérité. Il faut atteindre les sommets de la stupidité pour choisir de voler à Durbin, c'est pourquoi je suis aussi un voleur stupide. Mes talents se situent tout en bas de l'échelle, je ne vole que des choses de moindre importance. Sur l'âme de ma mère, je vous le jure, maître !

Aujourd'hui c'était mon premier essai.

Borric secoua la tête en disant :

— Exactement ce dont j'avais besoin – un voleur incompetent. Je pourrais me libérer moi-même si j'avais un crochet.

Il prit une inspiration et s'efforça de se calmer pour ne pas effrayer davantage le petit voleur.

— J'ai besoin d'un fil de fer rigide, de cette longueur. Un clou effilé pourrait faire l'affaire.

Il montra au gamin en écartant le pouce et l'index de cinq centimètres. La chaîne des menottes rendait le geste difficile.

— Je peux vous trouver ça, maître.

— Bien, fit Borric en renvoyant le garçon.

Aussitôt, le petit mendiant se détourna comme pour s'enfuir, mais le prince avait prévu cette réaction et lui fit un croche-pied pour le faire trébucher. Avant qu'il ait le temps de se relever, le prince le tenait par l'épaule de sa tunique.

— Si tu fais un esclandre..., menaça Borric en désignant d'un geste de la tête les gardes qui se tenaient à faible distance. Je sais ce que tu t'apprêtes à faire, gamin. Ne cherche pas à m'échapper. Si je dois être vendu aux enchères dans une semaine, je ferai en sorte de ne pas être le seul. Donne-moi encore une seule excuse et je te dénonce aux gardes. Compris ?

— Oui, maître ! chuchota le mendiant, complètement terrorisé à présent.

— Je te connais, gamin, ajouta Borric. J'ai eu pour professeur quelqu'un qui était pour toi ce que tu es pour les puces qui vivent dans ta chemise. Tu me crois ?

Suli fit signe que oui, ne faisant pas confiance à sa voix.

— Si tu cherches à me trahir ou à me laisser, je ferai en sorte de ne pas monter tout seul sur l'estrade. Nous sommes dans la même galère, tu comprends ça ?

Le gamin acquiesça. Cette fois, Borric vit qu'il n'essayait pas de retrouver sa liberté mais de montrer au prince qu'il le croyait capable de le dénoncer aux gardes s'il essayait de l'abandonner. Borric le relâcha et le gamin tomba durement sur le sol. Cette fois, il n'essaya pas de s'enfuir et se contenta de rester assis sur le sol de terre battue, avec sur le visage une expression de peur mêlée de désespoir.

— Ô Père des Miséricordes, je te prie de pardonner ma bêtise. Pourquoi, oh pourquoi, me fais-tu partager le sort de ce seigneur dément ?

Borric s'appuya sur un genou.

— Peux-tu me trouver ce fil de fer, ou était-ce juste un mensonge ?

Le gamin secoua la tête.

— Je peux le trouver.

Il se leva et fit signe à Borric de le suivre. Il se dirigea vers la clôture à laquelle il tourna le dos pour que les gardes ne voient pas son visage s'ils regardaient dans sa direction. Puis il montra les planches du doigt en disant :

— Certaines sont tordues. Cherchez ce dont vous avez besoin.

Borric tourna lui aussi le dos à la clôture mais l'étudia du coin de l'œil. Trois planches plus bas, le bois s'était voilé, courbant légèrement la clôture vers l'extérieur et faisant ressortir un clou. Le prince s'appuya contre cette planche et sentit la tête du clou s'enfoncer dans son épaule.

Borric se retourna brusquement et poussa le garçon contre la planche. Il s'y appuya tandis que le prince, d'un seul geste, coinçait le rebord en métal d'une de ses menottes derrière la tête du clou.

— Maintenant, prie pour que je ne le torde pas, murmura-t-il.

Puis il tira d'un grand coup sec et libéra le clou. Il se baissa pour le ramasser et s'empessa de dissimuler son trophée à la vue des autres. Il jeta un coup d'œil autour de lui et s'aperçut avec soulagement que personne n'avait remarqué son comportement étrange.

Très vite, il retira l'une puis l'autre menotte. Il se massa rapidement les poignets, irrités par le frottement du métal, puis remit les bracelets en place.

— Que faites-vous ? lui demanda le jeune mendiant.

— Si les gardes me voyaient les mains libres, ils viendraient poser des questions. Je voulais juste voir si ça allait être difficile de les enlever. Visiblement, ça n'a rien de compliqué.

— Où un fils de la noblesse tel que vous a-t-il appris une chose pareille ? demanda Suli.

Borric sourit.

— L'un de mes professeurs a eu... une enfance haute en couleur. Ses leçons n'étaient pas toujours fondées sur l'enseignement que l'on donne habituellement aux – il faillit dire « princes » mais se corrigea au dernier moment – fils de la noblesse.

— Ah ! s'exclama le garçon. Donc vous êtes de noble naissance. C'est bien ce que je pensais, vu la façon dont vous vous exprimez.

— Comment ça ? demanda Borric.

— Vous parlez comme un homme du peuple, très noble seigneur. Mais votre accent est celui d'un homme de haute naissance, peut-être même d'origine royale.

Cela fit réfléchir Borric.

— Il va nous falloir changer ça. Si nous sommes obligés de nous cacher dans la cité pendant quelque temps, je dois pouvoir me faire passer pour un homme du peuple.

Le gamin s'assit.

— Je peux vous apprendre.

Baissant les yeux, il vit les menottes et demanda :

— Pourquoi vous obligent-ils à porter cela, fils d'un très noble père ?

— Ils croient que je suis un magicien.

Le gamin écarquilla les yeux.

— Dans ce cas pourquoi ne pas vous avoir mis à mort ? Les magiciens sont très difficiles à emprisonner. Même les moins talentueux peuvent infliger furoncles et verrues à ceux qui leur déplaisent.

Borric sourit.

— Je les ai presque convaincus que je ne suis qu'un pauvre précepteur.

— Alors pourquoi ne pas vous avoir enlevé vos chaînes ?

— Je les ai presque convaincus, mais pas tout à fait.

Le gamin sourit à son tour.

— Où irons-nous, maître ?

— Au port. J'ai l'intention de voler un petit bateau et de faire voile vers le royaume.

Le gamin hocha la tête pour marquer son approbation.

— C'est un bon plan. Je serai votre serviteur, jeune seigneur, et votre père me récompensera généreusement pour avoir aidé son fils à s'échapper de l'ancre maléfique de meurtriers à l'âme bien noire.

Borric ne put s'empêcher de rire.

— Tu as toi-même tendance à tourner joliment tes phrases, tu ne trouves pas ?

Le visage du garçon s'éclaira.

— Il faut savoir utiliser de bons mots si l'on veut gagner sa vie en tant que mendiant, glorieux seigneur. Se contenter de demander l'aumône ne rapporte que gifles et coups de pied ; c'est ainsi que réagissent les passants, sauf si on tombe sur le plus généreux des hommes. Mais les menacer à l'aide de malédictions très élaborées, voilà ce qui rapporte.

« Si je dis : « Que la beauté de ta femme se transforme en laideur », quel marchand prendrait la peine de ralentir en passant devant moi ? Mais si au contraire je m'exclame : « Puisse ta maîtresse se transformer pour ressembler à ta femme ! Et puisse-t-il arriver la même chose à tes filles ! », alors il me donne beaucoup de pièces pour que je retire ma malédiction, de peur que ses filles en grandissant ressemblent à sa femme et qu'il ne puisse pas leur trouver de mari, de peur aussi que sa maîtresse commence à ressembler à sa femme et qu'il n'y trouve plus son plaisir.

Borric, sincèrement amusé, eut un grand sourire.

— As-tu donc de si grands pouvoirs que les hommes redoutent tes malédictions à ce point ?

Le gamin se mit à rire.

— Qui pourrait le dire ? Mais quel homme ne donnerait pas quelques piécettes plutôt que de courir le risque que la malédiction se réalise ?

Borric s'assit à son tour.

— Je partagerai mes repas avec toi, car ils ne donnent qu'une part de pain et de ragoût par esclave. Mais je dois m'évader de cet endroit avant qu'ils fassent le dernier décompte des esclaves pour les enchères.

— Mais alors, ils donneront l'alerte et partiront à votre recherche.

Le prince sourit.

— C'est bien ce que je veux qu'ils fassent.

*

Borric mangea sa part du dîner et tendit l'assiette au jeune garçon. Suli engloutit la nourriture et lécha l'assiette en fer-blanc pour ne pas en perdre une miette.

Ils partageaient la ration de Borric depuis sept jours et bien qu'ils aient encore faim, c'était suffisant pour deux. Les marchands d'esclaves donnaient de généreuses rations à ceux qui seraient bientôt présentés aux enchères. Ils n'allaient pas risquer de faire baisser le prix d'un esclave lorsque quelques repas suffisaient à venir à bout des cercles noirs sous les yeux, des joues creuses et des corps amaigris.

Les autres prisonniers avaient peut-être remarqué la façon peu banale dont le gamin les avait rejoints dans l'enclos, mais personne ne fit de commentaires. Les esclaves étaient calmes, chacun perdu dans ses pensées, et n'essayaient pas vraiment de discuter entre eux. Pourquoi s'embêter à nouer amitié avec des personnes qu'ils ne reverraient probablement jamais ?

Chuchotant pour que personne ne puisse l'entendre, Borric dit :

— Nous devons nous enfuir avant que les gardes nous comptent demain matin.

Le gamin hocha la tête en signe d'assentiment, avant d'avouer :

— Je ne comprends pas.

Depuis sept jours, il se cachait derrière les esclaves réunis dans l'enclos, se faisant tout petit pour que les gardes qui comptaient le nombre de têtes ne l'incluent pas dans leur calcul. On l'avait peut-être vu une ou deux fois, mais les gardes ne prenaient pas la peine de vérifier leur compte quand ils avaient une tête en trop, se contentant de penser qu'ils avaient mal compté. Si au contraire une tête avait manqué à l'appel, ils auraient recommencé.

— J'ai besoin que leurs recherches soient aussi désordonnées que possible. Mais je veux aussi que les gardes soient présents aux enchères le lendemain. Tu comprends ?

Le jeune garçon n'essaya pas de lui faire croire qu'il avait compris.

— Non, maître.

Borric avait mis à profit la semaine qui venait de s'écouler pour soutirer au gamin la moindre information sur la cité et sur les environs immédiats de la guilde des esclavagistes.

— Au-delà de cette clôture se trouve la route qui mène au port, dit le prince.

— Suli acquiesça pour lui montrer qu'il ne se trompait pas. En l'espace de quelques minutes, des dizaines de gardes se précipiteront dans cette rue pour nous trouver avant qu'on puisse voler un bateau et s'enfuir vers Queg ou ailleurs, pas vrai ?

Suli acquiesça. C'était l'hypothèse la plus logique.

— Aucun être sensé ne se risquerait dans le désert, pas vrai ?

— Certainement.

— Donc nous nous dirigerons vers le désert.

— Maître ! Nous allons mourir !

— Je n'ai pas dit que nous irions dans le désert, rectifia Borric, juste que nous irions dans cette direction pour trouver un endroit où nous cacher.

— Mais où, maître ? On ne trouve que les maisons des riches et des puissants entre ici et le désert, et la caserne des soldats à la maison du gouverneur.

Borric sourit d'un air malicieux. Suli écarquilla les yeux.

— Oh, que les dieux nous préservent, maître, tu n'y penses pas...

— Bien sûr que si, répliqua le prince. C'est le seul endroit où ils n'iront pas chercher deux esclaves en fuite.

— Oh, gentil maître. Tu dois être en train de plaisanter pour tourmenter ton pauvre serviteur.

— Ne prends donc pas cet air penaud, Suli, rétorqua Borric en jetant un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne ne les regardait. C'est toi qui m'as donné cette idée.

— Moi, maître ? Je n'ai jamais dit de nous rendre au gouverneur.

— Non, mais si tu n'avais pas essayé de te cacher dans l'enclos pour échapper aux marchands d'esclaves, je n'y aurais jamais pensé.

Borric retira les menottes et fit signe au jeune garçon de se lever. À l'autre bout de l'enclos, les gardes jouaient aux osselets tandis que celui qui avait été désigné pour monter la garde somnolait. Borric leva le doigt en direction du toit et Suli hocha la tête. Il se dénuda, enlevant sa tunique et ne gardant que son pagne. Borric mit ses mains

en coupe. Suli plaça un pied dans les mains du prince qui le lança, plus qu'il ne le souleva, en direction des poutres qui soutenaient la toiture. Le jeune garçon se déplaça avec agilité le long des poutres, loin des gardes en train de jouer, vers celui qui somnolait.

Au moindre bruit, à la moindre hésitation, ils étaient perdus. Borric se surprit à retenir son souffle tandis que le petit mendiant atteignait l'extrémité de l'enclos. Alors, le prince escalada rapidement une partie de la clôture, et tendit la main pour attraper la tunique que le gamin avait nouée autour de la poutre. Se soulevant au-dessus de la clôture en deux tractions, il se laissa tomber près de l'endroit où le garde était étendu. Suli Abul se laissa glisser jusqu'à ce qu'il se retrouvât suspendu au-dessus du garde endormi.

Puis, dans un mouvement coordonné, le jeune garçon souleva le heaume en métal du garde tandis que Borric abattait les menottes. Le fer l'atteignit sur le côté du crâne et rendit un bruit sourd ; l'homme s'écroula.

Sans attendre pour s'assurer que personne ne les avait vus – si les gardes les avaient vus faire, ils n'auraient plus qu'à abandonner –, Borric bondit et attrapa la tunique.

Il se hissa à côté du gamin et attendit une seconde pour pouvoir reprendre son souffle, puis fit signe de continuer. Suli se déplaça à nouveau en silence, ramassé sur lui-même, le long de la poutre qui courait sur toute la longueur du toit. Borric le suivit, même si sa taille l'obligeait à se déplacer sur les mains et les genoux, rampant derrière la silhouette menue du jeune garçon.

Ils passèrent au-dessus des gardes qui jouaient toujours et rentrèrent dans la pénombre. À l'autre bout de l'ensemble des bâtiments, ils se laissèrent tomber au sommet du dernier enclos, puis bondirent jusqu'au mur extérieur. Ils tombèrent plus qu'ils ne sautèrent et se relevèrent dès qu'ils eurent touché le sol. Puis ils disparurent dans la nuit, courant comme si la garnison tout entière de Durbin était à leurs trousses. Ils se dirigèrent droit vers la maison du gouverneur.

Le plan de Borric marcha aussi bien qu'il l'avait pensé. Le plus grand désordre régnait dans la maison du gouverneur, très animée, où de nombreuses personnes vaquaient à leurs occupations. Deux esclaves anonymes qui traversaient la cour pour se rendre aux cuisines n'attirèrent pas l'attention.

Dix minutes plus tard, l'alerte avait été donnée et la plupart des hommes du guet parcouraient les rues en criant qu'un esclave s'était échappé. Au même moment, Borric et Suli dénichèrent dans l'aile des invités un grenier qui leur parut accueillant. Il était vide et n'avait pas été utilisé depuis des années, à en juger par la couche de poussière qui

recouvrait le sol.

— Tu es sûrement magicien, seigneur, chuchota Suli. Peut-être pas cette sorte de magiciens auxquels pensaient les gardes, mais magicien quand même. Personne ne pensera à fouiller la maison du gouverneur.

Borric hocha la tête. Il leva l'index pour lui demander de garder le silence, puis s'allongea comme pour dormir.

Le gamin, très excité, put à peine en croire ses yeux lorsque le jeune homme sombra dans un sommeil agité. Suli était trop tendu, trop excité – et trop effrayé – pour essayer de dormir. Il jeta un coup d'œil par la lucarne qu'ils avaient utilisée pour entrer dans le grenier. De là, il disposait d'une bonne vue sur une partie de la cour du gouverneur et sur l'autre aile de la maison.

Après avoir observé les rares allées et venues des gens de la maisonnée, le mendiant se retourna pour inspecter le reste du grenier. Il pouvait s'y tenir debout facilement, alors que Borric avait été obligé de se courber. Il se déplaça avec précaution le long des poutres du toit, de peur qu'une personne qui viendrait à passer sous le grenier l'entende bouger.

À l'autre bout de la pièce, il trouva une trappe. Il y colla son oreille mais n'entendit aucun son. Il attendit longtemps, ou ce qui lui parut être longtemps, avant de soulever légèrement la trappe. La pièce qui se trouvait en dessous était vide et plongée dans la pénombre. Le jeune garçon déplaça la trappe avec précaution, essayant de ne pas faire tomber de poussière dans la pièce du dessous. Puis il passa la tête dans l'ouverture.

Il faillit crier lorsqu'en tournant la tête, il se retrouva nez à nez avec un autre visage. Puis sa vision s'ajusta à l'obscurité et il comprit qu'il ne s'agissait que d'une statue, grandeur nature et taillée dans le marbre, comme celles que l'on importait de Queg.

Suli posa la main sur la tête de la statue et se laissa glisser dans la pièce. Un coup d'œil suffit à le convaincre que l'endroit servait de réserve. Dans un coin, sous quelques rouleaux de tissus, il trouva un couteau de cuisine émoussé. Une arme de fortune valait mieux que pas d'arme du tout, se dit-il en coinçant le couteau dans sa tunique.

Se déplaçant aussi discrètement que possible, Suli examina l'unique porte de la pièce. Il actionna la poignée et s'aperçut que la porte n'était pas verrouillée. Il l'entrouvrit et risqua un coup d'œil à l'extérieur. La pièce donnait sur un couloir désert et obscur.

Il se glissa dans le couloir, prudemment, et le parcourut lentement jusqu'à l'endroit où il rejoignait un autre couloir, tout aussi obscur. Après avoir écouté quelques instants, Suli acquit la certitude que personne n'utilisait cette partie de la maison du gouverneur, qui était immense. Le jeune mendiant continua sa visite, plus rapidement

cette fois, et ouvrit des portes au hasard, pour s'apercevoir que toutes les pièces étaient abandonnées. La plupart étaient vides, mais quelques-unes abritaient des meubles recouverts de draps en toile.

Le gamin se gratta le bras et jeta un coup d'œil autour de lui. Il n'y avait rien à chaparder. Il décida de retourner dans le grenier pour essayer de prendre un peu de repos.

Puis il remarqua un faible rai de lumière à l'autre bout du couloir qu'il s'apprêtait à quitter. Au même moment, une voix étouffée par la distance mais chargée de colère brisa le silence.

La prudence et la curiosité se livrèrent un combat acharné dans l'esprit de Suli. La curiosité l'emporta. Le jeune garçon remonta furtivement le couloir et trouva une porte à travers laquelle on pouvait entendre deux voix étouffées. Suli colla son oreille contre le panneau de bois et entendit un homme crier :

— ... Imbéciles ! Si nous avions su ça avant, nous aurions pu nous préparer.

Une deuxième voix, plus calme, lui répondit :

— C'est le hasard. Personne n'a compris ce que cet idiot de Reese voulait dire quand il a rapporté le message de Lafe. Il disait qu'une caravane princière gardée par peu de soldats était bonne à être pillée.

— Pas « princière », répliqua la première voix, voilant à peine sa colère. « La caravane des princes. » C'est ça qu'il voulait dire.

— Et le prisonnier qui s'est échappé ce soir est le prince ?

— Borric, oui. Ou alors la déesse de la Chance s'amuse avec nous plus que je n'ose l'imaginer. Il était le seul esclave roux que nous avons pris.

— Le seigneur Feu sera mécontent d'apprendre qu'il est en vie, reprit celle des voix qui était la plus calme. Tant qu'on croit que Borric est mort, il a rempli sa mission, mais si jamais un prince des Isles bien vivant parvenait à rentrer chez lui...

— Alors vous devez vous assurer qu'il n'en fera rien et que son frère mourra aussi, pour faire bonne mesure.

Suli essaya de jeter un coup d'œil dans l'entrebâillement de la porte, en vain, et regarda à travers le trou de la serrure. Il ne vit tout d'abord que le dos d'un homme et la main d'un autre, posée sur un bureau. Puis l'homme à qui appartenait cette main se pencha en avant ; Suli reconnut le visage du gouverneur de Durbin. C'était à lui qu'appartenait la voix pleine de colère.

— Personne en dehors de cette pièce ne doit savoir que l'esclave en fuite est le prince Borric. On ne doit pas lui permettre de se faire connaître de quiconque. Faites circuler la rumeur qu'il a tué un garde en s'échappant et donnez l'ordre de l'abattre sur-le-champ lorsqu'il aura été capturé.

L'homme à la voix calme bougea et bloqua le champ de vision de

Suli. Le mendiant se redressa, terrorisé à l'idée que la porte était sur le point de s'ouvrir, mais la voix reprit :

— Un tel ordre ne plaira pas aux marchands d'esclaves. Ils voudront une exécution publique, sûrement la mort dans la cage, pour montrer aux autres ce qu'il en coûte de s'échapper.

— Je me charge d'apaiser la guilde, répondit le gouverneur. Mais on ne peut pas se permettre de laisser le fugitif parler à quiconque. Si jamais quelqu'un découvrirait que nous sommes mêlés à ça... (Il n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée.) Je veux aussi que l'on réduise Lafe et Reese au silence.

Suli s'éloigna de la porte. Borric, se dit-il à lui-même. Ainsi son nouveau maître n'était autre que le prince Borric, de la maison conDoin, le fils du prince de Kronдор.

Jamais auparavant le garçon n'avait ressenti la peur qu'il connut à cet instant. Il venait de se jeter au beau milieu d'une partie de tigres et de dragons. Les larmes ruisselaient sur son visage tandis qu'il regagnait précipitamment le grenier, bouleversé mais suffisamment sensé encore pour refermer silencieusement la porte quand il traversa la pièce qui servait de réserve.

Il utilisa la statue de Queg pour grimper dans le grenier et referma la trappe avec précaution. Puis il se précipita vers l'endroit où dormait le prince. Doucement, il chuchota à son oreille :

— Borric ?

Le jeune homme se réveilla aussitôt et demanda :

— Quoi ?

Le visage baigné de larmes, Suli chuchota :

— Oh, magnifique seigneur, de grâce, ils savent qui tu es et ont envoyé tous leurs soldats à ta recherche. Ils cherchent à te tuer avant que les autres découvrent ton identité.

Borric cligna des yeux et agrippa les épaules du jeune garçon.

— Qui est au courant pour moi ?

— Le gouverneur et une autre personne. Je n'ai pas pu voir son visage. Cette aile est reliée à la pièce où le gouverneur tient conseil. Ils parlent d'un esclave aux cheveux roux qui s'est échappé cette nuit et ils parlent du prince des Isles. Tu es les deux.

Borric jura doucement.

— Cela ne change rien.

— Cela change tout, gentil maître, s'écria Suli. Ils ne s'arrêteront pas de te chercher au bout d'une journée et continueront à te traquer aussi longtemps qu'il le faut. Et ils me tueront à cause de ce que je sais.

Borric relâcha le gamin effrayé et ravala sa propre peur.

— Dans ce cas, il va falloir nous montrer plus intelligents qu'eux, n'est-ce pas ?

La question sonna creux à ses propres oreilles, car, pour dire la vérité, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait faire.

LA FUITE

Le jeune garçon fit « non » de la tête.

— Si, répéta Borric.

De nouveau, Suli secoua la tête. Il était resté pratiquement muet depuis qu'il avait regagné le grenier. Il chuchota d'une voix rauque :

— Si j'y retourne, ils me tueront, mon prince.

Borric se pencha et prit le garçon par les épaules, fermement. Il tenta de prendre un ton aussi menaçant que possible tout en chuchotant :

— Si tu n'y vas pas, c'est moi qui te tue.

Il devait être convaincant, car une lueur de terreur apparut dans les yeux du gamin.

Le débat portait sur le refus du jeune garçon de retourner écouter à la porte des appartements du gouverneur. Borric lui avait expliqué que plus ils possédaient d'informations, plus ils auraient de chances de survivre. Mais Suli, terrifié, ne comprenait visiblement pas cette théorie.

Il avait été choqué de découvrir que le prisonnier qui s'était échappé était un prince de sang royal, originaire d'un royaume voisin ; cette découverte avait même provoqué chez lui une réaction à la limite de la démence. Puis, le temps de retourner au grenier, il avait compris que tous les puissants de Durbin allaient se mettre à la recherche du prince avec une seule idée en tête : le tuer ! Cette fois, il avait bien failli franchir la limite de l'hystérie. Puis il s'était brutalement rendu compte que toute personne découverte en compagnie du prince subirait le même sort afin de s'assurer de son silence. Cette fois, la folie lui était apparue comme un gouffre profond au-dessus duquel il était suspendu, les pieds battant l'air, tandis qu'il se raccrochait de toutes ses forces au peu de lucidité qui lui restait. Assis, il pleurait en silence. Seule sa peur d'être découvert le retenait de crier comme un chat qu'on égorge.

Borric comprit enfin que l'enfant n'avait plus tous ses esprits. Dégoûté, il secoua la tête en disant :

— Très bien. Tu restes ici et moi j'y vais. Quel est le chemin pour y aller ?

À la pensée de ce grand guerrier renversant des statues, se cognant dans les meubles et faisant assez de bruit pour réveiller la cité tout entière, Suli eut l'impression de recevoir une douche froide. C'était un choix plus terrifiant encore que de risquer de nouveau de se faire capturer. Tremblant, le jeune garçon ravala sa peur et dit :

— Non, mon bon maître, c'est moi qui irai.

Il laissa passer un moment, le temps de se reprendre, puis ajouta :

— Reste tranquille. Je vais aller écouter leur conversation.

Puisque sa décision était prise, le jeune garçon agit sans l'ombre d'une hésitation et se dirigea vers la trappe. Il la souleva et se glissa silencieusement dans l'ouverture. Borric se dit que malgré tout, le gamin faisait preuve d'un certain courage, car il faisait le nécessaire sans tenir compte de sa peur.

Le temps s'écoula lentement pour Borric. Au bout de ce qui lui parut être une heure, il commença à s'inquiéter. Et si le gamin s'était fait prendre ? Et si ce n'était pas un petit mendiant au visage rond, mais un guerrier armé jusqu'aux dents ou un assassin qui surgissait de la trappe ?

Borric ramassa le couteau de cuisine émoussé et le serra dans sa main. Ce n'était qu'un maigre réconfort.

Les minutes passèrent et Borric resta seul à écouter les battements de son cœur. Quelqu'un voulait sa mort. Il le savait depuis ce match de football à Krondor. Ce quelqu'un se faisait appeler « seigneur Feu ». C'était un nom ridicule, mais destiné à masquer l'identité de celui qui avait donné l'ordre de tuer le fils du prince de Krondor. Le gouverneur de Durbin faisait partie du complot, ainsi qu'un homme en manteau noir, lequel était probablement un messenger du seigneur Feu. Borric avait mal à la tête à cause de l'angoisse, de la fatigue, de la faim et du contrecoup de son périple dans le désert. Mais il se força à se concentrer. Le fait que le gouverneur d'une cité impériale, fût-elle un trou à rats comme Durbin, soit impliqué dans un tel complot signifiait deux choses : la personne qui voulait entraîner l'empire dans une guerre contre le royaume était suffisamment haut placée pour influencer de nombreuses autres personnes de haut rang, et le complot s'étendait sur une vaste distance car, au sein de l'empire, peu d'endroits étaient aussi éloignés de la capitale que Durbin.

La trappe s'ouvrit et Borric se tendit, levant son arme de fortune.

— Maître ! chuchota une voix familière.

Suli était revenu. Même dans l'obscurité, Borric arrivait à percevoir son excitation.

— Qu'y a-t-il ?

Le jeune garçon s'accroupit près du prince, afin de pouvoir lui annoncer les nouvelles dans un murmure.

— Ton évasion a provoqué une grande consternation dans la cité.

La vente aux enchères de demain est annulée. Voilà un événement sans précédent. Tous les chariots et toutes les caravanes de marchandises doivent être fouillés. N'importe quel homme avec les cheveux roux doit être immédiatement arrêté, bâillonné pour qu'il ne puisse pas parler et amené au palais pour y être identifié.

— Ils veulent vraiment s'assurer que personne n'apprenne que je suis ici.

Borric devina presque le large sourire du gamin quand celui-ci répondit :

— Ce sera difficile, maître. La cité est dans un tel état de panique que quelqu'un, tôt ou tard, en découvrira la cause. Les capitaines de la côte ont accepté de sillonner les mers entre les récifs et Queg, d'ici à Krondor, pour retrouver l'esclave en fuite. Et tous les bâtiments de la cité vont être fouillés. En ce moment même, les recherches ont déjà commencé ! Je n'y comprends rien.

Borric haussa les épaules.

— Je ne comprends pas non plus. Comment ont-ils pu convaincre tant de gens de participer à ces recherches sans leur dire qui je suis...

Le prince se dirigea vers la poutre qui soutenait le toit. À travers un petit trou, il jeta un coup d'œil dans la cour.

— L'aube ne se lèvera pas avant cinq ou six heures. Nous devrions prendre un peu de repos.

— Maître ! protesta le gamin en murmurant entre ses dents. Comment peux-tu te reposer ? Nous devons fuir !

— C'est ce qu'ils s'attendent à nous voir faire, répondit doucement Borric. Ils cherchent un fugitif. Un homme seul. Un homme aux cheveux roux.

— C'est vrai, admit le jeune garçon.

— Alors nous allons attendre ici, voler quelque nourriture à la cuisine et attendre que les recherches prennent fin. Dans une maisonnée aussi grande que celle-ci, nous devrions pouvoir passer inaperçus pendant quelques jours.

Suli s'assit et laissa échapper un long soupir. Visiblement, il n'était pas content d'entendre ça, mais comme il n'avait rien de plus intelligent à proposer, il garda le silence.

Borric se réveilla essoufflé, le cœur battant dans la poitrine. Il faisait encore nuit. *Non*, rectifia-t-il en apercevant un rai de lumière filtrer sous le toit, *il ne fait encore nuit que dans le grenier.*

Il avait rêvé de l'époque où il jouait avec son frère, quand ils n'étaient encore que des enfants, dans ces prétendus passages secrets qu'empruntaient les serviteurs pour se déplacer sans être vus d'un appartement à l'autre. Les deux garçons s'étaient séparés et Borric s'était perdu. Il avait attendu un long moment, tout seul, avant que

son oncle Jimmy vienne le chercher. Ce souvenir fit sourire le prince. Erland avait été le plus bouleversé des deux.

Borric se leva pour observer ce qui se passait dans la cour à travers le trou dans la poutre. Il était sûr que son frère devait ressentir la même chose en ce moment.

— Erland doit me croire mort, marmonna le prince entre ses dents.

Puis il se rendit compte qu'il était seul. Le gamin, Suli, n'était plus là !

Borric chercha son couteau à tâtons dans la pénombre et le trouva là où il l'avait laissé. La présence de cette arme de fortune ne le soulagea que modérément. Il se demanda ce que le gamin pouvait bien manigancer. Peut-être espérait-il sauver sa vie en avouant où se cachait un certain esclave aux cheveux roux ?

Borric était dans un état proche de la panique. Si le gamin avait effectivement essayé de négocier sa propre survie, ils étaient morts, tous les deux. Le prince se força à rester calme et jeta un coup d'œil à travers la petite ouverture. Le soleil était presque levé et déjà la maisonnée s'activait. Les serviteurs allaient et venaient d'un pas pressé entre les dépendances, la cuisine et la maison proprement dite. Cependant, tout laissait à penser qu'il s'agissait de leurs activités matinales ordinaires. Aucun homme en armes n'était visible, et Borric n'entendit aucun cri.

Le prince recula et s'assit pour réfléchir. Le gamin n'était peut-être pas très éduqué, mais il n'était pas stupide. Il savait sans doute que sa propre vie ne vaudrait pas cher si on venait à découvrir sa relation avec l'esclave en fuite. Il se cachait sûrement dans une autre partie de la ville, ou avait peut-être même embarqué comme simple mousse à bord d'un navire quittant Durbin.

Borric avait toujours eu un solide appétit et sentit son estomac se nouer. Il n'avait jamais vraiment eu faim jusqu'ici et n'avait pas prêté attention à cette sensation. Il s'était senti trop mal sur la route de Durbin pour se dire qu'il avait faim ; ce n'était qu'un tourment de plus parmi beaucoup d'autres. Mais maintenant que son coup de soleil se transformait en hâle et qu'il avait presque recouvré toutes ses forces, il n'avait que trop conscience de son estomac vide. Il se demanda s'il pourrait se glisser à l'extérieur et profiter du remue-ménage matinal. Puis il se ravisa, préférant ne pas tenter le coup. Les esclaves aux cheveux roux mesurant près d'un mètre quatre-vingt-dix ne devaient pas être légion dans cette ville ; il serait probablement arrêté avant d'avoir pu approcher à cent pas de la cuisine. Comme si le sort avait décidé de s'acharner sur lui, une odeur familière vint effleurer ses narines, portée par la brise matinale. Dans les cuisines, on faisait cuire du lard et du jambon pour toute la maisonnée. Borric sentit l'eau lui

venir à la bouche et, l'espace d'une minute, resta assis là, malheureux, en pensant aux petits déjeuners composés de miel et de gâteaux, accompagnés d'œufs durs, de fruits à la crème, de tranches de jambon cuit et de pain frais et fumant, le tout arrosé de café.

— Ça ne sert à rien de rester là, se reprocha-t-il. Il s'obligea à délaisser le trou dans la poutre. Accroupi dans la pénombre, il tenta de maîtriser son esprit et d'oublier la faim qui le tourmentait. Il lui suffisait d'attendre que la nuit tombe ; alors il pourrait s'introduire dans la cuisine et piquer un peu de nourriture. Oui, il suffisait d'attendre.

Mais Borric découvrit qu'il n'aimait pas attendre, pas plus qu'il n'aimait avoir faim. Il s'allongeait un moment, puis se relevait et traversait la pièce pour jeter un coup d'œil à travers la fissure dans la poutre, se demandant combien de temps s'était écoulé. Une fois, il parvint même à somnoler quelque temps et fut déçu en découvrant – d'après la position des ombres, qui n'avait presque pas changé – qu'il ne s'était écoulé que quelques minutes alors qu'il espérait plutôt des heures. Il revint à l'endroit où il avait pris l'habitude de se reposer. Là le sol du grenier paraissait un peu moins inconfortable, mais c'était sûrement dû à son imagination plus qu'à une réelle différence. Il attendit. Il avait faim. Non, corrigea-t-il en son for intérieur. Il avait une faim de loup.

De nouveau, le temps s'écoula. De nouveau, il somnola. Puis, pour briser cette routine, il fit quelques exercices d'étirement qu'un guerrier hadati lui avait enseignés, ainsi qu'à Erland. Ces exercices étaient destinés à détendre et à tonifier les muscles lorsque l'on n'avait pas le temps de pratiquer l'escrime ou les autres disciplines utiles au combat. Il bougea d'un côté puis de l'autre, équilibrant tension et relaxation. A son grand étonnement, il découvrit que non seulement les exercices l'aidaient à ne plus penser à son estomac, mais qu'en plus ils lui permettaient de se sentir mieux, plus calme.

Pendant près de quatre heures, Borric resta assis près de son poste d'observation, épiant les allées et venues dans la cour du gouverneur. Plusieurs fois, des soldats, porteurs de messages, passèrent en courant dans son champ de vision. Le prince se mit à réfléchir. S'il restait caché dans ce grenier assez longtemps – en supposant qu'il puisse voler de la nourriture sans se faire prendre –, dans quelques jours ils supposeraient qu'il avait réussi à leur échapper, d'une façon ou d'une autre. À ce moment-là, il serait peut-être capable d'embarquer clandestinement à bord d'un bateau en partance.

Mais que ferait-il ensuite ? Il réfléchit à cet épineux problème. Même s'il trouvait un moyen de rentrer chez lui, cela ne servirait pas à grand-chose. Père se contenterait d'envoyer à Kesh ses cavaliers les plus rapides pour avertir Erland et lui conseiller d'être prudent. Mais

son frère ne pouvait sûrement pas se montrer plus prudent qu'il l'était déjà. Borric était sûr que depuis sa disparition, son oncle Jimmy supposait le pire et le croyait mort. Seul un assassin surdoué arriverait à passer devant le comte James sans se faire remarquer. Lorsqu'il était enfant, Jimmy était à juste titre considéré comme une légende à Krondor. Il était alors bien plus jeune que l'était Borric aujourd'hui, mais la guilde des Moqueurs le considérait déjà comme un adulte et comme un maître voleur. Ce n'était pas un mince exploit, se dit Borric.

— Non, ajouta-t-il à voix basse, je dois rejoindre Erland le plus vite possible. Je perdrais trop de temps en retournant d'abord à la maison.

Puis il se demanda s'il ne devrait pas essayer de retourner au port des Étoiles. Les magiciens étaient capables de prodiges étonnants et pourraient peut-être lui fournir un moyen plus rapide de se rendre à Kesh. Mais Jimmy avait dit que Pug devait quitter l'académie au lendemain de leur départ, ce qui signifiait qu'il était déjà parti. Les deux magiciens keshians à qui il avait transmis sa charge n'étaient pas, selon Borric, hommes à offrir généreusement leur aide. Tous deux lui paraissaient vraiment rébarbatifs. De plus, ils étaient originaires de Kesh. *Qui sait jusqu'où s'étend le complot du seigneur Feu ?* se demanda Borric.

Il sortit de sa rêverie et leva les yeux. La nuit tombait. Les serviteurs préparaient le repas du soir dans la cuisine et l'odeur de la viande en train de rôtir à la broche suffisait presque à le rendre fou.

— Plus que quelques heures, se dit-il. Détends-toi et laisse passer le temps... Ce ne sera plus très long. Dans quelques heures, les serviteurs seront couchés. Alors il sera temps de se glisser dehors et...

Brusquement la trappe se mit à bouger. Borric sentit son cœur s'affoler et leva le couteau pour se défendre. La trappe se souleva et une mince silhouette apparut dans l'ouverture.

— Maître ? demanda Suli Abul.

Soulagé, Borric faillit se mettre à rire.

— Je suis là.

Le gamin se précipita vers lui en disant :

— J'avais peur qu'on t'ait retrouvé, même si je me disais que tu étais assez intelligent pour rester caché ici et attendre mon retour.

— Où es-tu allé ? lui demanda Borric.

Suli portait un sac que le prince distinguait à peine dans la pénombre.

— Je me suis esquivé avant l'aube, maître, et comme tu dormais à poings fermés, j'ai choisi de ne pas te déranger. Ensuite, je suis allé dans différents endroits.

Il ouvrit son sac et en sortit une miche de pain. Borric en arracha un morceau et le mangea sans se faire prier. Puis le jeune garçon lui

tendit un morceau de fromage et une petite outre de vin.

— Où as-tu trouvé ça ? lui demanda le prince, la bouche pleine.

Le gamin soupira, comme soulagé d'être de retour dans le grenier.

— J'ai vécu une journée très périlleuse, gentil maître. Je me suis enfui en pensant que j'allais peut-être t'abandonner, puis j'ai réfléchi à ce que m'offre le destin. Si j'étais capturé, je serais vendu comme esclave parce que je suis un voleur incompetent. Si l'on parvenait à faire le lien avec ton évasion, je serais mort. Alors quels sont les risques ? Si je me cachais en attendant qu'on te retrouve et en espérant que tu ne prononceras pas le nom de Suli Abul avant de mourir, je mettrais en jeu une condamnation à mort contre la possibilité de mener à nouveau la vie que j'avais avant les récents événements, ce qui, après réflexion, n'est pas forcément très enviable. L'autre solution, c'est de risquer cette pauvre vie et de revenir aider mon jeune maître jusqu'à ce que tu rentres chez ton père, qui récompensera alors ton fidèle serviteur.

Borric se mit à rire.

— Et quelle récompense demanderas-tu si nous rentrons sains et saufs à Krondor ?

D'un air solennel qui fit presque rire de nouveau le prince, le jeune garçon répondit :

— Je souhaite devenir ton serviteur, maître. Je souhaite que l'on me reconnaisse comme le garde du corps du prince.

— Et qu'en est-il de l'or ? insista Borric. À moins que tu veuilles un commerce ?

Le gamin haussa les épaules.

— Je ne connais rien au commerce, maître. Je serais un piètre marchand, et serais peut-être miné en un an. Quant à l'or, je ne ferais que le dépenser. Par contre, devenir le serviteur d'un grand homme, c'est d'une certaine façon se rapprocher de la grandeur, tu ne crois pas ?

Le rire de Borric s'étrangla dans sa gorge, avant qu'il ait pu émettre un son. Il comprit que, pour ce gamin des rues, devenir le serviteur d'un homme de haut rang représentait la plus grande réussite sociale à laquelle il puisse prétendre. Le prince repensa aux innombrables corps anonymes qui l'avaient toujours entouré, à ces serviteurs qui lui apportaient ses vêtements chaque matin, qui lui lavaient le dos et qui lui préparaient ses repas, à lui le jeune fils de la maison royale. Il n'était même pas sûr de connaître leur nom, à une ou deux exceptions près, et n'en connaissait de vue qu'une dizaine. Ils faisaient partie du paysage et n'avaient pas plus d'importance qu'une chaise ou une table. Borric secoua la tête et soupira.

— Qu'y a-t-il, maître ?

— Je ne sais pas si je peux, personnellement, te promettre une

position qui soit aussi proche de moi, répondit le prince, mais je te garantis que tu auras ta place dans ma maison et que tu t'élèveras aussi haut que tes talents le permettront. Est-ce suffisant ?

Le jeune garçon inclina la tête d'un air solennel.

— Mon maître est très généreux.

Puis il sortit une saucisse de son sac.

— Je savais que tu serais un maître bon et généreux, alors je suis revenu avec plein de choses.

— Une minute, Suli. Où as-tu trouvé tout ça ?

— Dans l'une des pièces à l'étage en dessous, la chambre à coucher d'une femme d'après ce que j'ai pu voir, j'ai trouvé un peigne en argent incrusté de turquoises, qu'une femme de chambre a dû oublier quand ces appartements ont été occupés pour la dernière fois, répondit le jeune garçon. Je l'ai vendu à un homme dans le bazar. J'ai pris l'argent qu'il m'a donné et j'ai acheté plein de choses. Ne t'inquiète pas. J'ai continué mon chemin et acheté chaque article à un marchand différent pour être sûr que personne ne comprenne ce que je faisais. Tiens, regarde.

Il tendit une chemise à Borric. Elle n'avait rien d'original, mais représentait une amélioration incontestable comparée à la toile grossière que lui avaient donnée les marchands d'esclaves. Puis le jeune garçon lui tendit un pantalon de coton, celui que portaient tous les marins qui naviguaient sur la Triste Mer.

— Je n'ai pas trouvé de bottes, maître, car je n'aurais pas pu les acheter et économiser assez d'argent pour la nourriture.

Borric lui sourit.

— Tu as bien fait. Je peux vivre sans bottes. Si nous devons nous faire passer pour des marins, mieux vaut avoir les pieds nus, on ne se fera pas remarquer. Mais nous devons nous rendre au port, furtivement et de nuit, en espérant que personne ne verra briller mes cheveux roux sous une lampe.

— Je me suis occupé de ce problème-là aussi, maître.

Le gamin tendit au prince un peigne et une fiole remplie d'une sorte de liquide.

— J'ai acheté ça à un homme qui vend ce genre de produit aux vieilles prostituées sur les quais. Il prétend que cela ne part pas avec de l'eau, ni même avec un shampoing. On appelle ça de l'huile de Macassar.

Borric ouvrit la fiole. Aussitôt une odeur âcre et huileuse agressa ses narines.

— Ça a intérêt à marcher. Les gens vont me remarquer à cause de l'odeur.

— Elle s'en va au bout de quelque temps, d'après le marchand.

— Tu ferais mieux de t'en occuper. Je ne voudrais pas m'en

renverser sur la moitié du crâne. Il y a à peine assez de lumière pour que tu puisses voir ce que tu fais.

Suli passa derrière le prince et répandit le contenu de la fiole sur les cheveux du jeune homme, les frottant sans ménagement. Puis il y passa le peigne, plusieurs fois, pour étaler le produit de façon uniforme.

— Avec ton coup de soleil, Altesse, tu auras tout du marin de Durbin.

— Et pour toi, qu’as-tu trouvé ? lui demanda Borric.

— J’ai une chemise et un pantalon dans mon sac, maître. Suli Abul est célèbre à cause de sa tunique de mendiant. Elle est assez large pour me permettre de cacher mes membres quand je joue les éclopés.

Borric se mit à rire tandis que le jeune garçon continuait à s’occuper de ses cheveux. Il poussa un soupir de soulagement en pensant : « On a peut-être une chance de s’en sortir, finalement. »

Juste avant l’aube, un marin et son jeune frère s’aventurèrent dans les rues qui passaient près de la propriété du gouverneur. Ainsi que l’avait prévu Borric, il y avait peu d’agitation près de la maison du gouverneur, car il était logique de penser que le fugitif ne se trouvait certainement pas à proximité du centre du pouvoir en place à Durbin. C’est pourquoi les deux jeunes gens se dirigèrent vers les enclos aux esclaves. Si la maison du gouverneur était une cachette peu probable pour un fugitif, le quartier des esclaves le serait encore moins. Borric n’était pas très à l’aise dans cette partie de la cité ; la présence de deux personnages, visiblement pauvres, près des maisons qui abritaient les gens riches et puissants suffirait à attirer une attention indésirable sur eux.

Le prince s’arrêta quand ils ne furent plus qu’à un pâté de maisons du quartier des esclaves. Sur le mur d’un entrepôt se trouvait une pancarte récemment accrochée. Peinte par des ouvriers de talent, elle promettait une récompense en grandes lettres rouges.

— Qu’est-ce qui est écrit, maître ? demanda Suli.

Borric se mit à lire à haute voix.

— Il est écrit : « Le meurtre est un acte des plus odieux ! » L’affiche prétend que j’ai tué la femme du gouverneur.

Le prince pâlit.

— Dieux et démons ! ajouta-t-il en lisant rapidement ce qui était écrit. Ils disent qu’un esclave originaire du royaume a violé et tué sa maîtresse avant de s’enfuir dans la cité. Ils offrent une récompense de mille écus d’or pour ma capture.

Borric n’arrivait pas à en croire ses yeux. Suli écarquilla les siens.

— Mille écus ? C’est une véritable fortune.

Le prince essaya d'en calculer l'équivalent en monnaie de Krondor. Cela équivalait à peu près à cinq mille souverains du royaume, ce qui représentait le revenu annuel d'une petite propriété – une somme ahurissante, effectivement, pour la capture, mort ou vif, d'un esclave en fuite –, sauf qu'il s'agissait d'un esclave qui avait tué la première dame de la cité. Borric secoua la tête en comprenant, douloureusement, ce qui s'était passé.

— Ce salaud a tué sa propre femme pour donner aux gardes une raison de me tuer sans sommation, murmura-t-il.

Suli haussa les épaules.

— Ce n'est pas surprenant quand on sait que le gouverneur a une maîtresse qui exige toujours plus de lui. Le fait d'éliminer sa femme et d'épouser sa maîtresse – à l'issue d'une période de deuil appropriée, bien sûr – va lui permettre de régler deux problèmes à la fois et de contenter sa maîtresse et le seigneur Feu. D'ailleurs, cette femme, qui est d'une beauté éblouissante, ferait bien de penser au sort qui l'attend : épouser un homme qui vient de tuer sa première femme pour faire d'elle la deuxième. Quand elle vieillira et perdra de sa beauté...

— On ferait mieux de se remettre en route, le coupa Borric en regardant autour de lui. La cité sera complètement réveillée d'ici une heure.

Suli semblait incapable de réprimer son bavardage incessant, sauf dans des circonstances extrêmes. Borric n'essaya pas de le faire taire et décida qu'un gamin volubile aurait l'air moins suspect qu'un gamin renfrogné jetant des coups d'œil dans toutes les directions.

— Maintenant, maître, nous savons comment le gouverneur a convaincu les Trois de l'aider à t'arrêter. Les Trois et le gouverneur impérial ne s'aiment pas beaucoup, mais ils apprécient encore moins les esclaves qui assassinent leurs maîtres légitimes.

Borric ne pouvait qu'être d'accord. Mais il trouvait effrayante la façon dont le gouverneur était parvenu à ses fins. Même s'il n'avait jamais aimé sa femme, il avait vécu avec elle pendant un certain nombre d'années. *N'éprouvait-il donc aucune compassion ?* se demanda le prince.

Ils tournèrent au coin de la rue et aperçurent l'extrémité des enclos aux esclaves. Comme les enchères avaient été annulées, les enclos étaient particulièrement bondés. Borric se tourna vers Suli et avança d'un pas régulier, sans se presser, pour ne pas attirer l'attention. Si les gardes l'observaient, ils ne verraient qu'un marin qui parlait à un gamin.

Deux gardes apparurent au coin de la rue et s'approchèrent des fugitifs. Aussitôt Suli s'écria :

— Non ! Tu as dis que j'aurais ma part sur ce voyage. Je suis

grand, maintenant. Je fais le travail d'un homme ! C'est pas ma faute si les filets se sont emmêlés. C'était la faute de Rasta. Il était ivre.

Borric n'hésita qu'un court instant avant de répondre d'une voix aussi bourrue que possible :

— J'ai dit que j'y réfléchirai. Tais-toi ou je te laisse ici, petit frère ou pas ! On verra si tu apprécies de passer encore un mois à travailler dans la cuisine de Mère pendant que je suis parti.

Les gardes leur jetèrent un rapide coup d'œil et poursuivirent leur ronde. Borric résista à la tentation de se retourner pour voir si les gardes les observaient. Il le saurait bien assez tôt s'ils devenaient méfiants. Puis le prince tourna à un autre coin de rue et entra en collision avec un homme. Pendant un bref instant, l'étranger le regarda droit dans les yeux en marmonnant une menace, soufflant son haleine chargée d'alcool au visage de Borric. Puis l'expression de l'individu passa de l'irritation éthylique à la rage meurtrière.

— Toi ! s'exclama Salaya en portant la main au large poignard glissé dans la ceinture de sa robe.

Borric réagit aussitôt et donna un coup de poing, aussi violent que possible, dans la poitrine de Salaya, juste sous les dernières côtes. Tandis que les doigts du prince s'enfonçaient dans les nerfs à cet endroit, Salaya sentit ses poumons se vider de tout l'air qu'ils contenaient. Tandis qu'il essayait de reprendre son souffle, son visage devint cramoisi et ses yeux se firent troubles. Borric le frappa durement à la gorge, l'attira en avant et abattit violemment sa main sur la nuque du bandit. Puis il le prit par le bras avant qu'il touche le sol. Si les gardes regardaient par hasard dans leur direction, ils ne verraient que deux amis, un homme et un jeune garçon, qui raccompagnaient chez lui un ami qui avait trop bu.

Ils s'avancèrent dans la rue et trouvèrent une petite allée dans laquelle ils s'engagèrent, tirant le bandit, désormais inconscient, comme tant d'autres sacs de pommes de terre pourries. Borric le déposa sur une pile d'ordures et lui ôta sa bourse. C'était un petit sac de cuir, plutôt lourd. Il devait contenir un bon nombre de pièces de l'empire et du royaume, à en juger par son poids. Borric le dissimula à l'intérieur de sa chemise. Il retira aussi le fourreau et le poignard du bandit, regrettant que ce dernier n'ait pas porté d'épée. Tandis qu'il hésitait sur la conduite à suivre, Suli délesta Salaya de ses quatre bagues et de ses boucles d'oreilles. Puis il lui ôta ses bottes et les cacha.

— Si nous laissons le moindre objet de valeur derrière nous, cela paraîtra suspect. Tu peux le tuer, maintenant, maître, ajouta le jeune garçon en reculant.

Borric s'arrêta.

— Le tuer ?

Soudain, il comprit. Il avait rêvé de se venger de ce salaud, mais ses visions impliquaient de le tuer en duel, ou de l'amener devant un juge.

— Il est inconscient.

— C'est encore mieux, maître. Il ne pourra pas se débattre.

Comme Borric hésitait, il ajouta :

— Vite, maître, avant que quelqu'un nous surprenne. La cité se réveille et les passants emprunteront bientôt cette allée. On va forcément le retrouver. S'il n'est pas mort...

Il préféra passer sous silence les possibles conséquences.

Borric s'arma de courage et dégaina le couteau qu'il venait de prendre à Salaya. Puis il se retrouva confronté à un problème inattendu : comment devait-il s'y prendre ? Devait-il plonger son poignard dans l'estomac de cet individu, lui couper la gorge, ou quoi ?

— Si tu n'as pas envie de tuer un chien, maître, laisse ton serviteur s'en occuper, mais il faut le faire, maintenant ! Je t'en prie, maître.

La pensée de laisser le garçon tuer le bandit à sa place répugnait plus encore à Borric, qui leva le bras et enfonça le poignard dans la gorge de l'esclave. Salaya n'esquissa pas le moindre mouvement. Borric le fixa d'un air étonné avant d'éclater d'un rire amer.

— Il était déjà mort ! Le deuxième coup a dû lui briser la nuque.

Le prince, stupéfait, secoua la tête.

— Le coup de poing dans la poitrine et à la gorge, c'est l'un des vilains petits trucs que James m'a enseignés en matière de combat – pas vraiment le genre de choses qu'apprennent les fils de la noblesse en règle générale – mais je suis content de l'avoir appris. Je ne savais pas que le coup à la nuque serait mortel.

Suli ne s'embarrassait pas d'explications.

— Allons-nous-en, maître ! Je t'en prie !

Il tira sur la tunique de Borric. Le prince laissa le jeune garçon l'entraîner loin de l'allée.

Dès qu'il perdit de vue le cadavre du bandit, Borric oublia ses idées de vengeance et repensa à leur évasion. Il posa la main sur l'épaule de Suli et lui demanda :

— Quelle est la direction du port ?

Sans hésiter, le jeune garçon désigna une grande rue et répondit :

— C'est par là.

— Alors vas-y, je te suis, ajouta Borric.

Le petit mendiant entreprit de guider le prince à travers une cité prête à les tuer tous les deux sans sommation.

— Celui-là, dit Borric en montrant un petit bateau à voiles amarré à un quai relativement désert.

Il s'agissait de cette sorte de chaloupe que l'on utilisait pour faire la navette entre les gros navires ancrés dans le port. Elle transportait généralement des passagers, de très petites cargaisons et portait aussi des messages. Borric ne doutait pas qu'elle ferait très bien l'affaire en haute mer, tant qu'il ferait beau et à condition de savoir la manœuvrer. Comme toute la flotte des pirates de Durbin avait pris le large, la veille, pour intercepter l'esclave meurtrier, il n'y avait presque aucune activité dans le port. Mais Borric était sûr que cela ne durerait pas longtemps, car la chasse au meurtrier de la femme du gouverneur n'intéressait pas la plupart des habitants de la cité. Bientôt les quais seraient très animés et l'on ne manquerait pas de remarquer le vol du bateau.

Le prince regarda autour de lui et montra du doigt un rouleau de corde usée et crasseuse qui gisait tout près de là. Suli ramassa le rouleau humide et puant et le balança sur son épaule. Borric, pour sa part, ramassa une caisse en bois à l'abandon et referma les lattes qui étaient restées ouvertes.

— Suis-moi, dit-il.

Personne ne prêta la moindre attention aux deux marins qui se dirigeaient d'un pas décidé vers le petit bateau tout au bout des quais. Borric posa la caisse par terre et sauta dans l'embarcation, avant de détacher rapidement la bouline. Il se retourna et s'aperçut que Suli se tenait à l'arrière du bateau, l'air visiblement perplexe.

— Maître, que dois-je faire ?

— Tu n'as jamais navigué ? grogna Borric.

— Je n'avais jamais mis les pieds dans un bateau, maître.

— Baisse-toi et fais semblant de t'occuper, répliqua le prince. Je ne veux pas que quelqu'un remarque un jeune mousse désorienté à bord. Quand nous lèverons l'ancre, contente-toi de faire ce que je te dis.

Rapidement, Borric éloigna le bateau du quai. Après un départ plutôt mouvementé, il leva la voile ; l'embarcation se dirigea à une allure régulière vers l'entrée du port. Borric dressa rapidement la liste des termes et des tâches que Suli aurait à apprendre. Lorsqu'il eut fini, il ajouta :

— Viens prendre la barre.

Le jeune garçon vint s'asseoir à la place de Borric, qui lui laissa la barre et la haussière de la bôme.

— Maintiens la barre dans cette direction, recommanda le prince en montrant l'entrée du port, pendant que je regarde ce que nous avons là.

Borric se rendit à l'avant du bateau et tira à l'air libre un petit

coffre dissimulé sous l'avant-pont. Il n'était pas fermé à clé mais ne contenait aucun objet de valeur, juste une voile, un couteau d'écailler, rouillé, qui devait dater de l'époque où le bateau appartenait à un honnête pêcheur, et une ligne de pêche usée. Borric doutait fort de parvenir à prendre du poisson avec cette ligne, et s'il y arrivait, le poisson serait probablement juste assez gros pour servir d'appât. À côté de ces objets se trouvait également un seau en bois cerclé de fer, dont l'ancien propriétaire devait se servir pour écoper ou pour garder ses prises en vie, du temps où la chaloupe était utilisée pour la pêche. Borric trouva également une lanterne rouillée et dépourvue d'huile. Il se retourna. Suli étudiait la voile et tenait la barre d'un air très concentré.

— Je suppose qu'il ne te reste plus de pain ou de fromage ?

— Non, maître, répondit le jeune garçon, l'air sincèrement contrit.

Les circonstances avaient changé, mais la faim commençait à devenir une habitude, commenta Borric en son for intérieur.

Le vent, frais et vivifiant, soufflait du nord-est. La chaloupe allait plus vite lorsqu'elle naviguait vent de travers, c'est pourquoi Borric prit la direction nord-nord-ouest en sortant du port. Suli avait l'air à la fois terrifié et euphorique. Il n'avait cessé de jacasser pendant presque toute la traversée du port, car visiblement le fait de parler l'aidait à oublier la peur. Mais lorsqu'ils étaient sortis du port, l'appréhension du jeune garçon s'était envolée, d'autant que l'équipage d'une grosse caravelle, grée de voiles latines, ne leur avait jeté qu'un regard désinvolte. Borric avait délibérément navigué près du navire, comme si sa présence ne l'inquiétait pas. Au contraire, il avait fait semblant d'être irrité à l'idée d'avoir à le contourner.

À présent que le port était derrière eux, Borric demanda à Suli :

— Tu sais grimper ?

Le jeune garçon hocha la tête pour dire oui.

— Escalade le mât depuis l'avant, en faisant attention à la voile, et accroche-toi à ce cercle que tu vois là-haut. Regarde dans toutes les directions et dis-moi ce que tu vois.

Suli escalada le petit mât comme s'il avait fait ça toute sa vie et agrippa la vigie à son sommet. Le mât se mit à tanguer dangereusement à cause du poids supplémentaire, mais cela n'eut pas l'air de perturber le jeune garçon.

— Maître ! s'écria-t-il. Je vois des petits points blancs par là-bas !

Il tendit le bras en direction de l'est, puis balaya le paysage avec sa main en direction du nord.

— Ce sont des voiles ?

— Je crois bien que oui, maître. Ils délimitent l'horizon, d'après

ce que je vois.

— Au nord aussi ?

— Oui, maître, je crois qu'il y a des voiles là-bas aussi !

Borric poussa un juron.

— Et à l'ouest ?

Le gamin se tortilla et cria :

— Oui, il y en a aussi.

Borric examina les choix qui se présentaient à lui. Il avait pensé s'enfuir vers Ranom, un petit port marchand qui se trouvait à l'ouest ou, si besoin était, LiMeth, une modeste cité située un peu plus haut sur la péninsule méridionale, juste en dessous des passes des Ténèbres. Mais s'ils avaient envoyé des navires pour l'empêcher de passer, il lui faudrait pousser plus au nord et peut-être atteindre les Cités libres en fin de compte – s'il ne mourait pas de faim avant. C'était ça ou affronter les passes. À cette époque de l'année, ce n'était pas si dangereux, contrairement à l'hiver où seuls les marins les plus braves ou les plus fous parvenaient à les franchir.

Borric fit signe à Suli de descendre de son perchoir. Lorsque le jeune garçon fut à ses côtés, le prince lui fit un résumé de la situation.

— Je crois que nous devons aller vers le nord et contourner les navires qui nous empêchent de passer. Si nous tentons de mettre le cap loin des navires en faction à l'ouest, on peut être sûr qu'ils vont se précipiter sur nous, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil au soleil. Mais si nous maintenons une allure régulière en faisant semblant de vaquer à nos occupations, nous arriverons peut-être à les tromper.

Il baissa les yeux.

— Tu vois comme l'eau change de couleur entre cet endroit et celui-là ?

Le gamin acquiesça.

— C'est parce que là on est dans un profond chenal, et que ça, c'est un récif de corail. Cette chaloupe a un petit tirant d'eau, ce qui va nous permettre de passer sans dommages au-dessus des récifs. Mais le gros navire que nous avons vu dans le port tout à l'heure risquerait de s'y écraser. Par contre, nous devons rester prudents ; certains de ces récifs sont trop près de la surface, même pour un bateau aussi petit que le nôtre. Si nous sommes vigilants, nous parviendrons à les éviter.

Le jeune garçon regarda Borric. La peur se lisait dans ses yeux. Il ne comprenait pas, visiblement bouleversé par ce que le prince venait de dire.

— Ce n'est pas grave, le rassura Borric. Je te dirai ce qu'il faut surveiller si nous devons prendre la fuite.

Il jeta un coup d'œil à l'ouest, vers le lointain horizon. Il parvenait à peine à distinguer un petit point blanc sur cette surface bleu-vert.

— N'importe quelle embarcation proche du rivage aura un tirant d'eau aussi faible que le nôtre et sera probablement plus rapide.

Il vérifia la position et l'angle de la voile par rapport au vent afin de s'assurer que la chaloupe pourrait atteindre sa vitesse maximale.

— Continue à surveiller ce point blanc à l'ouest, Suli, et avertis-moi s'il commence à grossir, ordonna le prince.

Avec une concentration qui frôlait la détermination, le jeune garçon utilisa l'angle de l'embarcation pour s'asseoir sur le perchoir le plus haut, à défaut d'escalader de nouveau le mât, et resta suspendu, face au vent. Pendant presque une heure, le point blanc ne parut ni grossir ni diminuer. Puis, brusquement, il se dirigea droit vers eux.

— Maître ! cria Suli. Ils arrivent !

Borric fit tourner l'embarcation pour essayer de trouver l'angle qui leur donnerait la meilleure vitesse par rapport au vent, mais les voiles continuèrent à grossir, lentement. L'autre bateau était plus rapide.

— Tudieu ! jura le prince. Ils vont nous dépasser si on continue à courir comme ça.

— Maître, il y en a un autre ! s'écria Suli.

Comme si le premier navire l'avait appelé pour l'aider à intercepter la chaloupe, un autre voilier apparut à l'horizon, mais au nord cette fois.

— Nous sommes pris en tenaille, nous ne pouvons plus passer ! cria Borric.

Il manœuvra la barre pour faire demi-tour et s'en voulut d'avoir été aussi stupide. Les gardes à l'entrée du port s'étaient montrés peu vigilants, forcément. Ils avaient ordre de n'intercepter que des personnes qui ressemblaient à des fugitifs et avaient bien vu qu'aucun des deux marins n'avait les cheveux roux. Mais les navires de faction en mer ne savaient qu'une seule chose : un bateau était en vue. Ils avaient pour mission de l'arrêter, mais Borric ne voulait pas entendre parler d'inspection. À Durbin, il aurait peut-être essayé de s'en sortir sur un coup d'esbroufe en inventant une histoire, mais pas ici, alors que la liberté était si proche. Il refusait de courir le risque d'être de nouveau capturé. Il se rappelait qu'être capturé signifiait être tué.

Il regarda autour de lui et ordonna :

— Viens ici !

Le gamin s'empressa de le rejoindre. Le prince lui fit prendre la barre et lui donna la ligne de la bôme.

— Garde le cap.

Borric se dirigea rapidement vers l'avant du bateau et sortit la deuxième voile du coffre. Il l'attacha à l'avant du mât, sans la lever.

— Dépêche-toi, maître ! s'écria le jeune garçon.

— Pas maintenant. Ça ne ferait que nous ralentir. Nous ne

sommes pas dans le bon angle.

Borric revint prendre la barre.

Comme les deux bateaux viraient de bord pour leur donner la chasse, le prince parvint à les reconnaître.

Celui qui venait du nord était un gros galion à deux mâts qui allait vite au portant, mais qui était lent à manœuvrer, avec un fort tirant d'eau. Le prince savait que le capitaine de ce navire ne le suivrait pas sur les récifs. Mais le premier bateau qu'ils avaient aperçu était un sloop aux lignes pures, doté d'un gréement aurique. Il s'était multiplié sur la Triste Mer au cours des vingt dernières années, devenant le navire préféré des pirates qui écumaient les hauts-fonds de la côte méridionale. Plus rapide que la chaloupe par vent léger, il était plus facile à manœuvrer et avait un tirant d'eau presque aussi faible. Le seul espoir de Borric était de dépasser le sloop, de lever la deuxième voile et d'aller dans des eaux aussi basses que possible. La chaloupe ne pourrait distancer ce navire que par vent très fort en allant au grand large.

Le plus gros des navires se rapprochait pour couper la route à l'embarcation de Borric, plus petite. Le prince relâcha la pression sur la barre, tournant de plus en plus au vent. Puis il empanna son embarcation et laissa le galion ballotté au vent, sa vitesse évaporée comme de l'eau sur une pierre brûlante.

Le sloop manœuvra pour couper la route au prince, alors que ce dernier se dirigeait de nouveau vers les récifs. Borric étouffa sa voile, laissant le capitaine du sloop penser qu'il avait réussi à couper la route aux fugitifs. Le prince se concentra, car tout allait se jouer au millimètre près. Il n'avait pas droit à la moindre erreur de calcul : trop de distance entre la chaloupe et le sloop permettrait à ce dernier de manœuvrer pour l'intercepter ; s'ils naviguaient trop près, l'équipage du sloop allait se lancer à son abordage. Borric poussa la barre à fond, comme s'il essayait à nouveau de faire demi-tour. Naviguer presque directement dans le lit du vent était la seule façon d'être plus rapide que le sloop, mais pas de beaucoup, car il soufflait une brise légère. Si le prince tentait de maintenir son cap, il finirait par revenir droit sur le galion.

Borric laissa son poursuivant se rapprocher, assez pour identifier l'équipage, une trentaine de brutes à l'air peu recommandable, toutes armées d'épées et de piques. *S'ils ont des archers à bord, se dit le prince, on ne s'en sortira jamais vivants.*

Puis il surprit non seulement l'équipage du sloop, mais Suli aussi, en abattant directement son embarcation vers le plus gros bateau. Suli poussa un cri et leva les bras devant son visage, s'attendant à une collision. Cependant, le seul bruit qui vint couvrir les sons de la mer ne fut pas celui du bois qui se brise, mais les jurons bien sentis que

poussèrent les marins à bord du sloop. Borric les avait pris par surprise. Le timonier du sloop réagit, ainsi que le prince l'avait espéré, en tournant le gouvernail à fond. Les jurons du capitaine du sloop s'élevèrent dans l'air. Le timonier les éloignait à présent du bateau qu'ils voulaient aborder. Il commença à tourner le gouvernail dans l'autre sens. Mais le mal était fait.

La chaloupe de Borric s'immobilisa, tremblant contre le vent, puis commença à revenir un peu en arrière. Comme une danseuse tournoyant sur les pointes, la chaloupe s'éloigna en oscillant sur les vagues et vint rapidement au vent. La voile émit un bruit sec en se gonflant, et ce son se répandit en écho sur les eaux tandis que la chaloupe semblait s'éloigner d'un bond et courir au portant. Les marins stupéfaits se tenaient au bastingage, la bouche ouverte. Puis l'un d'eux fut assez intrépide pour tenter de franchir, en sautant, l'espace étroit qui séparait les deux bateaux. Il tomba juste à quelques mètres de la poupe de l'embarcation des fugitifs.

— Suli, viens ici ! cria Borric.

Le gamin accourut pour lui prendre la barre des mains, tandis que le prince se précipitait vers le mât. Dès qu'il fut certain qu'ils couraient de nouveau grand largue, il hissa la deuxième voile, créant ainsi un grossier spinnaker. Il espérait que cela donnerait juste assez de vitesse supplémentaire à la chaloupe pour lui permettre de maintenir l'écart avec le sloop.

Le capitaine du sloop lâcha une nouvelle bordée de jurons et donna l'ordre à ses hommes de changer de direction. Rapidement, le bateau, très maniable, fit demi-tour et se lança de nouveau à la poursuite des fugitifs. Borric partagea son attention entre l'avant et l'arrière, se retournant pour voir si leur poursuivant les rattrapait, puis regardant devant lui pour s'assurer qu'ils évitaient les dangereux écueils.

Suli était assis, les yeux remplis de terreur.

— Un peu plus à tribord ! lui cria Borric.

— Quoi, maître ? hurla le gamin.

Il regarda le prince d'un air confus, car il ne comprenait pas ce terme nautique.

— Plus à droite ! répondit Borric dans un cri.

Le prince dirigea de nouveau son attention sur les dangers devant lui. Puis il cria pour guider Suli, d'abord un peu plus à droite, puis à gauche, puis de nouveau à droite, tandis qu'ils se frayaient un chemin entre les écueils.

Borric jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et s'aperçut que le sloop avait réduit un peu l'écart. Il jura. Même avec le spinnaker, ils n'allaient pas assez vite.

— Mets le cap sur le rivage ! cria le prince.

Le jeune garçon réagit aussitôt, faisant virer le bateau si brusquement que Borric faillit perdre l'équilibre. Le prince chercha du regard les rochers qui se trouvaient juste sous la surface de l'eau, des rochers qu'ils pourraient éviter mais qui forceraient leur poursuivant à s'arrêter brutalement.

Comme il se rapprochait du rivage, le bateau se mit à tanguer de plus en plus, car les lames de fond se dirigeaient vers la ligne des brisants. On entendait nettement à présent le bruit du ressac. Borric tendit la main.

— Là-bas ! Mets le cap dans cette direction !

Le prince adressa une prière à la déesse de la Chance.

— Faites que nous arrivions sur ce rocher au sommet de la vague.

La dame du Rire dut l'entendre, car Borric sentit le bateau s'élever tandis qu'ils passaient au-dessus de l'endroit qu'il avait désigné. Malgré tout, alors qu'ils commençaient à sentir le bateau redescendre, ils entendirent le bois gémir et se fissurer lorsque la carène racla le rocher. La coque du bateau se mit à vibrer, une vibration à faire grincer les dents.

Le visage livide, Suli s'accroupit en s'accrochant à la barre comme si c'était son seul lien avec la vie. Borric lui cria d'aller sur la gauche et le jeune garçon tira sur la barre d'un coup sec. De nouveau, le son du bois raclant la roche emplit leurs oreilles, mais le bateau tomba dans une dépression et s'éleva à nouveau, sans autre difficulté.

Borric jeta un coup d'œil derrière lui et vit le sloop donner de la bande tandis que le capitaine donnait l'ordre à son équipage affolé de s'éloigner des écueils, trop dangereux, même pour un bateau à petit tirant d'eau comme le sien. Borric laissa échapper un faible soupir de soulagement.

Il tourna son attention sur ce qu'il devait faire ensuite et fit signe à Suli de s'éloigner légèrement de la côte. Ils reprirent de la vitesse lorsqu'ils cessèrent de subir l'attraction de la marée et trouvèrent un meilleur angle en dehors du vent. La brise, rafraîchissante, poussait le bateau en avant. Borric vit le sloop se laisser distancer un peu plus à chaque minute, car le capitaine ne pouvait franchir les récifs qui séparaient désormais les deux bateaux.

Borric abaissa le spinnaker de fortune et reprit la barre à Suli. Le gamin lui sourit et le regarda avec une expression où se mêlaient la joie et la terreur. Sa tunique était maculée de transpiration. Borric se surprit à s'essuyer le front. Il était en nage lui aussi.

Le prince dirigea le bateau légèrement au vent et vit les voiles du sloop s'éloigner plus encore tandis que le récif allait vers le nord-ouest. Le prince se mit à rire. Même à l'aide de la voile de foc, l'équipage du sloop allait perdre, c'était trop tard. Lorsqu'ils parviendraient enfin à contourner le récif, la chaloupe serait si loin

qu'ils pourraient être n'importe où en mer. Ils ne parviendraient pas à rattraper leur retard avant la nuit, et Borric avait bien l'intention d'être déjà loin quand la nuit tomberait.

Les deux heures suivantes s'écoulèrent sans incidents, jusqu'à ce que Suli quitte sa place à l'avant du bateau et vienne rejoindre Borric. Le prince entendit de l'eau clapoter sous les pieds du jeune garçon.

Il baissa les yeux et vit que de l'eau commençait à envahir la cale.

— Commence à écoper ! cria-t-il.

— Quoi, maître ?

Borric comprit que le jeune garçon ne connaissait pas non plus ce terme.

— Prends le seau dans le coffre et commence à le remplir d'eau et à le déverser à l'extérieur du bateau ! expliqua-t-il.

Le gamin se retourna, prit le seau et commença à écoper. Pendant une heure, il parvint à rejeter autant d'eau qu'il en entraînait, mais au bout d'une autre heure de ce travail épuisant, l'eau atteignait déjà ses chevilles. Borric lui ordonna d'échanger leurs places et se mit à écoper à son tour. Une autre heure s'écoula et il devint évident que même en écopant à une allure effrénée, cela ne servirait bientôt plus à rien. Tôt ou tard, le bateau allait sombrer. Restait à savoir quand, et où.

Borric jeta un coup d'œil en direction du sud et se rendit compte que non seulement ils s'éloignaient du littoral, au sud-ouest, mais qu'ils se dirigeaient vers le nord-ouest, vers les passes des Ténèbres. D'après ses calculs, ils étaient maintenant aussi loin que possible du littoral et se trouvaient au nord-est de Ranom, où le littoral formait un coude vers le nord. Borric devait se décider rapidement entre se diriger vers le rivage, au sud, ou espérer que Suli et lui parviendraient à maintenir le bateau à flot assez longtemps pour accoster au sud de LiMeth. Comme il se trouvait à peu près à égale distance de ces deux destinations, il décida qu'il ferait mieux de conserver autant de vitesse que possible et de maintenir son cap actuel.

Tandis que le soleil filait vers l'ouest, Borric et Suli écopèrent tour à tour et firent voile vers LiMeth. À l'approche du coucher de soleil, des nuages dispersés apparurent au nord et le vent changea de direction, leur soufflant désormais en plein visage. La chaloupe naviguait convenablement dans le lit du vent, mais Borric doutait fort qu'ils survivraient assez longtemps pour rejoindre la terre s'il commençait à pleuvoir. Au moment où il se faisait cette réflexion, les premières gouttes tombèrent sur son visage. Moins d'une heure plus tard, une sérieuse averse commença à tomber.

Le soleil se leva. Un navire venait droit sur eux. Borric avait surveillé son approche pendant le dernier quart d'heure, car il était brusquement apparu dans la pénombre qui précédait l'aube. Suli et le

prince étaient tous deux épuisés, après avoir passé la nuit à écoper pour maintenir le bateau à flot. Ils pouvaient à peine bouger. Pourtant, Borric fit appel au peu d'énergie qui lui restait et se leva.

Il avait amené la voile au coucher du soleil, décidant qu'il valait mieux dériver dans l'obscurité et écoper par moments, plutôt que de naviguer à l'aveuglette. Le bruit des brisants les préviendrait si jamais ils s'approchaient trop près du rivage. Le seul problème était que Borric n'avait pas la moindre idée de la force des courants dans cette partie de la Triste Mer.

Le bateau était un petit trois-mâts, un navire marchand gréé de voiles carrées, avec une voile latine à l'arrière. Il pouvait être originaire de n'importe quelle nation bordant la Triste Mer et représenter leur perte ou leur salut.

Quand le navire fut assez près pour que les hommes à son bord puissent l'entendre, Borric héla :

— Quel est ce navire ?

Le capitaine s'approcha du bastingage et ordonna de pousser le gouvernail à fond, ce qui fit ralentir son navire. Il s'apprêtait à dépasser le petit bateau en perdition, qui ballottait au gré des vagues.

— *Le Bon Voyageur*, en provenance de Bordon.

— Quelle est votre destination ?

— Faráfra, fut la réponse.

Le cœur de Borric se remit à battre. Ce marchand venait des Cités libres et faisait route vers une cité impériale au bord de la mer du Dragon.

— Vous avez des couchettes pour deux nouveaux passagers ?

Le capitaine examina les deux naufragés à l'air épuisé, ainsi que leur bateau qui s'enfonçait rapidement.

— Vous avez de quoi payer la traversée ?

Borric ne souhaitait pas se défaire des pièces qu'il avait prises à Salaya, car il savait qu'il en aurait besoin plus tard.

— Non, mais on peut travailler.

— J'ai toute la main-d'œuvre dont j'ai besoin, répliqua le capitaine.

Borric savait, d'après les histoires qu'il avait entendues, que le capitaine ne les laisserait sûrement pas se noyer – le caractère superstitieux des marins l'interdisait –, mais il pouvait leur extorquer la promesse de travailler pour lui plusieurs traversées durant. Les marins étaient de nature inconstante et il était difficile de garder un équipage stable. Le capitaine voulait marchander. Borric brandit le couteau de pêche rouillé.

— Alors je vous ordonne d'amener votre pavillon ; vous êtes tous mes prisonniers.

Le capitaine le dévisagea d'un air incrédule, les yeux écarquillés.

Puis il se mit à rire. Bientôt tous les marins à bord du navire riaient à gorge déployée. Au bout de quelques minutes d'un réel amusement, le capitaine s'exclama :

— Faites monter le fou et le gamin à bord. Puis mettez le cap sur les passes !

BIENVENUE À KESH

Les trompettes résonnèrent.

Un millier de soldats se mirent au garde-à-vous et présentèrent les armes. Une centaine de cavaliers se mirent à battre du tambour selon un rythme militaire. Erland se tourna vers James, qui chevauchait à sa gauche, et s'exclama :

— C'est incroyable !

Devant eux s'élevait Kesh, la cité impériale. Ils étaient entrés dans la « cité inférieure » une heure plus tôt et y avaient été accueillis par une délégation composée du gouverneur de la cité et de son escorte. Ils avaient été obligés de subir cette cérémonie à chaque étape de l'épuisant voyage qui les avait menés de Nar-Ayab à la capitale. Lorsque le gouverneur de Nar-Ayab les avait accueillis à la périphérie de sa ville, Erland avait apprécié la cérémonie, qui lui avait fait oublier ses idées noires. La mort de Borric avait engourdi son esprit pendant presque une semaine, le plongeant parfois dans de sombres crises de dépression, quand il ne se révoltait pas face à cette injustice. L'accueil en grande pompe du gouverneur lui avait permis de ne plus penser à l'embuscade, pour la première fois depuis l'incident. Une telle cérémonie était chose nouvelle pour le prince ; cela lui avait permis de se distraire pendant plus de trois heures.

Mais à présent, ces manifestations mettaient sa patience à rude épreuve. Il avait reçu un accueil tout aussi exceptionnel dans les cités de Kh'mrat et de Khattara, et avait eu droit à une demi-douzaine de cérémonies peut-être plus modestes, mais tout aussi formelles et fastidieuses, dans des villes de plus petite taille. Erland avait été obligé d'écouter les discours de bienvenue de tous les officiels, depuis le gouverneur régional jusqu'au simple échevin.

Le prince jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Locklear chevauchait derrière lui en compagnie du diplomate keshian qui était venu les accueillir aux portes de la cité inférieure. Erland leur fit signe de le rejoindre. Les deux hommes obéirent, pressant les flancs de leurs montures pour venir à sa hauteur. Le diplomate était un certain Kafi Abu Harez, un noble du Beni-Wazir, appartenant au peuple du désert de Jal-Pur. De nombreux hommes du désert étaient entrés au service

de l'empire au cours du siècle qui venait de s'écouler, avec une préférence marquée et un talent certain pour la diplomatie et les négociations. L'ancien ambassadeur de Kesh au royaume de l'Ouest, Abdur Rachman Mémo Hazara-Khan, qui était mort depuis maintenant dix ans, avait un jour expliqué à Erland et à son frère :

— Nous sommes un peuple de cavaliers, ce qui fait de nous des négociants en chevaux très rigoureux.

Erland le croyait volontiers, car il avait assez souvent entendu son père maudire cet homme avec un respect mesuré. Il savait que, quelles que puissent être les autres fonctions de cet officiel chargé du protocole, il était loin d'être stupide et avait besoin d'être surveillé. Les hommes du désert de Jal-Pur faisaient de terribles ennemis.

Kafi dit :

— Oui, Votre Altesse ? Comment puis-je vous servir ?

— C'est très différent de ce que nous avons vu jusqu'ici, expliqua Erland. Qui sont ces soldats ?

Kafi tira discrètement sur sa robe tout en chevauchant. Ses vêtements étaient similaires à ceux qu'Erland avait déjà vus à Krondor : turban, tunique, pantalon, cafetan, ceinture et bottes qui montaient jusqu'aux genoux. Mais là où le costume différait de ceux que le prince connaissait déjà, c'était par le tissu, rebrodé de motifs complexes. Les membres de la cour keshiane semblaient afficher un goût presque anormal pour le fil d'or et les perles.

— Ce sont les membres de la garde impériale, Altesse.

— Ils sont donc si nombreux ? s'étonna Erland, d'un air désinvolte.

— Oui, Votre Altesse.

— On dirait qu'on a pratiquement affaire à la garnison d'une cité tout entière.

— Cela dépend de quelle cité, m'sire. Pour une cité du royaume, c'est le cas. Pour une cité de l'empire, ça n'est pas tout à fait vrai. Pour la cité de Kesh, ces troupes ne représentent qu'une petite partie de la garnison.

— Serait-ce trahir un secret militaire que de vous demander de combien de soldats dispose l'impératrice ? demanda sèchement Erland.

— Elle dispose de dix mille hommes, répondit Kafi.

Erland et Locklear échangèrent un regard.

— Dix mille ! répéta le prince.

— La garde du palais fait partie de la garde impériale, qui n'est elle-même qu'une partie de la garnison de la cité – tel est le cœur des armées de Kesh. Au sein des murs de la cité inférieure et de la cité supérieure, dix mille soldats se tiennent prêts à défendre Celle-Qui-Incarne-Kesh.

Ils guidèrent leurs chevaux sur la route, le long de laquelle étaient alignés les soldats et les habitants, curieux de voir passer le cortège des Isliens, qu'ils observaient dans une atmosphère relativement calme. Erland vit que la route se mettait à grimper et escaladait une gigantesque rampe de pierre qui serpentait jusqu'au sommet du plateau. À la mi-hauteur de cette rampe, une bannière blanche et or volait au vent. Erland remarqua que les soldats ne portaient pas le même uniforme en dessous et au-dessus de cette bannière.

— Ce ne sont donc pas les mêmes régiments ? demanda-t-il.

— Autrefois, les premiers habitants de Kesh ne formaient qu'une seule des nombreuses nations établies autour du gouffre d'Overn. Lorsque leurs ennemis les attaquaient, ils se réfugiaient sur le plateau où se dresse aujourd'hui le palais. Ça a donné naissance à la tradition qui veut que tous ceux qui servent l'empire, mais qui ne sont pas issus du peuple keshian originel, vivent dans la cité en dessous du palais.

Il désigna la rampe, à l'endroit où se trouvait la bannière.

— Tous les soldats que vous voyez autour de vous font partie de la garnison impériale, mais ceux qui se trouvent au-delà de la bannière impériale sont tous des sang-pur. Ils sont les seuls à pouvoir servir et vivre au palais.

Il y avait une faible trace de tension dans sa voix lorsqu'il ajouta :

— Ceux qui n'ont pas de véritable sang keshian dans les veines ne sont pas autorisés à habiter au palais.

Erland lui lança un regard perçant, mais rien dans l'attitude du diplomate ne permettait de deviner ses sentiments, quelle que soit leur nature. Kafi sourit, comme pour dire qu'il ne s'agissait que d'une simple coutume.

Comme ils approchaient du bas de la rampe, Erland put également s'apercevoir que les hommes qui montaient la garde le long du chemin n'étaient pas différents de ceux qu'il avait croisés jusqu'ici à travers l'empire : il y avait là des hommes de toutes les races et de tous les types – on dénombrerait plus de peaux foncées et de couleurs de cheveux que dans le royaume, bien entendu, mais on trouvait malgré tout quelques habitants à la chevelure blonde ou rousse. Cependant, ceux qui se trouvaient au-delà de la bannière avaient tous pratiquement la même apparence : la peau basanée, mais pas noire, ni brune, ni pâle. Les chevelures étaient noires ou marron foncé, avec parfois une touche de roux, mais on ne voyait ni cheveux châains, ni cheveux blonds. Il était évident que ces soldats appartenaient à une lignée qui ne s'était pas beaucoup mélangée aux autres peuples de Kesh.

Erland examina le mur qui bordait le plateau au-dessus de lui. De l'endroit où il se tenait, il apercevait de nombreuses tours et de nombreuses flèches.

Comme le plateau lui paraissait très grand, il demanda :

— Ainsi, ceux qui vivent dans la cité au-dessus de nous, mais qui n'habitent pas au palais, sont également des sang-pur ?

Kafi sourit avec indulgence.

— Il n'y a pas de cité au sommet du plateau, Votre Altesse. Tout ce que vous y verrez fait partie du palais. Autrefois, il y avait d'autres édifices, mais comme le palais s'est agrandi au cours des siècles, ils ont été déplacés. Même les grands temples ont été reconstruits dans la cité inférieure afin que ceux qui ne sont pas issus du peuple originel puissent faire leurs dévotions.

Erland était impressionné. Sous le règne du roi Rodric le Dément, Rillanon avait été rénovée pour en faire la plus belle cité de Midkemia – c'était en tout cas l'ambition qu'affichait Rodric. Mais Erland était obligé d'admettre que même si les plans de Rodric avaient pu se concrétiser, Rillanon, malgré les façades en marbre de ses bâtiments publics, malgré les jardins qui entouraient ses promenades et les bassins autour du palais, n'était que peu de chose à côté de Kesh. Non pas que la cité fût jolie ; en réalité, elle ne l'était pas. Dans la plupart des rues qu'ils avaient traversées s'entassaient de petits bâtiments crasseux, lourds des effluves de la vie citadine : les odeurs de cuisson, les relents âcres de la forge, l'odeur piquante du cuir dans la tannerie, et la puanteur constante des corps mal lavés et des excréments humains.

On ne pouvait pas dire que Kesh était une jolie cité. Mais elle était ancienne. Elle gardait l'écho d'un passé qui s'étendait sur des siècles, celui d'une nation puissante qui s'était élevée jusqu'à devenir un grand empire. La culture keshiane produisait déjà de nombreux artistes et musiciens quand les ancêtres d'Erland n'étaient encore que des pêcheurs qui venaient juste de commencer à attaquer les îles voisines du port de Rillanon. Son professeur d'histoire avait tenté de le lui expliquer lorsqu'il était enfant, mais maintenant Erland comprenait parfaitement ce qu'il avait voulu dire. Les pierres sous les sabots de son cheval avaient été usées par le passage des bandits, des chefs de guerre prisonniers et des capitaines triomphants, tout cela avant que Rillanon passe sous le règne de la maison conDoin. Des armées conquérantes, commandées par des généraux de légende, étaient passées à cet endroit pour aller soumettre d'autres nations, quand Rillanon et Bas-Tyra, deux cités-États, commençaient tout juste leur guerre commerciale, chacune cherchant à dominer ce qui deviendrait plus tard le royaume de la Mer. Kesh était ancienne. Très ancienne.

— Bien sûr, Votre Altesse, les invités de l'impératrice seront logés dans une aile particulière du palais, qui surplombe le gouffre d'Overn. Ce ne serait pas très aimable de sa part de vous demander de faire ce long trajet tous les jours.

Erland sortit de sa rêverie et demanda :

— Mais vous effectuez ce trajet quotidiennement, n'est-ce pas ?

Les muscles autour de la bouche du diplomate se contractèrent légèrement lorsqu'il répondit :

— Bien sûr, mais nous qui ne sommes pas des sang-pur savons quelle est notre place dans l'ordre des choses. Nous servons volontiers l'impératrice. Ce petit désagrément ne doit même pas être discuté.

Erland comprit l'allusion et laissa tomber le sujet. Un groupe d'officiels, tous vêtus d'habits plus colorés les uns que les autres, descendait à sa rencontre. Les roulements de tambour prirent fin et un groupe de musiciens se mit à jouer un air qui ressemblait de façon suspecte à une mélodie du royaume, mais interprétée par des personnes qui ne l'avaient probablement jamais entendue avant.

— Un accueil en grande pompe, commenta Erland en se tournant vers James.

Ce dernier hocha la tête d'un air absent. Depuis qu'ils avaient atteint la cité, il avait laissé ses vieilles habitudes reprendre le dessus et était sur le qui-vive. Il scrutait constamment la foule du regard, à la recherche du moindre indice annonçant qu'Erland était en danger. Des messages avaient été envoyés à Krondor et une réponse leur était déjà parvenue, car les estafettes keshianes avaient fait preuve d'une efficacité étonnante en délivrant à Arutha le message de la mort de Borric et en rapportant ses réponses. Il y avait de nombreuses lettres dans la sacoche qu'avait ramenée le cavalier. Ce dernier, originaire du royaume, était arrivé complètement épuisé, car il avait reçu l'ordre de livrer en mains propres le contenu de cette sacoche diplomatique au comte James, au baron Locklear ou au prince Erland. Il avait été escorté par des estafettes keshianes qui s'étaient constamment relayées, changeant de monture à tous les relais qui ponctuaient la route. L'homme avait chevauché sans s'arrêter pendant plus de trois semaines, ne faisant halte que lorsqu'il ne pouvait plus lutter contre l'épuisement. Sinon, il somnolait ou prenait ses repas en selle. James l'avait félicité et l'avait renvoyé à Krondor avec une nouvelle lettre, mais en lui ordonnant de voyager cette fois à une allure plus paisible. Dans sa lettre, il avait également recommandé qu'on lui offre une promotion pour récompenser sa chevauchée héroïque.

La réponse d'Arutha à l'annonce de la mort de Borric était conforme à ce que James attendait : très fermée, avec absence de toute réaction personnelle. Le prince de Krondor ne laissait rien le détourner des choix difficiles auxquels il était confronté en tant que souverain du royaume de l'Ouest. À mots couverts, il avait ordonné au comte James de veiller à récupérer le corps de Borric. Mais en aucun cas, ils ne devaient changer leur comportement de manière significative. Le premier devoir de la délégation était de présenter les

hommages du royaume à l'impératrice à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire. Rien ne devait provoquer davantage de friction entre les deux nations. James flairait les ennuis en perspective. Borric avait été assassiné pour provoquer une guerre entre l'empire et le royaume. Mais Arutha avait refusé de mordre à l'hameçon. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : les provocations allaient s'intensifier. D'après James, la seule chose qui pourrait être plus grave que la mort d'un prince de sang serait de tuer le second. Il se sentait personnellement responsable de la mort de Borric et avait mis de côté son propre chagrin pour protéger Erland. Il jeta un coup d'œil à ses côtés et s'aperçut que sa femme l'observait.

— *Comment vas-tu, mon amour ?* demanda-t-il en pensée à Gamina.

— *Je serais contente de descendre enfin de ce cheval, mon amour,* répondit dame Gamina, qui ne laissait rien paraître de son inconfort. Elle avait supporté sans se plaindre les rigueurs de ce long voyage. Chaque nuit, étendue aux côtés de James, elle était parfaitement consciente que leur bonheur d'être ensemble effaçait les désagréments de la journée mais ne parvenait pas à faire disparaître chez James la douleur d'avoir perdu Borric, ni ses inquiétudes quant au bien-être d'Erland. D'un signe de tête, elle désigna la procession devant eux.

— *L'accueil le plus protocolaire reste encore à venir, mon bien-aimé.*

Près d'une centaine d'officiels se tenaient en retrait au-delà de la bannière blanche et or pour souhaiter la bienvenue dans la cité supérieure au prince et à son escorte. Erland écarquilla légèrement les yeux à ce spectacle. Il ressentit d'abord de l'incrédulité, comme si on lui jouait un tour, car les hommes et les femmes qui se tenaient devant lui portaient très peu de vêtements et beaucoup de bijoux. Ils étaient tous vêtus d'un simple pagne, en soie vaporeuse, drapé autour des hanches, couvrant la taille et descendant jusqu'à mi-cuisse. Une ceinture, très décorée et ornée d'une boucle en or représentant un motif complexe, maintenait le pagne en place. Tous avaient la poitrine dénudée, hommes et femmes sans distinction, et portaient, en guise de chaussures, des sandales à lanières croisées dépourvues d'ornement. Tous les hommes avaient le crâne rasé, tandis que les femmes avaient les cheveux coupés courts, aux épaules ou aux oreilles, et portaient de magnifiques rangées de perles et d'or emmêlés dans leurs tresses.

Kafi tourna légèrement la tête vers Erland.

— Votre Altesse ne savait peut-être pas que le tabou de la nudité, que le royaume a en commun avec certains des peuples de l'empire, n'existe pas au sein de la caste des sang-pur. J'ai dû, moi aussi, m'habituer à ce spectacle, car au sein de mon peuple, celui qui aperçoit le visage de la femme d'un autre homme est condamné à mort.

Avec une pointe d'ironie, il ajouta :

— Ces gens vivent dans un pays chaud, Altesse, mais pas aussi chaud que mon désert natal, où le fait de s'habiller ainsi serait une invitation à la mort. Lorsque vous aurez fait l'expérience des longues nuits chaudes et venteuses sur le plateau, vous comprendrez pourquoi ici les vêtements sont seulement une affaire de mode. Les sang-pur keshians ne se sont jamais vraiment inquiétés de la sensibilité de leurs sujets. « À Kesh, il faut vivre comme les véritables Keshians », dit le vieux proverbe.

Erland hocha la tête, essayant de ne pas trop fixer son regard sur tant de peau dénudée. Un homme s'avança. Guère plus âgé qu'Erland, il était puissamment bâti et portait une houlette de berger et un arc, qui avaient tous deux l'air d'être des objets d'apparat plutôt que d'usage courant. Comme les autres, il se rasait le crâne, à l'exception d'une seule mèche de cheveux noués à l'aide de boucles d'or ornées de gemmes et de pierres précieuses. Dans la seconde qui suivit, un autre homme, plus corpulent et visiblement incommodé par la chaleur du soleil, s'avança aux côtés du premier. Ignorant la transpiration qui dégoulinait sur sa peau rougie, il dit :

— Nous souhaitons la bienvenue à nos invités.

— Messire Nirome, répondit Kafi. J'ai l'honneur de vous présenter Son Altesse, le prince Erland, héritier du trône des Isles, capitaine des armées de l'Ouest, et émissaire du royaume auprès de Celle-Qui-Incarne-Kesh.

— Votre Altesse, répondit le corpulent Nirome. Afin de vous rendre hommage, un membre de la famille impériale est venu vous accueillir. J'ai le grand honneur de vous présenter le prince Awari, fils de Celle-Qui-Incarne-Kesh.

Le jeune homme fit de nouveau un pas en avant et s'adressa directement à Erland.

— Nous souhaitons la bienvenue à notre frère des Isles. Puisse votre séjour en ces lieux être aussi heureux et aussi long qu'il vous plaira, prince Erland. C'est en effet un honneur de recevoir l'héritier du roi des Isles. Celle-Qui-Est-Notre-Mère-À-Tous est ravie, assez pour avoir envoyé son malheureux fils vous souhaiter la bienvenue. J'ai pour mission de vous dire que tous les cœurs ici à Kesh se réjouissent de votre arrivée et que chaque instant de votre séjour est une richesse ajoutée à notre trésor. Votre sagesse et votre bravoure sont sans égales et Celle-Qui-Incarne-Kesh se réjouit à l'avance de vous accueillir à sa cour.

Sur ces mots, le prince Awari fit demi-tour et commença à remonter la rampe. Les hommes et les femmes du comité d'accueil impérial s'écartèrent pour laisser passer leur prince et le seigneur Nirome. Puis Kafi expliqua qu'Erland et le baron Locklear devaient les

suivre. Lui-même et le comte James leur emboîteraient le pas.

Tandis qu'ils remontaient la rampe à leur tour, James se tourna vers Kafi et expliqua :

— À vrai dire, nous connaissons si peu l'empire, à part ce que nous en voyons à la frontière nord. Cela ferait plaisir à Son Altesse si vous pouviez rester avec nous et peut-être nous en dire plus au sujet de ce merveilleux endroit.

L'homme sourit et James vit un éclat passer dans ses yeux.

— Votre souhait a été devancé. Chaque jour, je serai à votre porte aux premières lueurs de l'aube et ne m'en irai pas avant que vous m'en ayez donné la permission. Ainsi le veut l'impératrice, bénie soit-elle.

James sourit et inclina la tête.

— *Ainsi, c'est notre chien de garde.*

Gamina sourit à ceux qui se trouvaient près d'elle et répondit en pensée :

— *Parmi beaucoup d'autres, j'en suis sûre, mon bien-aimé.*

James tourna son attention vers l'avant du cortège, où Erland suivait la délégation impériale. Le comte savait que son intelligence et ses talents allaient probablement être mis à l'épreuve pendant ces deux mois et demi. Il n'avait que deux tâches fondamentales à remplir : garder Erland en vie et le royaume en paix.

*

Erland ne savait pratiquement pas quoi dire. Ses « appartements » étaient en réalité un ensemble de six pièces situées dans « l'aile » du palais qui leur avait été réservée, laquelle était à elle toute seule presque aussi vaste que le palais de son père à Krondor. En effet, la résidence impériale était presque une ville en elle-même. Les appartements des invités étaient d'une somptuosité qui dépassait tout ce qu'il avait jamais pu imaginer. Les murs de pierre étaient revêtus d'une couche de marbre qui avait été polie jusqu'à devenir brillante ; ils reflétaient la lueur des torches comme les feux d'un millier de diamants étincelants. Les pièces étaient très vastes, contrairement au royaume où elles étaient d'ordinaire de petite dimension. Cependant, on pouvait les diviser en accrochant des rideaux plus ou moins opaques. Pour l'instant, il n'y avait que deux de ces rideaux, à sa droite et à sa gauche. Tous deux étaient en gaze transparente, ce qui lui permit de voir que les chaises et les divans étaient disposés en prévision du jour où il aurait besoin d'organiser des réunions. Sur sa gauche, une grande terrasse offrait une vue superbe sur le gouffre d'Overn, le gigantesque lac d'eau douce qui constituait le cœur de cet empire. Il se tenait dans la salle d'audience, la pièce où il pourrait

recevoir ses conseillers, si besoin était. Au-delà d'une double porte se trouvait la chambre à coucher.

Erland était accompagné de deux gardes qui devaient jouer le rôle de serviteurs. Il fit signe à l'un d'entre eux d'ouvrir la grande porte, mais avant qu'il ait pu faire un geste, une jeune femme apparut à côté du prince.

— Messire, le salua-t-elle, tout en frappant bruyamment dans ses mains, une seule fois.

Les portes s'ouvrirent. Erland hocha la tête d'un air absent et franchit le seuil de sa chambre à coucher. Mais la vue qui s'offrait à lui le figea sur place. Où qu'il posât les yeux, tout n'était qu'or, que ce soit sur les tables, les divans, les tabourets ou les chaises. Les meubles étaient dispersés dans la pièce pour répondre à ses besoins divers lorsqu'il s'habillerait, écrirait des messages ou prendrait un repas en solitaire. En haut du mur, le marbre était remplacé par du grès de couleur ocre sur lequel avaient été peintes des fresques aux couleurs vives. On y voyait des guerriers, des rois et des dieux, stylisés à la keshiane. La plupart avaient une tête d'animal, car les Keshians donnaient à leurs dieux des attributs qui différaient sensiblement de la façon dont on les représentait dans le royaume.

Erland resta immobile et silencieux à contempler la splendeur de la pièce. Un énorme lit dominait la chambre, entouré sur trois côtés de rideaux de soie vaporeux qui tombaient du plafond, six mètres au-dessus de sa tête. Le lit faisait deux fois la taille de celui qu'il avait au palais de son père et qui était déjà grand. Il avait même paru immense lorsqu'il était rentré de Hautetour avec Borric car, durant leur service, ils s'étaient habitués à dormir sur des lits de camp étroits dans la caserne.

Le fait de penser à Borric rendit Erland mélancolique pendant un moment. Il aurait aimé pouvoir partager son étonnement avec son frère. Comme toujours depuis l'attaque, Erland n'arrivait pas à admettre la mort de son jumeau. D'une certaine façon, il avait l'impression, à l'intérieur de lui, que Borric était encore en vie. Erland était sûr qu'il était là, quelque part. La jeune femme qui était entrée avec eux dans la pièce frappa de nouveau dans ses mains. Brusquement, la pièce s'anima.

Les gardes du prince observèrent, muets d'étonnement, le défilé apparemment sans fin des servantes keshianes. Ils furent surpris par la rapidité et l'efficacité avec laquelle elles déballèrent les affaires du prince et suspendirent ses vêtements de cérémonie dans une armoire toute proche. Mais surtout ils s'étonnèrent du fait qu'elles étaient toutes aussi belles les unes que les autres et vêtues aussi sommairement que les membres du comité d'accueil. La seule différence était qu'elles ne portaient pas de bijoux. Leur pagne était

retenu à la taille par une ceinture en toile de lin. En dehors de cela, elles étaient nues.

Erland rejoignit ses hommes et leur dit :

— Allez vous trouver quelque chose à manger. Si j'ai besoin de vous, j'enverrai quelqu'un vous chercher.

Les deux soldats saluèrent le prince puis hésitèrent, ne sachant visiblement pas où aller. L'une des jeunes femmes parut lire dans les pensées du prince et dit :

— C'est par ici.

Ils la suivirent hors de la pièce.

Une autre jeune femme, aux yeux couleur brun acajou, s'approcha d'Erland.

— Si tel est votre bon plaisir, messire, votre bain est prêt.

Erland vit qu'elle portait une ceinture rouge, avec une boucle en or, au lieu d'une ceinture blanche ordinaire. Il comprit qu'elle devait être la responsable de cette armée de jeunes servantes.

Le prince se sentit brusquement trop habillé, car l'air était encore chaud, même dans le palais, et se sentit sale aussi, après deux jours de chevauchée. Il hocha la tête et suivit la jeune femme dans la pièce adjacente. Une piscine longue d'au moins neuf mètres l'y attendait. A son extrémité se dressait la statue en or d'une espèce de nymphe qui déversait de l'eau dans le bassin à l'aide d'un vase. Erland regarda autour de lui. Au moins cinq jeunes femmes l'attendaient dans l'eau. Aucune ne portait de vêtements.

Deux autres surgirent à ses côtés, tandis que celle qui l'avait amené dans la pièce commençait à lui ôter sa tunique.

— Euh..., commença Erland en faisant un pas en arrière, par réflexe.

— Quelque chose ne va pas, messire ? demanda la jeune femme aux yeux d'acajou.

Le prince s'aperçut brusquement que sa peau sombre comportait plusieurs nuances : les tons chauds de son bronzage recouvraient sa peau naturellement basanée, couleur olive. Ses cheveux noirs étaient tirés en arrière en une tresse serrée ; Erland remarqua qu'elle avait un très long cou.

Il ouvrit la bouche pour parler, puis la referma, ne sachant pas quoi dire. Si Borric avait été avec lui, il était sûr qu'ils auraient déjà été en train de patauger dans le bassin, testant les limites de leurs prérogatives avec les jolies servantes. Mais seul... Il se sentait maladroit.

— Quel est ton nom ?

— Miya, m'sire.

— Euh, Miya...

Il regarda toutes ces jolies dames qui attendaient qu'il leur fasse

savoir ses exigences.

— Dans mon pays, on n'a pas l'habitude d'avoir autant de serviteurs pour... On n'en a pas besoin d'autant.

Les yeux de la jeune femme cherchèrent les siens pendant une seconde. D'une voix douce, elle répondit :

— Si m'sire voulait bien m'indiquer quelles sont les servantes qui lui plaisent, je renverrai les autres.

Elle hésita un instant, puis ajouta :

— Si vous souhaitez n'en garder qu'une, je serais très honorée de... veiller à vos besoins, m'sire.

La signification de cette dernière phrase était très claire. Erland secoua la tête.

— Non, je veux dire...

Il poussa un soupir résigné.

— Allez-y, continuez.

Des mains habiles lui ôtèrent ses vêtements. Lorsqu'il fut entièrement nu, Erland entra rapidement dans le bassin. Il se sentait maladroit et embarrassé. En descendant les quelques marches qui menaient au bassin, il fut surpris de découvrir que l'eau était chaude. Il s'assit sur la dernière marche, avec de l'eau jusqu'à la poitrine. Il avait l'impression d'être idiot. Puis Miya dégrafa sa ceinture et son petit pagne tomba à ses pieds. Tout naturellement, elle entra dans l'eau et s'assit sur la marche juste derrière le prince.

Une autre domestique frappa dans ses mains et fit signe aux jeunes femmes qui se tenaient à côté du bassin d'apporter les huiles, les savons et les onguents.

Miya pressa gentiment les épaules du prince, le tirant en arrière jusqu'à ce que la tête du jeune homme reposât sur ses seins doux. Il sentit alors les doigts de la jeune femme lui masser le cuir chevelu, car elle frictionnait ses cheveux avec de l'huile parfumée. Deux autres servantes étaient maintenant à ses côtés, lui frottant la poitrine avec des savons qui répandaient une faible fragrance de fleurs. Deux autres commencèrent alors à lui nettoyer et à lui couper les ongles, tandis que deux autres encore s'appliquaient à masser les muscles fatigués de ses jambes.

Passé le premier moment de tension dû au fait qu'il se faisait manipuler si intimement par sept femmes étranges, Erland prit une profonde inspiration, se forçant à se détendre. Ce n'était pas si différent de chez lui, où l'un des serviteurs lui frottait le dos pendant qu'il prenait son bain, se dit-il. Puis il regarda la dizaine de jolies femmes qui se tenaient sur le côté du bassin, et les sept qui se trouvaient dans l'eau avec lui. Il gloussa. *Sûr, c'est exactement comme à la maison.*

— Messire ? s'enquit Miya.

Erland laissa échapper un long soupir.

— J'ai juste besoin de m'habituer à cette situation.

La jeune femme lui rinça les cheveux avec l'eau d'un bol en or, puis commença à masser les muscles de son cou et de ses épaules. Malgré l'embarras qu'il éprouvait à être dans le bassin avec les servantes nues autour de lui, il s'aperçut que le massage répété lui donnait l'impression que ses paupières étaient lourdes. Il respira l'agréable fragrance ensoleillée de la peau humide de Miya, mêlée aux doux arômes des huiles, et ferma les yeux. Il sentit la fatigue et l'inquiétude commencer à s'éloigner doucement.

Il poussa un profond soupir. Miya lui demanda d'une voix douce :

— Messire désire-t-il quelque chose ?

Erland sourit, pour la première fois depuis l'attaque des bandits, et répondit :

— Non. Je crois que je pourrais m'habituer à pareil traitement.

— Alors reposez-vous, mon beau et jeune seigneur aux cheveux de feu, murmura-t-elle à son oreille. Reposez-vous et détendez-vous, car ce soir, Celle-Qui-Incarne-Kesh vous recevra.

Erland s'installa confortablement contre le corps doux de la servante et laissa la chaleur du bassin se diffuser en lui, tandis que les doigts des jeunes femmes massaient ses muscles tendus et fatigués. Bientôt il se laissa entraîner dans une torpeur légère et sensuelle. Il se détendit et sentit son corps répondre aux douces caresses des jeunes femmes. Entre ses paupières mi-closes, il vit des visages souriants le regarder, pleins d'espoir, tandis que deux des servantes chuchotaient entre elles et réprimaient un petit rire nerveux.

Oui, pensa-t-il, je pourrais m'habituer à ça.

L'une des servantes secoua le pied du prince, en chuchotant :

— Messire !

Erland se souleva sur un coude pour voir ce qui se passait et cligna des yeux, encore abruti de sommeil. Puis il se secoua pour se réveiller et demanda :

— Quoi ?

— Le seigneur James m'envoie vous dire qu'il sera ici dans moins d'une demi-heure, m'sire. Il vous conseille d'être prêt à vous présenter devant l'impératrice. Vous devez vous habiller.

Erland regarda d'abord à droite, puis à gauche ; il était cerné par deux corps immobiles. A sa droite, Miya dormait en respirant avec légèreté, tandis qu'à sa droite, une autre servante – celle qui avait des yeux verts surprenants mais dont il avait oublié le nom – l'observait entre ses paupières mi-closes. Par jeu, il donna une claque sur les fesses nues de Miya et s'écria :

— Il est temps de se préparer, mes chéries !

Miya se réveilla et sortit de l'immense lit d'un seul mouvement fluide. Elle frappa dans ses mains ; aussitôt, six autres esclaves apparurent avec les vêtements d'Erland, nettoyés et prêts à être portés. Le prince bondit hors du lit et leur fit signe d'attendre tandis qu'il courait vers la pièce au bassin. Il ordonna aux servantes de s'écarter et descendit les trois marches qui menaient au fond du bassin, se plongeant dans l'eau pour s'y rincer. À l'attention de Miya, qui l'avait suivi, il expliqua :

— J'étais trempé de sueur. J'avais besoin de reprendre un bain.

La jeune femme eut un léger sourire.

— C'est que vous avez été... très actif pendant un moment, m'sire.

Erland lui rendit son sourire.

— Est-ce qu'il fait toujours aussi chaud ?

— Nous sommes en été, c'est pour ça, répondit la servante. On utilise des éventails pour rafraîchir ceux qui le désirent. En hiver, il fait vraiment très froid la nuit, et il faut recouvrir son lit de fourrures pour rester au chaud.

Erland avait du mal à imaginer cela. Il sortit du bassin et laissa trois servantes le sécher rapidement. Puis il retourna dans la chambre.

Il n'aurait pas cru qu'il serait si difficile d'être aidé à s'habiller. Il n'arrêtait pas d'essayer de faire des choses par lui-même et gênait les femmes qui tentaient d'attacher les dentelles et de refermer les boucles. Mais il était entièrement vêtu lorsque le comte James se fit annoncer. Le prince hocha la tête pour qu'on le laissât entrer.

James apparut et dit :

— Eh bien, tu as meilleure mine. La sieste était agréable ?

Erland jeta un coup d'œil aux chairs féminines qui s'affichaient abondamment autour de lui.

— Très agréable, à vrai dire, répondit-il.

James se mit à rire.

— Gamina n'était pas très contente de voir tant de si jolies jeunes femmes dans nos appartements, alors ils ont envoyé quelques beaux jeunes hommes. Elle a été choquée quand ils ont proposé de l'aider à se baigner.

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

— Je dirais que c'est un peuple aux mœurs très libres, mais pour eux tout ça est parfaitement normal. Ils doivent nous prendre pour... Non, je ne sais pas pour quoi ils nous prennent.

Le comte fit signe à Erland de le suivre et conduisit le jeune homme dans un grand couloir, où Gamina et Locklear les attendaient en bavardant. Comme ils approchaient, Gamina parla dans l'esprit du prince :

— *Erland, James a déjà remarqué deux postes d'écoute dans nos*

appartements. Faites attention à ce que vous dites à voix haute.

— *Je parierais volontiers qu'au moins une de mes « servantes » appartient aux services d'espionnages keshians,* répondit le prince en pensée.

Il y eut un moment de silence, tandis qu'un officier de la cour keshiane, vêtu, comme toutes les personnes qu'ils avaient vues jusqu'ici, d'un pagne blanc et chaussé de sandales, venait à leur rencontre. Il portait également un torque d'or orné de turquoises et un bâton qui devait être l'insigne de sa charge.

— Par ici, Votre Altesse, messires, ma dame.

Il leur fit remonter un long couloir, qui s'ouvrait sur de vastes pièces et appartements. Entre ces différentes pièces se trouvaient des passages ouverts à tous les vents sur des fontaines et des petits jardins, lesquels étaient illuminés par des torches montées sur pieds. Tandis qu'ils passaient devant de nombreux jardins de ce genre, James expliqua :

— Tu ferais bien de t'habituer aux siestes, Altesse. Ici, c'est la tradition. Le matin, l'impératrice et ses conseillers privés s'occupent des affaires de la cour, puis ils prennent un repas en début d'après-midi, font la sieste jusqu'au soir et s'occupent à nouveau des affaires de la cour entre le coucher du soleil et la neuvième heure, après quoi, ils vont souper.

Erland jeta un coup d'œil à plusieurs servantes qui passaient près d'eux et ne portaient rien d'autre que le pagne.

— Je m'en sortirai très bien, répondit-il.

Gamina effleura ses pensées, sans formuler de mots, mais en exprimant clairement sa désapprobation.

Ils s'engagèrent dans un autre couloir, encore plus grand. Des colonnes de pierre recouvertes de marbre s'élevaient sur une hauteur de trois étages au-dessus de leurs têtes. De chaque côté, les murs étaient peints de fresques stylisées représentant de grands événements et les batailles mythiques entre les dieux et les démons. Ils marchèrent au centre du couloir, foulant aux pieds un tapis au motif fabuleux, d'une longueur étonnante et pourtant apparemment dépourvu de défauts.

Tous les six mètres environ, un soldat keshian se tenait au garde-à-vous. Erland s'aperçut que ces hommes ressemblaient bien peu aux célèbres Chiens soldats, ces unités d'élite en faction à la frontière du royaume. Ceux-là semblaient avoir été choisis pour leur apparence plus que pour leur expérience, se dit le prince. Tous portaient le pagne court, bien que celui-ci soit légèrement différent, ouvert sur le devant afin que les jambes puissent bouger plus librement. Ils portaient également un sous-vêtement, fait du même lin blanc que le pagne, et une ceinture multicolore fermée par une boucle en argent. Chacun

avait aux pieds les sandales à lanières croisées. Mais ce qui fascinait Erland, c'était leur heaume, d'aspect primitif et barbare. L'un portait un crâne de léopard, dont la fourrure retombait sur ses épaules. D'autres encore arboraient des coiffes d'ours ou d'élans, disposées de la même façon. De nombreux autres avaient attaché des plumes d'aigle ou de faucon à des anneaux d'ivoire glissés dans leur chevelure, tandis que certains s'étaient confectionné un heaume à partir de plumes de perroquet très colorées. On trouvait également quelques heaumes de forme conique fabriqués à base de roseaux teints dans des couleurs vives. Ils étaient loin d'avoir l'air d'être fonctionnels en cas de bataille.

— Quel étalage grandiose, n'est-ce pas ? fit remarquer James à voix haute.

Erland hocha la tête. Tout ce qu'il avait vu jusqu'ici dans la cité supérieure de Kesh pouvait se résumer en un seul mot : l'excès. Par rapport à ce qu'ils avaient vu dans la cité inférieure, le contraste était encore plus flagrant. La richesse et l'opulence étaient à l'ordre du jour jusque dans les moindres détails. Là où un matériau de base aurait suffi, il était remplacé par quelque chose de plus noble : l'or à la place du fer, les gemmes à la place du verre, la soie là où on aurait attendu du coton. Lorsqu'ils eurent traversé d'autres salles et d'autres couloirs, Erland comprit que c'était la même chose pour les serviteurs. S'ils avaient besoin d'un homme, non seulement celui-ci devait être en bonne santé et adroit de ses mains, mais il devait aussi être beau. Si une femme devait être vue dans les couloirs, même par hasard, alors il fallait qu'elle soit jeune et jolie.

Encore quelques jours à ce régime, pensa Erland, et je vais me réjouir à la vue d'un visage ordinaire.

Ils atteignirent une double porte massive, décorée à la feuille d'or. L'officier qui les avait guidés jusque-là frappa le sol de son bâton pour annoncer :

— Le prince Erland, le comte James, la comtesse Gamina et le baron Locklear !

Les portes s'ouvrirent. Erland aperçut une vaste salle, longue d'au moins cent mètres. Sur le mur opposé s'élevait un dais sous lequel se trouvait un trône en or.

— Tu ne m'avais pas dit que c'était une réception officielle, dit Erland du bout des lèvres.

— Ça n'en est pas une. Ceci est un dîner intime et informel.

— Je suis impatient de voir à quoi ressemble une audience formelle, ironisa Erland.

Il prit une profonde inspiration et ajouta :

— Très bien, allons manger en compagnie de Sa Majesté.

Faisant un pas en avant, le prince Erland guida ses conseillers

dans la salle où les attendait l'impératrice de Kesh la Grande.

Erland entra d'un pas décidé et marcha directement jusqu'au centre de la salle. Le son de ses bottes sur le sol de pierre paraissait déplacé, comme une intrusion bruyante et effrontée en ce lieu où le cuir souple des sandales et des babouches était de mise. Le silence absorba le bruit, car personne ne parlait. Tous les yeux étaient fixés sur le cortège venu du royaume des îles.

Sous le dais, devant un trône d'or, on avait éparpillé des coussins, sur lesquels une vieille femme était étendue. Erland essaya de la regarder normalement, sans avoir l'air de la dévisager, et s'aperçut qu'il n'y arrivait pas. Là, appuyée sur des coussins devant le trône le plus puissant du monde connu, se trouvait la souveraine la plus puissante du monde connu. Il s'agissait en l'occurrence d'une toute petite femme desséchée, d'apparence quelconque. Elle portait un costume assez semblable au traditionnel pagne blanc, sauf que le sien était plus long et tombait en dessous du genou. Sa ceinture était incrustée de gemmes splendides qui captaient la lumière des torches et renvoyaient des reflets scintillants danser sur les murs et le plafond. L'impératrice était également vêtue d'un ample corsage blanc, fermé sur le devant par une broche en or incrustée d'un superbe rubis, gros comme un œuf de pigeon. Un diadème, également en or, incrusté de saphirs et de rubis, ornait son front. Le prince n'avait jamais vu d'aussi belles pierres précieuses. Une somme équivalente au revenu de toute une nation décorait le corps de cette vieille femme.

Sa peau basanée ne parvenait pas à masquer la pâleur due à son âge avancé. Ses gestes étaient ceux d'une femme de quatre-vingt-cinq ans, et non de soixante-quinze. Ce furent ses yeux qui permirent à Erland de ressentir toute la grandeur du personnage, car ils brûlaient encore d'un feu intérieur.

Ces mêmes yeux sombres, et pourtant aussi étincelants que les rubis et les saphirs qui ornaient son front, se posèrent sur le prince tandis qu'il avançait entre les convives qui passeraient la soirée en compagnie de l'impératrice. Autour du dais, une douzaine de tables basses avaient été placées en demi-cercle. Autour de chacune de ces tables, étendus sur des coussins, se trouvaient ceux que l'impératrice estimait dignes d'un tel honneur.

Erland s'arrêta devant l'impératrice et inclina la tête, comme il l'aurait fait devant le roi son oncle. James, Gamina, et Locklear mirent un genou à terre et attendirent qu'on leur donne la permission de se relever, comme le leur avait dit l'officier chargé du protocole.

— Comment va notre jeune prince des Isles ?

La voix de cette femme était comme un coup de tonnerre au beau milieu d'un après-midi d'été, chaud et langoureux. Erland faillit

sursauter. Cette simple question contenait plus de nuances et de significations qu'il était capable d'en exprimer. Surmontant une vague de panique totalement inattendue, il répondit aussi calmement que possible :

— Eh bien, Votre Majesté, mon oncle, le roi des Isles, vous adresse ses vœux de bonne santé et de bien-être.

Dans un petit rire, elle répliqua :

— Voilà qui est dans son intérêt, mon prince. Je suis sa meilleure amie à cette cour, soyez-en sûr.

Elle soupira, avant d'ajouter :

— Lorsque cette histoire de jubilé sera terminée, rappez les vœux les plus sincères de Kesh à notre ami des Isles. Nous avons beaucoup en commun. Mais passons à autre chose. Présentez-moi votre escorte.

Erland fit les présentations. Lorsqu'il eut terminé, l'impératrice les surprit tous en se redressant légèrement et en disant :

— Comtesse, auriez-vous l'obligeance de vous approcher ?

Gamina lança un regard rapide à James avant de monter les dix marches qui l'amènèrent devant l'impératrice.

— Vous, les gens du Nord, êtes très blonds, mais je n'avais jamais vu pareille blondeur, dit la vieille femme. Vous n'êtes pas originaire du port des Étoiles, n'est-ce pas ?

— Non, Votre Majesté, répondit Gamina. Je suis née dans les montagnes au nord de Romney.

L'impératrice hocha la tête, comme si cela expliquait tout.

— Retournez auprès de votre époux, ma chère. Vous êtes jolie, à votre manière exotique.

Tandis que Gamina quittait le dais, l'impératrice reprit :

— Votre Altesse, une table vous a été réservée, ainsi qu'à votre escorte. Vous me ferez bien le plaisir de dîner avec nous.

Erland s'inclina de nouveau et répondit :

— Tout l'honneur est pour nous, Votre Majesté.

Ils s'assirent à la table en question. Seule une autre table les séparait de celle de l'impératrice, dont ils étaient tout près. Un autre courtisan apparut et annonça :

— Le prince Awari, fils de Celle-Qui-Incarne-Kesh !

Le prince, qui était venu à la rencontre d'Erland cet après-midi-là, fit son entrée par une porte sur le côté. Erland supposa que la porte en question s'ouvrait sur une autre aile du palais, différente de celle où lui et son escorte étaient logés.

— Si je peux me permettre de donner un conseil à Son Altesse, fit une voix à la droite du prince.

Erland tourna la tête et s'aperçut que Kafi Abu Harez s'était glissé entre lui et le comte James.

— Sa Majesté, puisse-t-elle prospérer, s'est dit que vous seriez peut-être embarrassé par tant de nouveautés et m'a donné l'ordre de m'asseoir à vos côtés et de répondre à toutes les questions que vous vous posez.

— *Et aussi de découvrir ce qui nous intéresse et ce qui nous rend curieux*, dit Gamina dans l'esprit du prince.

Erland hocha discrètement la tête. Kafi eut l'impression qu'il tenait simplement compte de ce qu'il venait de dire, mais Gamina savait que le prince avait voulu montrer qu'il était d'accord avec elle. Puis le courtisan annonça d'une voix forte :

— La princesse Sharana !

Derrière Awari apparut une jeune femme qui, d'après son apparence, devait avoir à peu près le même âge qu'Erland. Ce dernier retint son souffle à la vue de la petite-fille de l'impératrice. Dans ce palais rempli de jolies femmes, elle était éblouissante. Elle était vêtue comme tous les nobles qu'il avait déjà rencontrés, mais portait également, comme l'impératrice, un corsage blanc. Ses bras et son visage avaient la couleur pâle d'une amande dorée par la chaleur du soleil keshian. Ses cheveux étaient coupés au carré sur son front et tombaient de chaque côté de son visage jusqu'à ses épaules, sauf dans son dos où ils étaient noués en une longue tresse entremêlée d'or et de gemmes.

— La princesse Sojiana ! s'exclama le courtisan.

Locklear faillit tomber de son siège. La princesse Sharana était ravissante, comme une fleur qui vient d'éclore, mais sa mère, Sojiana, était à l'apogée de sa beauté. Grande et athlétique, elle se mouvait avec la grâce d'une danseuse et esquissait chaque pas de manière à mettre son corps en valeur. Et quel corps ! Il était exceptionnel, avec les membres longs, l'estomac plat, et la poitrine généreuse. Elle avait toutes les apparences de la maturité, mais sans une once de graisse, les muscles fermes. Elle ne portait que le pagne blanc, avec une ceinture dorée plutôt que blanche. Deux serpents d'or s'enroulaient autour de ses bras et un torque d'or incrusté d'opales de feu brillait à son cou. Ces bijoux mettaient en valeur sa peau basanée. Ses cheveux avaient la couleur du bois imbibé de vin : le roux s'y mêlait au brun. Au cœur d'un visage aussi frappant que son corps, des yeux d'un vert des plus surprenants étaient fixés sur l'impératrice.

— Dieux, s'exclama Locklear, elle est stupéfiante !

L'homme du désert était d'accord avec lui.

— La princesse est considérée comme l'une des plus belles femmes parmi les sang-pur, messire le baron.

Il prononça cette remarque d'un ton circonspect. James lui jeta un regard étrange, interrogateur, mais Kafi semblait réticent à l'idée d'en dire plus. Après avoir soutenu le regard de James pendant un

moment, il s'aperçut que Locklear était captivé par la vision de la princesse qui allait à la rencontre de sa mère.

— Messire Locklear, je me dois de vous conseiller la prudence.

Il jeta un nouveau coup d'œil à la princesse Sojiana qui venait d'atteindre le dais. Dans un murmure, il ajouta :

— Elle est la femme la plus dangereuse de cette cour après l'impératrice, ce qui fait d'elle la deuxième femme la plus dangereuse du monde.

Locklear sourit d'un air de défi.

— Je veux bien vous croire. Elle est époustouflante. Mais je pense que je saurai me montrer à la hauteur.

Gamina n'apprécia pas ce jeu de mots grossier et lui jeta un regard noir. L'homme du désert esquissa un sourire forcé.

— Elle vous en donnera peut-être l'occasion. On prétend que ses goûts sont... aventureux.

James ne manqua pas de comprendre le message implicite de Kafi, même si Locklear était trop épris de la princesse pour écouter. James hocha discrètement la tête pour remercier le diplomate de l'avoir averti.

Contrairement à Awari et à Sharana, Sojiana ne se contenta pas de s'incliner devant l'impératrice pour ensuite rejoindre la table réservée à la famille impériale : elle s'inclina et s'adressa à sa mère.

— Comment se porte ma mère ? demanda-t-elle d'un ton cérémonieux.

— Je me porte bien, ma fille. Nous régnons un autre jour à Kesh.

La princesse s'inclina de nouveau et ajouta :

— Alors mes prières ont été exaucées.

Elle alla s'asseoir aux côtés de son frère et de sa fille. Les serviteurs entrèrent dans la salle.

Des plats d'une remarquable diversité furent amenés les uns après les autres. Toutes les deux minutes, Erland devait réfléchir à ce qu'il allait goûter ensuite. On apporta différents vins, secs, doux, rouges, blancs – lesquels avaient été rafraîchis dans de la glace rapportée des pics de la montagne du Gardien.

— Dites-moi, pourquoi les membres de la famille impériale sont-ils les derniers à entrer ? demanda Erland au Keshian.

— Nous à Kesh faisons les choses de façon étrange, si bien que ce sont ceux de moindre importance qui entrent les premiers : esclaves, serviteurs, petits courtisans, ils mettent tout en place pour l'arrivée des grands. Alors Celle-Qui-Incarne-Kesh entre et prend place sur le dais. Puis les courtisans de noble naissance, ou qui ont fait preuve d'un certain mérite, entrent à leur tour, toujours dans l'ordre du moins important au plus important. Vous êtes le seul noble de haut rang en dehors de la famille impériale, c'est pourquoi vous êtes entré juste

avant le prince Awari.

Erland hocha la tête, avant d'être frappé par un détail bizarre.

— Ce qui voudrait dire que sa nièce, Sharana, est...

— D'un rang plus élevé à la cour que le prince, termina Kafi en balayant la pièce du regard. C'est un peu une dispute de famille, mon prince.

— *Et quelque chose dont il ne souhaite pas parler*, ajouta Gamina. Erland lui lança un regard. *Je ne suis pas en train de lire ses pensées, Altesse. Je ne ferais pas ça à quelqu'un sans avoir sa permission, mais il... c'est comme s'il l'affichait clairement. Je n'arrive pas à mieux l'expliquer, mais il s'efforce de passer de nombreuses choses sous silence.*

Erland laissa tomber le sujet et commença à poser des questions au sujet de la cour. Kafi lui répondit un peu à la façon d'un professeur d'histoire qui s'ennuierait ferme, sauf lorsque les questions l'amenaient à révéler des anecdotes comiques, embarrassantes ou scandaleuses. L'homme se révéla être une espèce de commère.

James choisit de laisser les autres mener la conversation à sa place tandis qu'il passait au crible les réponses de Kafi. À mesure que le repas se poursuivait, il rassembla des indices et des informations fascinantes qui concordaient parfaitement avec ce qu'il savait déjà. Kesh était aussi complexe qu'une fourmilière ; seule la reine des fourmis, l'impératrice, parvenait à maintenir l'ordre. Les différentes factions, les vieilles rivalités internes et les querelles antiques faisaient partie de la vie quotidienne à la cour de Kesh. L'impératrice n'arrivait à maintenir l'unité de son empire qu'en manipulant les factions les unes contre les autres.

James but une gorgée d'un vin rouge fin et sec et réfléchit au rôle qu'ils allaient devoir jouer dans ce drame. Il savait que quelqu'un chercherait à profiter de leur présence à des fins politiques, aussi sûr qu'il savait que les bottes lui faisaient mal aux pieds. La question était de savoir qui serait cette personne et quels seraient ses motifs.

Sans parler de la façon dont cette personne tenterait d'utiliser Erland, ajouta James en son for intérieur. Il était clair qu'au moins une faction à la cour voulait tuer le prince et déclencher une guerre entre le royaume et l'empire. James balaya la pièce du regard, puis goûta de nouveau le vin. Tout en le savourant, il se dit qu'il était un étranger dans un pays très étrange et qu'il lui faudrait rapidement apprendre à s'y retrouver. Il laissa son regard errer au hasard, examinant les visages ici et là. Il s'aperçut que plus de six personnes l'examinaient en retour.

Il soupira. Il avait le temps, car il doutait avoir beaucoup d'ennuis lors de la première nuit passée au palais. S'il avait à tuer Erland, il attendrait qu'il y ait plus d'invités, pour écarter la suspicion, d'autant que l'impact de cette mort contribuerait à gâcher le jubilé de

l'impératrice.

À moins, bien sûr, que ce ne soit l'impératrice qui souhaite la mort d'Erland, corrigea James.

Il préleva dans son assiette un morceau de melon délicatement assaisonné et le mangea. Savourant le goût du fruit, il décida de laisser les affaires d'État de côté pendant quelques heures. Mais moins d'une minute plus tard, il se surprit à laisser vagabonder son regard de nouveau, cherchant un signe, un indice lui indiquant d'où viendrait la prochaine attaque.

COMPAGNON

La vigie tendit le doigt.

— Faràfra !

Le capitaine donna l'ordre d'orienter les voiles tandis qu'ils contournaient les promontoires et arrivaient en vue du port keshian.

Un marin qui se tenait au bastingage se tourna vers Borric et lui dit :

— On va se prendre un peu de bon temps, ce soir, hein, le Fou ?

Borric sourit d'un air contrit. Derrière lui, le capitaine s'écria :

— Grimpez dans la mâture et préparez-vous à prendre un ris !

Les marins s'empressèrent d'obéir.

— Deux points jusqu'au port, ordonna le capitaine.

Borric tourna le grand gouvernail pour amener le bateau dans la direction indiquée. Depuis qu'il avait rejoint l'équipage du *Bon Voyageur*, il était parvenu à gagner le respect du capitaine et de l'équipage, non sans quelque réticence de leur part. Il accomplissait très bien certaines tâches et apprenait vite celles qu'il ne connaissait pas. Sa maîtrise du navire, et sa connaissance des changements de courant et de vent, acquises lorsque, enfant, il manœuvrait de petits bateaux, lui avait valu de devenir timonier à bord du *Bon Voyageur*. Il était l'un des trois marins à qui le capitaine permettait d'occuper ce poste.

Borric jeta un coup d'œil au-dessus de lui. Suli courait le long d'un espar, se glissant entre les écoutes et les haussières, agile comme un singe. Le gamin avait pris goût à la mer comme s'il y avait toujours vécu. Pendant le mois qu'avait duré la traversée, son corps d'enfant avait pris un peu de poids et de muscles et s'était renforcé grâce à l'activité constante et la nourriture, ordinaire mais copieuse. On devinait déjà l'homme qu'il serait plus tard.

Le prince avait continué à dissimuler son identité, ce qui de toute façon n'avait probablement pas d'importance. Le capitaine et l'équipage l'appelaient « le Fou » depuis l'épisode du couteau. Prétendre être un prince des Isles n'allait probablement pas les faire changer d'avis, Borric en était certain. Suli était juste « le gamin ». Personne ne leur avait demandé ce qu'ils faisaient dans un bateau à la dérive et sur le point de couler, comme si le savoir risquait de leur

attirer des ennuis.

Derrière le prince, le capitaine expliqua :

— Un pilote faràfran va nous conduire au port. C'est sacrément embêtant, mais c'est le gouverneur du port qui veut que ça se passe comme ça, alors on doit se mettre en panne et attendre.

Le capitaine donna l'ordre de prendre un ris et de se préparer à jeter l'ancre. Ils hissèrent une paire de fanions vert et blanc pour demander un pilote.

— C'est ici que tu nous quittes, le Fou. Le pilote sera là dans moins d'une heure, mais je te fais passer par-dessus bord ; mes hommes vont te conduire en canot jusqu'à une plage en dehors de la ville.

Borric ne répondit pas. Le capitaine le dévisagea avant de poursuivre :

— Tu es un garçon capable, mais tu n'avais rien d'un vrai marin quand tu es monté à bord. Tu connais un navire comme son capitaine et pas comme un membre d'équipage, ajouta-t-il en plissant les yeux. Tu ne connaissais aucune des tâches les plus élémentaires d'un matelot.

Tout en parlant, le capitaine ne cessa de regarder autour de lui, comme pour s'assurer que tout le monde était bien à son poste.

— C'est comme si tu avais passé tes journées sur le gaillard d'arrière, sans passer une seule minute sous le pont ou en haut du mât, un gamin capitaine. Ou le fils d'un homme riche qui possède des bateaux, ajouta-t-il en baissant la voix.

Borric tourna légèrement le gouvernail comme la vitesse du bateau diminuait.

— Tu as les mains calleuses, mais ce sont les mains d'un cavalier, ou d'un soldat, pas d'un marin.

Il jeta un nouveau coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'aucun des marins ne se dérobaît à la tâche.

— À dire vrai, je ne demande pas à connaître ton histoire, le Fou. Mais je sais que ta chaloupe venait de Durbin. Vous ne seriez pas les premiers, toi et le gamin, à vouloir quitter Durbin précipitamment. Non, plus j'y pense et moins j'ai envie de savoir ce qui se passe. Je ne peux pas dire que t'as été un bon matelot, le Fou, mais tu as fait de ton mieux et tu t'en es bien sorti, sans te plaindre. Aucun homme ne peut demander plus.

Il regarda au-dessus de lui, vit que les voiles avaient toutes été amenées et donna l'ordre de jeter l'ancre. Il attacha le gouvernail que Borric maintenait immobile, et ajouta :

— Normalement, je te ferais t'éclater le foie à transporter des marchandises jusqu'au coucher du soleil avec le reste de mes hommes, pour finir de payer ton passage. Mais quelque chose en toi me dit que

des ennuis te suivent dans ton sillage, alors je préfère te débarquer sans que tu te fasses remarquer.

Il regarda Borric de la tête aux pieds.

— Eh bien, descends chercher tes affaires. Je sais que tu as saigné mes hommes à blanc avec tes tours de cartes. Heureusement que je ne les avais pas encore payés, sinon, tu leur aurais pris leur paye en plus du reste.

Borric le salua.

— Merci, capitaine.

Il se laissa glisser le long de l'échelle menant au pont principal, en criant à Suli :

— Hé, gamin ! Descends de là et viens chercher tes affaires !

Le petit mendiant de Durbin se servit des enfléchures pour rejoindre Borric à l'entrée du gaillard d'avant. Ils entrèrent et rassemblèrent leurs quelques affaires. En plus d'une ceinture et d'un couteau muni de son fourreau, Borric avait gagné une poignée de pièces, deux tuniques de matelot, un deuxième pantalon et deux autres vêtements identiques pour Suli.

Lorsqu'ils émergèrent sur le pont, l'équipage se tenait désœuvré et attendait l'arrivée du pilote faràfran. Plusieurs des marins dirent au revoir au prince et au gamin tandis qu'ils traversaient le pont. Ils devaient descendre l'échelle de corde qui pendait par-dessus bord, du côté du navire qui se trouvait sous le vent. Plus bas les attendaient un petit canot et deux marins prêts à les amener jusqu'au rivage.

— Hé, le Fou et le gamin ! s'exclama le capitaine.

Tous deux s'apprêtaient à descendre le long de l'échelle et hésitèrent. Le capitaine leur tendit une petite bourse.

— Voici pour votre salaire. Il ne sera pas dit que je laisserai un homme entrer sans le sou dans une cité keshiane. Sinon, il aurait été plus clément de vous laisser vous noyer.

Suli prit la bourse et répondit :

— Le capitaine est bon et généreux.

Tandis que les marins ramaient vers les brisants, Borric souleva la bourse et la soupesa. Puis il la mit dans sa tunique, près de celle qu'il avait prise à Salaya. Libérant son souffle, il réfléchit à ce qu'il allait faire. Il devait se rendre à Kesh, évidemment, mais comment, voilà la question. Décidant de ne pas s'appesantir à ce sujet avant de sentir la terre ferme sous ses pieds, il demanda à Suli :

— Pourquoi le capitaine ne veut pas lâcher un homme sans le sou dans une cité keshiane ?

Ce fut l'un des deux matelots qui répondit, avant que le gamin puisse parler.

— Pas avoir d'argent à Kesh, ça veut dire être un cadavre, le Fou. Il secoua la tête face à l'ignorance de Borric.

— La vie vaut pas grand-chose à Kesh. Tu pourrais être le foutu roi de Queg qu'ils te laisseraient crever dans la rue si t'avais pas un rond sur toi. Même qu'ils marcheraient sur ton cadavre et trouveraient encore le moyen de maudire ton âme aux Sept Enfers Inférieurs parce que t'es dans le chemin.

— C'est vrai, ajouta Suli. Ceux de Kesh sont des animaux.

Borric se mit à rire.

— Tu es de Kesh.

Le gamin cracha par-dessus bord.

— Nous autres à Durbin on n'est pas vraiment de Kesh, pas plus que les hommes du désert. On a été conquis par eux ; on paye leurs impôts, mais on n'est pas keshians.

Il montra la cité du doigt.

— Ceux-là ne sont pas keshians non plus. On nous permet jamais de l'oublier. Dans la cité de Kesh on trouve les vrais Keshians. Tu verras !

— Le gamin a raison, le Fou, dit le matelot bavard. Les vrais Keshians sont étranges, tous autant qu'ils sont. On n'en voit pas beaucoup au bord de la mer du Dragon ou ailleurs, sauf près du gouffre d'Overn. Ils se rasent la tête et se baladent tout nus, oui monsieur, et ils s'en fichent si tu prends des libertés avec leurs femmes. C'est vrai !

L'autre marin grogna, comme pour dire que ça, c'était une autre histoire, qui restait encore à prouver. Le premier ajouta :

— Ils roulent dans leurs chars et ils pensent qu'ils sont meilleurs que nous. Ils ont aussi vite fait de te tuer que de te regarder.

Les deux marins durent souquer ferme en approchant de la ligne des brisants. Borric sentit le canot s'élever sur la crête d'un rouleau. Le premier matelot poursuivit son discours.

— Et si l'un d'eux te tue, ben la cour fait rien que le libérer. Même si c'est juste un homme du peuple comme toi, le Fou. C'est ça, être un sang-pur.

— C'est rien que la vérité, ajouta le second matelot. Fais attention aux sang-pur. Ils pensent pas comme nous. Ils ont pas le même sens de l'honneur. Si tu en défies un, il se battra peut-être, ou peut-être pas, il s'en fiche de l'honneur. Mais s'il s' imagine qu'il a quelque chose contre toi, alors il te traquera, comme un animal.

— Et il te suivra jusqu'au bout du monde s'il le faut ; ça aussi, c'est vrai.

La déferlante s'empara du canot et le poussa vers la plage. Borric et Suli sautèrent dans l'eau qui leur arrivait à la taille et aidèrent les deux rameurs à tourner le canot. Puis, quand la marée commença à refluer vers la mer, ils poussèrent l'embarcation pour que les rameurs puissent prendre de l'élan et passer les brisants. Pataugeant hors de

l'eau, le prince se tourna vers le gamin et lui dit :

— Ce n'est pas le genre d'accueil que je m'attendais à recevoir à Kesh, mais au moins nous sommes en vie, on a ce qu'il faut pour manger, ajouta-t-il en faisant sonner les pièces sous sa tunique, et on n'est pas poursuivis.

Il regarda en arrière, là où le navire attendait l'arrivée du pilote keshian. Il savait que, tôt ou tard, l'un des marins parlerait de l'homme et du gamin ramassés près de Durbin. Ceux qui se trouvaient à sa recherche dans cette partie de l'empire ne manqueraient pas de faire le rapprochement avec son évasion. Alors la chasse reprendrait de nouveau. Borric inspira profondément.

— Enfin, disons qu'on n'est pas poursuivis pour l'instant, corrigea-t-il.

Par jeu, il donna une grande claque dans le dos du gamin et ajouta :

— Viens, allons voir ce que cette cité keshiane a à nous offrir en matière de bons repas chauds !

Suli hochait énergiquement la tête pour montrer qu'il était entièrement d'accord.

Là où Durbin était sale, surpeuplé et misérable, Faràfra était exotique. Ce qui ne l'empêchait pas d'être sale, surpeuplée et misérable. Lorsqu'ils furent à mi-chemin du centre-ville, Borric comprit parfaitement ce qu'avait voulu dire le capitaine : à moins de vingt mètres des docks par lesquels ils étaient entrés dans la cité, un cadavre recouvert de mouches se décomposait au soleil. A en juger par les mutilations sur le torse, les chiens avaient prélevé leur part un peu avant l'aube. Les passants ignoraient le cadavre. Certains baissaient parfois les yeux, mais c'était là leur seule réaction visible.

Borric regarda autour de lui et demanda :

— Est-ce que le guet ne va pas faire quelque chose ?

Suli regardait dans toutes les directions, constamment sur le qui-vive, au cas où il aurait pu prendre une pièce ou deux.

— Si un marchand décide que l'odeur est mauvaise pour ses affaires, il paiera des gamins pour le traîner jusqu'au port et le jeter dans l'eau. Sinon, il restera là jusqu'à ce qu'il disparaisse, répondit le jeune garçon d'un air absent.

Suli semblait certain qu'en fin de compte, une intervention magique ferait disparaître le corps.

À quelques pas de là, un homme vêtu de robes s'accroupit, ignorant les passants. Alors que Borric l'observait, il se releva et disparut au sein de la foule, laissant derrière lui la preuve toute fraîche qu'il ne s'était pas accroupi pour adresser ses prières à un dieu, mais bien pour répondre à l'appel de la nature.

— Dieux d'en haut ! s'exclama Borric. Il n'y a donc pas de toilettes publiques dans cette ville ?

Suli le regarda d'un air curieux.

— Des toilettes publiques ? Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille. Qui les construirait et qui les nettoierait ? Pourquoi quelqu'un prendrait cette peine ?

— Oublie ça, répondit le prince. J'ai du mal à m'habituer à certaines choses, c'est tout.

Ils se glissèrent parmi la foule qui circulait entre les docks et la ville. Borric était surpris par l'incroyable diversité des gens qui l'entouraient. On pouvait y entendre tous les accents et y voir toutes sortes de tenues vestimentaires. Le prince n'avait jamais rien vu de tel auparavant et ne s'attendait pas à un tel spectacle. Des femmes du désert passèrent à côté de lui, voilées de la tête aux pieds et vêtues de robes bleues ou brunes. Elles ne laissaient apparaître rien d'autre que leurs yeux, alors qu'à quelques mètres de là, des chasseurs venus des plaines herbeuses examinaient des marchandises en exposant leurs corps sombres et huilés. Ils étaient nus, à l'exception d'un simple pagne, mais laissaient apparaître leur vanité dans les nombreux bracelets, colliers et boucles d'oreilles en cuivre qu'ils portaient, ainsi qu'au travers du choix de leurs armes. Certains visages arboraient des tatouages claniques, tandis que d'autres affichaient leurs croyances en portant des robes étranges qui marquaient leur appartenance à un temple. Des femmes à la peau aussi sombre que le café du matin portaient des tissus aux couleurs vives enroulés autour de leur corps, depuis la poitrine jusqu'au genou, et des chapeaux tout aussi colorés, de forme conique. Des bébés aux yeux sérieux semblaient monter la garde, portés dans des écharpes en bandoulière dans le dos de leurs mères.

Des enfants, d'apparences aussi diverses que possible, passèrent en courant dans la rue à la poursuite d'un chien qui se frayait un chemin à travers la forêt de jambes humaines. Borric se mit à rire.

— Ce chien court comme si sa vie en dépendait.

Suli haussa les épaules.

— C'est le cas. Ces gamins des rues ont faim.

Borric avait du mal à tout intégrer. Il y avait tellement de nouveautés qu'il ne pouvait pas tout appréhender. Partout où il posait les yeux se trouvaient des centaines de gens. Ils allaient dans un sens ou dans l'autre, certains en flânant, d'autres en se pressant, mais sans jamais prêter attention à la foule autour d'eux. Plus encore que la pression de la foule et le brouhaha incessant des voix, il y avait l'odeur, celle des corps sales, des parfums capiteux, des excréments humains ou animaux, les odeurs de cuisine ou d'épices exotiques aussi. Toute la puanteur de cette terre étrangère agressait les narines

du prince. La rue était bondée et il était difficile de s'y déplacer sans frôler des étrangers. Borric était conscient du poids de ses deux bourses à l'intérieur de sa tunique. Il n'avait pas d'endroit plus sûr pour les dissimuler, car pour les lui dérober, un voleur à la tire devrait d'abord passer son bras dans l'ouverture de sa tunique, ce qui paraissait peu probable. Borric avait l'impression que tous ses sens se faisaient agresser et avait besoin d'un répit.

Ils arrivèrent devant une taverne dont les portes étaient grandes ouvertes. Le prince fit signe au jeune garçon d'y entrer. Dans la pénombre relative, deux hommes étaient assis à une table en coin et discutaient à voix basse ; en dehors d'eux, la pièce était vide. Borric demanda une bière amère pour lui et une plus légère pour Suli. Il paya les boissons avec la maigre bourse que leur avait donnée le capitaine, préférant garder l'autre, plus remplie, à l'abri dans sa tunique. La bière était de qualité moyenne, mais elle était la bienvenue, car cela faisait longtemps que Borric n'en avait pas bu.

— Dégagez le passage !

Une femme cria. On entendit alors le fracas des sabots d'un cheval, ainsi que d'autres cris, ponctués par le claquement d'un fouet. Borric et Suli se retournèrent pour connaître la raison de ce tapage. Devant les portes de la taverne se déroulait une scène étrange. Deux splendides chevaux bais, tirant un char très décoré, hennirent et se cabrèrent lorsque leur conducteur les fit s'arrêter.

La raison de cet arrêt brutal n'était autre qu'un homme corpulent, qui se tenait campé en plein milieu de la rue. L'aurige s'écria :

— Imbécile ! Idiot ! Libère le passage !

L'homme qui bloquait la rue s'avança vers les deux chevaux et les prit par la bride. Il fit claquer sa langue contre son palais et commença à pousser. Les chevaux reculèrent. Le conducteur fit claquer son fouet derrière l'oreille de l'un des animaux, en criant. Mais les chevaux obéirent à la pression constante de l'homme qui les repoussait plutôt qu'aux cris derrière eux. Le char était en train de reculer malgré les protestations et les jurons de son conducteur, tandis que l'aurige derrière lui observait la scène d'un air stupéfait. Le conducteur leva de nouveau son fouet et l'homme qui repoussait les chevaux s'écria :

— Fais claquer ce fouet encore une fois et ce sera le dernier geste stupide de ta vie !

— Fascinant, fit remarquer Borric. Je me demande pourquoi notre imposant ami fait ça ?

« L'ami imposant » était un mercenaire, à en juger par son apparence. Il portait une armure de cuir par-dessus une tunique verte et un pantalon. Sur son crâne était perché un vieux heaume en métal, très cabossé, qui aurait désespérément eu besoin d'un coup de brosse métallique et d'un bon polissage. Un fourreau en cuir, contenant ce

qui ressemblait à une épée bâtarde, était accroché dans son dos. Sur les côtés, les poignées de deux dagues dépassaient de sa ceinture.

L'aurige regarda l'homme qui lui bloquait le chemin d'un air outragé. Il était nu, à l'exception d'un pagne blanc et d'un étrange harnais en cuir, fait pour porter des armes, dont les lanières se croisaient sur sa poitrine, formant un X. Des lances étaient à sa portée, attachées sur le côté du char. Dressées dans les airs, elles ressemblaient aux mâts d'un bateau. Un arc était également accroché sur le côté du véhicule. Le visage virant au cramoisi, l'aurige s'écria :

— Bouge, espèce d'idiot !

Suli chuchota à Borric :

— L'homme dans le char est un sang-pur keshian. C'est aussi un membre de l'ordre des auriges impériaux. Il est donc ici en mission pour l'empire. Celui qui l'a arrêté est très courageux ou vraiment stupide.

L'homme qui tenait les chevaux se contenta de secouer la tête et cracha sur le sol. Il obligea les chevaux à reculer jusqu'à ce que le char commençât à tourner sur la droite, menaçant de s'encastrier dans l'échoppe d'un potier. Ce dernier poussa un cri affolé et fit un bond de côté pour éviter d'être blessé. Mais l'homme à la grande épée cessa de repousser les chevaux, pour éviter de détruire le gagne-pain du potier. Le mercenaire lâcha la bride des animaux et se pencha pour ramasser quelque chose, puis s'écarta d'un pas nonchalant.

— Vous pouvez passer, maintenant.

Le conducteur du char était sur le point de faire avancer de nouveau ses chevaux sur la route lorsque son passager lui arracha le fouet des mains. Comme s'il avait prévu cette réaction, le guerrier fit volte-face, au moment même où la lanière de cuir cinglait dans les airs, et para le coup avec le bracelet de cuir qu'il portait au poignet gauche. Aussitôt, il agrippa le fouet et tira d'un coup sec. Il faillit faire passer l'individu par-dessus le bord de son char. Puis, au moment où il retrouvait l'équilibre, le mercenaire dégaina l'une de ses dagues et coupa la lanière. L'aurige tomba en arrière et manqua passer par-dessus l'autre côté du char. Très en colère, il commença à se redresser, mais le mercenaire donna une grande claque sur le flanc du cheval le plus proche en criant « hue ! » de toutes ses forces. Pris par surprise, le conducteur fut à peine capable de retenir ses animaux et de leur faire remonter la rue sans heurter les marchands et les badauds.

La foule éclata de rire lorsque l'aurige, furieux, se retourna pour insulter le grand guerrier. Ce dernier regarda le char s'éloigner, puis entra dans la taverne et s'arrêta devant le bar, à côté de Suli.

— Une bière, dit-il en posant la pièce de cuivre qu'il avait ramassée dans la rue.

Borric secoua la tête.

— Tu as failli te faire renverser parce que tu t'étais arrêté pour ramasser une pièce de cuivre ?

L'homme ôta son heaume de métal, dévoilant des cheveux humides collés à son crâne, enfin, le peu de cheveux qui lui restait, car il était âgé d'une quarantaine ou d'une cinquantaine d'années et avait le haut du crâne presque entièrement dégarni.

— Tu peux pas prendre le risque d'attendre, l'ami, répondit-il lentement.

Son accent donnait l'impression qu'il parlait la bouche pleine, comme s'il avait du coton à l'intérieur des joues.

— C'est une pièce de cinq luni et c'est plus d'argent que j'en ai vu en un mois.

Quelque chose dans son accent résonnait familièrement à l'oreille de Borric.

— Tu viens des Isles ?

L'homme secoua la tête.

— Non, de Langost, une ville au pied des pics de la Tranquillité. Mais mon peuple a des origines dans le royaume des Isles. Le grand-père de mon père était de Taunton. Je suppose que ça veut dire que tu viens du royaume ?

Borric haussa les épaules, comme si ça n'avait pas vraiment d'importance.

— Plus récemment de Durbin, répondit-il, mais avant ça, je vivais dans les Isles.

— Faràfra, c'est pas le paradis, mais c'est toujours mieux que ce trou à rats qu'est Durbin.

L'homme tendit la main.

— Ghuda Bulé, garde de caravane, dernièrement d'Hansulé, et avant ça de Gwain et encore d'Ishlana.

Borric serra la main du mercenaire, pleine de cals à force d'avoir manipulé à la fois une épée et du bétail.

— Mes amis m'appellent le Fou, dit-il avec un grand sourire. Lui, c'est Suli.

D'un air solennel, le jeune garçon serra la main du guerrier, comme s'il était son égal.

— Le Fou ? Doit y avoir une histoire sur ce nom, ou alors ton père t'aimait pas ?

Borric se mit à rire.

— Non, j'ai fait quelques trucs assez fous et le nom m'est resté. Garde de caravane, ajouta-t-il en secouant la tête. Ça expliquerait pourquoi tu savais comment faire reculer ces chevaux.

L'homme esquissa un sourire qui n'était guère plus qu'un frémissement des lèvres, mais une petite lueur dansa dans ses yeux bleus.

— Les auriges et leurs conducteurs me font bien marrer. Et ce dont je suis vraiment sûr, à propos des chevaux, c'est que quand quelqu'un est devant eux et les pousse, ils aiment pas ça et ils reculent. Tu peux essayer quand c'est un imbécile qui tient les rênes et qui essaye de leur donner un petit coup de fouet derrière l'oreille. Mais je me risquerais pas à le faire quand ils ont un cavalier sur le dos, qui a une bonne assiette et une paire d'étriers. C'était plutôt stupide, pas vrai ? ajouta-t-il en gloussant.

Borric se mit à rire de nouveau.

— Plutôt, oui.

Ghuda Bulé but les dernières gouttes de sa bière et dit :

— Bon, je ferais mieux de retourner au caravansérail. Ma dernière copine m'a jeté dehors ce matin quand elle s'est finalement rendu compte que j'allais pas l'épouser et trouver un travail dans cette ville. Du coup, j'ai pas d'argent et ça veut dire qu'il est temps de se remettre au boulot. En plus, je commence à en avoir marre de Faràfra. Ça me fera du bien de changer de paysage. Bonne journée à tous les deux.

Borric hésita un instant avant de dire :

— Laisse-moi te payer un verre.

Ghuda reposa son heaume sur le bar.

— Tu m'as convaincu, le Fou.

Borric commanda une autre tournée. Quand le tavernier leur eut servi leurs verres, le prince se tourna vers le mercenaire et dit :

— J'ai besoin d'aller à Kesh, Ghuda.

Le mercenaire se retourna, comme s'il regardait où il était.

— Ben, d'abord pars dans cette direction, dit-il en montrant la rue, jusqu'à ce que tu atteignes l'extrémité nord des Flèches de Lumière – c'est une grande chaîne de montagnes, tu les verras tout de suite. Puis prends à gauche pour les contourner, puis à droite, là où la rivière Sarné longe l'extrémité nord des Gardiens. Suis la rivière jusqu'au gouffre d'Overn. Il y a un tas de gens qui vivent là et c'est la cité de Kesh. Tu peux pas la louper. Si tu pars maintenant, tu devrais arriver dans six ou huit semaines.

— Merci, dit sèchement Borric. Je voulais dire que j'ai besoin d'aller là-bas et que j'aimerais être embauché par une caravane qui va dans cette direction.

— Mmm, répondit Ghuda d'un ton évasif, en hochant la tête.

— Et ça m'aiderait si j'avais quelqu'un, qui est bien connu dans le coin, pour se porter garant pour moi.

— Mmm, dit le mercenaire. Alors t'aimerais bien que je t'emmène au caravansérail et que je raconte à un caravanier sans méfiance que t'es mon vieux copain d'enfance, une sacrée fine lame, qui, au fait, se fait appeler le Fou.

Borric ferma les yeux, comme s'il avait mal à la tête.

— Pas tout à fait.

— Écoute, l'ami, je te remercie pour le verre, mais ça t'autorise pas à risquer ma réputation en me demandant de faire des recommandations qui vont finir par me retomber dessus.

— Attends un peu ! s'exclama Borric. Qui a dit que ça te retomberait dessus ? Je suis un bon épéiste.

— Sans épée ?

Le prince haussa les épaules.

— C'est une longue histoire.

— C'est toujours comme ça.

Ghuda prit son heaume et le posa de travers sur son crâne.

— Désolé.

— Je te payerai.

Ghuda ôta de nouveau son heaume et le reposa sur le bar. Il fit signe au tavernier de servir une autre tournée.

— Bon, alors, allons droit au but. Une réputation, ça a une certaine valeur, pas vrai ? Qu'est-ce que tu proposes ?

— Combien d'argent gagnerais-tu dans une caravane qui va à Kesh ?

Ghuda réfléchit.

— C'est une route plutôt calme, où l'armée patrouille régulièrement, alors y'a pas beaucoup d'argent à gagner. Sur une grosse caravane, je serais peut-être payé dix écus. Cinq, sur une petite. Et je suis nourri pendant le voyage, bien sûr. Je toucherais peut-être un bonus si on doit combattre des bandits en cours de route.

Borric effectua un rapide calcul mental – il n'arrivait à penser qu'en terme de monnaie du royaume –, et passa en revue l'argent qu'il avait pris à Salaya et celui qu'il avait gagné au poker sur le bateau.

— Je vais te dire ce qu'on va faire. Fais-nous embaucher comme gardes sur une caravane et je doublerai ta paye, quel que soit le montant.

— Si je comprends bien, je te permets d'être engagé par une caravane qui va à Kesh et toi, tu me donnes ta paye quand on arrive là-bas ?

— C'est ça.

— Non, dit-il en buvant sa bière d'un trait. Qu'est-ce qui me garantit que tu fileras pas en douce avec l'argent avant que je puisse le prendre ?

Borric lui jeta un regard exaspéré.

— Tu ne me croirais pas sur parole ?

— Te croire sur parole ? Fiston, on vient juste de se rencontrer. Tu penserais quoi, toi, si t'étais à ma place et qu'un type qui se fait appeler « le Fou » te proposait un truc pareil ?

Il jeta un coup d'œil lourd de sens en direction de sa chope vide.

Borric fit signe au tavernier de remettre une autre tournée.

— D'accord, je te paye la moitié en guise d'acompte avant le départ et le reste à l'arrivée.

Ghuda n'était toujours pas convaincu.

— Et qu'est-ce qu'on fait du gamin ? Personne ne va vouloir de lui comme garde.

Borric se retourna pour examiner Suli, qui commençait visiblement à accuser le contrecoup des trois bières qu'il avait bues.

— Il peut travailler. On le fera embaucher comme aide-cuisinier.

Les yeux troubles, Suli se contenta de hocher la tête.

— Cuisinier.

— Mais sais-tu vraiment manier l'épée, le Fou ? demanda Ghuda, sérieusement.

— Je manie mieux l'épée que tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici, répondit Borric d'un ton neutre.

Ghuda écarquilla les yeux.

— Là, tu te vantes !

— Je suis toujours en vie, pas vrai ? répondit le prince avec un grand sourire.

Ghuda le dévisagea pendant un moment, puis rejeta la tête en arrière et se mit à rire.

— Ah, ça c'est bon !

Il but ce qui restait de sa bière, sortit ses dagues de leur fourreau et, de la main gauche, en tendit une à Borric, poignée en avant.

— Montre-moi ce que tu sais faire, le Fou.

Sans crier gare, le prince se retrouva obligé de parer une attaque brutale. Il dut se contorsionner et fut à peine capable d'éviter un coup potentiellement mortel. Il n'hésita pas et, de toutes ses forces, lança un coup, de la main gauche, à la tête du mercenaire. Ghuda secoua la tête pour s'éclaircir les idées ; Borric se fendit. Le mercenaire tomba à la renverse et heurta une table.

— Hé vous deux ! s'exclama le tavernier. Arrêtez de tout casser !

Ghuda contourna la table, tandis que Borric l'étudiait.

— On peut arrêter ça dès que t'es convaincu, dit le prince, les épaules voûtées, en équilibrant le poids de son corps sur la plante des pieds, la pointe de la dague dirigée vers Ghuda.

Celui-ci sourit d'un air espiègle :

— Je suis convaincu.

Borric fit virevolter la dague, rattrapa la lame entre le pouce et l'index et la tendit à Ghuda, qui la prit en disant :

— Hé bien, on ferait mieux de te trouver un armurier pour t'équiper. Tu sais peut-être te servir d'une arme, mais si t'en as pas...

Borric passa la main dans l'échancrure de son ample tunique et en sortit sa bourse. Il y prit deux pièces de cuivre qu'il tendit au

tavernier, furieux.

— Suli, on s'en va.

Il s'aperçut que le gamin gisait écroulé au pied du bar et ronflait bruyamment. Ghuda secoua la tête.

— Peux pas dire que je fais confiance à quelqu'un qui sait pas tenir la boisson.

En riant, Borric remit le jeune garçon debout et le secoua sans ménagement.

— Suli, on doit s'en aller.

Les yeux troubles, le gamin lui demanda :

— Maître, pourquoi est-ce que la pièce tourne ?

Ghuda attrapa son heaume en disant :

— Je vais t'attendre dehors, le Fou. Toi, tu t'occupes du gamin.

Le mercenaire sortit de la taverne et alla examiner des bijoux en cuivre à l'étal d'à côté. De l'intérieur de la taverne lui parvint le bruit d'un gamin en train de vomir.

Trois heures plus tard, deux hommes et un jeune garçon très pâle franchirent la porte est de la cité et entrèrent dans le caravansérail. Ce grand champ, entouré sur trois côtés de tentes et d'abris, était situé à l'est de Faràfra, à moins de quatre cents mètres des portes de la ville. Près de trois cents chariots de tailles diverses étaient éparpillés sur l'herbe. La poussière s'élevait dans l'air au passage des chevaux, des bœufs et des chameaux.

Suli redressa le gros sac qu'il portait. Il contenait les divers objets qu'ils avaient achetés, sur l'insistance de Ghuda. Borric avait suivi les conseils du mercenaire, sauf en ce qui concernait sa propre armure. Le prince portait maintenant une veste en cuir, vieille mais encore utilisable, avec des jambières et des bracelets en cuir. Il n'était pas parvenu à trouver un heaume léger, si bien qu'au lieu d'en prendre un qui ne lui plaisait pas, il avait choisi un bandeau de cuir muni d'un long tissu. Le bandeau servirait à retenir sa chevelure en arrière et à empêcher la transpiration de lui tomber dans les yeux. Le tissu, lui, servirait à protéger sa nuque du soleil brûlant de Kesh. Une épée longue reposait contre sa hanche gauche et un poignard se trouvait à sa droite. Il aurait préféré acheter une rapière, mais elles étaient plus rares à Faràfra qu'à Krondor et coûtaient trop cher pour lui. Ses achats avaient considérablement réduit sa maigre réserve d'argent et le prince était conscient qu'il était encore loin de Kesh.

Ils longèrent les corrals où étaient enfermés les chevaux et atteignirent l'allée principale, formée par des chariots disposés de part et d'autre du passage. Une vingtaine d'hommes armés flânaient entre les véhicules, ainsi que des marchands cherchant un moyen de transport pour leurs marchandises.

En remontant l'allée, les trois compagnons se firent héler par les hommes au sommet de chaque chariot.

— Caravane en partance pour Kimri. J'ai besoin de gardes pour Kimri !

Au chariot suivant, l'homme leur cria :

— Ghuda ! J'ai besoin de gardes pour Téléman !

Le troisième renchérit :

— Ici, on vous paye au meilleur prix. On part demain pour Hansulé !

Arrivés au milieu de l'allée, ils trouvèrent une caravane en partance pour Kesh. Le caravanier les examina de la tête aux pieds et dit :

— Je te connais de nom, Ghuda Bulé. Je peux t'engager toi et ton ami, mais je veux pas du gamin.

Borric était sur le point de répondre, mais Ghuda le devança.

— Je ne vais nulle part sans mon cuisinier porte-bonheur.

Le caravanier, un homme corpulent, au crâne chauve couvert de sueur, dévisagea Suli.

— Ton cuisinier porte-bonheur ?

Ghuda hocha la tête, comme si la chose était si évidente qu'elle se passait de commentaires.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'un cuisinier porte-bonheur, ô, maître des Dix Mille Poux ?

— Y a sept ans, quand j'ai accompagné la caravane de Taymus Rioden, depuis Querel jusqu'à Ashunta, on s'est fait attaquer par des bandits. Ils nous sont tombés dessus comme la foudre. On n'a même pas eu le temps de dire une prière à la déesse de la Mort.

Il esquissa un geste de protection, imité par le caravanier.

— Mais j'ai survécu, et mon cuisinier porte-bonheur aussi. Personne d'autre s'en est tiré. Depuis, j'ai toujours mon cuisinier porte-bonheur avec moi.

— Étant donné que ce gamin peut pas avoir vu plus de douze étés, Père des Menteurs, il devait être bien précoce en effet pour avoir été le cuisinier d'une caravane il y a sept ans.

— Oh, c'était pas lui, fit Ghuda en secouant la tête comme si c'était évident. C'était un autre cuisinier. Vous voyez, quand les bandits ont attaqué, j'étais au fond d'une ravine avec mon pantalon sur les chevilles et la pire courante que j'aie jamais eue de ma vie. Je pouvais même pas me lever pour me battre. Ils m'ont jamais trouvé.

— Et comment le cuisinier a survécu ?

— Il était accroupi à quelques pas de là.

— Et que lui est-il arrivé ? demanda le caravanier, en regardant Ghuda avec intérêt.

— J'ai tué ce chien parce qu'il avait failli m'empoisonner.

L'autre ne put s'empêcher de rire. Lorsqu'il eut fini, Ghuda reprit :

— Le gamin vous causera pas d'ennui. Il peut aider le cuisinier, le soir, à la veillée, et vous aurez pas à le payer. Donnez-lui juste un bon repas tous les jours jusqu'à ce que nous arrivions à Kesh.

— Marché conclu ! s'exclama le caravanier.

Il cracha dans sa main et la tendit au mercenaire, qui l'imita. Ils se serrèrent la main.

— On a toujours besoin d'un bon menteur, le soir, à la veillée. Ça fait passer le temps plus vite. Toi, gamin, va trouver mon cuisinier, ajouta-t-il à l'adresse de Suli.

Du doigt, il montra les chariots par-dessus son épaule ; au milieu d'une dizaine de véhicules pour les marchandises, un chariot de cuisinier était visible.

— Dis-lui que tu seras son nouvel apprenti.

Suli regarda Borric, qui lui fit signe d'y aller. Le gamin s'éloigna. Le caravanier en profita pour se présenter :

— Je suis Janos Sabér. Je suis marchand et je viens de Kesh. On part demain, à l'aube.

Ghuda décrocha le petit sac qu'il portait sur l'épaule.

— On dormira près de vos chariots cette nuit.

— Bien. Maintenant, laissez-moi. Je dois encore trouver quatre autres gardes avant la nuit.

Borric et le mercenaire se promenèrent dans le caravansérail et trouvèrent un peu d'ombre sous un arbre aux branches largement déployées. Ghuda ôta son heaume et se passa la main sur son visage en sueur.

— Tu ferais bien de te reposer maintenant, le Fou. Demain, ce sera vraiment la misère.

— La misère ? s'étonna le prince.

— Oui, le Fou. Aujourd'hui, on a juste chaud et on s'ennuie. Demain on s'ennuiera et on aura chaud, mais on sera aussi sale et assoiffé.

Borric croisa les bras sur la poitrine et tenta de se reposer. Depuis l'enfance, on lui avait inculqué qu'un soldat vole un moment de repos dès que l'occasion s'en présente. Mais son esprit bouillonnait. Comment se portait Erland et que se passait-il à Kesh ? D'après ses calculs, Erland et les autres devaient être arrivés, maintenant. Est-ce qu'Erland était en sécurité ? Croyaient-ils que Borric était mort, ou simplement disparu ?

Le prince poussa un soupir bruyant et se calma. Bientôt, il somnolait dans la chaleur de cet après-midi d'été. Le bruit du caravansérail en pleine activité était apaisant, d'une certaine manière.

LA CHASSE

Le lion se tenait immobile.

Erland observa avec intérêt le félin qui attendait, les yeux fixés sur un troupeau d'antilopes occupées à paître. Le prince, à cheval, était entouré de James, de Locklear et de l'homme du désert, Kafi Abu Harez. Six chars étaient déployés non loin d'eux. Le char était, par tradition, le fleuron de l'armée keshiane. Le seigneur Jaka, commandant des auriges impériaux, regardait son fils, Diigaï, se préparer à chasser le félin. Le visage âgé du commandant, figé en une expression stoïque, semblait taillé dans un marbre noir et usé et ne laissait paraître aucune émotion, face à ce que devait affronter son fils.

Kafi désigna l'endroit où le lion était accroupi dans les hautes herbes.

— Ce jeune mâle n'a aucune fierté, dit-il au prince.

Erland étudia l'énorme animal, bien plus gros que le petit lion qui chassait dans les montagnes, dans certaines parties du royaume. Celui-là avait une grande crinière, presque noire, alors que les lions que le prince avait déjà vus avaient un pelage entièrement de couleur fauve. Cet animal était vraiment magnifique.

— Il chasse pour lui-même, expliqua Kafi. S'il survit, il deviendra un gros animal paresseux qui laissera les lionnes chasser à sa place.

— Pourrait-il survivre ? demanda Locklear.

Kafi haussa les épaules.

— Il y a de grandes chances que non. Ce sera aux dieux d'en décider. On ne permettra pas au garçon de quitter le terrain, à moins qu'il soit estropié, ce qui, pour une personne de son rang, équivaut à la mort. Son père est l'un des seigneurs les plus importants de l'empire. Être réduit au rang de *sah-dareen* – un non-chasseur – jetterait le discrédit sur sa famille, qui perdrait son influence. Si tel était le cas, le jeune homme quitterait sûrement le palais et ferait quelque chose de terriblement stupide pour prouver sa bravoure et effacer sa honte. Mais il en mourrait.

Le lion se déplaça à pas feutrés, la tête baissée, les yeux fixés sur sa proie. Il avait déjà repéré un des membres les plus faibles du troupeau, un jeune, ou un vieux mâle malade, ou une femelle dans le

même cas. Puis le vent changea de direction. Les antilopes relevèrent toutes la tête en même temps. Leur museau noir frémit lorsqu'elles décelèrent dans le vent l'odeur d'un danger imminent.

Brusquement, un mâle sauta dans les airs, un bond apparemment impossible, les quatre pattes au-dessus du sol. Le troupeau s'élança. Le lion se lança à leur poursuite, courant plus vite qu'à l'ordinaire pour les rattraper. Une vieille femelle, affaiblie par l'âge, donna un coup de patte au félin, ce qui le fit hésiter un moment. Le jeune lion s'arrêta, plein de confusion. Les antilopes n'étaient pas censées faire une chose pareille, il en était sûr. Puis il décela une nouvelle odeur dans l'air et comprit brusquement qu'il n'était plus le prédateur, mais la proie.

A cet instant, Diigai poussa un cri. Son conducteur fit claquer son fouet et lança les chevaux à la poursuite du félin. C'était le signal qui indiquait le départ de la chasse. Erland et ses compagnons enfoncèrent leurs talons dans les flancs de leur monture et s'élancèrent au galop pour ne pas se laisser distancer par les chars.

Ceux-ci se déployèrent, selon une manœuvre militaire, pour intercepter l'animal s'il essayait de passer sur la droite ou sur la gauche. Des cris s'élevèrent dans les airs lorsque les jeunes chasseurs keshians invoquèrent, de façon antique, leur dieu chasseur, Guiswa. Considéré dans le royaume comme un dieu obscur, le Chasseur aux Mâchoires Rouges était l'une des principales divinités du panthéon keshian ; c'était aussi le patron de tous les chasseurs.

Le lion courait sur la plaine herbeuse. Mais il ne tiendrait pas longtemps à cette allure-là et il n'y avait aucun endroit où il puisse se cacher. Diigai et les autres auriges poursuivaient le félin en fuite.

Soudain, James tira sur ses rênes et obligea Erland à s'arrêter. Les cavaliers du royaume l'imitèrent, ainsi que Kafi Abu Harez.

— Qu'y a-t-il ? demanda Erland.

— Donne un peu de temps à cette pagaille organisée pour prendre de l'avance, c'est tout. Je ne voudrais pas que, par accident, tu te retrouves en face de la mêlée.

Le prince s'apprêtait à protester lorsqu'il comprit ce que James voulait dire. La chasse se prêtait en effet à ce genre « d'accidents ». Il hocha la tête et fit aller sa monture au petit galop, une allure assez rapide pour lui permettre de voir ce qui se passait devant lui sans risquer de se retrouver pris au cœur de la chasse.

Soudain les chars s'arrêtèrent, donnant suffisamment d'espace à Diigai pour affronter le lion. Lorsque l'escorte d'Erland les rattrapa, le jeune homme avait déjà sauté à bas du char et traquait sa proie avec une longue lance et un bouclier en cuir.

— Ce sont des armes plutôt primitives pour chasser un félin de cette taille, fit remarquer Erland. Pourquoi ne pas utiliser un arc ?

— C'est le rite de passage à l'âge adulte, expliqua Kafi. C'est un

jeune homme très important, car il est le fils aîné du seigneur Jaka. Le sang-pur utilise un arc pour tuer l'animal qui attaque son troupeau, mais pour prétendre au titre de grand chasseur – simbani – pour avoir le droit de porter la crinière du lion en guise de coiffe lors des cérémonies, il lui faut utiliser les armes de ses ancêtres.

Erland hocha la tête et approcha son cheval du char de Diigai. Le conducteur, un jeune homme à peu près du même âge que lui, observait la scène avec anxiété, visiblement inquiet pour le jeune noble. Ce dernier était désormais à près de cinquante mètres devant son char, à mi-chemin de l'endroit où le lion était tapi.

Le félin, haletant, laissait pendre sa langue, la gueule ouverte, pour reprendre son souffle. Il lançait des regards nerveux et tournait la tête pour essayer de déterminer si le danger était proche et d'où il allait surgir. Puis il se redressa et regarda autour de lui. Il ne pouvait pas s'échapper, car un cercle de chars était prêt à lui bloquer toutes les issues. Alors le félin repéra la silhouette qui venait à sa rencontre. Il poussa un rugissement de peur et de colère.

Plusieurs chevaux se mirent à hennir doucement et essayèrent de bouger, mais leurs conducteurs tirèrent fermement sur leurs rênes. Le prince se tourna vers Kafi pour lui demander :

— Que se passera-t-il s'il rate son tir ?

— Il ne tirera pas, expliqua le diplomate. C'est trop dangereux. Il essaiera de harceler le lion jusqu'à ce que l'animal le charge. Il pourra alors l'empaler avec sa lance. Sinon, il lui faudra se rapprocher pour le frapper.

Cette tactique parut logique à Erland, pour autant que ce rituel barbare ait un sens. Pour lui, il était logique de chasser les lions, les ours, les loups et les wyverns qui attaquaient les troupeaux. Mais chasser un animal que l'on ne pouvait pas manger, à seule fin de porter sa crinière en guise de trophée, n'avait pour lui aucun sens.

Alors le lion chargea le chasseur. Un léger cri de surprise s'échappa des lèvres de plusieurs auriges. Erland et ses compagnons comprirent que ce genre de lion ne faisait pas ça, d'ordinaire. Diigai hésita, ce qui lui fit perdre la seule occasion qu'il avait de se préparer. La lance n'était pas correctement positionnée lorsque le lion lui sauta dessus ; il ne lui donna qu'un coup oblique. Alors la scène sombra dans la confusion. Le jeune homme se fit renverser ; ce fut son bouclier qui le sauva d'un terrible coup de griffes, lorsque le lion attaqua à l'aveuglette le responsable de sa douleur. Puis l'animal essaya de se mordre le flanc, où s'était logée la lance du jeune homme.

Le lion n'était plus conscient que de deux choses : le sang et la douleur. Il rugit. Le jeune homme essaya de reculer en se protégeant de son bouclier. Le félin tournait en rond, en essayant d'arracher la lance à coups de dents. Finalement, il parvint à déloger l'arme. Diigai

se retrouva face à un lion blessé et furieux, avec sa lance de l'autre côté de l'animal.

— Il va se faire tuer ! s'écria Erland.

— Personne ne va intervenir, expliqua Kafi. C'est son droit de tuer ou d'être tué.

L'homme du désert haussa les épaules.

— Je n'y vois moi-même guère de logique, mais c'est la philosophie des sang-pur.

Brusquement, Erland recula sur sa selle et dégagea ses pieds des étriers. Il passa la main sous le faux quartier et ouvrit rapidement l'étrivière droite. Il la détacha de la selle et la referma, puis remonta l'étrier gauche pour qu'il n'aille pas frapper son cheval. Il enroula la lanière de cuir de l'autre étrier autour de sa main droite et fit tournoyer le lourd morceau de fer, pour en tester le poids et voir à quelle longueur il pourrait frapper avec.

— Qu'est-ce que tu..., commença à dire James.

Mais avant qu'il puisse finir sa phrase, le prince lança sa monture au galop en direction du jeune chasseur.

Le lion se ramassa sur lui-même et poussa un grondement féroce. Puis il commença à ramper, rapidement, gardant profil bas jusqu'au moment de bondir. Mais au moment où le félin s'approchait du jeune homme, qui leva son bouclier pour réceptionner la charge, un autre agresseur apparut.

Erland chargea le lion et le frappa avec le lourd étrier en fer. Le félin rugit de douleur. Instinctivement, le cheval du prince fit un écart. Le lion fit volte-face et donna un grand coup de son énorme patte, mais le cheval était déjà loin. Le gros félin fit mine de le poursuivre, puis se rappela qu'il avait un autre ennemi à affronter.

La diversion était suffisante. Diigaí courut à toutes jambes vers l'endroit où gisait sa lance et se mit en garde. Tandis que le prince rejoignait ses compagnons, le jeune noble keshian poussa son cri de chasseur. Le félin se tourna vers lui. Rendu fou par la douleur et désorienté par ces attaques qui venaient de tous côtés, le jeune félin bondit sur Diigaí. Cette fois, le chasseur positionna correctement sa lance, qui atteignit le lion en plein dans son poitrail massif. Son propre élan l'emporta en avant ; la pointe de la lance s'enfonça dans son cœur.

Les auriges poussèrent un cri. Le jeune homme se releva, mais resta au-dessus du félin à l'agonie. Erland fit faire demi-tour à son cheval, que l'odeur du sang faisait broncher. Sans ses étriers, il lui fallut un moment pour maîtriser l'animal. Mais le prince était un excellent cavalier ; très vite, il parvint à éloigner sa monture, au trot, des sang-pur qui criaient. Un char s'avança, à bord duquel se trouvait le seigneur Jaka. Soudain Erland fut frappé par l'énormité de son acte

impulsif. Avait-il violé une de leurs lois fondamentales en faisant diversion ? Lorsqu'ils passèrent l'un à côté de l'autre, le regard du prince croisa celui de Jaka. Erland guetta une lueur d'approbation ou de condamnation dans les yeux du vieil homme, mais le commandant des auriges ne laissa rien paraître de ses émotions et ne fit aucun geste en direction du prince. James le rejoignit alors qu'il était occupé à remettre étrivières et étriers en place.

— As-tu perdu l'esprit ? Qu'est-ce qui t'a pris de faire quelque chose d'aussi stupide ?

— Il se serait fait tuer, répondit Erland. Ensuite, les autres auraient tué le lion. Mais seul le lion est mort. Ça me paraissait logique.

— Et si ton cheval avait fait un écart un instant plus tôt, tu aurais été la première victime du lion !

James agrippa la tunique du prince et faillit le faire tomber de sa selle en le rapprochant de lui.

— Tu n'es pas le stupide rejeton d'un quelconque nobliau. Tu n'es pas le fils sans cervelle d'un riche marchand. Tu es le prochain roi des Isles, par pitié ! Si tu tentes encore quelque chose d'aussi stupide, je te flanquerai personnellement une correction dont tu te souviendras toute ta vie.

Erland repoussa la main de James.

— Je ne l'ai pas oublié.

Il fit faire un tour à sa monture, la colère inscrite sur le visage.

— Pas un instant, je ne l'ai oublié, monsieur le comte. Pas depuis que mon frère est mort !

Brusquement, il talonna sa monture et s'éloigna au galop en direction de la cité. Sur un signe de James, la garde d'honneur du royaume se lança à sa poursuite. Ils n'essayeraient pas de l'arrêter, mais ils ne le laisseraient pas non plus chevaucher sans protection.

Locklear rejoignit James, qui se tenait seul à présent, et lui dit :

— Le gamin ne nous facilite pas les choses, n'est-ce pas ?

James secoua la tête.

— C'est le genre de chose qu'on aurait essayé à son âge, toi et moi.

— Étions-nous vraiment aussi stupides ? demanda Locklear.

— Oui, Locky, j'en ai bien peur.

James jeta un coup d'œil aux alentours.

— Ils vont prendre la tête du lion, puis nous rentrerons au palais. Et ils nous inviteront à une autre fête.

Locklear fit la grimace.

— On ne leur a jamais dit qu'il est tout à fait acceptable d'organiser des dîners avec moins de cinquante convives ?

— Apparemment non, répondit James en talonnant son cheval.

— Allons apaiser l'orgueil blessé de notre prince, ajouta Locklear.
James regarda au loin. Erland chevauchait en direction de la cité, suivi de près par ses gardes.

— Ce n'est pas son orgueil qui est blessé, Locky.

Le comte observa le rituel de démembrement du lion.

— Diigaï a le même âge qu'Erland... et Borric. Son frère lui manque.

James laissa échapper un long soupir, presque audible.

— Il nous manque à tous, ajouta-t-il. Allez, viens, il faut quand même lui parler.

Ensemble, les deux conseillers s'approchèrent de Kafi Abu Harez, qui attendait. Le diplomate fit faire demi-tour à sa monture et se joignit aux hommes du royaume pour rentrer en ville, laissant derrière lui les Keshians en fête.

— Kafi, qu'a provoqué Erland en intervenant ? demanda Locklear.

— Je ne sais pas, messire, répondit l'homme du désert. Si votre jeune prince avait tué le lion, non seulement il aurait couvert Diigaï de honte en montrant au monde qu'il ne savait pas chasser, mais il se serait aussi fait un ennemi puissant en la personne du seigneur Jaka. Les choses étant ce qu'elles sont, il n'a fait que distraire l'animal, ce qui a laissé le temps au gamin de récupérer son arme et de tuer le félin.

Kafi haussa les épaules et sourit en lançant son cheval au petit galop, comme James et Locklear.

— Cela n'aura peut-être aucune incidence. Avec les sang-pur, comment savoir ?

Ils effectuèrent en silence le reste du trajet qui les ramenait à la cité.

Miya était assise derrière Erland dans le bassin et le massait pour évacuer la tension de son cou et de ses épaules. Ils étaient seuls, car le prince avait renvoyé les autres. Il avait profité de la bonne volonté des servantes keshianes mises à sa disposition, mais s'était surpris à rechercher de plus en plus la compagnie de Miya. Il n'éprouvait rien pour elle qui ressemblât à de l'amour, mais en sa présence, il se sentait réconforté à l'idée de pouvoir se détendre et lui parler de ce qui le troublait. Elle semblait savoir quand il fallait garder le silence ou poser la question pertinente qui l'aidait à y voir plus clair. Leurs rapports eux-mêmes avaient évolué ; l'excitation du début et le désir à l'état brut avaient laissé place à la familiarité qui peut exister entre deux personnes qui comprennent les besoins de l'autre.

Une autre servante entra.

— Altesse, le seigneur James demande la permission d'entrer.

Erland avait envie de refuser. Mais il comprit qu'il lui faudrait

parler à James tôt ou tard le jour même, si bien qu'il hocha la tête. Quelques instants plus tard, le comte entra dans la pièce réservée aux bains.

Il baissa les yeux sur le couple, nu dans le bassin. S'il fut surpris de découvrir la fille en compagnie d'Erland, il n'en laissa rien paraître. Il n'exigea rien de la servante qui était restée dans la pièce, mais il ôta son manteau et le lui tendit. Lorsqu'elle le lui eut pris des mains, il alla chercher un petit tabouret qu'il apporta lui-même à côté du bassin.

— Bien, fit-il en s'asseyant. Tu te sens mieux ?

— Non, répondit le prince. Je suis toujours en colère.

— Contre qui es-tu en colère, Erland ?

Le jeune homme garda le silence pendant un moment, la frustration inscrite sur le visage. Puis cette émotion parut disparaître, tandis que Miya continuait à le masser du bout des doigts pour défaire les nœuds de tension dans son cou et ses épaules.

— L'univers, je suppose. Les dieux de la destinée et du hasard. Toi. Mon père. Tout le monde.

Puis sa voix baissa d'un ton.

— Mais surtout je suis furieux contre Borric parce qu'il s'est fait tuer.

James hocha la tête.

— Je sais. Moi aussi, je ressens ça.

Erland laissa échapper un long soupir, comme s'il libérait la tension qui était en lui.

— Je crois que c'est pour ça que j'ai fait ça, ajouta-t-il. Je ne pouvais pas supporter de voir ce gamin se faire tuer par ce lion. Peut-être qu'il a un frère...

Les mots lui manquèrent tandis que les larmes se mettaient à couler. Pendant un moment, Erland resta assis dans l'eau chaude à exprimer son chagrin, pour la première fois depuis l'attaque des bandits. James attendit pendant que le prince pleurait la mort de son frère. Devant ce spectacle, le comte ne montra ni ne ressentit le moindre embarras. James avait fini par craquer et avait pleuré dans les bras de sa femme, la semaine précédente.

Au bout d'un moment, Erland regarda son professeur, les yeux rouges.

— Pourquoi, bon sang ?

James ne put que secouer la tête.

— Pourquoi ? Seuls les dieux le savent et ils ne parlent pas. En tout cas, pas à moi.

Il se baissa et plongea la main dans l'eau. Quelques instants plus tard, il la retira et se passa de l'eau sur le front.

— Certaines choses ont un sens, d'autres n'en ont pas. Je ne sais

pas.

James parut songeur pendant quelques instants, puis il reprit :

— Écoute, il y a une histoire que je ne t'ai jamais racontée. Ton père m'a sauvé la vie. Deux fois. Maintenant, je ne connais pas les raisons qui peuvent pousser un prince des Isles à sauver la vie d'un petit voleur, pas plus que je ne comprends pourquoi un autre prince des Isles a trouvé la mort au cours d'une embuscade, alors qu'il se rendait à une fête d'anniversaire. Je peux simplement te dire que personne ne m'a jamais, jamais dit que la vie avait un sens. C'est tout.

Erland se laissa de nouveau aller contre le doux corps de Miya et laissa la chaleur du bain se diffuser en lui. Il soupira et sentit quelque chose se dissoudre en lui, une douleur qu'il avait portée à chaque seconde depuis l'embuscade.

— C'est tellement bizarre, dit-il d'un ton calme. C'est seulement maintenant que je commence à réaliser que Borric est mort. Pourtant...

— Oui ? l'encouragea James.

— Je ne sais pas.

Erland le regarda d'un air interrogateur.

— Qu'est-ce que je suis censé ressentir ? Je veux dire, Borric et moi, on n'est jamais restés éloignés l'un de l'autre pendant plus de quelques jours. C'est comme si nous étions... une partie de l'autre. Je me disais que si je le perdais, ou si lui me perdait, alors on... on le saurait. Est-ce que tu vois ce que je veux dire ?

James se leva.

— Oui, je crois. Du moins, je comprends comme quelqu'un qui n'a jamais eu dans sa vie un être aussi proche de lui que toi et ton frère vous l'étiez. Mais je vous ai vus grandir, depuis votre plus tendre enfance, je vous ai vus jouer et vous battre aussi. Je pense que je vois ce que tu veux dire.

Erland soupira de nouveau.

— Je croyais juste que ce serait différent. C'est tout. Je n'ai pas l'impression qu'il est mort, tu sais, juste qu'il est loin de moi.

Ses paupières s'alourdirent. Il ferma les yeux. Au bout d'un moment, sa respiration se fit plus régulière. Il dormait.

James demanda son manteau à la servante, qui le lui rendit.

— Nous dînons avec l'impératrice, ce soir, dit-il à Miya. Réveille-le quand il sera l'heure, d'accord ?

La jeune femme hocha la tête, mais ne répondit pas pour ne pas réveiller le prince endormi. James replia son manteau sur son bras et quitta la pièce.

Erland finissait de s'habiller lorsque Miya annonça l'arrivée du seigneur Jaka. Le prince n'était pas surpris, car il avait le sentiment que le père de Diigai allait réagir par rapport à ce qui s'était passé

l'après-midi même. Erland fit signe à la servante de laisser entrer le noble keshian. Quelques instants plus tard, le grand guerrier apparut. Miya s'éloigna discrètement pour ne pas écouter leur conversation, mais resta suffisamment près au cas où Erland aurait besoin d'elle.

Jaka s'inclina devant Erland.

— Mon prince, j'espère que je n'arrive pas à un moment inopportun ?

— Non, seigneur Jaka. Je finissais juste de m'habiller en prévision du dîner avec votre impératrice.

Jaka leva ses deux mains en parallèle, les abaissa, puis les tourna vers l'extérieur, un geste qui signifiait, selon Kafi, « Puisse le ciel nous protéger », ou « Puisse le ciel nous accorder sa générosité ». Il s'agissait d'une bénédiction à usages multiples.

— Je suis venu vous parler de ce que vous avez fait cet après-midi, dit le vieux guerrier.

— Ah oui ?

Jaka semblait avoir des difficultés avec les mots qu'il souhaitait prononcer.

— En tant que chasseur de grande renommée, aujourd'hui, mon fils se serait couvert de honte s'il avait manqué la chasse qui marque son passage à l'âge adulte. C'est difficile d'accepter une chose pareille.

« Certains diront que vous avez privé mon fils d'une mort courageuse, ou que sa chasse est ternie par votre intervention.

Nous y voilà, pensa Erland. Il s'attendait à peu près à quelque chose de ce genre.

— Pourtant, continua Jaka, vous n'avez fait que distraire l'animal, assez longtemps pour que mon fils puisse récupérer sa lance.

Erland hocha la tête.

— C'est votre fils qui a tué le lion.

— C'est vrai. C'est pourquoi, bien que j'éprouve des sentiments quelque peu contradictoires quant à l'élégance de cette tuerie, en tant que père d'un garçon que j'aime énormément, je souhaite vous remercier pour lui avoir permis de réussir ce rite. Et pour lui avoir sauvé la vie, ajouta-t-il doucement.

Erland resta immobile un instant, ne sachant pas quoi dire. Puis il opta pour la solution qui permettrait au père de garder la face en dépit des circonstances.

— Il aurait peut-être pu récupérer sa lance sans mon aide. Comment savoir ?

— Comment, en effet ? approuva le vieil homme. C'était un jeune félin, inexpérimenté, qui souffrait beaucoup. Un chasseur plus expérimenté l'aurait frappé à la gueule avec son bouclier. Cela ne provoque aucun dégât, mais ça lui fait mal et ça fait du bruit. Si le félin attaque le bouclier, le chasseur aguerri le lui laisse et tente de

recupérer sa lance. C'est quelque chose que l'on nous enseigne, mais dans le feu de l'action, on l'oublie facilement. Très facilement, Votre Altesse.

« Je dois vous laisser, mon prince. Mais avant de partir, je tiens à ce que vous sachiez que si jamais vous en avez besoin, je suis votre débiteur.

Erland ne trouva rien à répondre à ces remerciements formulés de façon aussi directe, et se contenta de dire :

— Merci pour la courtoisie de votre visite et l'honneur de votre présence, seigneur Jaka.

Le commandant des auriges impériaux s'inclina devant le prince et quitta la pièce. Erland se tourna vers Miya en disant :

— Je te reverrai tout à l'heure, je suppose.

La jeune femme s'approcha de lui pour ajuster sa tunique, plus pour être près de lui que par réel besoin.

— Je vous verrai plus tôt, mon prince. J'ai reçu l'ordre de me présenter devant l'impératrice.

— Quelque chose ne va pas ?

Miya haussa les épaules.

— Non, rien. Tous ceux qui servent au palais de Celle-Qui-Incarne-Kesh reçoivent parfois l'autorisation de partager la gloire de la cour impériale.

— Bien. Alors je te verrai là-bas.

Erland demanda à ce qu'on ouvre en grand les portes de ses appartements. Deux jeunes femmes s'empressèrent d'obéir. À l'extérieur l'attendaient quatre membres de la garde du palais de Krondor, revêtus d'uniformes de cérémonie. Ils formèrent les rangs autour du prince et s'engagèrent au pas cadencé dans les grands couloirs du palais.

En chemin, ils furent rejoints par James et Gamina, puis Locklear, et enfin le seigneur Kafi. Lorsqu'ils arrivèrent devant les appartements impériaux, la garde krondorienne s'arrêta, car les soldats d'une nation étrangère n'étaient pas autorisés à s'approcher de l'impératrice.

Erland entra dans la salle au son d'une fanfare de trompettes. Étant d'un rang plus élevé que ses compagnons, il était prié de s'adresser le premier à l'impératrice. Le maître des cérémonies keshian commença à énoncer la longue liste des louanges du prince. Erland comprit alors, d'après ce qu'on lui avait appris, qu'il s'agissait d'une cérémonie officielle et non d'un dîner informel. Il se retint de sourire à la pensée que la seule différence entre les deux était une simple question d'étiquette. Comme il regrettait de ne pas être à Krondor, pour y manger avec Borric dans un coin de la cuisine, ce qu'ils avaient souvent fait plutôt que d'assister à des dîners officiels avec leurs parents.

Devant le dais, Erland s'inclina et le maître des cérémonies s'exclama :

— Ô, Celle-Qui-Incarne-Kesh, j'ai l'honneur de vous présenter Son Altesse, le prince Erland, héritier du trône du royaume des Isles, capitaine du royaume de l'Ouest.

Erland se redressa.

— Votre Majesté, je vous remercie pour la gentillesse et la générosité dont vous faites preuve envers mes compagnons et moi-même. Puis-je vous présenter...

Il dut alors présenter ses compagnons de façon très formelle, comme il l'avait fait à chaque fois qu'ils s'étaient présentés devant l'impératrice. Il se demanda si elle avait droit à ce rituel absurde à tous les repas de la journée.

— Votre Altesse a eu une journée bien remplie d'après les rumeurs.

Erland attendit qu'elle en dise plus, mais elle se contenta d'ajouter :

— Il nous plaît de vous recevoir à nouveau, Votre Altesse. Je vous en prie, goûtez à la générosité de nos tables.

Erland fit demi-tour. Au même moment, le prince Awari et plusieurs de ses compagnons entrèrent dans la pièce. Celui qui passa le plus près d'Erland cracha sur le sol, aux pieds du prince.

Ce dernier s'arrêta, les yeux écarquillés. Le rouge lui monta au visage. Le jeune homme qui avait craché s'apprêtait à passer son chemin, mais Erland se retourna et le héla :

— Hé, toi !

Tous les yeux se tournèrent vers les deux jeunes hommes. Le Keshian regarda Erland en plissant les yeux. C'était un sang-pur, certainement le fils d'un noble important, puisqu'il paraissait proche du prince. Il avait un corps musclé et puissant. Erland sentait venir l'affrontement, et n'était pas d'humeur à l'éviter.

— Erland ! (La voix de James siffla aux oreilles du prince) Laisse tomber !

— *L'impératrice observe la scène, l'avertit Gamina.*

Erland jeta un coup d'œil en direction du trône, tandis que le jeune noble se rapprochait de lui. L'attention de l'impératrice était fixée sur les deux jeunes gens qui se faisaient face. Un noble de la cour fit mine de s'interposer, mais la souveraine lui ordonna de rester à ses côtés. Elle ne semblait pas vouloir intervenir. Au contraire, une lueur avide brillait dans ses yeux. Erland se demanda si ce n'était pas une espèce de test, pour déterminer quelle sorte de roi des Isles Kesh aurait à affronter dans les années à venir. Si tel était le cas, pensa Erland, ils trouveraient en lui un adversaire coriace.

— Qu'y a-t-il, *sah-dareen* ? demanda le jeune homme lorsqu'il ne

fut plus qu'à quelques centimètres du prince.

Des murmures s'élevèrent dans la pièce. Dans cette cour, ne pas être chasseur, c'était être moins qu'un noble, et se faire appeler ainsi équivalait à une grave insulte.

Erland jeta un coup d'œil au prince Awari, pour voir s'il allait intervenir. Le prince se contentait de regarder, une lueur d'intérêt au fond des yeux et un léger sourire aux lèvres. Erland comprit alors que le jeune homme l'avait insulté à la demande du prince. Il inspira profondément puis, rapidement, leva la main à hauteur de sa poitrine et gifla le jeune noble du revers de la main.

Le jeune homme chancela et ses genoux se dérochèrent sous lui. Il s'effondra, mais avant qu'il touche le sol, Erland l'attrapa par le torse qu'il portait autour du cou et le redressa.

— Celui qui m'insulte à la cour de Kesh insulte le royaume des Isles. Je ne peux pas laisser passer cela.

Il libéra le jeune noble et le repoussa. Son adversaire chancela mais parvint à retrouver l'équilibre.

— Tu as le choix des armes, annonça le prince.

James lui agrippa le bras.

— Tu ne peux pas te battre en duel. C'est ce qu'ils veulent, chuchota-t-il.

Pourtant le jeune Keshian se contenta de répondre :

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je t'ai frappé, expliqua Erland. Tu as le droit de choisir l'arme que nous utiliserons lorsque nous nous battons en duel.

Le visage du jeune homme afficha une perplexité qui n'était pas feinte.

— Un duel ? Mais pourquoi je me battrais contre vous ? Vous me tueriez sûrement.

Erland ne savait pas quoi répondre. L'impératrice lui épargna ce besoin.

— Seigneur Kilâwa.

Un homme d'âge mûr, assis à une table au fond de la salle, se leva.

— Quels sont les ordres de mon impératrice ?

— Votre fils est un bouffon, Kilâwa. Il a insulté un invité dans ma maison. Qu'allons-nous faire de lui ?

L'homme pâlit, ce qui ne l'empêcha pas de se tenir très droit.

— Que souhaitez-vous faire, Majesté ?

L'impératrice hésita avant de dire :

— Je devrais ordonner que l'on présente sa tête dans une jarre de miel et de vin, en guise de trophée, mais nos coutumes ne sont pas celles de Son Altesse, je pense que cela ne servirait qu'à le gêner davantage. Jeune Rasajani, ajouta-t-elle après une pause.

Aussitôt, le jeune homme qui avait insulté Erland inclina la tête devant l'impératrice.

— Votre Majesté ?

— Il m'est désagréable de vous voir. Vous êtes banni de la cité supérieure. Ne posez plus jamais le pied sur ce plateau, aussi longtemps que la lumière brillera dans mes yeux. Lorsque j'entrerai dans la Salle de la Beauté Éternelle, alors la personne qui régnera après moi pourra se montrer clément et vous permettre de revenir. C'est tout ce que vous obtiendrez de moi – et seulement parce que votre père est cher à mes yeux –, car il ne reste plus beaucoup de place pour la pitié dans mes vieux os amers. Maintenant, partez !

Lorsqu'il arriva devant la table qui leur avait été réservée, Erland se tourna vers Kafi.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda-t-il.

L'homme du désert parut ne pas comprendre la question.

— Mon prince ?

— Pourquoi m'a-t-il insulté s'il ne voulait pas se battre ? expliqua Erland en s'asseyant.

Kafi l'imita et répondit :

— C'est un sang-pur, Altesse. Vous devez comprendre qu'il ne s'agit pas d'un peuple guerrier. Ce sont des chasseurs. Les guerriers ne valent guère mieux à leurs yeux que des chiens qu'ils peuvent lâcher sur leurs ennemis. Oh, ils se battront si nécessaire, et avec férocité, mais ils n'y verront aucun honneur. Non, l'honneur réside dans la capacité à traquer votre proie, à la pousser aux abois et à la tuer d'un seul coup. C'est ça, l'honneur, pour un sang-pur. Pour le jeune Rasajani, ce ne serait pas raisonnable de se battre contre vous. Vous êtes un guerrier au talent indiscutable. Vous le tueriez rapidement. Il le savait, alors se battre contre vous aurait été de la folie pure.

Erland secoua la tête.

— C'est difficile à comprendre.

Kafi haussa les épaules.

— Eux n'arrivent pas à comprendre pourquoi un homme laisserait les circonstances l'obliger à combattre, pour une question d'honneur, quelqu'un qui est un meilleur guerrier que lui. De leur point de vue, ça ressemble à un suicide.

La princesse Sharana entra avec son escorte. Juste derrière Sharana se tenait Miya. Erland se réjouit à la vue de la princesse à la peau dorée, puis demanda à Kafi :

— Que fait ma servante en compagnie de la princesse, ce soir ?

Kafi sourit.

— C'est parce que votre « servante » n'est autre que dame Miya, la cousine de Sharana.

Erland écarquilla les yeux.

— La cousine ? De la princesse ? Vous plaisantez ?

— Bien sûr que non, répondit Kafi. L'impératrice ne permettrait pas à des esclaves ou à des « inférieurs » tels que moi de répondre à vos besoins dans vos propres appartements.

Il prononça le mot « inférieurs » d'un ton hargneux, dissimulant à peine son amertume.

— C'est pourquoi seuls des jeunes hommes et des jeunes femmes de noble naissance – fils ou filles cadets – sont autorisés à servir l'impératrice et ses invités.

Cette fois, les yeux d'Erland s'arrondirent à l'extrême.

— Alors toutes mes servantes...

— Oui, toutes les servantes dans votre chambre appartiennent à la noblesse.

D'un air absent, il fit un geste de la main en direction des autres convives autour de la table, qui observaient la gêne d'Erland.

— Bien sûr, tous ceux présents dans vos appartements, Votre Altesse, et je dis bien, vos appartements, ont un lien de parenté avec l'impératrice et sont de sang impérial.

— Dieux et démons ! s'exclama Erland. J'ai bien peur d'avoir couché avec la moitié des nobles demoiselles de l'empire.

Kafi se mit à rire.

— Non, Altesse, pas même avec un dixième d'entre elles. Nombre des jeunes femmes ici présentes ont un lien de parenté, même très éloigné, avec l'impératrice. Et même si c'était le cas ? Les sang-pur n'ont pas la même opinion que vous et moi à propos des choses du corps. Les femmes sont tout aussi libres de prendre des amants que les hommes des maîtresses. C'est ce qui arrive quand on a autant d'empereurs que d'impératrices.

Cette dernière remarque contenait à nouveau une trace d'amertume.

Comme le voulait le protocole, la princesse Sojiana et son escorte furent les dernières à entrer. La princesse s'enquit solennellement de la santé de sa mère. Il lui fut répondu de façon tout aussi solennelle et le repas commença.

Les serviteurs apparurent dès que les membres du cortège de la princesse se furent assis. On parla peu à la table d'Erland, car le prince et Locklear se contentaient de regarder de l'autre côté de la pièce. Erland observait la princesse Sharana et dame Miya, tandis que Locklear dévisageait leur mère.

Un peu plus tard, ce même soir, James demanda à Erland de les accompagner, Gamina et lui, pour une promenade dans l'un des nombreux jardins du palais. Le prince se dit qu'il devait y avoir une raison derrière cette étrange requête et accepta.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le jardin, la voix de Gamina entra dans l'esprit d'Erland :

— *James vous demande de parler à travers moi, car il est certain que, même au centre de ce jardin, on nous espionne sûrement.*

— C'est différent de ce qu'on trouve chez nous, mais c'est joli, vous ne trouvez pas ? ajouta-t-elle à voix haute.

— Je suis tout à fait d'accord, répondit Erland.

La voix de James lui parvint dans son esprit, avec l'aide de Gamina.

— *J'ai finalement été contacté par notre agent au palais.*

— *Finallement ? Y a-t-il eu un problème ?*

— *Un problème ?* Erland eut l'impression que la réponse de James s'accompagnait d'une note d'humour – c'est du moins ce que son esprit ressentit. *C'est juste qu'on est constamment sous surveillance. La moitié des « serviteurs » dans nos appartements sont très certainement des espions keshians – ce qui ne fait pas une grande différence, puisque tout ce que nous faisons doit être colporté par ceux qui ne sont pas des espions. Je pense qu'il se passe quelque chose de très important.*

Erland demanda à Gamina comment s'était passée sa journée, et ils bavardèrent à propos de choses sans conséquences. Ils découvrirent une magnifique fontaine de marbre où trois démons, à l'aspect comique, semblaient figés au beau milieu d'un mouvement. Au-dessus d'eux, trois belles femmes nues les chassaient à bord d'un char. L'eau se déversait de l'arrière des chars tandis que les démons étaient repoussés vers le centre du bassin. Une lumière éclairait l'ouvrage par-dessous, bien qu'Erland n'arrivât pas à comprendre comment c'était possible. En tout cas, cela donnait un effet réellement éblouissant.

— Il faut que je leur demande comment ils font cet effet lumineux, dit le prince à voix haute. J'aimerais bien faire construire quelque chose de ce genre à Krondor.

Mentalement, il reprit :

— *Qu'est-ce qui se passe, à ton avis ?*

— *Je n'en suis pas encore sûr,* répondit James. *J'ai assemblé quelques pièces du puzzle. La santé de l'impératrice n'est pas bonne. Tout le monde en parle, en ville et au palais. Ce qu'on ne sait pas, c'est qu'elle est censée désigner le prince Awari comme héritier, mais tous les signes laissent à penser qu'elle va désigner Sojiana, ou même Sharana, au lieu de son propre fils. L'impératrice et le prince ont des différends depuis des années, et parfois ne se parlent presque pas.*

— *Il est donc question de la succession au trône ?*

— *Apparemment,* répondit James. *Le trône revient d'habitude à l'aîné des enfants.*

— Quelle belle nuit ! s'exclama Erland à voix haute. *Mais c'est Sojiana.*

— C'est vrai, mais la majeure partie des nobles souhaiterait voir Awari monter sur le trône. D'abord parce que les deux derniers souverains de Kesh ont été des femmes, et les nations qui sont soumises à l'empire sont farouchement patriarcales et redoutent qu'une succession de trois souveraines transforment Kesh en matriarcat. Le peuple keshian a déjà vécu ça, autrefois. Mais la plupart veulent qu'Awari devienne l'héritier parce que beaucoup le considèrent plus capable que sa sœur. Ils sont nombreux à penser que Sojiana est... faible. Feu son époux était l'une des voix les plus influentes de la loge des Seigneurs et des Maîtres, l'équivalent de notre congrès des seigneurs. Mais d'autres la craignent et pensent qu'elle est... dangereuse. Elle est capable de manipuler Awari et d'autres seigneurs... C'est suffisant pour qu'elle puisse encore poser des problèmes à la loge même si Awari devient le prochain empereur.

— Voyons quelles autres merveilles ce jardin a à nous offrir. Est-ce que ça a un rapport avec la tentative... avec l'assassinat de mon frère ?

— Oui, renchérit Gamina, c'est si beau.

— Pas trop longtemps, rétorqua James. J'ai peur que nous ayons une journée bien remplie demain, avec la cérémonie qui marque le début du jubilé. Tous les dirigeants de l'empire seront là, rassemblés pour la première fois. Nous devons paraître au mieux de notre forme.

Les pensées du comte effleurèrent l'esprit d'Erland.

— Ça a peut-être quelque chose à voir avec l'attaque dans le désert. La faction en faveur d'Awari est très puissante au cœur de l'empire, alors que la force de Sojiana réside principalement sur ce plateau. Si une guerre éclatait dans le Nord, on enverrait les habituelles compagnies de Chiens soldats contre nous et cela affaiblirait Awari. Il est aussi celui qui serait très probablement choisi pour diriger les armées keshianes contre nous. Aber Bukar, le seigneur des Armées, se fait vieux. Le seigneur Jaka serait également un choix logique, mais la confrérie du Cheval et quelques autres factions considèrent déjà les auriges impériaux comme ayant trop d'influence. Il est peu probable que l'impératrice prenne le risque de provoquer une rupture en lui confiant le commandement. Non, le prince serait la seule figure d'autorité qu'ils suivraient tous sans se poser de questions. Mais il y a aussi un autre seigneur qui cherche à dominer la loge.

— Qui ? demanda le prince.

— Le seigneur Ravi, maître de la confrérie du Cheval. Seulement, ce n'est pas un sang-pur. Ses unités de cavalerie sont vitales si l'empire veut gagner la guerre contre nous, mais ils n'ont pas le prestige des auriges.

— Tu me fais la description d'une cour en pleine pagaille.

— Peut-être, mais souviens-toi, aussi longtemps que l'impératrice régnera, tous lui obéiront. Il est possible que sa mort provoque le chaos et déclenche une guerre civile. Mais, qui qu'elle soit, la personne qui essaye de provoquer une guerre n'a visiblement pas l'intention d'attendre la mort de

l'impératrice. Certaines parties du puzzle ne sont pas encore claires.

— Bien, si nous voulons être frais et dispos demain, nous devrions rentrer, fit le prince à voix haute.

Il se dirigea vers le couloir qui menait à ses appartements et parut s'abîmer dans un profond mutisme.

— *La plus grande partie de ce puzzle n'est pas claire. Espérons que nous parviendrons à le résoudre avant que l'on en vienne à un conflit.*

Ses compagnons approuvèrent dans le silence de son esprit.

ÉVASION

Borric tendit le doigt devant lui.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? demanda Ghuda.

La caravane cheminait toujours sur la grand-route impériale, très fréquentée, qui reliait Faràfra à Kesh en traversant des hectares de terres cultivées. Jusqu'ici, le voyage s'était déroulé sans incidents.

Au nord de la route, trois cavaliers essayaient de capturer un quatrième homme, à pied celui-là. Il avait l'air bizarre et portait une robe jaune, sans ornement, qui lui arrivait aux genoux. Il avait le crâne rasé à la manière des moines, mais sa tenue ne ressemblait en rien à celles que portaient les religieux du royaume, quel que soit leur ordre. D'ailleurs, il avait l'air de bien trop s'amuser pour pouvoir être un moine, et faisait beaucoup plus de bruit que les religieux que Borric avait rencontrés. En effet, lorsque les cavaliers essayaient d'attraper sa robe, l'homme s'écartait, plongeant parfois sous l'encolure des chevaux, sans cesser de rire et de crier pendant tout ce temps.

Tout ceci était accompli en dépit du fait qu'il portait un bâton en bois, ainsi qu'un sac à dos assez volumineux, dont la lanière en tissu était passée en travers de sa poitrine. Il courait en riant et en babillant des idioties pour faire enrager ses prétendus ravisseurs. Ghuda et Borric éclatèrent de rire à la vue de ces folles cabrioles. Le bruit fit se retourner l'un des cavaliers, qui parut furieux qu'on se moquât de lui.

Il s'empara d'une massue à l'apparence exotique et lança son cheval en direction de l'homme qui gesticulait toujours. Il essaya de le frapper, mais sa victime plongea pour éviter le coup et roula sur le sol. Avant que le premier cavalier ait eu le temps de faire volte-face, l'homme était déjà debout et avait recommencé ses mimiques. Il tourna le dos à ses trois agresseurs, remua son derrière et fit un bruit de pet pour leur montrer à quel point il les méprisait.

— Qui sont-ils ? demanda Borric, que cette comédie amusait.

— D'après ses vêtements, ce remuant personnage est un Isalani. C'est un peuple originaire de Shing Lai, au sud de la Ceinture de Kesh. Drôles de types.

« Les autres sont des habitants des plaines d'Ashunta. Tu vois ça à

la façon dont ils s'attachent les cheveux et à la massue de guerre avec laquelle ce type essaye d'assommer l'Isalani.

Borric se rendit compte que les trois hommes étaient effectivement coiffés de la même façon, alors qu'ils portaient des tenues très différentes. L'un, torse nu, était simplement vêtu d'un pantalon en daim et d'un gilet de cuir. Le deuxième portait une armure de cuir alors que le troisième préférait les chemises très décorées, les chapeaux à plumes et les bottes de cavalier. Tous avaient les cheveux tirés en arrière, noués à l'aide d'un anneau orné d'une plume. Cette queue de cheval leur arrivait au milieu du dos, à l'exception de deux longues mèches qu'ils avaient laissées libres de chaque côté de leur visage.

— À ton avis, qu'est-ce qui se passe ?

Ghuda haussa les épaules.

— Va savoir, avec un Isalani ! Ce sont des mystiques – des voyants, des chamans, des diseurs de bonne aventure, des visionnaires ; ce sont aussi les plus grands voleurs et les plus grands escrocs de tout l'empire. Je parie qu'il a arnaqué ces trois-là.

L'un des cavaliers poussa un cri de frustration et tira son épée, avec laquelle il s'apprêta à frapper l'Isalani. Borric sauta à bas du chariot qui avançait lentement. En effet, la route commençait à grimper doucement dans les contreforts des Flèches de Lumière et Janos Sabér, le caravanier, faisait aller ses chevaux au pas pour les préserver.

— Retourne dans ton chariot, le Fou ! Laisse-les se débrouiller ! cria Sabér.

Borric lui fit un geste de la main qui se voulait rassurant. Puis il pressa le pas vers l'endroit où les quatre hommes étranges jouaient au chat et à la souris.

— Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il d'une voix forte.

L'Isalani continua à esquiver et à plonger, sans s'arrêter une seule seconde, mais l'un des cavaliers – celui avec le chapeau à plumes – se retourna et cria :

— Reste en dehors de ça, étranger.

— Je sais que ta patience commence à s'épuiser, mon ami, mais menacer un homme désarmé à l'aide d'une épée me paraît excessif.

Le cavalier l'ignore et éperonna son cheval en criant. Il se dirigea droit sur l'Isalani. Un autre cavalier l'imita. Aussitôt, l'Isalani se jeta entre les deux montures. Le premier cavalier se retourna et comprit, trop tard, qu'il avait pris la mauvaise décision. Tandis que l'Isalani, d'une pirouette, s'éloignait, les deux chevaux se heurtèrent. L'un d'eux décida qu'il était temps de mordre l'autre, ce qui incita le deuxième à lui donner un coup de pied. Le résultat fut que le deuxième cavalier se fit désarçonner. Le premier poussa un juron et donna l'ordre au

dernier de reculer, pour éviter que l'incident ne se répète. Puis il se retourna et découvrit l'extrémité du bâton de l'Isalani à quelques centimètres de son visage. Quelques secondes plus tard, il atterrit lui aussi sur le sol.

Le troisième cavalier – celui avec le gilet en cuir – n'hésita pas à lancer son cheval au petit galop en direction du combat et se tourna au dernier moment. Il se pencha sur sa selle lorsque l'Isalani essaya de l'en déloger avec son bâton. Le cavalier esquiva le coup de l'Isalani, qui se tenait à sa gauche mais sentit soudain des mains puissantes empoigner sa tunique, à sa droite. Borric fit tomber le cavalier de sa selle et le jeta, plus qu'il ne le poussa, vers l'endroit où les deux autres se remettaient sur pied.

— C'était une erreur, annonça le premier cavalier.

Il venait de dégainer une épée longue et se mit en garde. À en croire l'expression de son visage lorsqu'il s'avança, il voulait du sang.

— Hé bien, ce ne serait pas la première, répondit Borric en se préparant au combat.

Les deux autres cavaliers se tournèrent vers le mercenaire armé.

— Espérons que ce ne sera pas la dernière, ajouta le prince à voix basse.

Le premier se précipita sur lui en essayant de le prendre par surprise. Borric, adroitement, fit un pas de côté et lui entailla l'arrière de la cuisse, l'une des rares parties de son corps qui n'étaient pas protégées par l'armure de cuir. Le prince réussit donc à envoyer son adversaire au sol avec une blessure douloureuse et handicapante, mais qui finirait par guérir.

Les deux autres cavaliers comprirent qu'ils avaient affaire à un adversaire très doué. Ils se séparèrent, l'homme au chapeau à plumes le contournant sur la droite et celui avec le gilet de cuir se déplaçant à la gauche du prince, pour le forcer à se protéger sur deux côtés à la fois. Borric commença à se parler à lui-même, une manie au sujet de laquelle Erland le taquinait depuis qu'ils étaient enfants.

— S'ils ont un grain d'intelligence, le rustre à droite va feindre une attaque pendant que l'autre brute à gauche va se jeter sur moi.

Brusquement Borric prit l'initiative, sortit son poignard pour parer les coups éventuels et fit un bond sur sa gauche, repoussant l'adversaire qui se trouvait de ce côté. Puis il fit immédiatement volte-face, au moment où l'homme qui se trouvait à sa droite tentait de saisir sa chance en le frappant dans le dos. Borric para le coup avec son poignard et contre-attaqua dans la seconde qui suivit, infligeant une sérieuse blessure à l'estomac à l'homme portant la chemise très décorée et les bottes de cavalier.

L'homme s'effondra en poussant un cri de douleur qui se termina en gargouillement. Borric se retourna pour faire face au dernier des

cavaliers, qui s'approchait de lui prudemment. Le prince poussa un juron.

— Bon sang, celui-là sait ce qu'il fait.

Il avait espéré que l'homme au gilet en cuir ferait la même erreur que les deux autres en se précipitant sur lui. Le cavalier s'avança vers le prince avec méfiance. Ce qu'il venait de voir lui avait fait comprendre qu'il avait effectivement affaire à un adversaire très doué. Les deux hommes se mirent à décrire un cercle tout en s'observant, ne prêtant aucune attention au reste du monde. Puis le prince réussit à repérer une constante dans les mouvements de son adversaire.

— Pas en avant, pas glissé, pas en avant, pas glissé, pas croisé, marmonna Borric à voix basse. Vas-y, beauté, refais-le. Pas en avant, pas glissé, pas en avant, pas glissé, pas croisé.

Le prince sourit. Lorsque son adversaire fit de nouveau un pas croisé, le prince bondit à l'attaque. Ce léger mouvement du corps représentait l'ouverture dont il avait besoin. Il repoussa son adversaire avec une violente série de coups de taille, tout en frappant d'estoc avec sa dague.

Puis le cavalier riposta et reprit l'offensive, si bien que Borric se vit obligé de reculer. Maudissant le sort qui lui avait mis une épée longue dans les mains au lieu d'une rapière, il essaya de parer et de se ressaisir.

— Il est doué, le bougre ! marmonna le prince tout bas.

Il ne s'écoula pas plus de cinq minutes, mais pour Borric elles parurent durer des heures. Les deux hommes échangèrent des coups de force égale, répondant à chaque estocade par une parade et à chaque parade par une riposte. Tous deux étaient trempés de sueur, car ils se battaient sous le soleil écrasant. Borric testa chaque attaque composée qu'on lui avait apprise, mais son adversaire se révéla être à la hauteur du défi.

Puis il y eut un moment de flottement, pendant que les deux hommes se tenaient, haletants, sous le soleil de cet après-midi étouffant. On n'entendait plus que le bourdonnement des insectes et le bruissement du vent dans les herbes hautes de la prairie. Borric agrippa fermement la poignée de son épée. Il commençait à sentir les effets de la fatigue. Le combat devenait plus dangereux, à présent, car il n'était plus seulement question de talent ; les deux hommes étaient épuisés et la fatigue risquait de leur faire commettre une erreur fatale. Cherchant à en finir, Borric bondit en avant en portant une attaque haute à la tête, suivie par un coup de taille en direction des jambes de son adversaire. Le prince pouvait parer avec sa dague et n'avait pas besoin de protéger son flanc gauche, grâce à son épée. Mais, même avec cet avantage, il ne parvint pas à prendre l'avantage et à mettre fin à ce duel.

L'avantage passa de l'un à l'autre, d'abord à Borric puis à l'homme des plaines, mais chacun arrivait avec succès à prendre la mesure de son adversaire. La sueur coulait sur la poitrine nue de l'homme des plaines, maculait la chemise de Borric et rendait les mains glissantes sur la poignée des épées. Leur respiration n'était plus que des halètements irréguliers tandis que le soleil était toujours le plus cruel de tous les adversaires. La poussière qu'ils soulevaient en se battant leur bouchait le nez et leur piquait la gorge, et pourtant aucun des deux hommes n'arrivait à mettre un terme au combat. Borric testait toutes les astuces qu'il avait apprises depuis l'enfance et faillit plusieurs fois blesser son adversaire. Mais il n'y parvint pas et passa lui-même très près de la blessure à plusieurs reprises. Alors il comprit, avec une clarté effrayante, qu'il avait atteint ses limites et qu'il faisait face à un adversaire qui était aussi bon bretteur que lui. Ce talent n'était peut-être pas inné chez l'homme des plaines, contrairement au prince, mais il avait beaucoup plus d'expérience que le jeune homme.

Pendant un moment, ils firent une pause, tous deux face à face, accroupis, haletants. Leurs corps épuisés tremblaient à cause de la fatigue et de la tension. Ils savaient qu'à la première erreur, l'un d'eux mourrait. Borric aspira de grandes goulées d'air, essayant de puiser dans ses dernières réserves d'énergie. Il dévisagea son adversaire, tout en sachant que ce dernier faisait de même. Aucun d'eux ne voulut gaspiller son souffle en paroles inutiles, ils attendaient le moment où ils auraient suffisamment récupéré pour pouvoir se lancer de nouveau à l'attaque. Alors, l'homme des plaines prit une dernière inspiration, bruyamment, se releva, poussa un cri de colère et s'obligea à courir vers Borric, l'épée levée. Le prince fit un pas de côté et leva son épée et son poignard pour bloquer le coup de taille, puis il donna un coup de genou dans l'estomac de son adversaire. Celui-ci en eut le souffle coupé. Le prince le repoussa en lui donnant un coup de pied au côté et désengagea sa lame. L'homme des plaines tomba en arrière et atterrit rudement sur le sol, ce qui lui coupa de nouveau le souffle. Borric bondit sur lui mais abattit son épée dans la poussière, car son adversaire s'était éloigné en roulant sur lui-même. Puis le prince sentit quelque chose derrière son talon et perdit l'équilibre.

Borric s'était approché trop près et son adversaire lui avait fait un croc-en-jambe. Le prince roulait maintenant sur le sol pour éviter d'être attaqué et pour pouvoir se remettre debout. Il se mit à genoux, et se retourna pour faire face à la pointe d'une épée qui arrivait droit sur son visage. Puis une autre épée s'interposa. Les deux lames s'entrechoquèrent et l'arme de son adversaire disparut du champ de vision du prince.

Borric leva les yeux vers le ciel d'un bleu éclatant et vit Ghuda qui se tenait entre les deux combattants, son épée bâtarde à la main.

— Si ces messieurs ont fini... ? dit-il.

Le cavalier leva les yeux à son tour et toute envie de combattre sembla l'abandonner. Il était évident qu'un nouvel adversaire – frais et dispos celui-ci – se tenait prêt à l'affronter s'il décidait de poursuivre le combat. La carrure de Ghuda et la taille de son épée montraient assez qu'il pouvait et qu'il voulait faire mal. Borric se contenta de lever la main et de l'agiter faiblement pour indiquer qu'il renonçait au combat. Le cavalier recula de quelques pas, puis répondit par un simple hochement de tête.

— Assez, dit-il d'une voix rauque, la gorge pleine de poussière.

Suli, qui s'était caché derrière l'imposant guerrier, se risqua à jeter un coup d'œil et apporta à Borric une outre pleine d'eau.

— Tes deux amis ont besoin d'aide, expliqua Ghuda au cavalier. L'un d'eux a une blessure très grave et risque de se vider de son sang. Ce serait sûrement bien pour lui si tu l'amenaient voir un médecin.

« Quant à toi, ajouta-t-il en se tournant vers Borric, tu ferais mieux de regarder en bas de la route pour voir où on devrait être au lieu de faire le fou avec ces imbéciles.

Borric regarda l'autre bretteur s'occuper de ses amis. Il aida l'homme qui avait été blessé à la cuisse à se remettre debout. Ensemble, ils examinèrent celui qui avait été touché à l'estomac.

— Où est ce dément qui faisait des cabrioles ? demanda Borric en buvant une autre gorgée d'eau.

— Je ne sais pas, répondit Ghuda d'un air interrogateur. J'ai perdu sa trace quand je me suis interposé entre vous, les deux prodiges.

— Hé bien, il a pas pu disparaître, pas vrai ? répliqua le prince.

— En vérité, le Fou, j'en sais rien. Et je m'en fous. Janos Sabér était tout sauf content de te voir t'en aller comme ça. Et si ce groupe n'était qu'une diversion et qu'une embuscade nous attendait de l'autre côté de la colline ? Ça aurait pu être un mauvais tour, c'est un fait.

Ghuda mit sa grande épée de côté et tendit la main au jeune homme pour l'aider à se relever. Ce faisant, il donna un coup de son énorme poing ganté sur le côté du crâne de Borric et le renvoya au sol.

Borric, sonné, secoua la tête et protesta.

— Pourquoi t'as fait ça ?

Ghuda menaça le prince de son poing.

— Parce que t'es un stupide fils de misère ! Bon sang, gamin, c'est pour que t'apprennes à agir comme un garde responsable et à faire ton satané boulot ! Ça aurait vraiment pu être une embuscade, tu sais !

— Oui, c'est vrai, admit Borric en hochant la tête.

Il se releva sans qu'on l'aide. Ghuda fit signe au prince et au gamin de le suivre.

— J'aimerais bien que les gens arrêtent de se dire que la

meilleure façon de me faire retenir la leçon, c'est de me frapper, commenta Borric en regagnant la route.

Ghuda ignore cette remarque.

— Tu as passé trop de temps avec la rapière, le Fou.

— Hein ? demanda le prince, épuisé. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu n'as pas arrêté d'essayer d'embrocher cet imbécile, et avec une épée longue, c'est pas une mince affaire. Y'a pas de satanée pointe, et à moins que tu attrapes le fort de la lame avec ta main gauche et que tu pousses vraiment, tout ce que t'arriveras à faire contre un adversaire en armure, c'est l'irriter. T'as raté six bonnes occasions de lui servir sa tête sur un plateau, à ce type, si tu veux mon avis. Si tu veux vivre longtemps, tu ferais mieux d'apprendre à utiliser une épée avec un tranchant aussi bien que ces broches à cochons krondoriennes.

Borric sourit. La rapière n'avait jamais été une arme populaire jusqu'à ce que son père, le meilleur des bretteurs, devienne prince de Krondor. Elle était alors devenue à la mode, mais pas au sud du val des Rêves, apparemment.

— Merci. Je vais m'entraîner.

— La prochaine fois, essaye juste de pas choisir un adversaire qui veut absolument te tuer.

Il regarda les chariots de Janos Sabér qui soulevaient la poussière de la route.

— Maintenant qu'ils descendent la colline, ça va nous prendre une demi-journée pour les rattraper. On ferait bien de se secouer.

— Mais non, répliqua Borric, épuisé par son combat en pleine chaleur.

Petit à petit, il s'était habitué au soleil mordant de Kesh, mais il supportait moins bien les déplacements que les natifs de l'empire. Il buvait beaucoup d'eau et de jus de fruit, comme Ghuda et Suli, mais la chaleur l'affaiblissait encore rapidement. Il avait frôlé la mort dans le Jal-Pur et se demandait jusqu'à quel point son état était dû à cette expérience.

Lorsqu'ils arrivèrent au sommet de la colline, ils virent la caravane de Janos Sabér descendre la route sans se presser. Assis à l'arrière du dernier chariot se trouvait l'Isalani qui, les pieds ballants, était occupé à manger une grosse orange. Ghuda le montra du doigt et Borric secoua la tête.

— C'est lui le plus intelligent, pas vrai ?

Ghuda se mit à trotter et Borric se força à l'imiter, malgré ses bras et ses jambes en coton. Au bout de quelques minutes ils rattrapèrent le dernier chariot. Le prince réussit à grimper sur le hayon tandis que le mercenaire s'installait à côté du conducteur. Suli partit en avant pour rejoindre le chariot du cuisinier.

Borric laissa échapper un long soupir, puis examina de plus près l'homme qu'il avait sauvé des trois cavaliers. L'Isalani était de taille moyenne, avec les jambes arquées et les traits d'un vautour. Il avait la tête asymétrique, presque carrée, bizarrement perchée sur un cou interminable, ce qui lui donnait un air comique. Un duvet de cheveux recouvrait la base de son crâne et ses oreilles, ce qui signifiait qu'il avait juste besoin de donner un petit coup de pouce à la nature lorsqu'il se rasait. Ses yeux se réduisirent à deux fentes étroites lorsqu'il fit un grand sourire à Borric. Sa peau avait une nuance dorée que le prince n'avait rencontrée que chez les citoyens de LaMut, ceux qui étaient d'origine tsurani.

— Tu veux une orange ? lui demanda l'Isalani d'une voix rocailleuse mais avec une note de gaieté.

Borric hocha la tête. Le bizarre petit homme sortit un fruit du sac à dos auquel il s'était si farouchement accroché lors de sa rencontre avec les trois cavaliers. Borric pela l'orange, prit un quartier et en suçà le jus sucré, tandis que son compagnon donnait un autre fruit à Ghuda.

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? lui demanda le vieux garde.

L'Isalani haussa les épaules et continua à sourire.

— Ils pensaient que j'avais triché aux cartes. Ils étaient très en colère.

— Vous avez triché ? demanda Borric.

— Peut-être, mais ça n'avait que peu d'importance. Eux aussi, ils trichaient.

Borric hocha la tête, comme si tout cela avait un sens.

— On m'appelle le Fou.

Le sourire de son compagnon s'élargit.

— Moi aussi, on m'appelle comme ça, parfois. Le plus souvent, je me fais appeler Nakor, le Cavalier Bleu.

— Le Cavalier Bleu ? répéta Ghuda.

Nakor acquiesça vigoureusement, et ajouta :

— Parfois, l'on m'a vu chevaucher un beau destrier noir, d'une stature plus qu'impressionnante. J'étais moi-même vêtu des robes les plus finement tissées et teintées d'un bleu éclatant. Je suis très célèbre dans certains lieux.

— Mais pas ici, ajouta Ghuda.

— Non, hélas. Ici, je suis relativement inconnu. Quoi qu'il en soit, lorsque je revêts ma parure bleue et chevauche mon beau destrier, alors je deviens rapidement célèbre partout où je passe, car il y en a peu qui peuvent rivaliser avec ma beauté.

Borric regarda sa robe d'un orange passé.

— Je vois que pour l'instant vous ne portez pas cette tenue.

— Encore une fois, il me faut dire « hélas », car vous avez raison.

Mon cheval est mort, ce qui fait qu'il m'est désormais impossible de l'enfourcher. Quant à ma robe, je l'ai perdue contre un homme qui trichait aux cartes mieux que moi.

Cette dernière réplique fit rire le prince.

— Hé bien, vous au moins, vous êtes un tricheur plus franc que ceux que je rencontre d'habitude.

Nakor se joignit à son rire.

— Je ne triche que contre ceux qui essayent de tricher avec moi. Je traite honnêtement tous les gens qui sont honnêtes avec moi. D'habitude, ce qui est difficile, c'est de trouver des hommes honnêtes.

Borric acquiesça. Cet étrange petit homme l'amusait beaucoup.

— Et combien d'hommes honnêtes avez-vous rencontrés dernièrement ?

Nakor haussa les épaules, ce qui chez lui consistait en un mouvement exagéré des épaules, accompagné d'un léger hochement de tête.

— Aucun, jusqu'ici. Mais je garde toujours le grand espoir de rencontrer un jour une telle personne.

Borric secoua la tête et se remit à rire, parce que l'Isalani l'amusait et parce qu'il se moquait de lui, qui avait pris la peine de secourir un personnage aussi dément.

Lorsque la nuit tomba, on réunit les chariots en cercle autour du feu de camp, une tradition qui remontait aux toutes premières caravanes. Janos Sabér avait expliqué à Borric de façon on ne peut plus explicite ce qu'il pensait des gardes qui cherchaient des ennuis qui ne les concernaient pas. Il demanda aussi à Ghuda ce qui lui avait pris de suivre le jeune homme. Il pardonna à Suli parce qu'il n'était qu'un gamin et que tout le monde s'attendait à ce que les gamins fassent des choses stupides.

L'Isalani s'était joint à la caravane sans demander l'avis de personne, mais, pour une raison quelconque, cela ne semblait pas du tout gêner le caravanier. D'ordinaire, Sabér était un homme sévère, et Borric était relativement sûr que l'étrange petit homme avait, d'une façon ou d'une autre, escroqué le caravanier, ce qui laissait à penser que l'Isalani devait avoir quelque pouvoir magique. Sinon, cela voulait dire qu'il était un escroc assez rusé pour tromper le caravanier tandis qu'il se trouvait lui-même assis à l'arrière d'un chariot en marche, cinq véhicules derrière sa victime. Borric se dit que même son oncle Jimmy ne prétendrait pas être aussi doué.

Penser à James lui fit de nouveau ressentir toute la frustration de sa situation. Comment atteindre sain et sauf le palais de l'impératrice et avertir James qu'il était toujours en vie ? Ce qu'il avait appris chez le gouverneur de Durbin montrait que des hommes importants, haut

placés au sein de la maison impériale, étaient impliqués dans le complot visant à le tuer. Plus il se rapprocherait du palais et plus il deviendrait difficile d'y accéder, le prince en était certain.

Borric s'installa de nouveau près du feu et se dit qu'il y réfléchirait pendant le voyage. Il restait beaucoup de chemin à parcourir pour arriver aux portes du palais. La nuit était tombée mais il ne faisait pas froid et il avait pris un repas chaud. Le prince somnola jusqu'à ce que Ghuda vienne lui donner un coup de pied pour le réveiller.

— C'est ton tour, le Fou.

Borric se leva pour monter la garde en compagnie de deux autres hommes. Tous les trois postés à intervalles réguliers autour du camp, ils marmonnaient et juraient à voix basse, comme les hommes dans leur situation le font depuis la nuit des temps.

— Jeeloge ! annonça Ghuda.

Borric se souleva sur un coude pour jeter un coup d'œil entre Ghuda et l'homme qui conduisait le chariot. Il regarda à l'endroit que désignait le mercenaire. Comme le prince n'était qu'un garde supplémentaire à cette extrémité de la caravane, il pouvait se permettre de rester allongé sur les balles de soie importées des Cités libres et de somnoler sous le soleil de l'après-midi. Une ville apparut au loin lorsqu'ils franchirent le sommet d'une colline. Les habitants du royaume auraient dit qu'il s'agissait d'une petite cité, mais Borric avait depuis longtemps découvert que le royaume était peu peuplé par rapport à Kesh. Le prince décida de refaire un somme. Ils passeraient la nuit à Jeeloge avant de reprendre la route pour Kesh ; la plupart des conducteurs et des gardes de la caravane prévoyaient une nuit de fête et de jeu.

La veille, ils avaient contourné l'extrémité nord des Gardiens, ces montagnes qui bordaient le gouffre d'Overn à l'ouest. Ils suivaient désormais la rivière Sarné en direction de la cité impériale. Le paysage était parsemé de petites villes et de communautés agricoles. Maintenant, Borric comprenait pourquoi escorter une caravane au cœur de l'empire n'était pas considéré comme un travail à haut risque. L'ambiance était plutôt calme à cette distance de la capitale.

— Je me demande ce qui se passe, dit Ghuda d'un ton songeur.

Borric leva les yeux et vit qu'une compagnie de cavaliers avait établi un barrage à la lisière de la ville. Le prince se déplaça à droite du chariot pour que le conducteur ne l'entende pas et chuchota à l'oreille de Ghuda :

— C'est peut-être moi qu'ils recherchent.

Ghuda se tourna vers le jeune homme, les yeux pratiquement étincelants de colère.

— Voilà qui est intéressant ! T'as pas d'autres merveilleuses nouvelles que je devrais connaître avant qu'on me traîne devant une cour de justice impériale ? (Il était tellement en colère qu'il en oubliait de chuchoter.) Qu'est-ce que t'as fait ?

— Ils disent que j'ai tué la femme du gouverneur de Durbin, répondit le prince dans un murmure.

Ghuda se contenta de fermer les yeux une minute et se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index.

— Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour contrarier autant les dieux ? Est-ce que tu l'as tuée, le Fou ? ajouta-t-il en regardant Borric droit dans les yeux.

— Non, bien sûr que non.

Les yeux étroits de Ghuda cherchèrent ceux de Borric. Pendant un long moment, le prince soutint le regard du mercenaire.

— Non, bien sûr que tu l'as pas tuée, finit par dire Ghuda. On serait capable d'affronter un groupe de bandits en guenilles, ajouta-t-il avec un gros soupir, mais ces soldats de l'empire pourraient nous ficeler comme du gibier avant qu'on ait eu le temps de dire « ouf ». Laisse-moi te donner un conseil : si on te le demande, dis-leur que t'es mon cousin d'Odoskoni.

— Où se trouve Odoskoni ? demanda Borric tandis que les chariots se rapprochaient des cavaliers.

— C'est une petite ville dans les pics de la Tranquillité. La cité la plus proche, c'est Kampari. Il faut traverser les Vertes Étendues sur plus de cent soixante kilomètres pour y arriver, alors y'en pas beaucoup qui y vont. Y'a très peu de chance qu'un de ces soldats se soit trouvé à moins d'une année de marche d'Odoskoni.

Le premier chariot ralentit, puis s'arrêta. Les autres véhicules ne l'avaient pas encore imité que déjà Borric, Ghuda et les autres gardes étaient descendus de leurs chariots respectifs pour venir se placer derrière leur maître, pour le protéger au cas où ces hommes n'auraient pas été de vrais soldats. Mais à la manière dont leur officier s'approcha de Janos Sabér, il était évident qu'il s'agissait réellement d'une troupe impériale. Cet officier s'attendait à ce qu'on lui obéisse sur-le-champ. Chaque membre de la troupe portait une splendide tunique en soie rouge et un heaume en métal orné d'une bande de fourrure, celle d'un léopard. Tous tenaient une lance à la main et avaient une épée au côté ainsi qu'un arc accroché derrière la selle. Borric fut bien obligé d'admettre que Ghuda avait raison. Ces soldats ressemblaient à des vétérans.

— Kesh n'a donc pas de bleus parmi ses soldats ? chuchota le prince à l'oreille du mercenaire.

— Si, il y en a beaucoup, répondit Ghuda sur le même ton. Les cimetières en sont pleins.

L'officier s'adressa à Sabér.

— Nous recherchons deux esclaves qui se sont enfuis de Durbin. Un jeune homme, peut-être âgé d'une vingtaine d'années, et un gamin de onze ou douze ans.

— Monsieur, mes hommes sont tous des gardes de caravane ou des conducteurs et ceux que je ne connaissais pas personnellement m'ont été recommandés par leurs camarades. Le seul gamin que nous ayons ici est l'apprenti cuisinier.

L'officier hocha la tête, comme si tout ce que le caravanier pouvait dire n'avait que peu d'importance. Ghuda se caressa le menton, faisant mine de réfléchir, mais en réalité, il dissimulait le bas de son visage pour dire à Borric, dans un murmure :

— Intéressant, ils fouillent nos chariots, mais pourquoi un esclave qui s'est échappé de Durbin s'enfoncerait au cœur de l'empire, plutôt que d'en sortir ?

Si Janos fit le lien entre Borric, Suli et les deux esclaves que recherchaient les soldats, il n'en souffla pas un mot. L'un des soldats s'approcha de l'endroit où se tenaient Ghuda et le prince. Il examina rapidement le mercenaire, mais dévisagea Borric plus longuement.

— D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

Il posa la question comme s'il y était obligé. Il était peu probable qu'un esclave, armé et vêtu d'une armure, se tienne calmement devant lui, mais le devoir l'obligeait à vérifier.

— D'ici et là. Je suis né à Odoskoni.

L'accent du prince, ou peut-être la façon dont il se tenait, attira l'attention du soldat.

— Tu parles avec une drôle d'intonation.

— Pour moi, vous parlez comme un étranger, soldat, répondit le prince sans se démonter. Mon peuple parle comme moi.

— Tu as les yeux verts.

Brusquement, le soldat arracha la coiffe du prince, dévoilant ses cheveux teints en noir.

— Hé !

Borric protesta contre ce traitement. Avec l'aide de Suli, il avait utilisé ce qui restait de la teinture quelques jours auparavant. Il espérait que ses racines rousses n'étaient pas assez visibles pour le trahir.

— Capitaine ! s'écria le soldat. Celui-là correspond à la description.

Borric comprit alors que ceux qui cherchaient à le tuer savaient qu'il avait les cheveux roux, mais la description des esclaves en fuite avait dû être modifiée par le témoignage des marins qui l'avaient poursuivi à la sortie du port.

Quel imbécile j'ai été, se dit le prince. J'aurais dû trouver une autre

teinture.

Sans se presser, le capitaine s'approcha de lui.

— Quel est ton nom ?

— Tout le monde m'appelle le Fou.

L'officier haussa un sourcil.

— Bizarre. Pourquoi ?

— Y'en a pas beaucoup qui ont quitté mon village et puis avant que je parte, j'étais connu pour faire des choses...

— Stupides, acheva Ghuda. C'est mon cousin.

— Tu as les yeux verts, rétorqua le capitaine à l'adresse de Borric.

— Comme sa mère, répliqua Ghuda.

Le capitaine se tourna vers lui.

— Tu réponds toujours à sa place ?

— Aussi souvent que possible, monsieur. Comme je disais, il fait des trucs stupides. Les gens d'Odoskoni l'ont pas surnommé le Fou par affection.

Il imita un faible d'esprit, en louchant et en laissant pendre sa langue sur le côté de sa bouche.

Un autre soldat les rejoignit, tirant Suli par le bras.

— Qu'avons-nous là ? demanda le capitaine.

— C'est l'apprenti cuisinier, répondit Janos.

— Quel est ton nom, petit ?

— Suli, d'Odoskoni, se hâta de répondre Ghuda.

L'officier se tourna vers le mercenaire.

— Silence !

— C'est mon frère, ajouta Borric.

Le capitaine le frappa, le dos de sa main gantée atteignant Borric au visage. Les larmes montèrent aux yeux du prince, mais il se maîtrisa, bien qu'il éprouvât le violent désir d'embrocher le capitaine de la garde impériale.

Ce dernier souleva le menton de Suli pour le dévisager.

— Tu as les yeux sombres.

— Ma... mère avait les yeux sombres, bégaya Suli.

Le capitaine jeta un regard sévère à Ghuda.

— Je croyais que tu m'avais dit que sa mère avait les yeux verts.

Le mercenaire répliqua sans se démonter.

— Ah non, sa mère à lui avait les yeux verts, dit-il en désignant Borric. La mère du gamin, elle, avait les yeux sombres. Ils ont pas eu la même mère, mais ils ont le même père.

Un autre soldat les rejoignit en disant :

— Personne d'autre ne correspond à la description, monsieur.

— Qui est ton père ? demanda le soldat qui tenait Suli.

Le gamin jeta un coup d'œil à Borric, mais l'autre insista :

— Réponds-moi.

— Suli d'Odoskoni, glapit le gamin. On m'a donné son nom.

Le capitaine frappa son subordonné.

— Idiot. (Il montra Borric du doigt.) L'autre a entendu le nom.

— Capitaine, éloignez le gamin et demandez-lui comment s'appelle notre frère.

L'officier fit signe à ses hommes d'obéir, tandis que Borric chuchotait à l'oreille de Ghuda :

— Il va nous arrêter.

— Alors pourquoi cette mise en scène ? demanda Ghuda à voix basse.

— Parce que dès qu'il sera sûr d'avoir trouvé ceux qu'ils cherchent, il nous tuera dans la seconde qui suivra.

— Il a l'ordre de tirer à vue ? siffla le mercenaire.

Borric hocha la tête de façon affirmative, tandis que le capitaine venait se placer devant eux.

— Alors, qui est donc le prétendu frère de nos deux menteurs ?

— Il s'appelle Rasta et c'est un ivrogne, répondit Borric, priant en silence pour que le gamin se souvienne du dialogue qu'ils avaient improvisé juste avant de rencontrer Salaya à Durbin.

Quelques instants plus tard, le soldat revint en disant :

— Le gamin dit qu'ils ont un frère plus âgé qui s'appelle Rasta et qui est un ivrogne.

Borric aurait pu embrasser Suli, mais retint un sourire.

— Il y a quelque chose chez vous deux que je n'aime pas.

Le capitaine se retourna et jeta un rapide coup d'œil en direction de Janos Sabér.

— Vous et le reste de vos hommes pouvez vous en aller, mais je mets ces deux-là en prison. (Il regarda Ghuda.) Emmenez celui-ci aussi.

— Génial, commenta le mercenaire tandis qu'on lui retirait ses armes et qu'on lui attachait les poignets.

Borric et Suli subirent le même traitement. Bientôt les trois captifs étaient attachés aux chevaux des soldats et faisaient de leur mieux pour les suivre.

*

La ville de Jeeloge abritait un bureau de police, lequel contenait une pièce qui servait de cellule et que l'on utilisait principalement pour enfermer des fermiers et des bergers arrêtés pour bagarre. Le capitaine de la garde impériale et ses hommes demandèrent à utiliser le bureau, au grand embarras du responsable local. Soldat à la retraite, avec une touche de gris dans la barbe et un ventre qui débordait au-dessus de la ceinture, il était bien le genre à maîtriser les garçons de ferme un peu bagarreurs, mais ne devait guère être à la hauteur en cas de combat sérieux. Il accéda rapidement à la demande du capitaine

qui voulait le voir quitter les lieux.

Borric entendit l'officier ordonner à son sergent d'envoyer un courrier à Kesh aussi vite que possible, pour demander ce qu'il devait faire des trois prisonniers. Borric ne surprit qu'une partie de la conversation, mais il était évident que les ordres venaient d'un homme haut placé dans l'armée et que certaines précautions devaient être prises pour éviter que l'on attire l'attention sur les recherches. *Le problème, à Kesh, se dit Borric, c'est que les habitants sont si nombreux et font tant de choses que ce genre d'opération pourrait continuer pendant des lustres sans que plus d'un habitant sur cent en entende parler.* La journée s'était écoulée et la nuit s'éternisait. Une heure plus tôt, Suli s'était endormi, lorsque tout espoir d'obtenir un repas avait disparu en même temps que l'officier local. La garde impériale ne semblait guère se soucier d'un détail aussi trivial que la faim des prisonniers.

— Coucou ! s'exclama joyeusement quelqu'un depuis la fenêtre.

Suli se réveilla en sursaut. Tous levèrent les yeux et aperçurent un visage souriant à la petite fenêtre qui s'ouvrait en haut du mur de la cellule.

— Nakor ! chuchota Borric.

Le prince demanda à Ghuda de lui faire la courte échelle. Debout sur les épaules du mercenaire, il agrippa les barreaux de la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me disais que vous voudriez peut-être une autre orange, répondit le petit homme, toujours souriant. La nourriture n'est jamais très bonne en prison.

Borric ne put que hocher bêtement la tête tandis que l'Isalani lui tendait une orange à travers les barreaux. Le prince la lança à Suli qui mordit avidement dans le fruit avant d'en recracher la peau.

— On va devoir te croire sur parole. Ils n'ont pas pris la peine de nous donner à manger.

Brusquement, Borric ajouta :

— Mais comment es-tu arrivé aussi haut ?

La fenêtre s'élevait à plus de deux mètres au-dessus du sol et le petit homme n'avait pas l'air de se raccrocher aux barreaux.

— Aucune importance. Vous voulez sortir d'ici ?

Ghuda, qui commençait à vaciller sous le poids du prince, ricana.

— C'est l'une des questions les plus stupides qu'un mortel ait posées au cours du dernier millénaire ! Bien sûr qu'on veut sortir d'ici !

Le sourire de l'Isalani s'élargit.

— Alors allez dans le coin là-bas et couvrez-vous les yeux.

Borric sauta des épaules de Ghuda. Ils se réfugièrent au coin de la pièce et se couvrirent les yeux. Pendant un moment, rien ne se produisit, tout était silencieux. Puis, brusquement, Borric sentit un

choc l'ébranler, comme si une énorme main l'avait projeté contre le mur. Une forte déflagration l'assourdit. Il fit la grimace avant de rouvrir les yeux. La prison était pleine de poussière et empestait le soufre. Plusieurs gardes tentaient de se raccrocher à tout ce qui pouvait les soutenir, tandis que d'autres gisaient sur le sol, visiblement aveuglés par ce qui avait ouvert le mur.

Nakor se tenait près de quatre chevaux, dont la selle arborait le croissant de l'armée impériale.

— Ils n'auront pas besoin de ces montures, j'en suis sûr, commenta le petit homme en tendant les rênes à Borric.

— Maître, je ne sais pas monter à cheval, avoua Suli, effrayé.

Ghuda souleva le gamin et l'installa sur la selle du cheval le plus proche.

— Alors tu ferais mieux d'apprendre, et vite. Si tu sens que tu vas glisser, accroche-toi à la crinière de l'animal et ne tombe pas !

Borric se mit en selle.

— Ils vont se lancer à notre poursuite dans quelques instants. On ferait mieux de...

— Non, expliqua Nakor. J'ai coupé les sangles de leurs selles et leurs brides. (Il sortit, apparemment de nulle part, un couteau visiblement bien affûté, pour illustrer son propos.) Mais il serait tout de même plus sage de nous mettre en route, car ceux que le bruit a réveillés risquent de venir voir ce qui se passe.

Personne n'y trouva rien à redire et ils s'éloignèrent de la prison. Suli était à peine capable de s'accrocher à sa monture pour éviter de se tuer en tombant. Un peu plus loin, Borric mit pied à terre et régla la hauteur des étriers du jeune garçon. Son cheval savait qu'il avait affaire à un cavalier qui manquait d'expérience et n'hésiterait pas à lui jouer de vilains tours. Le prince ne pouvait qu'espérer que Suli survivrait ; aux chutes qui ne manqueraient pas de se produire.

— Comment as-tu fait pour nous sortir de là ? demanda Borric comme ils quittaient la ville de Jeeloge, parfaitement réveillée à présent.

— Oh, c'est juste un petit tour de magie que j'ai appris au cours de mes voyages, répondit le petit homme en souriant.

Ghuda esquisssa un signe de protection.

— Tu es magicien ?

Nakor se mit à rire.

— Bien sûr ! Tu ne savais pas que tous les Isalanis sont capables d'exploits magiques !

— C'est comme ça que tu as réussi à atteindre la fenêtre ? demanda Borric. Tu as utilisé la magie pour l'éviter ?

L'hilarité de Nakor redoubla.

— Non, le Fou. Je me tenais sur le dos de mon cheval !

Borric se sentait à la fois soulagé et ravi de s'être échappé. Il talonna sa monture, qui s'élança au petit galop. Quelques instants plus tard, il entendit les autres derrière lui, jusqu'à ce qu'un cri accompagné d'un bruit sourd et déplaisant les avertît que Suli avait été désarçonné.

Borric se retourna pour voir si le gamin avait été sérieusement blessé.

— Je parie que c'est l'évasion la plus lente de toute l'histoire.

LE JUBILÉ

Erland observait la scène en silence.

Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à accepter l'envergure de ce qu'il avait sous les yeux : le site où allaient débiter les cérémonies du soixante-quinzième anniversaire de l'impératrice. Pendant des siècles, les meilleurs ingénieurs de Kesh s'étaient relayés pour agrandir et réaménager l'édifice, jusqu'à en faire un chef-d'œuvre d'architecture, le plus impressionnant qu'Erland ait jamais vu. Il s'agissait d'un gigantesque amphithéâtre taillé dans la pierre du plateau rocheux sur lequel reposait la cité supérieure. C'étaient le talent des artisans, la sueur des bâtisseurs et le sang des esclaves qui avaient donné naissance à cet édifice, assez large pour permettre à cinquante mille personnes d'y être confortablement assises. Cinquante mille personnes, c'était plus que les populations de Rillanon et de Krondor réunies.

Erland fit signe à ses compagnons de marcher un peu avec lui, car il lui restait encore presque une heure avant d'avoir à se présenter de manière officielle devant la cour. Kafi Abu Harez, son guide, était comme toujours à ses côtés, prêt à répondre à ses questions.

— Kafi, combien de temps a-t-il fallu pour construire un bâtiment comme celui-ci ? finit par demander Erland.

— Cela demande des siècles, Altesse, répondit l'homme du désert.

Il désigna un endroit, au loin, près de la base de l'énorme bloc de pierre qui avait été découpé dans le plateau.

— C'est là-bas, il y a bien longtemps, aux abords de la cité inférieure, que l'empereur de Kesh, Sujinrani Kanafi – surnommé le Bienveillant – décida que l'interdiction de rester sur le plateau la nuit empêchait ceux de ses citoyens qui n'étaient pas des sang-pur d'assister à certaines cérémonies impériales essentielles... notamment celles qui visaient à démontrer la bienveillance de Sujinrani, mais aussi l'exécution publique des traîtres. Il sentait que le but de ces cérémonies échappait à ceux qui auraient gagné à y assister personnellement.

« Alors il décréta que tout ce qui formait ce plateau, y compris sa base, faisait partie, dans les faits, de la cité supérieure. Il donna l'ordre

de construire un petit amphithéâtre, qui était quatre mètres plus haut qu'aujourd'hui. (Kafi illustra la remarque qui allait suivre d'un petit geste de la main.) Puis l'empereur fit tailler un bloc de pierre pour pouvoir y tenir sa cour face à ceux qui n'avaient pas le droit de poser le pied dans la cité supérieure.

— Et le tout a été agrandi plusieurs fois depuis, commenta Locklear.

— En effet, approuva Kafi. L'entrée à elle seule a été agrandie cinq fois. La loge impériale a changé trois fois de place.

Il désigna le grand espace surmonté d'un gigantesque dais en soie, situé au centre du vaste chemin de pierre en arc de cercle qu'arpentaient le prince et son escorte. Kafi, d'une légère pression sur le bras, fit s'arrêter le prince et tendit le bras en direction de la loge privée de l'impératrice.

— C'est de là que Celle-Qui-Incarne-Kesh, bénie soit-elle, supervisera la fête. Son trône d'or repose sur une petite estrade, autour de laquelle sa famille, ses serviteurs et ceux qui ont du sang impérial dans les veines seront assis confortablement. Seuls les membres de la plus haute noblesse ont l'autorisation de s'y asseoir. Entrer dans la loge impériale sans un ordre de Sa Majesté reviendrait à se suicider, car les Izmalis gardent toutes les entrées.

Puis il désigna une rangée de loges, toutes légèrement plus basses que la précédente, tandis qu'ils s'éloignaient de l'espace réservé à la famille impériale.

— Ceux qui se tiennent le plus près de Sa Majesté appartiennent à la plus haute noblesse de l'empire et font partie de la loge des Seigneurs et des Maîtres.

De la main, il balaya toute la rangée où ils se trouvaient.

— Cinq à six mille personnes pourraient tenir sur cette seule rangée, Kafi.

L'homme du désert hocha la tête.

— Peut-être plus. Cette rangée s'étend et descend jusqu'en bas, comme les bras entourent le corps. Si nous descendons tout en bas, nous serons à plus de trente mètres sous le trône de l'impératrice. Venez, laissez-moi vous montrer autre chose.

Kafi, qui portait une robe de cérémonie où se mêlaient un bleu nuit et le blanc le plus pur, les conduisit jusqu'à une rambarde qui surmontait une autre rangée. Des nobles qui devaient être présentés à l'impératrice après Erland et son escorte passèrent près d'eux, courant presque. Ils furent très peu nombreux à s'arrêter quelques instants, le temps de saluer le prince du royaume des Isles. Erland remarqua la demi-douzaine de tunnels qui débouchait sur la grande allée sous les rangées de bancs.

— Ces tunnels ne partent pas tous du palais, n'est-ce pas ?

Kafi hocha la tête.

— Mais si.

— J'aurais pensé que la sécurité de l'impératrice passerait avant le souci de confort des nobles qui ont besoin de venir ici une ou deux fois par an. Ces tunnels permettraient à n'importe quelle armée ennemie d'envahir le palais.

Kafi haussa les épaules.

— Voilà qui est purement théorique, mon jeune ami. Car vous devez comprendre que pour qu'une armée menace d'envahir les tunnels, elle doit d'abord s'emparer de la cité inférieure. Et si un envahisseur s'emparait de la cité inférieure, alors l'empire serait déjà perdu, car sa puissance ne serait déjà plus que poussière. Ceci est le cœur de l'empire et cent mille soldats seraient prêts à mourir plutôt que de laisser une armée ennemie s'approcher de la cité. Est-ce que vous me suivez ?

Erland réfléchit quelques instants avant d'acquiescer.

— Je suppose que vous avez raison. J'appartiens à une nation qui s'est construite sur une île, au bord d'une mer où naviguent des bateaux appartenant à une dizaine d'autres nations. Nous voyons les choses différemment.

— Je comprends, commenta Kafi.

Il désigna la zone qui s'étendait entre les rangées de loges en demi-cercle et le sol de l'amphithéâtre. La pierre avait été sculptée en arcs de cercle concentriques qui descendaient jusqu'au sol, si bien que des gradins avaient été taillés dans la roche du plateau. Une dizaine de rangées de gradins, qui s'étendaient du sol jusqu'au niveau des loges, étaient déjà pleines à craquer, envahies par des spectateurs vêtus d'habits aux couleurs vives.

— C'est ici que l'on trouve les nobles de moindre importance, les maîtres de guilde et les marchands qui ont une certaine influence en ville. Ils sont assis sur des coussins, pour les protéger de la pierre nue. Il n'y a personne au centre, car c'est là que s'installeront ceux qui seront présentés à l'impératrice.

« Vous et vos compagnons entrerez là-bas, Altesse, après les nobles de Kesh et avant les roturiers, comme tous les autres ambassadeurs. L'impératrice vous a fait une faveur en plaçant votre délégation avant toutes les autres, pour montrer que le royaume des Isles est la deuxième plus grande nation de Midkemia, après l'empire de Kesh la Grande.

Erland lança un regard ironique à James pour voir s'il appréciait ce compliment désinvolte, mais se contenta de dire :

— Nous remercions Sa Majesté pour cette marque de courtoisie.

Si Kafi comprit qu'il s'agissait d'une remarque sarcastique, il n'en laissa rien paraître. Il poursuivit son discours comme si de rien n'était.

— Le peuple de Kesh a l'autorisation d'assister aux festivités depuis l'entrée, les toits et bien d'autres points de vue.

Erland jeta un coup d'œil en direction de la cité inférieure, où des milliers de personnes étaient retenues par des soldats. Au-delà de la rue qui longeait l'amphithéâtre, la foule s'était rassemblée sur les toits des bâtiments et à chaque fenêtre qui surplombait l'édifice. Le prince avait rarement vu autant de monde rassemblé à un même endroit et trouvait cela époustouflant.

— Je doute qu'ils voient grand-chose du spectacle, fit remarquer Gamina, qui jusqu'ici s'était contentée de marcher en silence aux côtés de son époux.

Kafi secoua la tête.

— Peut-être, mais avant le règne de Sujinrani Kanafi, ils ne voyaient rien du tout et n'assistaient pas aux cérémonies de la cour.

— Seigneur Abu Harez, intervint Locklear, avant que nous poursuivions, pourrions-nous revoir ensemble le discours qu'a préparé mon prince, afin d'éviter toute offense involontaire ?

Kafi vit bien que l'on souhaitait qu'il s'absente mais, comme il n'avait aucune raison de refuser, il laissa Locklear le conduire un peu plus loin, laissant Erland, Gamina et James relativement seuls. Plusieurs serviteurs keshians rôdaient autour d'eux, prenant soin des nombreux détails qu'exigeait une telle occasion. Certains d'entre eux étaient sûrement des agents impériaux, se dit Erland tout en regardant James.

— Qu'y a-t-il ?

James se retourna pour s'adosser à la rambarde de marbre blanc, comme s'il observait le gigantesque amphithéâtre.

— Gamina ? demanda-t-il doucement.

La jeune femme ferma les yeux. Sa voix entra dans l'esprit d'Erland.

— *Nous sommes surveillés.*

Le prince dut se retenir pour ne pas regarder autour de lui.

— *Nous nous y attendions*, répliqua-t-il.

— *Non, nous sommes surveillés par magie.*

Erland retint un juron.

— *Peuvent-ils nous entendre lorsque nous parlons par télépathie ?*

— *Je ne sais pas*, répondit-elle. *Mon père pourrait, mais je connais peu de personnes qui ont un pouvoir équivalent au sien. Je ne pense pas.*

— C'est spectaculaire, n'est-ce pas ? fit remarquer James à voix haute, tout en disant mentalement : *Nous allons faire comme s'ils ne pouvaient pas nous entendre sans que tu le saches. Et je ne pense pas que leur surveillance va se relâcher de sitôt, alors mieux vaut espérer que nous ayons raison.*

— Oui, approuva Gamina. *Je n'ai décelé la présence de la magie que*

lorsque je me suis mise à sa recherche. C'est très subtil. Et la personne qui l'utilise, quelle qu'elle soit, est très douée. Je crois qu'elle peut entendre ce que nous disons, et peut-être même nous voir. Mais elle ne lit pas nos pensées, car sinon je crois que je le saurais.

Gamina ferma de nouveau les yeux quelques instants, comme si la chaleur lui tournait la tête. James lui prit les mains pour l'empêcher de vaciller.

— *Je ne pense pas qu'il s'agisse du mental de cette personne, car je n'arrive pas à percevoir quelles sont ses intentions.*

— *Que veux-tu dire ?* demanda Erland.

— *Je pense que nous sommes surveillés par un objet, peut-être un cristal ou un miroir. Mon père en utilise parfois. S'il s'agit bien de ça, la personne nous voit, c'est certain. Elle lit peut-être sur nos lèvres, si elle a appris à faire ça, ou alors elle nous entend parler à voix haute. Nos pensées sont en sécurité, j'en suis sûre.*

— *C'est une bonne chose,* répondit James. *J'ai finalement réussi à contacter nos agents en ville. Ça leur a pris un bon moment avant de pouvoir me joindre.*

— *Je me demande combien de temps on va devoir rester debout pendant la cérémonie ?* s'enquit Gamina d'un air absent.

— *Pendant des heures, j'en suis sûr,* répondit James. *A l'adresse d'Erland, il ajouta : Nous avons mis les pieds dans le plat et ça ne va pas s'arranger. Au mieux, nos agents pensent qu'il existe un complot visant à détrôner l'impératrice.*

Erland fit semblant de bâiller, comme s'il s'ennuyait.

— *J'espère que j'arriverai à rester éveillé pendant toute la cérémonie.*

Mentalement, il ajouta :

— *Quel est le rapport avec celui qui vise à entraîner le royaume dans une guerre contre Kesh ?*

— *Si nous le savions, nous saurions peut-être qui essaye de fomenter cette révolte. J'ai un mauvais pressentiment,* Erland.

— *Pourquoi ?*

— *Parce qu'en plus des dangers que l'on connaît déjà, il y aura plein de soldats en ville cet après-midi. Chaque vassal amènera avec lui sa garde d'honneur. Pendant deux mois, il y aura en ville des milliers de soldats qui ne sont pas directement sous les ordres de l'impératrice.*

— *Charmant,* répliqua Erland.

— *Bien, peut-être devrions-nous prendre un peu de repos avant le début de cette épreuve.*

— *En effet, je pense que ce serait mieux,* approuva James.

— *Que devons-nous faire, James ?* demanda Gamina dans l'esprit des deux hommes.

— *Attendre. C'est tout ce que nous pouvons faire. Et rester sur nos*

gardes.

— *Kafi revient*, les avertit la jeune femme.

— Altesse, vos remarques seront doublement appréciées pour leur sincérité et leur brièveté, le félicita l'homme du désert. À l'issue de cette journée, j'ai bien peur que vous vous aperceviez que la concision n'est pas une caractéristique de l'empire.

Erland était sur le point de répondre lorsque Kafi ajouta :

— Regardez ! Ça commence !

Un homme de haute taille, âgé mais encore musclé, entra dans la loge impériale et s'approcha du balcon. Il était vêtu d'un pagne et chaussé de sandales, comme tous les sang-pur, mais il portait également un torque d'or qui, selon Erland, devait peser au moins autant qu'une armure de cuir. Il avait à la main ce qui ressemblait à un bâton en bois doré à l'or fin surmonté d'un étrange insigne, également en or : un faucon perché sur un disque d'or.

Kafi se mit à chuchoter. Pourtant, Erland pensait qu'il était impossible que quiconque puisse les entendre.

— Il s'agit du faucon de Kesh, l'insigne impérial. Il n'est présenté au public que lors des fêtes les plus importantes. Le faucon agrippant l'orbe du soleil est un emblème sacré pour les sang-pur.

Le vieil homme leva le bâton et l'abattit sur les dalles de pierre. Erland fut surpris d'entendre le son résonner aussi fort. Puis l'homme prit la parole.

— Ô Kesh, Toi-Qui-Es-La-Plus-Grande-De-Toutes-Les-Nations, entends-moi !

L'acoustique de l'amphithéâtre était parfaite. Même ceux qui se trouvaient de l'autre côté de la rue, assis au sommet des bâtiments, pouvaient parfaitement entendre le vieil homme. Les murmures de la foule s'éteignirent.

— Elle est venue ! Elle est venue ! Celle-Qui-Incarne-Kesh est venue et honore votre vie de sa présence !

Sur ces mots, une lente procession, composée de centaines de sang-pur, entra dans la loge impériale.

— Elle marche et les étoiles s'inclinent devant sa splendeur, car elle est la gloire en personne ! Elle parle et les oiseaux cessent de chanter, car ses mots apportent la connaissance. Elle pense et les érudits pleurent, car sa sagesse ne fait aucun doute. Elle juge et les coupables se désespèrent, car elle lit dans le cœur des hommes !

L'énumération des merveilleuses qualités de l'impératrice se poursuivit dans une veine similaire tandis que de plus en plus de sang-pur, tous âges et rangs confondus, entraient dans la loge impériale.

Jusqu'ici, Erland pensait avoir rencontré la plupart des personnes qui occupaient une place importante au sein de l'empire, mais le cortège impérial à lui tout seul comptait des dizaines d'étrangers.

D'ailleurs, la seule personne à laquelle il avait parlé plusieurs fois était le seigneur Nirome, ce noble corpulent et involontairement comique qui l'avait accueilli aux abords de la cité supérieure le jour de son arrivée. Ce jour-là, il avait servi d'aide de camp au prince Awari. Erland fut surpris de découvrir que Nirome était apparenté à la famille impériale. Mais, après réflexion, cela expliquait pourquoi un homme à l'évidence si maladroit occupait un poste aussi haut placé au sein du gouvernement. Les hommes et les femmes de sang impérial continuèrent à entrer dans la loge et à prendre place tandis que le maître des cérémonies n'en finissait pas de déclamer la liste des vertus de l'impératrice. *Impressionnant*, pensa Erland en essayant d'établir le contact avec Gamina.

La femme de James lui serra le bras, doucement, tout en répondant :

— *Oui. James le pense aussi.*

— Kafi, dit le prince.

— Votre Altesse ?

— Serait-il possible de rester ici un moment ?

— Du moment que vous faites votre entrée à temps, il n'y a rien qui vous en empêche, Altesse.

— Bien, fit Erland en souriant. Pourriez-vous répondre à quelques questions ?

— Si j'en suis capable.

— *Et si tu pouvais corroborer ce que James sait déjà*, ajouta Erland.

Gamina dut relayer le message, car James hocha discrètement la tête.

— Comment se fait-il qu'il y ait tant de monde dans la loge impériale, alors que je n'ai pas encore vu l'un des grands Seigneurs et Maîtres ?

— Seuls ceux qui sont apparentés à l'impératrice peuvent se joindre à elle dans la loge impériale, sans compter les serviteurs et les gardes, bien entendu.

— Bien entendu, répéta le prince.

— *Ce qui signifie qu'au moins une centaine de personnes peuvent légitimement prétendre au trône*, ajouta James.

— *À supposer que suffisamment de nobles meurent dans le bon ordre*, répliqua sèchement Erland.

— *Il y a de ça*, admit James.

Lorsque les membres de la famille impériale eurent tous rejoint leur place, intervint la première note discordante : des guerriers entièrement vêtus de noir apparurent brusquement. Tous portaient un turban noir et un voile qui ne laissait apparaître que leurs yeux. Leur robe était longue et ample pour faciliter les mouvements rapides. Chacun arborait un fourreau noir à la ceinture. Erland avait entendu

parler de ces guerriers : les Izmalis, les presque légendaires Ombres guerrières de Kesh. Les histoires s'étaient étoffées au fil du temps jusqu'à ce qu'on les considère presque comme des créatures surnaturelles. Seuls ceux qui appartenaient aux plus hautes sphères de l'empire avaient les moyens de se payer de tels gardes du corps. Ils étaient des guerriers supérieurs, ainsi que les meilleurs espions – et assassins, si besoin était, murmurait-on.

— Seigneur Kafi, l'impératrice ne devrait-elle pas plutôt s'entourer de sa propre garde impériale ? demanda James en essayant d'avoir l'air désinvolte.

L'homme du désert plissa légèrement les yeux.

— De manière générale, on pense qu'il est plus prudent de faire appel aux Izmalis, répondit Kafi d'une voix égale. Personne ne leur arrive à la cheville.

— *Ce qui veut dire*, dit James à Erland par l'intermédiaire de Gamina, *que l'impératrice ne peut même plus faire confiance à sa propre garde impériale.*

Lorsque les Izmalis eurent pris place à leur tour, une dizaine d'esclaves basanés, au corps huilé, entrèrent en portant une litière sur laquelle était assise l'impératrice. Pendant tout ce temps, le vieil homme avait poursuivi son discours rituel de présentation, citant les grands exploits accomplis sous le règne de l'impératrice Lakeisha. Brusquement, Erland s'aperçut que l'atmosphère s'était tendue et commença à écouter le discours :

— ... écrasé la rébellion de la Petite Kesh, récitait le vieil homme.

Erland avait étudié l'histoire de Kesh et se souvint qu'au moment de sa naissance, toutes les nations au sud des deux chaînes de montagnes qui traversaient le continent – la Ceinture de Kesh – avaient été soumises après vingt ans de révolte. La Confédération keshiane, qui s'était autoproclamée, avait chèrement payé cette rébellion. Des milliers de personnes avaient été mises à mort. D'après les quelques rapports qui étaient parvenus jusqu'au royaume, ces nations avaient été dévastées, un événement sans précédent dans l'histoire du royaume : des cités entières avaient été incendiées et leur population réduite en esclavage. Des peuples, des races, des langues et des cultures avaient cessé d'exister, sauf parmi les esclaves. D'après les murmures pleins de colère qui montaient de la foule – et pas seulement des gens du peuple, mais aussi de nombreux nobles de moindre rang au sein de l'amphithéâtre –, la discorde existait toujours entre ces sujets et leur souveraine.

Gamina pâlit et Kafi le remarqua.

— Ma dame ne sent pas bien ?

Gamina, les genoux tremblants, agrippa le bras de James.

— C'est juste la chaleur, messire, répondit-elle en secouant la

tête. Si je pouvais avoir un verre d'eau, s'il vous plaît...

Kafi se contenta de faire un signe ; aussitôt un serviteur apparut près d'eux. Kafi lui donna un ordre. Quelques instants plus tard, le serviteur présenta une coupe d'eau fraîche à Gamina. Elle en but quelques gorgées, tout en parlant dans l'esprit de James, Locklear et Erland.

— *Je ne m'attendais pas à ce flot brutal de colère et de haine. Nombre de personnes parmi la foule seraient ravies de tuer l'impératrice. Et il y a beaucoup, beaucoup d'esprits en colère dans la loge impériale.*

James murmura quelques paroles de réconfort en lui tapotant le bras.

— Gamina, si tu penses que tu ne vas pas pouvoir rester debout jusqu'à la fin de cette journée..., commença Locklear.

— Non, Locky, je vais bien. J'ai juste besoin de boire encore un peu d'eau, je pense.

— Voilà qui est sage, commenta Kafi.

Erland tourna de nouveau son attention vers le groupe qui s'apprêtait à faire son entrée. Le prince et les deux princesses de Kesh étaient arrivés après leur mère et c'était maintenant au tour des plus puissants seigneurs et maîtres de l'empire d'être annoncés.

Le seigneur Jaka, commandant des auriges impériaux, apparut dans l'amphithéâtre.

— Quelle est l'importance des auriges, Kafi ? demanda Erland.

— Je ne suis pas certain de comprendre votre question, Altesse.

— Je veux dire, leur position n'est-elle due qu'à la tradition ? Ou représentent-ils vraiment le cœur des armées keshianes ? Lorsque nos deux nations ont parfois eu quelques... différends, nous avons toujours eu affaire à vos redoutables Chiens soldats.

Kafi haussa les épaules.

— Les auriges servaient d'avant-garde à ceux qui ont écrasé la Confédération, Altesse. Mais vos frontières se trouvent loin au nord ; on n'enverrait pas les auriges aussi loin de la capitale, à moins d'avoir vraiment besoin d'eux.

— *Jaka est celui qui peut aider ou contrer toute tentative de renverser l'impératrice*, commenta James.

Erland hocha la tête, comme s'il approuvait ce que Kafi venait de dire. En pensée, il dit à Gamina, James et Locklear, *Il a l'air plutôt solide, à le voir comme ça.*

— *C'est un homme important, Erland*, répondit James. *Aucun coup d'État ne pourrait réussir sans qu'il soit neutralisé ou qu'il y participe.*

Kafi posa la main sur le bras du prince.

— En parlant des Chiens soldats, voici leur maître. Sula Jafi Butar, prince régent des armées, et souverain héréditaire de Kistan, Isan, Paji et des autres États où l'on recrute nos armées.

L'homme en question aurait eu l'air assez quelconque s'il n'avait eu la peau aussi noire. Il était vêtu d'un pagne blanc et chaussé de sandales, et se rasait le crâne comme tous les sang-pur, mais sa peau brillait tel de l'ébène au soleil. La plupart des membres de son escorte avaient la même couleur de peau, mais certains auraient pu se faire passer pour des sang-pur aux yeux inexpérimentés d'Erland.

Le prince regarda James, qui lui répondit :

— *C'est un joueur que je ne connaissais pas, Erland. Il a l'air ouvertement loyal. Les peuples sur lesquels il règne ont été parmi les premiers à être conquis par leurs voisins, et comptent parmi les plus vieilles lignées de l'empire, juste derrière les sang-pur. Aber Bukar, le seigneur des armées, est le véritable commandant en chef, mais ce Butar a beaucoup d'influence sur l'armée.*

— Nous devrions peut-être commencer à descendre, prince Erland, intervint Kafi. De cette façon, nous ne risquerons pas de manquer à la courtoisie.

— Je vous en prie, répondit le prince. Passez devant.

Un groupe de soldats leur emboîta le pas, ce qui surprit le prince pendant un bref instant. Il ne les avait pas vus arriver à cause de la foule. Ils ne crièrent pas pour ordonner aux spectateurs de s'écarter, car ils n'en eurent pas besoin. Ceux qui se tenaient sous les loges s'écartaient sur leur passage comme si, instinctivement, ils les avaient sentis approcher.

— Les membres de cette couche sociale semblent rester sur le quivive au cas où un noble de plus haut rang s'approcherait d'eux.

Kafi haussa les épaules et baissa les mains puis les tourna vers l'extérieur en disant « *Ma'lish* ». Erland savait qu'en beni – la langue natale de Kafi – cela signifiait à l'origine « Je suis désolé ». Aujourd'hui, les personnes qui parlaient le beni employaient cette expression pour dire « Les catastrophes, ça arrive ». C'est ce qu'elles appelaient le *kismet*, ou le destin, la volonté des dieux.

Brusquement, le nom du seigneur Ravi attira l'attention d'Erland, qui se retourna à temps pour voir un autre groupe d'hommes hauts en couleur faire leur apparition dans l'amphithéâtre. Les premiers avaient le crâne rasé, à l'exception d'une mèche redressée à l'aide d'une pommade. Une longue queue en crins de cheval, teinte de la même couleur que la mèche en question, y était attachée par un lien de cuir. Ces hommes ne portaient qu'un pagne et leur corps huilé brillait. Leur peau hâlée semblait plus pâle que celle de la plupart des Keshians et tirait plutôt sur le cuivre. Ils avaient presque tous les cheveux sombres. Derrière eux venaient des hommes plus jeunes, dont la longue chevelure était nouée en queue de cheval pour imiter la coiffure de leurs aînés, à l'exception de quelques boucles laissées libres derrière les oreilles. Ils portaient une armure de cuir aux couleurs

vives, avec une grande encolure, qui leur donnait l'air d'avoir des épaules exagérément larges. Comme leurs aînés, ils étaient également vêtus d'un pagne plutôt que d'un pantalon. Tous portaient des bottes en cuir souple qui leur arrivaient à mi-mollet.

Erland fit signe à son escorte de s'arrêter quelques instants.

— Kafi, qui sont ces hommes ?

L'homme du désert eut du mal à dissimuler le mépris qu'ils lui inspiraient.

— Ce sont des cavaliers ashuntai, mon prince. Leur chef, le seigneur Ravi, est le maître de la confrérie du Cheval. Ils appartiennent à un ordre de cavalerie et sont les descendants des meilleurs guerriers d'Ashunta. Ils comptent parmi les peuples les plus difficiles... (Il réalisa qu'il avait failli exprimer une opinion personnelle et se reprit.) Kesh a eu beaucoup de mal à les conquérir, messire, et ce peuple s'accroche toujours farouchement à son identité nationale. Ils n'ont accepté de rester fidèles à l'empire que lorsqu'on les a laissés accéder à des postes haut placés.

— *Et aussi parce que leur cité-État se trouve du mauvais côté de la Ceinture de Kesh*, ajouta James avec une pointe d'humour. *D'après nos rapports, Aber Bukar, le général de l'impératrice, a dû les menacer pour qu'ils acceptent de laisser combattre leur cavalerie contre la Confédération rebelle.*

Le groupe se remit en route.

— Je ne vois aucune femme parmi eux, fit remarquer Erland. Y a-t-il une raison à cela ?

— Les Ashuntai sont des gens étranges, répondit Kafi. Leurs femmes... (il jeta un coup d'œil à Gamina comme s'il avait peur de l'offenser) ne sont pour eux qu'une marchandise. Ils les échangent, les vendent, ou les achètent. Pour eux, une femme n'est pas humaine.

Si Kafi trouvait cela ignoble, il le dissimulait bien. Mais Erland ne laissa pas passer l'occasion de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— N'est-il pas vrai que votre peuple laisse peu de liberté aux femmes, lui aussi ?

La peau sombre de Kafi se colora davantage lorsque le sang lui monta au visage.

— C'est l'impression que l'on donne, Altesse, car c'est ce que nous ont enseigné nos ancêtres. Mais nous avons su apprendre de nos voisins et nous n'échangeons plus nos filles contre des chameaux.

Il regarda par-dessus son épaule en direction de la loge où se trouvait l'escorte du seigneur Ravi.

— Mais ceux-là vendent leurs enfants de sexe féminin, et si une femme gêne un homme, il est libre d'en user comme bon lui semble, y compris s'il veut la tuer. On leur apprend à mépriser les sentiments ;

pour eux, aimer une femme, c'est faire preuve de faiblesse. Ils estiment que le désir et le sexe sont nécessaires pour engendrer des fils, mais l'amour est... (Kafi haussa les épaules.) Mon peuple a un dicton qui dit « Même l'homme de haute naissance n'est qu'un serviteur dans sa propre chambre à coucher. » La plupart de nos meilleurs souverains prennent conseil dans les bras de leur femme, pour le bien de leur nation.

« Mais ceux-là... (Kafi baissa les yeux.) Pardonnez-moi. Je n'avais pas l'intention de vous faire une conférence à ce sujet.

— Non, je vous en prie, intervint Gamina. Je trouve cela fascinant.

À l'adresse des autres, elle ajouta : *Son dégoût des Ashuntai va bien au-delà de leurs coutumes sociales. Il les hait.*

— Il y a bien longtemps, expliqua Kafi, lorsque j'étais adolescent, mon père servait déjà Celle-Qui-Incarne-Kesh, que sa lignée soit bénie. C'est là que j'ai fait la connaissance du fils du seigneur Ravi. Nous étions deux adolescents dans le palais et ne pensions pas à autre chose. Le fils de Ravi, Ranavi, était quelqu'un de très bien et nous allions souvent faire du cheval ensemble. La question reste posée pour savoir qui, des Ashuntai ou des hommes du Jal-Pur, sont les meilleurs cavaliers. Nous faisons souvent galoper nos chevaux sur les hautes herbes à la sortie de la cité, lui son poney ashuntai, moi mon cheval du désert. Nous sommes devenus amis, d'une certaine façon.

« Il y avait une jeune fille, une Ashuntai, que j'avais appris à connaître. (Le visage de Kafi n'était qu'un masque.) J'ai essayé de l'avoir en faisant du troc, comme le veut leur coutume, mais Ravi a décidé de faire d'elle un prix de choix pour l'une de leurs fêtes. C'est l'un de ses guerriers qui l'a gagnée et qui l'a ramenée chez lui. Je crois qu'elle était sa troisième ou quatrième femme. (Il fit un geste de la main, comme s'il ne s'agissait que d'un vieil incident, presque oublié.) Ils attachent leurs femmes avec des colliers de cuir et les promènent en public au bout d'une chaîne. Ils ne les laissent pas porter de vêtements, à l'exception d'un pagne, même lorsqu'il fait froid. Leur nudité importe peu pour les sang-pur, mais l'impératrice, comme sa mère avant elle, trouve détestable l'attitude de ces pères, de ces maris et de ces fils. Le seigneur Ravi et les autres ont suffisamment de flair, politiquement parlant, pour ne pas vouloir s'attirer les foudres de l'impératrice, c'est pourquoi ils n'amènent jamais leurs femmes au palais. Il n'en a pas toujours été ainsi. La rumeur prétend que le grand-père de l'impératrice avait une préférence marquée pour les très jeunes filles ashuntai. Il paraît que c'est grâce à l'empressement dont ont fait preuve les Ashuntai, en lui fournissant autant de petites filles qu'il en demandait pour ses... plaisirs personnels, que la confrérie du Cheval a pu s'élever si haut au sein de l'empire.

— Voilà sur quoi repose la force des nations, commenta sèchement Locklear.

— En effet, admit Kafi.

Ils atteignirent le bas de la rampe d'accès. Une rangée de gardes s'y tenait de part et d'autre pour empêcher la foule d'envahir la plate-forme sur laquelle monteraient les personnes qui devaient être présentées à l'impératrice. Les gardes d'Erland l'attendaient sous la plate-forme, vêtus de leur plus bel uniforme, avec l'insigne de la garde royale du palais de Krondor sur la poitrine. Erland s'aperçut, non sans amusement, que l'ambassadeur de Queg se tenait derrière ses hommes et fulminait à l'idée que le royaume des Isles passe avant sa propre nation.

Puis le prince accorda de nouveau son attention au récit de Kafi.

— Ranavi a cherché à capturer la jeune fille pour me l'offrir. Cela aussi fait partie de leur culture. Si l'on arrive à capturer la femme d'un rival et à la ramener chez soi, alors on a le droit de la garder. Ranavi n'avait pas tout à fait dix-sept ans lorsqu'il essaya d'enlever sa propre sœur à l'homme qui l'avait gagnée pendant la fête. Il en est mort.

« Vous voyez, c'est pour ça que j'ai quelques difficultés à apprécier les qualités des Ashuntai, conclut Kafi sans une note d'amertume ou d'émotion dans la voix. Quelles qu'elles puissent être, ajouta-t-il à voix basse.

Gamina dévisagea l'homme du désert, le regard empreint de compassion, mais ne dit rien.

Ils attendaient depuis dix minutes qu'on leur fasse signe de rentrer à nouveau dans l'amphithéâtre. Personne ne parlait depuis que Kafi avait fini de raconter l'histoire de son ami. Locklear décida qu'il était temps de changer de sujet.

— Messire Kafi, où sont les ambassadeurs des Cités libres ?

— Absents, messire, répondit l'homme du désert. Ils n'ont voulu envoyer personne au jubilé. Ce peuple, qui appartenait autrefois à la Bosania impériale, n'a toujours aucune relation officielle avec l'empire.

— Les vieilles rancunes sont tenaces, fit remarquer James.

— Je ne comprends pas, intervint Erland. Queg et l'empire se sont fait la guerre à trois reprises depuis que je suis né, et il y a eu plusieurs conflits frontaliers entre le royaume et Kesh. Où est la différence avec les Cités libres ?

Ils avancèrent pour prendre leur place au sein de la procession.

— Les habitants des Cités libres, comme vous les appelez, étaient autrefois nos loyaux sujets, répondit Kafi. Lors de la première révolte de la Confédération, il y a des années, Kesh vida toutes ses garnisons situées au nord du Jal-Pur, laissant les colons livrés à eux-mêmes. Queg, de son côté, s'était révoltée avec succès dix ans auparavant.

Queg est une nation où les révolutions réussissent presque toujours. Votre royaume nous a toujours été étranger, mais les Cités libres sont peuplées de gens qui ont été trahis par leurs propres souverains. On a laissé des fermiers et des aubergistes se défendre eux-mêmes.

Erland médita sur ce sujet tandis qu'ils avançaient de quelques pas. Ils allaient bientôt être annoncés. Il jeta un coup d'œil à la galerie supérieure et vit qu'elle se remplissait rapidement, car les derniers Seigneurs et Maîtres venaient d'entrer. La région que l'on appelait autrefois Bosania était en partie devenue le duché de Crydee, et c'était l'arrière-arrière-grand-père d'Erland qui l'avait conquise. L'autre partie était un territoire terriblement hostile, où vivaient les gobelins, les trolls et la fraternité de la Voie des Ténèbres. Sans soldats pour les protéger, ils avaient dû se battre constamment pendant des années rien que pour survivre. Erland pouvait comprendre pourquoi les habitants des Cités libres en voulaient encore à l'empire.

Puis il entendit que l'on annonçait son nom.

— Altesse, dit Kafi. Il est temps.

D'un même mouvement, le groupe se mit en marche. Gamina fut la seule à ne pas adopter le pas cadencé. Il leur fallut cinq minutes pour traverser l'amphithéâtre dallé de pierre, mais enfin, sous le soleil brûlant de Kesh, le prince des Isles fut officiellement présenté à l'impératrice de Kesh la Grande. Ce fut à ce moment, et à ce moment seulement, qu'Erland comprit vraiment ce qu'impliquait la mort de Borric. C'était lui, Erland, et non pas son frère, qui se tenait devant la souveraine la plus puissante du monde et qui deviendrait peut-être l'ennemi juré de son héritier, car c'était lui, et non pas Borric, qui deviendrait un jour le roi des Isles. Erland ne s'était pas senti aussi effrayé depuis l'époque où il n'était qu'un petit garçon dans les bras de sa mère.

La cérémonie de présentation se déroula dans une sorte de brouillard. Erland avait du mal à se rappeler avoir été présenté devant toute la cour réunie, tout comme il ne se souvenait pas d'avoir prononcé le discours qu'il avait été obligé de mémoriser. Mais comme personne ne se mit à rire et qu'on ne lui fit aucune remarque, il se dit qu'il n'avait pas fait d'erreur. Il ne se souvenait pas non plus des discours des autres délégations. Il était à présent assis au tout premier rang de l'amphithéâtre, sur un banc de pierre mis de côté pour les ambassadeurs venus présenter leurs vœux de santé et de prospérité à l'impératrice. Il essaya de se reprendre, malgré cet accès de peur inattendu.

— Kafi, pourquoi la fête a-t-elle lieu si longtemps après Banapis ?

— Parce que, contrairement à votre peuple, nous, les habitants de Kesh, ne considérons pas le festival du solstice d'été comme la date de

notre naissance. Ici, tous ceux qui le connaissent célèbrent leur anniversaire le jour de leur naissance. C'est pourquoi nous célébrerons l'anniversaire de l'impératrice le quinzième jour de Dzanin, puisque les dieux permirent à Celle-Qui-Incarne-Kesh de venir au monde ce jour-là. Ce sera également le dernier jour du jubilé.

— Comme c'est étrange, répliqua le prince. Fêter son anniversaire le jour où l'on est né. Mais alors, il doit y avoir des dizaines de petites fêtes chaque jour de l'année. Je me sentirais dépouillé de quelque chose si je devais manquer le grand festival de Banapis.

— Les coutumes sont différentes, voilà tout, fit remarquer Locklear.

Un serviteur, qui portait la tenue d'un sang-pur, apparut devant le prince et s'inclina très bas. Puis il lui tendit un rouleau de parchemin, scellé d'un ruban doré. Kafi, en tant que guide et officier du protocole, prit le rouleau. Il jeta un coup d'œil au sceau de cire et dit :

— Je pense qu'il s'agit d'un courrier personnel.

— Pourquoi ? demanda Erland.

— Il porte la marque de la princesse Sharana.

Il tendit le rouleau au prince, qui tira sur le ruban, brisant le sceau. Il lut lentement cette écriture immaculée, car il n'avait jamais été très doué pour lire la haute langue impériale de Kesh. Tandis qu'il lisait, Gamina se mit à rire.

James se retourna brusquement, craignant un instant que sa femme révèle, par inadvertance, qu'elle savait lire dans les pensées. Mais elle le rassura très vite.

— Hé bien, Erland, on dirait que tu rougis, s'exclama la jeune femme.

Le prince sourit et glissa le rouleau dans sa ceinture.

— Euh, je pense que c'est juste le soleil, dit-il sans pouvoir toutefois dissimuler le sourire embarrassé qui refusait de quitter son visage.

— De quoi s'agit-il ? demanda Locklear d'un ton gentiment moqueur.

— D'une invitation.

— Pour quelle occasion ? voulut savoir Locklear. Nous assistons ce soir à une réception officielle donnée par l'impératrice.

— C'est pour... après le dîner, répliqua Erland, incapable de s'empêcher de sourire.

James et Locklear échangèrent un regard de connivence.

— Kafi, est-ce ainsi que les sang-pur s'y prennent ? Pour se rendre visite, je veux dire ?

Kafi haussa les épaules.

— Ce n'est pas inhabituel, bien que la princesse, étant donné son rang, puisse prendre quelques libertés avec le protocole, si vous voyez

ce que je veux dire...

— Qu'en est-il de la princesse Sojiana ? reprit Locklear.

— Je me demandais quand tu commencerais à t'y intéresser, à celle-là ? fit James.

Gamina plissa légèrement les yeux.

— Celle-là ?

— Simple façon de parler, mon amour. Locky est célèbre à la cour pour avoir essayé de... disons, d'apprendre à connaître toutes les jolies femmes qu'il croise.

— Si vous envoyez un mot à la princesse pour demander à la rencontrer, expliqua Kafi, sachez que vous ne serez pas le seul. De plus, il paraît que, ces jours-ci, elle passe beaucoup de temps avec le seigneur Ravi. Je m'attends donc à ce que votre mot soit poliment... ignoré.

Locklear recula sur son banc, essayant de trouver une position confortable sur la pierre, dure et rigide malgré le coussin qui était posé dessus.

— Alors il faudra juste que je trouve un moyen de la rencontrer, j'imagine. Lorsque j'aurai eu la chance de lui parler...

De nouveau, l'homme du désert fit le geste signifiant « tout peut arriver ».

— *Ma'lish.*

James regarda Erland, qui semblait être dans son propre monde. En silence, il s'adressa à sa femme :

— *Kafi nous cache quelque chose à propos de la princesse Sojiana. Peux-tu me dire de quoi il s'agit ?*

— *Non, répondit Gamina. Mais je ressens une drôle d'impression lorsque j'entends son nom.*

— *De quoi s'agit-il ?*

— *D'un danger extrême.*

UN MARCHÉ

Borric se frotta la mâchoire.

— J'aimerais bien que les gens arrêtent de me frapper, marmonna-t-il.

— Ça, c'est pour m'avoir coûté ma paye, répliqua Ghuda, qui se tenait au-dessus de lui. Je peux plus aller retrouver Sabér maintenant que l'armée impériale est à mes trousses. En plus, même si j'arrivais à lui mettre la main dessus, je doute fort qu'il me paierait ce qu'il me doit. Et c'est ta faute, le Fou.

Borric ne pouvait qu'être d'accord avec lui. Mais il était assis sur de la paille humide, dans une grange abandonnée, en plein cœur d'une nation dont les habitants semblaient vouloir le tuer dès que l'occasion s'en présenterait. À son avis, il méritait au moins un peu de compassion.

— Écoute, Ghuda, je te revaudrai ça.

Le mercenaire se détourna. Il ôta la selle de l'un des chevaux qu'ils avaient volés et répliqua, par-dessus son épaule :

— Ah, vraiment ? Et qu'est-ce que t'as l'intention de faire, je te le demande ? Tu comptes envoyer un mot au cabinet d'Aber Bukar, le seigneur des Armées, en disant : « Pitié, gentil seigneur, contentez-vous de passer un bon savon à mon ami. Quand il m'a rencontré, il ne savait pas que les soldats avaient l'ordre de tirer à vue en me voyant ». Tu parles !

Borric se leva et fit bouger sa mâchoire pour s'assurer qu'elle n'était pas cassée. Elle lui faisait mal et paraissait déboîtée d'un côté. Mais en dehors de cela, le prince était pratiquement sûr qu'elle était intacte. Il balaya la vieille grange du regard. La ferme qui s'élevait autrefois à côté du bâtiment avait été incendiée, par des bandits ou par des soldats, pour une raison que l'empire jugeait suffisante. Dans tous les cas, cela permettait au petit groupe de reposer les chevaux. Comme tout bon régiment de cavalerie qui se respecte, les anciens propriétaires avaient mis du grain dans les sacoches de leurs montures. Borric en donna une poignée à son cheval. Suli, l'air misérable, s'était assis avec précaution sur un tas de paille à moitié pourrie. Nakor avait déjà dessellé son cheval et le bouchonnait avec

une poignée de paille, la plus propre qu'il ait pu trouver. Tout en s'activant, il fredonnait distraitemment un air inconnu. Son large sourire était toujours là et n'avait pas quitté son visage un seul instant.

— Lorsque mon cheval sera reposé, le Fou, toi et moi on sera quittes. J'ai l'intention de retourner à Faràfra – doit bien y avoir un moyen – et de prendre un bateau pour la Petite Kesh. Là-bas, on prend un peu moins l'empire au sérieux, si tu vois ce que je veux dire. Peut-être que finalement j'arriverai à survivre à tout ça.

— Ghuda, attends, lui demanda Borric.

Le gros mercenaire laissa tomber la selle sur le sol.

— Quoi ?

Borric lui fit signe de s'éloigner des deux autres.

— Je t'en prie, dit-il doucement. Je suis désolé de t'avoir entraîné là-dedans, mais j'ai besoin de toi.

— Tu as besoin de moi, le Fou ? Et pour quoi faire ? Pour que tu meures pas tout seul ? Merci, mais je préfère mourir dans les bras d'une putain et j'espère que ce sera pas avant longtemps.

— Non, ce que je veux dire, c'est que, sans toi, j'arriverai jamais à Kesh.

Ghuda leva les yeux au ciel.

— Pourquoi moi ?

— Jette un coup d'œil au gamin, renchérit le prince. Il a mal partout et il est si terrifié qu'il arrive plus à penser. Il connaît peut-être les arrière-cours de Durbin, mais c'est tout. Et l'Isalani... Disons qu'il n'est pas exactement ce que j'appellerai digne de confiance.

Borric leva l'index et décrivit un cercle contre sa tempe. Ghuda jeta un coup d'œil aux deux autres, qui n'avaient pas l'air fringant, et fut obligé d'admettre que le prince avait raison.

— Et alors, c'est ton problème, pas le mien. Pourquoi je devrais m'en faire pour toi ?

Borric se mit à réfléchir mais ne parvint pas à trouver une seule bonne raison. Les circonstances les avaient jetés ensemble sur les routes, mais il n'existait pas de réelle amitié entre eux. Le mercenaire, plus âgé, était sympathique, à sa manière, mais n'était pas ce que Borric aurait appelé un camarade.

— Écoute, je te jure que je pourrai vraiment te récompenser de la peine que tu t'es donnée pour moi.

— Comment ?

— Arrange-toi pour qu'on arrive à Kesh. Il faut que je puisse parler aux gens qui m'aideront à arranger tout ça. Pour ça, je te donnerai plus d'or que tu en aurais gagné dans toute ta carrière de garde de caravane.

Ghuda plissa les yeux en réfléchissant à ce que venait de dire le prince.

— Ce ne sont pas des paroles en l'air ?

Borric secoua la tête.

— Non, je t'en donne ma parole.

— Et où est-ce que tu comptes trouver tout cet or ?

Un instant, Borric envisagea de lui raconter toute l'histoire. Mais il ne put se résoudre à faire à ce point confiance à Ghuda. Un simple citoyen poursuivi pour un crime qu'il n'avait pas commis, c'était une chose, mais un prince pourchassé par ses ennemis, c'en était une autre. Borric savait bien qu'il était dangereux de révéler sa véritable identité à Ghuda, car si les gardes le trouvaient en compagnie du prince, ils n'hésiteraient pas à le tuer, d'autant plus qu'il déciderait peut-être de tenter sa chance pour toucher une récompense. Borric avait déjà rencontré des mercenaires auparavant et ces expériences ne plaidaient pas en faveur de leur loyauté.

— J'ai été accusé du meurtre de la femme du gouverneur de Durbin pour des raisons politiques, finit par dire le prince.

Ghuda ne parut pas s'en émouvoir et Borric comprit qu'il était sur la bonne piste : à Kesh, les meurtres politiques n'étaient pas invraisemblables.

— Je connais certaines personnes à Kesh qui peuvent m'innocenter. Elles ont à leur disposition des moyens considérables et peuvent t'offrir – il convertit rapidement une somme suffisamment impressionnante pour le royaume en monnaie keshiane – deux mille écus d'or.

Ghuda écarquilla les yeux un bref instant, avant de secouer la tête.

— C'est alléchant, le Fou, mais les promesses d'une putain le sont aussi.

— Très bien, trois mille écus, répliqua Borric.

— Cinq mille ! renchérit Ghuda, cherchant à mettre le prince au pied du mur.

— Vendu !

Il cracha dans sa main et la tendit au mercenaire. Ce dernier regarda cette main qu'il lui offrait à la manière des anciens négociants et sut qu'il était obligé de la prendre s'il ne voulait pas se parjurer. Non sans réticence, il cracha dans sa main et serra celle de Borric.

— Sois maudit, le Fou ! Si tu mens, je t'arracherai les entrailles avec mon épée, je le jure ! Si je dois mourir à cause de ta bêtise, j'aurai au moins le plaisir de te tuer juste avant d'aller à la rencontre de la déesse de la Mort.

— Si nous nous en sortons, tu mourras en homme riche, Ghuda Bulé, répondit le prince.

Ghuda se jeta sur la paille humide pour se reposer du mieux qu'il pouvait.

— J'aurais préféré que tu formules ça d'une autre façon, le Fou.

Borric laissa le mercenaire marmonner dans son coin et s'assit près de Suli.

— Est-ce que ça va aller ? lui demanda-t-il.

— Oui, affirma le gamin. Ça fait juste un peu mal. Mais cette bête a le dos en lame de rasoir. Je suis coupé en deux.

Borric se mit à rire.

— C'est dur, au début. Ce soir, on essaiera de te donner quelques petits conseils, ici, dans la grange, avant de partir.

— Ça lui sera pas d'une grande utilité, le Fou, rétorqua Ghuda. Il va falloir laisser les selles ici. Le gamin va devoir apprendre à monter à cru.

Nakor secoua la tête énergiquement.

— Oui, c'est exact. Si nous voulons vendre ces chevaux, il vaut mieux que personne ne se doute qu'ils appartiennent à l'empire.

— Les vendre ? répéta Ghuda. Mais pourquoi ?

— Avec cette histoire de jubilé, répondit Nakor, il est plus facile pour nous d'aller à Kesh en remontant la Sarné sur un bac ; nous ne serons que quatre parmi de nombreux autres voyageurs. Mais pour ça, il faut payer. Nous avons besoin d'argent.

Borric compta le peu de monnaie qu'il lui restait après avoir acheté son armure et son épée à Faràfra et s'aperçut que Nakor avait raison. À eux quatre, il ne leur restait pas assez d'argent pour se payer un bon repas pour une personne dans une auberge décente.

— Qui voudrait les acheter ? demanda Ghuda. Ils sont tatoués.

— C'est vrai, admit l'Isalani, mais ça peut s'arranger. Les selles, malheureusement, ne peuvent pas être modifiées. Si j'essayais, je ne ferais que les abîmer et les rendre inutilisables.

Ghuda se souleva sur un bras.

— Et comment vas-tu changer cette marque ? Tu as un fer de marquage dans ton sac à dos ?

— Non, j'ai mieux que ça, répliqua le petit homme.

Il fouilla dans son sac et en sortit une petite fiole fermée par un bouchon. Puis il replongea la main à l'intérieur du sac pour y prendre une petite brosse.

— Regardez bien.

Il ôta le bouchon de la fiole et plongea la brosse dans le liquide qu'elle contenait.

— Un fer laisse des traces ; la modification de la marque est facile à repérer. Ceci, en revanche, est un travail d'artiste. (Il se dirigea vers le cheval le plus proche.) L'armée marque ses animaux de l'emblème militaire impérial.

Il commença à répandre le liquide sur le flanc du cheval, à l'emplacement de la marque. Un faible grésillement se fit entendre,

tandis que les poils qu'il avait effleurés à l'aide de sa brosse commençaient à noircir, comme au contact d'une flamme.

— Empêche le cheval de bouger, s'il te plaît, demanda Nakor à Borric. Cela ne leur fait pas de mal, mais la chaleur risque de les effrayer.

Borric s'avança et agrippa la bride du cheval pour l'obliger à rester immobile. Les oreilles de l'animal se tournèrent d'un côté, puis de l'autre, comme s'il se demandait s'il devait ou non protester contre ce traitement.

— Et voilà ! s'exclama Nakor au bout d'un moment. Il s'agit maintenant de l'emblème de Jung Sût, négociant en chevaux du Shing Lai.

Borric le rejoignit pour jeter un coup d'œil à la marque. Nakor avait raison. On aurait dit qu'elle avait été faite par un véritable fer rouge, et non qu'elle avait été modifiée.

— Est-ce qu'une personne à Kesh pourrait connaître ce Jung Sût ?

— C'est peu probable, mon ami, car il n'existe pas. Cependant, on compte peut-être un millier de négociants en chevaux dans la province de Shing Lai, alors qui peut prétendre les connaître tous ?

— Bon, ben, quand vous en avez terminé avec ça et que vous êtes prêts à partir, réveillez-moi, d'accord ? demanda Ghuda.

Sur ce, il s'allongea dans la paille humide et essaya de trouver une position confortable.

— Quand nous arriverons à la rivière, il vaudra mieux que tu nous quittes, expliqua Borric à Nakor.

— Je ne pense pas, répondit ce dernier avec un grand sourire. Dans tous les cas, j'ai l'intention de me rendre à Kesh, car le jubilé va me permettre de gagner facilement de l'argent. Il y aura beaucoup de jeux de hasard et j'aurai maintes occasions d'exercer mes petits tours de magie. De plus, si nous voyageons ensemble toi et moi, tandis que Ghuda et le garçon nous suivent ou nous précèdent de quelques heures, nous ne correspondrons pas au signalement qu'ont les gardes.

— Peut-être, admit Borric, mais ils doivent avoir un très bon signalement de nous trois à l'heure qu'il est.

— Mais ils n'ont pas le mien, répliqua l'Isalani en souriant. Aucun garde ne m'a vu quand ils ont arrêté la caravane.

Le prince se souvint alors que lorsque la garde impériale avait examiné tout le monde, Nakor était absent, en effet.

— C'est vrai, maintenant que tu en parles, comment as-tu fait ça ?

— C'est un secret, répondit l'autre avec un sourire affable. Mais ce n'est pas ça l'important. Ce qui compte, c'est qu'il faut faire quelque chose pour tes cheveux. (Il jeta un coup d'œil connaisseur à la chevelure du prince, qui ne portait plus de coiffe.) Ils m'ont tout l'air de commencer à devenir roux aux racines. C'est pourquoi, mon ami,

nous devons te donner une nouvelle apparence.

Borric secoua la tête.

— Encore une surprise que tu gardes en réserve dans ton sac ?

Le sourire de Nakor s'élargit plus encore.

— Bien entendu, mon ami.

Suli secoua vigoureusement l'épaule de Borric. Le prince se réveilla aussitôt et s'aperçut qu'il commençait à faire noir à l'extérieur. Ghuda se tenait près de la porte, l'épée au clair. Un instant plus tard, Borric le rejoignit en dégainant sa propre lame.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il dans un souffle.

Ghuda leva la main pour lui indiquer de garder le silence et tendit l'oreille.

— Des cavaliers, murmura-t-il.

Il attendit, puis remit son épée au fourreau.

— Ils se dirigent vers l'ouest. Cette grange est loin de la route, suffisamment pour qu'ils ne la remarquent pas. Mais lorsqu'ils auront rejoint ce groupe de soldats que nous avons laissé à pied à Jeeloge, ils vont revenir ici et se répandre comme des mouches sur du crottin. On ferait mieux de s'en aller.

Parmi les quatre chevaux, Borric avait repéré celui qui serait le plus facile à monter pour Suli : une jument. Il aida le gamin à monter sur le dos de l'animal et lui tendit les rênes.

— Si nous devons galoper, il faudra que tu t'accroches à sa crinière de la main gauche. Et garde tes jambes aussi droites que possible ; c'est une question d'équilibre. Il ne faut pas t'accrocher avec les genoux. Compris ?

Le gamin hocha la tête, mais il était clair, à l'expression de son visage, que l'idée de devoir monter un cheval au galop lui paraissait à peine moins effrayante que de tomber sur de nouveaux gardes. Borric se retourna et aperçut Nakor, qui s'apprêtait à sortir de la grange avec les selles de l'armée.

— Où est-ce que tu les emmènes ?

— Il y a un vieux tas de compost derrière le bâtiment. Je me suis dit qu'ils ne prendront pas la peine de regarder dessous, répondit l'Isalani avec un sourire.

Borric ne put s'empêcher de rire. Moins d'une minute plus tard, le petit homme, toujours aussi joyeux, revint dans la grange. Son sac à dos et son bâton ne l'empêchèrent nullement de sauter prestement sur son cheval. Borric sentit l'odeur du compost parvenir jusqu'à lui.

— Hé bien, si ce tas de compost sent moitié aussi fort que toi, tu as raison, ils n'iront pas chercher ce qu'il y a dessous.

— Allons-y, ordonna Ghuda. Il faut avoir fait le plus de chemin possible avant l'aube.

Borric acquiesça. Le mercenaire ouvrit la porte de la grange avant de sauter sur le dos de sa monture. Puis il piqua des deux et s'élança au trot. Borric, Suli et Nakor l'imitèrent. Le prince avait la terrible impression qu'à chaque tournant l'attendait une autre embuscade, mais il s'obligea à écarter cette idée pour se concentrer sur une seule pensée : chaque minute le rapprochait de Kesh et d'Erland.

Pàhes était une petite ville très animée, construite autour du pont qui traversait la rivière Sarné. C'était également là que passait la route qui partait de Faráfra pour arriver à Khattara, au nord-ouest. A l'est du pont, sur la rive sud, plusieurs grands entrepôts s'étaient agrandis au cours des années, car les conducteurs de chariots amenaient leurs véhicules au plus près des barges et des bateaux qui transportaient les marchandises au cœur de l'empire. Quelques voiliers à faible tirant d'eau étaient visibles, car les vents dominants étaient à l'ouest, si bien qu'il était possible, la plupart du temps, de remonter la rivière à la voile, sauf en cas de crue. On pouvait ainsi naviguer de Kesh jusqu'à Jamila en passant par les nombreuses villes qui parsemaient le rivage. On trouvait d'ailleurs autant de bateaux sur le gouffre d'Overn, le grand lac, que sur n'importe quelle mer de Midkemias.

Borric jeta un coup d'œil autour de lui. Il se sentait grotesque dans son costume actuel, car il portait la *dahà*, la tenue traditionnelle des Bendrifis, un peuple qui habitait dans les montagnes d'Ombrepluie. La *dahà* se composait d'une pièce de tissu, vivement colorée, nouée autour de la taille puis passée par-dessus l'épaule, comme une toge. Le bras qui d'ordinaire tenait l'épée était nu, tout comme les jambes. Le prince avait également remplacé ses bottes par des sandales à lanières croisées. Il se sentait ridicule et vulnérable sans armure. Mais ce n'était pas un déguisement idiot, car les Bendrifis étaient l'un des rares peuples à la peau blanche originaires de Kesh. Le prince avait les cheveux coupés ras et teints à l'aide d'une potion à l'odeur infâme que Nakor avait fabriquée la veille. Sa nouvelle coiffure était désormais d'un blond presque blanc, très surprenant, et tenait en place grâce à une pommade parfumée. Les Bendrifis étaient distants par nature, si bien que personne ne s'étonnerait de son comportement réservé. Borric espérait surtout qu'il ne rencontrerait pas un véritable Bendrifi, si loin de chez lui, car leur dialecte ne ressemblait à aucun autre et le prince était incapable d'en prononcer un traître mot. Cependant, tandis que Nakor faisait subir cette transformation à Borric, Suli avait avoué qu'il connaissait quelques jurons en ghendrifi – le dialecte des Bendrifis – et avait appris quelques mots au prince.

Borric n'avait pas la moindre idée quant à la provenance de ce costume extravagant, mais comme toujours avec Nakor, le résultat

était saisissant. Le petit homme avait par exemple obtenu le double de la valeur des chevaux, selon Borric, et avait réussi à lui trouver une rapière dans cette ville de taille modeste, alors que le prince n'avait pas pu en obtenir une dans l'une des plus grandes cités de Kesh. Contre toute attente, Nakor avait à sa disposition tout ce dont Borric avait eu besoin pour changer de tête.

Suli était maintenant vêtu à la manière des Beni-Sherin, une des plus grandes tribus du Jal-Pur et portait une robe et un turban qui ne laissait voir que ses yeux. Il avait aussi une épée et pouvait passer pour un adulte de petite taille s'il n'oubliait pas de se tenir bien droit. Le gamin avait refusé d'abandonner ses vieux vêtements jusqu'à ce que Ghuda menace de les lui enlever avec son épée. Compte tenu du manque de patience dont le mercenaire faisait preuve depuis Jeeloge, Borric se demandait s'il n'était pas sérieux.

Ghuda avait vendu son armure pour s'acheter un meilleur équipement : un plastron de cuir presque neuf et les bracelets qui allaient avec. Il avait aussi remplacé son vieux heaume, tout bosselé, par un autre, identique à ceux qu'utilisaient les Chiens soldats : un casque de métal surmonté d'une pointe, bordé de fourrure noire et agrémenté d'un pan de mailles qui descendait jusqu'aux épaules. Le pan pouvait être ramené devant le visage de façon à ne laisser apparaître que les yeux, et c'était ainsi que Ghuda le portait actuellement.

Nakor, pour sa part, avait réussi à faire disparaître sa robe jaune et l'avait remplacée par une tenue presque aussi miteuse, mais couleur pêche. Borric ne le trouvait pas moins ridicule, mais l'Isalani estimait ce changement suffisant. Compte tenu de son ingéniosité, le prince n'avait pas le cœur de discuter.

Nakor leur avait réservé des places à bord d'une barge qui descendait la rivière jusqu'à Kesh. Ils n'auraient aucun mal à se fondre parmi la centaine d'autres passagers.

Les gardes avaient envahi la ville, ainsi que Borric s'y attendait. Ils essayaient de rester discrets, mais ils étaient trop nombreux et passaient trop de temps à examiner les visages autour d'eux, prouvant ainsi qu'ils n'étaient pas là par hasard.

Borric et Suli tournèrent au coin d'une rue. Ils marchaient quelques mètres devant Nakor et Ghuda et se dirigeaient vers une taverne située à quelques pas des docks. Le bateau partait dans deux heures. En attendant, ils devaient jouer le rôle de voyageurs obligés de tuer le temps en compagnie d'étrangers.

Ils passèrent devant une porte ouverte. Suli trébucha.

— Maître, je connais cette voix ! s'exclama-t-il tout bas.

Borric poussa le gamin un peu plus loin contre un mur et fit signe à Ghuda et Nakor de continuer comme si de rien n'était.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Suli désigna la porte qu'ils venaient de dépasser.

— Je n'ai entendu que quelques mots, mais je connais cette voix.

— Qui était-ce ?

— Je ne sais pas. Laisse-moi y retourner. J'arriverai peut-être à me le rappeler.

Le gamin fit demi-tour et repassa devant la porte. Il s'arrêta un moment de l'autre côté, puis s'avança jusqu'au coin de la rue et regarda des deux côtés, comme s'il s'attendait à voir quelque chose. Puis il fit semblant d'attendre un moment, se retourna et haussa les épaules à l'adresse de Borric, avant de rebrousser chemin. Dès qu'il eut dépassé la porte, il courut vers le prince.

— C'est la voix que j'ai entendue dans la maison du gouverneur de Durbin, la nuit où je les ai surpris en train de parler du complot contre toi !

Borric hésita. S'ils passaient de nouveau devant la porte pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, ils risquaient d'attirer l'attention sur eux, mais il voulait savoir qui était ce limier que l'on avait lancé sur sa piste.

— Attends ici, ordonna le prince, et surveille la maison pour voir qui en sort. Puis cours jusqu'à l'auberge pour nous le dire.

Borric laissa le gamin et se dépêcha de rejoindre ses compagnons qui l'attendaient en buvant de la bière. Il s'arrêta à leur table, le temps de dire :

— Une personne qui me connaît est peut-être en ville.

Puis il se détourna et s'assit à la table à côté de la leur. Quelques minutes plus tard, Suli entra et vint s'asseoir à côté du prince.

— C'était l'homme au manteau noir. Il le porte encore, maître. C'était sa voix, chuchota le jeune garçon.

— Est-ce que tu as pu le voir ?

— Oui, et je sais que je pourrais le reconnaître si je le revoyais.

— Bien, chuchota Borric, conscient que Ghuda et Nakor l'écoutaient aussi. Si tu l'aperçois à nouveau, dis-le-nous.

— Maître, il y a autre chose.

— De quoi s'agit-il ?

— D'après ce que j'ai pu voir, c'est un sang-pur.

Borric hocha la tête.

— Ça n'a rien de surprenant.

— Mais ça n'est pas tout. Il a resserré les pans de son manteau autour de lui, et quand le tissu a bougé, j'ai aperçu de l'or qui brillait autour de son cou.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Borric.

Ce fut Ghuda qui répondit, par-dessus son épaule, dans un chuchotement plein de colère.

— T'as le cerveau en bouillie ou quoi ? Ça veut dire que c'est pas seulement un sang-pur, mais un membre de la maison impériale ! Ils sont les seuls à pouvoir porter le torque d'or. C'est peut-être un cousin très éloigné de l'impératrice, mais n'empêche qu'elle lui envoie un cadeau pour son anniversaire ! Dans quel pétrin tu nous as fourrés ?

Borric s'abstint de répondre, car une serveuse corpulente à l'air maussade venait de s'arrêter à sa table. D'une voix râpeuse, il commanda deux chopes de bière. Lorsque la serveuse s'éloigna, il se tourna à demi vers Ghuda.

— Il s'agit d'un sacré pétrin et très complexe, mon ami. Comme je l'ai déjà dit, il est question de politique.

Ghuda attendit que la serveuse ait apporté les chopes de bière et se soit de nouveau éloignée avant de dire :

— Ma chère mère, qui n'est plus de ce monde, voulait que j'exerce un métier honnête, comme le pillage de tombes. Est-ce que je l'ai écoutée ? Non. « Deviens un assassin, comme ton oncle Gustave », qu'elle me disait. Est-ce que j'ai suivi son conseil ? Non. « Entre comme apprenti chez le nécromancien... »

Borric tenta d'apprécier cet humour noir, mais se surprit à repenser à ce qu'il venait de découvrir et à ce que ça impliquait. Qui essayait de les tuer, Erland et lui ? Et pourquoi ? À l'évidence, ce complot avait été élaboré au sein des plus hautes sphères de l'empire, mais par la famille royale elle-même, était-ce possible ? Il soupira, but son breuvage amer et essaya de détendre son esprit en attendant que le bateau soit prêt à partir.

Tout au long des quais, on appela les passagers à embarquer. Borric, ses compagnons, et six autres personnes se levèrent, rassemblèrent leurs affaires et passèrent la porte de la taverne. À l'extérieur, le prince aperçut un détachement de soldats impériaux. Ils attendaient près de la rampe d'accès et dévisageaient tous ceux qui montaient à bord du bateau. Ceux-là n'étaient pas n'importe quels soldats et faisaient partie de la Légion intérieure, qui avait tous pouvoirs sur les régions situées au cœur de Kesh. Chaque soldat portait un heaume de métal, un plastron émaillé de noir et un pagne court, également de couleur sombre. Des jambières et des bracelets noirs leur donnaient l'air intimidant. Le heaume de l'officier était surmonté d'une crête rouge, en crin, et décoré d'une longue queue de cheval.

— Maintenant restez calmes, et faites comme si vous n'aviez rien à cacher, recommanda Borric.

Il poussa discrètement Suli, pour faire comprendre au gamin qu'il devrait avancer seul. Puis il fit signe à Ghuda et à Nakor de passer devant lui. Il s'attarda quelques instants, observant la scène.

De temps en temps, les soldats consultaient un parchemin qui contenait probablement une description détaillée des trois fugitifs. Sans sourciller, ils laissèrent Suli monter à bord. Par contre, ils arrêterent Ghuda et lui posèrent une question. Sa réponse dut les satisfaire, car ils lui firent signe d'embarquer.

Puis Borric sentit son sang se glacer lorsqu'il vit Nakor s'adresser à l'un des soldats et se tourner vers lui en le montrant du doigt. Le soldat prononça quelques mots et hocha la tête avant de s'adresser à l'un de ses compagnons. Le prince sentit sa bouche devenir sèche quand il vit trois soldats quitter la rampe d'accès et s'avancer vers lui d'un pas décidé. Borric se dit qu'il pourrait avoir besoin d'espace pour s'échapper et commença à avancer comme si rien d'inhabituel ne s'était produit.

Lorsqu'il essaya de s'écarter pour laisser passer les soldats, l'un d'eux le retint par le bras.

— Attends un moment, Bendrifi.

Ce n'était pas une demande.

Borric fit de son mieux pour prendre un air irrité et dédaigneux. Puis il jeta un coup d'œil en direction de l'officier, qui n'avait pas bougé et qui observait la scène.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix aussi assurée que possible.

— Nous avons entendu parler de la bagarre que tu as failli provoquer sur la route en venant de Khattara. Les gardes de la caravane n'ont peut-être pas réussi à te faire tenir tranquille, mais il y aura six légionnaires sur le bateau avec toi. Si tu cherches à avoir des ennuis, nous te jetterons par-dessus bord.

Borric regarda le soldat droit dans les yeux et retroussa les lèvres en un rictus méprisant. Puis, d'une voix hargneuse, il prononça l'une des expressions que lui avait apprises Suli. Il libéra son bras de la poigne du légionnaire, mais lorsque les autres portèrent la main à leur épée, il leva les siennes, paumes tournées vers l'extérieur, pour montrer qu'il ne voulait pas d'ennuis.

Il leur tourna le dos et essaya de conserver l'attitude d'un montagnard susceptible et grossier. Mais, au fond de lui, il espérait qu'on ne voyait pas qu'il avait les genoux flageolants. Il fut parmi les derniers à embarquer et se trouva une place du côté opposé à celui où se trouvaient ses trois compagnons. Les six légionnaires furent les derniers à monter à bord. Ils se placèrent à la poupe pour y parler entre eux. Borric se dit que, lorsqu'ils arriveraient à Kesh, il étranglerait volontiers le petit Isalani.

Après trois escales et une journée et demie de voyage, ils arrivèrent en vue de la cité impériale. Borric s'était remis du choc que

lui avait causé l'Isalani, pour sombrer dans une rêverie maussade, une attitude qui ne lui demandait presque aucun effort. La situation lui paraissait sans espoir et pourtant il devait trouver en lui la force de continuer. Son père lui avait appris, ainsi qu'à Erland, lorsqu'ils étaient encore enfants, que la seule chose qu'ils pouvaient attendre de la vie, c'était l'échec. Pour atteindre le succès, il fallait savoir prendre des risques. À l'époque, il n'avait pas vraiment compris ce que voulait dire son père.

— Erland et lui étaient tous deux des princes de sang et c'est ce qui les empêchait d'agir.

Mais maintenant, le prince comprenait ce que leur père avait tenté de leur expliquer. La vie de son frère, la sienne, et peut-être aussi la sécurité du royaume étaient en jeu.

Lorsque le bateau se rapprocha des quais de Kesh, Borric aperçut plusieurs compagnies de soldats. Ils attendaient peut-être pour traverser le gouffre d'Overn, à moins qu'ils veuillent remonter la rivière. Leur présence était peut-être normale, compte tenu du fait qu'il s'agissait de la capitale, mais ils étaient peut-être là aussi pour surveiller les passagers qui débarquaient. Le prince les perçut comme un nouvel obstacle entre lui et son frère.

Lentement, le bateau se dirigea vers le quai. Borric se fraya un chemin pour rejoindre les légionnaires. Ils se préparaient à débarquer, car des marins, à terre, étaient en train d'amarrer l'embarcation. Borric vint se placer à côté du soldat avec lequel il avait parlé avant d'embarquer. L'homme lui jeta un bref regard, avant de détourner les yeux.

Tandis que les premiers passagers débarquaient, le prince garda le silence. Mais lorsqu'il vit que les soldats, à terre, les arrêtaient et les examinaient avant de les laisser partir, il comprit qu'il ne pouvait pas prendre le risque de se faire de nouveau remarquer. C'est pourquoi, lorsqu'il fut sur le point de débarquer, il se tourna vers le légionnaire, auquel il s'adressa d'un ton bourru :

— J'ai été impoli avec vous à Pàhes, soldat.

Le légionnaire plissa les yeux.

— C'est ce que je me suis dit, même si je ne comprends pas ton dialecte.

Le prince lui emboîta le pas lorsqu'il s'engagea sur la passerelle.

— Je suis venu pour fêter le jubilé et pour prier au temple de Tith-Onaka. (Borric avait remarqué que l'homme portait un talisman, comme tous ceux qui vénéraient le dieu de la Guerre aux Deux Visages.) Nous sommes en période sacrée et je ne veux pas avoir de différend avec un soldat. L'Isalani a triché aux cartes. C'est pour ça que je n'étais pas content. Prendrez-vous ma main pour me pardonner l'offense que je vous ai faite ?

— Aucun homme ne devrait entrer dans le temple du Père des Batailles s'il a fait un affront à un guerrier, admit son compagnon.

Au pied de la passerelle, devant les autres soldats qui questionnaient les passagers, le prince et le légionnaire se serrèrent l'avant-bras.

— Puisse ton ennemi ne jamais voir ton dos.

— Puisses-tu chanter la victoire pendant de nombreuses années, légionnaire, répondit Borric.

Comme s'ils étaient de vieux amis se disant au revoir, ils se serrèrent de nouveau l'avant-bras. Puis Borric se détourna et passa entre deux soldats. L'un d'eux l'avait vu dire adieu au légionnaire et voulut lui parler. Puis il se ravisa et tourna son attention vers un autre passager, un étrange petit homme, un Isalani de Shing Lai, qui essayait de se frayer un passage.

Borric traversa la rue, puis attendit pour voir ce qui allait se passer. Nakor et le soldat paraissaient se disputer. Plusieurs autres soldats se retournèrent pour demander quel était le problème. Ghuda apparut à côté de Borric, comme s'il était arrivé là par hasard. Quelques minutes plus tard, Suli les rejoignit. Nakor était à présent encerclé par les soldats. L'un d'eux montra du doigt le sac qu'il ne quittait jamais.

Finalement, comme s'il se laissait fléchir, l'Isalani tendit le sac à dos au premier soldat, qui plongea la main à l'intérieur. Quelques instants plus tard, le soldat retourna le sac et le secoua au-dessus du sol. Il était vide.

Ghuda laissa échapper un petit sifflement.

— Par tous les dieux, mais comment il a fait ça ?

— Sa magie ne se limite peut-être pas aux tours de passe-passe, finalement, répliqua Borric.

— Je crois bien qu'on est arrivés à Kesh, le Fou, reprit Ghuda. On fait quoi, maintenant ?

— Prends à droite et suis les quais, répondit le prince après avoir jeté un coup d'œil aux alentours. Dans la troisième rue, prends de nouveau à droite et continue à marcher jusqu'à ce que tu trouves une auberge. C'est là qu'on se retrouvera.

Ghuda hocha la tête et s'éloigna.

— Suli, chuchota le prince, attends Nakor et donne-lui les instructions.

— Oui, maître, répondit le gamin.

Borric le laissa et suivit le mercenaire d'un pas tranquille.

L'auberge en question était un établissement minable, situé face à la rivière et qui se faisait pompeusement appeler *l'Étendard de l'Empereur et les Joyaux de la Couronne*. Borric ignorait quel événement

de l'histoire keshiane avait pu donner naissance à un nom aussi étrange. En tout cas, cet établissement n'avait rien d'impérial et ressemblait à beaucoup d'autres édifices sombres et enfumés qui encombraient une centaine de cités sur Midkemia. La langue et les coutumes différaient peut-être, mais les clients étaient tous du même acabit, qu'ils soient bandits, voleurs, assassins, joueurs, putains ou ivrognes. Borric se sentit chez lui pour la première fois depuis qu'il était arrivé à Kesh.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et s'aperçut que l'aubergiste respectait le besoin de discrétion de ses clients, comme dans toutes les auberges du royaume que le prince avait fréquentées avec Erland. D'un air désinvolte, il baissa les yeux sur sa chope.

— Méfions-nous, je parie qu'au moins l'un de ces clients est soit un agent impérial, soit l'un de leurs informateurs.

Ghuda retira son heaume et se gratta le crâne, qui le démangeait à cause de la transpiration.

— C'est ce que j'appelle un pari peu risqué.

— Nous ne resterons pas ici, ajouta le prince.

— Ça, c'est un soulagement, répliqua Ghuda, même si j'aimerais bien boire un coup avant de chercher un abri pour la nuit.

Borric accepta. Le gros mercenaire attira l'attention d'un gamin qui faisait le service. Il revint avec quatre chopes de bière bien fraîche.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit fraîche, s'étonna Borric après la première gorgée.

Ghuda s'étira.

— Si tu prends la peine de regarder au nord la prochaine fois qu'on sort, le Fou, tu verras une petite chaîne de montagnes qu'on appelle les Flèches de Lumière. On les appelle comme ça parce que leurs sommets sont tout le temps recouverts de glace, ce qui fait que, quand les conditions le permettent, ils reflètent la lumière du soleil. Du coup, le commerce de glace est florissant ici. La guilde des coupeurs de glace est l'une des plus riches de Kesh.

— Comme quoi, on apprend de nouvelles choses tous les jours, commenta Borric.

— Moi, je n'aime pas cette bière, intervint Nakor. Elle devrait être tiède. Le froid, ça me donne mal à la tête.

Borric se mit à rire.

— Bon, maintenant qu'on est à Kesh, reprit Ghuda, comment on fait pour rejoindre tes copains ?

Le prince baissa la voix, hésitant.

— Je...

Le mercenaire plissa les yeux.

— Allons bon, quoi encore ?

— Je sais où ils sont. Seulement, je ne sais pas comment faire

pour y rentrer.

Les yeux de Ghuda se réduisirent à deux fentes étroites où brillait une lueur de colère.

— Où ?

— Au palais.

— Par les dents des dieux ! explosa Ghuda.

Plusieurs des clients de l'auberge se retournèrent pour connaître la cause de cet éclat. Le mercenaire réduisit sa voix à un murmure, sans que sa colère disparaisse pour autant.

— C'est une plaisanterie, pas vrai ? Par pitié, dis-moi que c'en est une.

Borric secoua la tête. Ghuda se leva, mit sa dague dans sa ceinture et récupéra son heaume.

— Où vas-tu ? lui demanda le prince.

— N'importe où, mais pas là où tu vas, le Fou.

— Tu m'as donné ta parole ! protesta Borric.

— J'ai dit que je t'amènerai à Kesh, répliqua Ghuda. Tu y es. Tu ne m'as jamais parlé du palais. (Il tendit un doigt accusateur en direction du prince.) Tu me dois cinq mille écus d'or et je ne verrai jamais la couleur d'une seule pièce.

— Tu auras ton argent, promet Borric. Tu as ma parole. Mais pour ça, il faut que je retrouve mes amis.

— Au palais, siffla le mercenaire entre ses dents.

— Assieds-toi, tout le monde nous regarde.

Le mercenaire s'assit de nouveau.

— Qu'ils regardent. Je vais prendre le premier bateau en partance pour Kimri. J'irai jusqu'à Hansulé et j'embarquerai à bord d'un navire pour les royaumes de l'Est. Je garderai des caravanes en terre étrangère pour le reste de mes jours mais au moins, je serai en vie, ce qui ne sera pas ton cas si tu essayes de rentrer dans le palais.

Borric sourit.

— Je connais un truc ou deux qui pourront m'aider. Que faut-il faire pour que tu acceptes de rester avec nous ?

Ghuda n'arrivait pas à croire qu'il soit sérieux.

— Double la somme que tu m'as promise, dit-il au bout d'un moment. Je veux dix mille écus.

— Entendu.

— Ah ! fit le mercenaire d'un ton brusque. C'est facile de promettre n'importe quoi quand on sait qu'on sera tous morts d'ici un jour ou deux.

Borric se tourna vers Suli.

— Il nous faut contacter certaines personnes.

Le gamin cligna des yeux, sans comprendre.

— La guilde des voleurs, chuchota le prince. Les Moqueurs. La

confrérie des mendiants, ou quel que soit le nom qu'on leur donne dans cette cité.

Suli hocha la tête, comme s'il avait compris, mais il était clair, vu son expression, qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que son maître lui demandait de faire.

— Quelle sorte de mendiant es-tu ? lui reprocha Borric.

Suli haussa les épaules.

— J'ai mendié dans une cité où il n'existait pas de telle organisation.

Borric secoua la tête.

— Écoute, sors d'ici et trouve le marché le plus proche. Repère un mendiant – ça, tu seras capable de le faire, pas vrai ? (Suli acquiesça.) Laisse tomber une pièce dans sa main et dis-lui qu'il y a un voyageur qui a absolument besoin de parler à quelqu'un, que c'est urgent et que ça rapportera beaucoup à ceux qui font la pluie et le beau temps en ville. Tu as compris ?

— Je crois que oui, maître.

— Si le mendiant te pose d'autres questions, réponds simplement... (Borric essaya de se rappeler les histoires que James lui avait racontées sur son enfance au sein des voleurs de Krondor)... qu'il y a quelqu'un en ville qui ne souhaite causer d'ennuis à personne. Dis-lui que cette personne veut simplement leur proposer une affaire qui rapportera à tout le monde. Tu peux faire ça ?

Suli répéta ses instructions. Borric s'assura que le gamin n'oublierait rien et le laissa partir. Puis ils burent leur bière dans un silence relatif, jusqu'à ce que Nakor plonge la main dans son sac à dos et en retire du pain et du fromage. Le prince fronça les sourcils.

— Hé, attends une minute ! Quand le soldat a examiné ton sac, il était vide !

— C'est vrai, admit Nakor, dont les dents blanches semblaient presque trop grandes pour son visage.

— Comment t'as fait ça ? demanda Ghuda.

— Oh, c'est juste un truc, répondit le petit homme en riant, comme si ça expliquait tout.

Suli revint au coucher du soleil. Il se glissa près de Borric en disant :

— Maître, ça m'a pris un peu de temps, mais j'ai fini par trouver une personne comme tu m'avais demandé. Je lui ai donné une pièce, et il a posé beaucoup de questions, mais je me suis contenté de répéter ce que tu avais dit et j'ai refusé d'en dire plus. Il m'a demandé de l'attendre et puis il est parti. J'ai attendu, et j'avais très peur, mais quand il est revenu, tout allait bien. Il m'a dit que les personnes avec qui tu veux parler ont accepté de te rencontrer et nous ont donné une

heure et un lieu de rendez-vous.

— Quand, et où ? demanda Ghuda.

Suli répondit, mais en s'adressant à Borric.

— Ce n'est pas très loin d'ici, à pied, et il faudra y être lorsque la cloche du guet sonnera pour la deuxième fois après le coucher du soleil. Je le sais par cœur, il m'a fait répéter ses instructions plusieurs fois. Mais nous devons aller au marché pour pouvoir retrouver le lieu du rendez-vous, car je ne voulais pas dire à ce mendiant où tu étais.

— Tu as bien fait, le félicita Borric. De toute façon, on est restés trop longtemps ici. Allons-nous-en.

Ils se levèrent et quittèrent l'auberge pour suivre Suli jusqu'au marché le plus proche. Borric s'étonna de nouveau devant la diversité des gens qui composaient la foule qui l'entourait. Il se sentait ridicule, mais personne ne prêta attention à son imitation d'un Bendrifi. L'étalage – ou l'absence – de costumes qui l'avait frappé à Faràfra était encore plus impressionnant dans la capitale de l'empire. Des hommes qui chassaient le lion dans les plaines passèrent à côté du prince, qui n'avait jamais vu de peau aussi noire ; elle brillait au soleil de cette fin d'après-midi. Mais il y avait également beaucoup de gens à la peau claire, ce qui laissait à penser que certains d'entre eux, qui vivaient autrefois dans le royaume, étaient venus s'établir à Kesh au cours des siècles précédents. Nombre de passants avaient la peau jaune et les yeux étroits, comme Nakor, mais ne portaient pas la même tenue que l'Isalani : certains étaient vêtus de vestes en soie et de culottes qui s'arrêtaient au genou, d'autres se promenaient en armure, tandis que d'autres encore portaient la chasuble des moines. Certaines femmes étaient habillées de façon très pudique alors que d'autres se promenaient nues, ou presque. Mais personne n'y prêtait attention, à moins que l'une de ces femmes soit particulièrement jolie.

Deux Ashuntai, qui menaient chacun deux femmes enchaînées, passèrent à côté du prince. Les malheureuses, entièrement dévêtues, marchaient les yeux fixés au sol. Ils croisèrent un groupe d'hommes musclés, aux cheveux blonds ou roux, qui portaient des fourrures et une armure en dépit de la chaleur. Ils échangèrent des insultes.

Borric se tourna vers Ghuda pour lui demander qui étaient ces hommes.

— Ce sont des Brijaners – des marins originaires de Brijané et des autres villes du littoral, au pied des montagnes des Pierres Sinistres. Ce sont essentiellement des bandits et des commerçants qui parcourent la Grande Mer entre Kesh et les royaumes de l'Est sur leurs navires effilés – il y en a même qui vont sur la Mer Sans Fin, d'après ce qu'on raconte. Ce sont des hommes fiers et violents, qui vénèrent l'esprit de leur mère après sa mort. Toutes les femmes brijaners sont des voyantes et des prêtresses. Les hommes pensent que ce sont leurs

fantômes qui guident leurs bateaux, c'est pour ça que chez eux, la femme est sacrée. Les Ashuntai, eux, traitent leurs femmes pire que des animaux. Si la paix de l'impératrice n'interdisait pas toute bagarre dans la cité, ils s'entretueraient.

— Charmant, fit Borric. Y a-t-il beaucoup de conflits de ce genre ?

— Pas plus que d'habitude. Environ une centaine, plus ou moins, lors d'un festival. C'est pourquoi les soldats de la garde du palais et de la Légion intérieure sont présents en grand nombre. La légion a tout pouvoir sur ce qu'on appelle l'empire interne, c'est-à-dire tout ce qui entoure l'Overn, à l'intérieur du cercle de montagnes : la Mère des Eaux, les Flèches de Lumière, les Gardiens et les Pierres Sinistres. En dehors de ce cercle, ce sont les souverains locaux qui gouvernent. La paix de l'impératrice n'est plus appliquée que sur les grandes routes impériales et à l'occasion de ce genre de fêtes. Le reste du temps (il fit mine d'essuyer quelque chose avec sa main) l'une ou l'autre faction paye le prix fort.

Kesh ne cessait de surprendre Borric. La foule qui emplissait ses rues lui paraissait à la fois familière et totalement étrangère. Tant de choses lui rappelaient des détails familiers, et pourtant cette cité appartenait à une culture qui n'était pas du tout la sienne.

— C'est très impressionnant, fit remarquer le prince lorsqu'ils arrivèrent sur le marché.

Ghuda renifla bruyamment.

— C'est juste un marché de quartier, le Fou. Le vrai marché se situe derrière l'amphithéâtre. C'est là que vont la plupart des voyageurs.

Borric secoua la tête. Il jeta un coup d'œil aux alentours et demanda à Suli :

— Quand devrions-nous y aller ?

— Nous avons encore un peu de temps, maître.

Au même moment, une douzaine de cloches et de gongs se mirent à sonner un peu partout dans la cité, tandis que le soleil disparaissait à l'horizon.

— Nous devons attendre la deuxième sonnerie, dans une heure.

— Alors, allons chercher quelque chose à manger.

Tous tombèrent d'accord sur ce point et partirent à la recherche d'un marchand dont les prix n'étaient pas trop élevés.

Lorsque le guet sonna la deuxième heure de la nuit, le groupe s'engagea dans la ruelle qu'avait indiquée Suli.

— Par ici, maître, dit le gamin en veillant à ne pas parler trop fort.

Il était encore tôt, mais la voie était déserte. Elle était étroite et jonchée de détrit et de déchets. La puanteur était insupportable.

Borric avait du mal à digérer la viande trop grasse et le pain qu'il avait mangés un peu plus tôt. La fétidité lui donnait envie de vomir et le fait de marcher sur le cadavre d'un chien ne lui facilita pas la tâche.

— Un jour, un ami m'a expliqué que les voleurs placent souvent leurs ordures le long des rues qu'ils utilisent pour s'échapper. Ils font ça pour décourager toute inspection, expliqua le prince.

Tout au bout de la ruelle se trouvait une porte en bois, avec un verrou en métal. Borric tourna la poignée et s'aperçut que la porte était verrouillée. Une voix s'éleva derrière lui.

— Bonsoir.

Borric et Ghuda se retournèrent et poussèrent Suli et Nakor derrière eux. Six hommes armés se dirigeaient vers eux.

— J'ai un très mauvais pressentiment, le Fou, dit Ghuda entre ses dents.

— Bonsoir, répondit Borric à l'adresse des voleurs. Êtes-vous la personne que j'ai demandé à rencontrer ?

— Ça dépend, répondit leur chef, un homme maigre dont le sourire paraissait trop grand pour son visage étroit.

Ses joues portaient de nombreuses cicatrices de variole, au point qu'il en était défiguré. C'était visible, malgré la faible lumière qui éclairait la ruelle. Les autres voleurs derrière lui n'étaient que des silhouettes avalées par l'obscurité.

— Qu'as-tu à nous proposer ?

— J'ai besoin qu'on me fasse entrer dans le palais.

Plusieurs hommes se mirent à rire.

— C'est facile, répliqua leur chef. Fais-toi arrêter : ils te traîneront devant le haut tribun, en supposant que tu aies violé une loi impériale. Ou alors tue un garde. Ça, ça marche toujours.

— J'ai besoin d'y entrer sans qu'on me voie.

— C'est impossible. En plus, pourquoi on t'aiderait ? Vous êtes peut-être des agents impériaux, on n'en sait rien. Tu ne parles pas comme un Bendrifi, malgré ta tenue. En ce moment, la cité grouille d'agents à la recherche d'un fugitif – qui ? ça on ne sait pas, ça pourrait peut-être être toi. Dans tous les cas, ajouta-t-il en dégainant une épée longue, tu as à peu près dix secondes pour nous expliquer pourquoi on devrait pas se contenter de vous tuer et de vous prendre votre or.

— D'abord, je te promets mille écus d'or si tu m'indiques comment entrer dans le palais, et le double si tu m'y emmènes.

Le chef fit un signe à l'aide de sa lame. Ses hommes se déployèrent pour former un mur d'épées en travers de la ruelle.

— Et ensuite ?

— Je t'apporte les salutations du Juste de Krondor.

Le chef hésita un moment, avant de répondre.

— Voilà qui est impressionnant.

Borric laissa échapper un soupir de soulagement, mais le chef des brigands jouta :

— Très impressionnant, car le Juste de Kronдор est mort il y a sept ans. C'est désormais le Vertueux qui dirige les Moqueurs. Tu es en retard, on dirait, petit espion. Tuez-les, ajouta-t-il à l'adresse de ses hommes.

La ruelle était trop étroite pour permettre à Ghuda de sortir son épée bâtarde du fourreau, c'est pourquoi il prit ses deux dagues, tandis que Borric s'emparait de sa rapière et Suli dégainait son épée courte. Ils s'avancèrent tous les trois vers leurs adversaires.

— Peux-tu ouvrir ce verrou ? demanda Borric à Nakor par-dessus son épaule.

— Ça ne prendra qu'un moment, répondit l'Isalani.

Puis leurs agresseurs se jetèrent sur eux.

L'épée de Borric atteignit le premier à la gorge, tandis que Ghuda était obligé d'utiliser ses deux dagues pour parer l'attaque de son adversaire. Suli n'avait jamais eu d'épée auparavant, mais il faisait des moulinets avec tant de conviction que l'homme qui se trouvait face à lui avait peur d'essayer de passer sous sa garde.

La mort de l'un des brigands fit reculer les autres. Ils n'avaient pas très envie de se frotter à la pointe de l'épée de Borric. La ruelle était trop étroite pour donner un avantage à quiconque, elle permettait tout juste aux deux camps de gagner du temps. Les brigands pouvaient reculer et laisser Borric et ses compagnons se fatiguer avant de les finir, car ils n'avaient nulle part où aller. Leurs agresseurs se contentèrent de feindre et de reculer, encore et encore.

Nakor fouilla dans son sac à dos et trouva ce qu'il cherchait. Borric jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, l'espace d'une seconde, et vit l'Isalani soulever le couvercle d'une fiole.

— Qu'est-ce que... ? commença à dire le prince.

Mais il faillit payer le prix de son inattention, car un glaive manqua de lui arracher le bras gauche. Il esqua et répliqua par un coup d'estoc qui atteignit son adversaire au bras droit. Un nouveau bandit se retrouva hors d'état de combattre.

Nakor versa une petite quantité de poudre au creux de sa main gauche, puis referma le couvercle de la fiole. Il s'agenouilla devant le verrou et souffla sur la poudre. Plutôt que de s'éparpiller au hasard, la poudre quitta sa main en formant une mince ligne qui se dirigea droit vers le trou de la serrure, où elle disparut. On entendit alors une série de cliquetis. Nakor se releva avec un sourire satisfait, remit sa fiole dans son sac et ouvrit la porte.

— On peut y aller, annonça-t-il calmement.

Aussitôt, Ghuda le poussa brusquement dans l'embrasement de la

porte et le suivit tandis que Borric lançait une série de coups qui repoussa les brigands. Cela permit à Suli de courir rattraper le mercenaire. Puis Borric franchit le seuil à son tour et Ghuda claqua la porte derrière lui. Nakor leur tendit une chaise que Borric coinça contre la poignée de la porte, pour en condamner l'entrée quelques instants.

Le prince se retourna et prit soudain conscience de deux choses : la première, c'était qu'une fille presque entièrement nue le dévisageait avec des grands yeux qui paraissaient plus âgés que le reste de sa personne. Elle était assise devant une porte et attendait le bon vouloir de la personne qui se trouvait à l'intérieur de la pièce. La deuxième, c'était qu'une odeur suave planait dans l'air, une odeur aisément reconnaissable lorsqu'on l'avait déjà sentie une fois. C'était de l'opium, mêlé à d'autres senteurs : graines de *julé*, haschisch et huiles parfumées, ils s'étaient introduits dans un bordel.

Comme Borric s'y attendait, trois grands gaillards apparurent dans le couloir. Il s'agissait des hommes, chargés de surveiller et de protéger l'établissement, et chacun était armé d'un gourdin et d'un couteau et il portait une épée à la ceinture.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? cria le premier, les yeux écarquillés à l'idée de pouvoir faire couler le sang.

Borric comprit aussitôt que, quoi qu'il dise, l'homme avait l'intention de se battre. Le prince se précipita devant Ghuda et l'obligea à baisser sa dague, pour bien faire passer le message qu'ils n'avaient pas l'intention de leur causer des ennuis. Puis il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— C'est le guet ! Ils essayent d'enfoncer la porte !

Au même moment, les brigands, très obligeants, donnèrent un coup dans la porte, ce qui fit bouger la chaise de quelques centimètres.

— Ah les sales bâtarde ! s'exclama le premier garde. On avait pourtant payé ce mois-ci !

Borric le poussa gentiment vers la porte en disant :

— Ces salauds sont gourmands et vont vous bousculer un peu pour en avoir plus.

Le deuxième garde chercha à arrêter le prince, mais ce dernier lui attrapa le coude et le poussa dans la direction du premier.

— Ils sont dix et ils sont armés ! Ils prétendent qu'il y a une taxe supplémentaire à payer à cause du jubilé et que vous ne l'avez pas fait.

Le bruit poussa plusieurs clients à passer la tête dans l'entrebâillement des portes pour voir ce qui se passait. À la vue des hommes armés, plusieurs portes se refermèrent violemment. Puis une fille se mit à crier et la panique se déclencha.

— Attends un peu, toi ! s'exclama le troisième garde à l'intention

de Borric.

Il abattit son gourdin sur le prince, qui leva son bras gauche juste à temps. Il réceptionna le coup avec son bracelet en cuir, mais le choc lui engourdit l'avant-bras. Borric ne trouva rien de mieux à faire que de crier, à plein poumons : « C'est une attaque ! ». Aussitôt, toutes les portes du couloir s'ouvrirent à la volée. Le garde essaya une nouvelle fois de donner un grand coup au prince, mais Ghuda le frappa derrière l'oreille avec la poignée de sa dague.

Borric repoussa durement le garde, sonné, dans les bras d'un gros marchand qui essayait de s'enfuir avec ses vêtements dans les mains.

— C'est le père de la fille ! Il est venu pour te tuer, l'ami !

Le marchand, horrifié, écarquilla les yeux et sortit du bâtiment en courant, nu comme un ver, sa robe chiffonnée dans les mains. Une femme à l'air endormi, qui devait avoir une quarantaine d'années, s'avança sur le pas de la porte en disant :

— Mon père ?

Au même moment, Suli cria aussi fort qu'il le put : « Voilà le guet ! ». Puis la porte de derrière s'ouvrit et les voleurs firent irruption dans le couloir, où ils entrèrent en collision avec des jeunes filles et garçons dénudés, des hommes abrutis par la drogue et deux gardes très en colère. La pagaille redoubla lorsque deux autres gaillards apparurent au bout du couloir en exigeant de savoir ce qui se passait.

— Ce sont des fanatiques religieux ! cria Borric. Ils essayent de libérer vos esclaves, garçons et filles. Vos hommes se sont fait attaquer là-bas. Allez vite les aider !

Par miracle, Ghuda, Suli et Nakor parvinrent à s'extraire de la confusion qui régnait dans le couloir et coururent vers l'entrée du bâtiment. Le marchand qui courait nu comme un ver avait attiré l'attention du guet et deux gardiens de la paix se tenaient devant la porte lorsque Borric l'ouvrit. Sans hésiter, il s'exclama :

— Oh, messieurs, c'est horrible ! Les esclaves de la maison se sont révoltés et sont en train de tuer les clients. La drogue les a rendus fous et ils ont une force surhumaine. Je vous en prie, il faut appeler des renforts.

L'un des gardiens tira son épée et se précipita à l'intérieur tandis que l'autre prit un sifflet à sa ceinture. Quelques secondes après son coup de sifflet strident, dix hommes du guet arrivèrent en courant sur les lieux de l'émeute et s'engouffrèrent dans le bâtiment.

Deux pâtés de maison plus loin, Borric et ses compagnons choisirent une table dans une auberge obscure. Ghuda retira son heaume et faillit le faire tomber, tant il le posa violemment sur la table. Du doigt, il menaça le prince en disant :

— Si je n'étais pas sûr de me faire arrêter à cause de ça, je t'éclaterais la tête.

— Tu n'arrêteras donc jamais de vouloir me frapper ?

— Pas tant que tu continueras à faire des conneries qui manquent de me faire tuer, le Fou !

— C'était rigolo, intervint Nakor.

Ghuda et Borric le dévisagèrent, stupéfaits.

— Rigolo ? répéta le mercenaire.

— Je ne m'étais pas autant amusé depuis des années, ajouta le petit homme en souriant.

Suli avait l'air au bord de l'épuisement.

— Maître, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Borric réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Je ne sais pas, avoua-t-il.

PRIS AU PIÈGE

Erland s'approcha de la porte.

Une dizaine de gardes se tenait dans le couloir qui menait aux appartements privés de la princesse Sharana. Mais aucun d'eux ne chercha à l'empêcher de passer. Devant l'entrée, Erland se retrouva face au seigneur Nirome, le noble qui avait joué les maîtres de cérémonie lorsque le prince Awari les avait accueillis, lui et son escorte, aux abords de la cité supérieure.

Le gros homme sourit d'un air affable et s'inclina devant le prince.

— Bonsoir, Votre Altesse. Est-ce que tout est à votre goût ?

Erland sourit et lui rendit sa révérence, avec plus de politesse qu'il n'était nécessaire, compte tenu du rang de Nirome.

— Votre générosité est quelquefois débordante, messire.

Le sang-pur, quelque peu grassouillet, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et prit Erland par le bras.

— Si je pouvais m'entretenir, ne serait-ce qu'un bref instant, avec vous, Altesse ?

Le prince se laissa entraîner dans une alcôve dissimulée à la vue des gardes et des serviteurs.

— Rien qu'un petit moment, alors. Je ne voudrais pas faire attendre la princesse.

— Bien entendu, Altesse, bien entendu.

Il sourit, et une petite voix dans l'esprit d'Erland lui dit de se méfier de ce courtisan affable. Personne ne pouvait atteindre un rang aussi élevé sans un minimum de fourberie.

— Ce que je souhaitais vous dire, Altesse, c'est que ce serait très généreux de votre part si vous exprimiez le désir, devant Sa Majesté Impériale, de voir le jeune Rasajani, le fils du seigneur Kilâwa, se faire pardonner l'offense qu'il vous a faite. Ce serait un acte digne d'un roi.

Erland ne répondit pas. Lorsque Nirome comprit que, visiblement, le prince ne comptait pas le faire, il reprit.

— Ce jeune homme est stupide. Sur ce point, nous sommes d'accord. Mais la faute incombe à certains provocateurs qui appartiennent à la faction du prince Awari.

Nirome jeta de nouveau un coup d'œil autour de lui, comme s'il avait peur que l'on surprenne ses paroles.

— Si je peux me permettre de développer ma pensée, je n'en ai que pour un court instant.

Erland hocha la tête.

— Awari est le frère cadet de Sojiana, chuchota Nirome, et si l'on suit l'ordre de succession, c'est la princesse qui devrait hériter du trône. Mais, c'est un fait bien connu, beaucoup redoutent d'avoir à subir le règne d'une troisième impératrice – de nombreuses nations qui composent l'empire sont des sociétés patriarcales. C'est pourquoi certaines personnes, mal intentionnées, cherchent à exacerber les différences entre Awari et sa sœur. Le jeune Rasajani pensait – ou plutôt non, il ne pensait pas – il voulait simplement montrer à sa souveraine que ce n'est pas parce qu'Awari a peur du royaume des Isles qu'il est le premier à défendre la paix entre nos deux nations. Il voulait lui prouver que le prince n'est pas une poule mouillée. J'admets que c'était un acte stupide et irréfléchi, un acte réellement impardonnable, mais je suis certain que ce sont d'autres personnes qui l'ont incité à faire ça, pensant ainsi obtenir l'approbation d'Awari. Si par hasard vous pouviez trouver en vous la force de lui pardonner...

Erland garda le silence pendant quelques instants.

— Je promets d'y réfléchir, finit-il par dire. J'en discuterai avec mes conseillers et, si nous sommes certains que cela ne nuira pas au prestige de notre nation, j'en parlerai à votre impératrice.

Nirome attrapa la main d'Erland et embrassa le sceau royal.

— Votre Altesse est extrêmement généreuse. Peut-être un jour aurais-je le plaisir de visiter Rillanon. Si c'est le cas, je serais heureux de pouvoir dire à ses habitants que l'homme qui s'apprête à les gouverner sera un monarque sage et bienveillant.

Erland avait eu sa dose de servilité et de flatterie et ne pouvait en supporter davantage. C'est pourquoi il acquiesça, planta là le corpulent noble et entra d'un pas décidé dans les appartements de la princesse Sharana. Il se présenta à la servante qui l'attendait et le fit entrer dans la salle de réception, laquelle était aussi vaste que la salle d'audience de son père, à Krondor.

Une jeune femme aux cheveux presque roux – ce qui était inhabituel chez les sang-pur – s'inclina très bas devant Erland.

— Son Altesse demande à ce que vous la rejoigniez dans son jardin privé, messire.

Le prince lui fit signe de lui montrer le chemin. Lorsqu'elle passa devant lui, il admira le gracieux balancement de ses hanches, que le pagne court couvrait à peine. L'excitation monta en lui à la pensée de la rencontre à venir. Il s'obligea à penser à ce que James lui avait dit avant de le quitter, juste après le dîner.

— Souviens-toi qu'elle est destinée à gouverner cette nation, tout comme tu es destiné à régner sur le royaume. Alors ne prends rien pour argent comptant. Elle a peut-être l'apparence d'une jeune fille de vingt-deux ans, et elle agit peut-être même comme telle, mais elle pourrait bien devenir impératrice de Kesh pendant ton règne et je parie que son éducation est aussi complète que la tienne, voire plus.

James s'était montré particulièrement inquiet, même pour quelqu'un qui était prudent par nature. Et il avait pris le temps d'ajouter :

— Reste sur tes gardes. Ne te laisse pas envoûter par de belles promesses faites entre de jolis bras. Ces gens ont le meurtre dans le sang, comme n'importe quel voyou du quartier pauvre de Krondor.

Lorsqu'il entra dans le pavillon de Sharana, Erland admit qu'il lui faudrait faire un gros effort pour garder cet avertissement à l'esprit. La princesse était étendue sur une pile de coussins, sous un dais de soie ; quatre servantes attendaient, non loin d'elle, prêtes à satisfaire la moindre de ses exigences. En public, la princesse portait un pagne et un corsage. Mais là, dans l'intimité, Sharana avait revêtu une simple robe, retenue juste au-dessus des seins par un faucon en or qui ressemblait à celui qui ornait l'étendard impérial. Le vêtement était presque transparent et s'ouvrit sur le devant lorsqu'elle se leva pour accueillir Erland. Ce dernier eut alors un aperçu prometteur du corps de la jeune femme. Il trouvait d'ailleurs ce jeu de transparence bien plus excitant que la nudité qui s'affichait partout dans le palais. Il s'inclina légèrement, simple geste de politesse d'un invité envers son hôte, car il n'était pas question de lui faire la révérence comme un sujet devant son monarque.

— Venez, allons marcher ensemble, dit-elle en lui tendant la main.

Erland lui prit la main et éprouva de nouveau la réaction qu'elle lui avait inspirée lorsqu'il l'avait vue pour la première fois. Au cœur d'un jardin rempli de fleurs exotiques, elle était à la fois la plus belle et la plus exotique de toutes ces fleurs. Contrairement à la plupart des femmes sang-pur qu'il avait rencontrées jusqu'ici, elle n'était pas aussi svelte et n'avait pas les jambes aussi longues. Ses cuisses étaient plus épaisses que celles de Miya, mais n'en étaient pas moins jolies. D'autre part, elle avait la poitrine la plus opulente qu'il ait jamais vue. L'étrange inclinaison de son nez, ajoutée à ses lèvres pleines, donnait l'impression qu'elle faisait la moue. La forme de ses grands yeux noirs était quelque peu inhabituelle et rappelait presque les yeux de ce peuple à la peau jaune, originaire de Shing Lai, qu'Erland avait aperçu à la cour. Elle avait les hanches et les épaules larges, la taille étroite et un joli petit ventre rond. Le prince s'aperçut qu'il était totalement captivé par la jeune femme.

Nerveux, il prit la parole lorsque, pour lui, le silence commença à devenir oppressant.

— Votre Altesse, n'y a-t-il donc aucune femme qui soit laide dans ce palais ?

Sharana se mit à rire.

— Si, bien sûr.

Sa voix était douce et féminine. Son sourire illuminait son visage et fit battre plus vite le cœur d'Erland.

— Mais ma grand-mère a horreur de la vieillesse et de la mort, si bien que, sur son ordre, tous ceux qui ne sont pas jeunes et beaux sont relégués dans les niveaux inférieurs du palais. C'est là que vous les trouverez, c'est certain. (Sharana soupira.) Si je viens à régner, j'abolirai cet ordre insensé. Tant de gens bien et tout à fait capables travaillent dans l'obscurité alors que les moins talentueux, qui sont plus agréables à regarder, occupent des fonctions élevées.

Erland ne comprenait pas vraiment ce que disait la jeune fille. Il avait l'esprit embrumé par son parfum délicat, mêlé à l'arôme exotique des fleurs du jardin.

— Euh... J'ai cru remarquer que le seigneur Nirome a apparemment réussi à conserver les faveurs de l'impératrice.

La jeune femme se mit à rire de nouveau.

— Il est merveilleux. Je ne sais pas comment il fait, mais il parvient à rester ami avec tout le monde. C'est un être si adorable. De tous mes oncles...

— C'est votre oncle ?

— En fait, c'est le cousin de ma mère, mais je l'appelle mon oncle. C'était le seul qui arrivait à me faire arrêter de pleurer quand j'étais bébé et qu'on me laissait seule. Grand-mère lui a toujours reproché sa gourmandise. Elle aurait voulu qu'il fasse quelque chose à ce sujet pour ressembler plus à un chasseur sang-pur, mais elle le supporte quand même. Je me dis souvent que lui seul parvient à maintenir la cohésion de cet empire – il fait vraiment de son mieux pour désarmer les conflits potentiels. Il essaye d'avoir une bonne influence sur mon oncle Awari...

Elle ne dit pas que beaucoup considéraient cette entreprise vouée à l'échec. Erland acquiesça.

— Votre oncle et votre grand-mère ne se parlent plus ?

— Je n'en suis pas vraiment sûre, répondit la jeune fille en prenant à nouveau la main du prince, de façon tout à fait innocente et naturelle.

Les doigts entrelacés, ils continuèrent leur promenade, tandis que Sharana poursuivait la conversation d'un ton neutre.

— Je pense que c'est parce qu'Awari souhaite régner à la place de ma mère, ce qui est stupide. Il est trop jeune – il n'a que trois ans de

plus que moi. Son père est le cinquième ou sixième mari de Grand-mère, je crois. Ma mère est l'aînée et personne ne devrait remettre en cause le fait qu'elle soit l'héritière, mais certains redoutent que l'empire ne devienne un matriarcat.

Le cœur d'Erland battait la chamade, mais le prince se força à rester concentré sur des questions de politique. Ce n'était pas très facile, étant donné que la princesse, si légèrement vêtue, ne cessait de le frôler.

— Alors, euh, ça veut dire qu'une partie du peuple souhaite un héritier mâle ?

— C'est stupide, n'est-ce pas ? (Sharana s'arrêta.) Que pensez-vous de mon jardin ?

— C'est impressionnant, admit Erland en toute sincérité. Il n'y a rien qui ressemble à ça, dans les Isles.

— La plupart de ces fleurs sont cultivées ici, pour les jardins impériaux. On ne les trouve nulle part ailleurs sur Midkemia. Je ne sais pas vraiment comment font les jardiniers, mais c'est ce qu'on m'a raconté.

Elle lui avait donné sa main droite. De la gauche, elle lui serra l'avant-bras. C'était un geste familier, comme en font les amants, et Erland se sentit à la fois gêné et excité.

— Erland, parlez-moi de votre patrie, de ce légendaire royaume des Isles, demanda Sharana tandis qu'ils continuaient à faire le tour du jardin.

— Légendaire ? répéta le prince en riant. Pour moi, c'est un pays banal, et c'est Kesh qui est légendaire.

Sharana gloussa.

— Mais vous avez tant de merveilles. On m'a raconté que vous avez parlé à des elfes, et que vous avez combattu la confrérie de la Voie des Ténèbres. Est-ce vrai ?

Erland n'avait jamais parlé à un elfe ou combattu la confrérie de la Voie des Ténèbres – c'était le nom que l'on donnait aux Moredhels, les elfes noirs. Mais il décida qu'il n'y avait pas de mal à embellir un tout petit peu la vérité. Il s'était battu contre des gobelins à Hautetour, c'était déjà mieux que rien.

Il parla pendant quelques minutes et s'aperçut que Sharana était fascinée par ses histoires. En tout cas, si elle faisait semblant, elle était très convaincante. Erland se rendit compte qu'ils avaient fait le tour du jardin et qu'ils étaient revenus au pavillon. Sharana désigna le grand lit situé à l'extérieur de la chambre.

— L'été, la plupart du temps, je préfère dormir sous les étoiles. Le palais retient la chaleur.

Erland approuva.

— Il a fallu que je m'y habitue. Ça aide d'avoir le bassin à

proximité. J'ai pris l'habitude de prendre de longs bains avant d'aller me coucher.

Sharana gloussa. Une servante écarta les voiles de gaze qui protégeaient le pavillon des insectes nocturnes.

— C'est ce que Miya m'a raconté, avoua la princesse.

Erland se sentit rougir lorsqu'elle ajouta :

— Elle a aussi précisé que tu es très... doué, à bien des égards. Et aussi que tu es très amusant. (Elle fit signe au prince de s'allonger à ses côtés et fit courir son doigt sur l'encolure de sa tunique.) Vous portez trop de vêtements, vous les hommes du Nord. Vous en portez presque autant que nos féroces Brijaners, nos vagabonds des mers. Ils refusent d'ôter leurs manteaux de fourrure, même s'ils manquent de s'évanouir au soleil. Ils pensent que leur vie est gouvernée par le fantôme de leur défunte mère, et ne prennent qu'une seule épouse. Ils sont très étranges. Tu ne penses pas que tu serais plus à l'aise si tu ôtais quelques vêtements ?

Erland se surprit à rougir pour de bon. Il savait bien, compte tenu de l'heure du rendez-vous et de ses récentes expériences avec les jeunes sang-pur, que la princesse avait en tête quelque chose de plus personnel qu'une simple visite informelle. Mais il se sentit brusquement maladroit.

Sharana devina sa réticence. Elle ôta la broche qui retenait sa robe légère et laissa le tissu glisser sur son corps.

— Tu vois, c'est facile.

Erland se pencha pour lui offrir un baiser. Il était prêt à reculer, au cas où il se serait mépris sur les intentions de la jeune fille, mais elle lui rendit un baiser passionné. Bientôt, leurs mains à tous les deux tiraient sur ses habits à lui. Lorsqu'Erland retira son dernier vêtement, Sharana se laissa rouler sur le dos. Lorsqu'il s'allongea au-dessus d'elle, le prince s'aperçut que les quatre servantes étaient toujours postées autour du pavillon, et que les voiles de gaze ne donnaient qu'une illusion d'intimité. Il hésita un court instant lorsqu'il vit que l'une des servantes ne se tenait qu'à quelques centimètres du lit. Mais la princesse l'attira à lui et il oublia jusqu'à la présence de la servante. *Je dois commencer à m'habituer aux mœurs de ces gens*, pensa le prince avant de se perdre dans un monde de chaleur et de sensualité. Ils firent l'amour intensément et rapidement, comme si la jouissance ne pouvait attendre.

Lorsqu'ils eurent terminé, Erland s'allongea à côté de Sharana. Par jeu, la jeune femme passa la main sur la poitrine et le ventre du prince.

— Miya m'avait dit que tu es plutôt rapide, côté préliminaires.

Erland se sentit rougir de nouveau.

— Est-ce que... Miya et toi, vous avez parlé de moi avec

beaucoup de détails ?

Sharana se mit à rire, ce qui fit bouger son ample poitrine. Puis elle posa la tête sur la poitrine d'Erland.

— Bien sûr. Je lui ai ordonné de tout me raconter à ton sujet, dans les moindres détails, juste après la première nuit que vous avez passée ensemble.

— Ah... Et qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Erland, qui n'était pas très sûr de vouloir entendre la réponse.

Sharana, allongée tout contre le prince, commença à utiliser sa main gauche de façon intéressante, tout en s'appuyant sur un coude, la tête reposant au creux de la main droite.

— Oh, elle m'a dit que tu étais... enthousiaste... et un peu impatient... la première fois... Mais que la seconde en valait vraiment la peine.

Erland se mit à rire. Il tendit les bras et attrapa la jeune femme pour l'attirer à lui.

— Voyons si elle a raison.

Les hérauts soufflèrent dans leurs grands cors et les tambours se mirent à battre. Erland et son escorte étaient assis dans l'une des loges que la noblesse keshiane avait utilisée la veille, car ils étaient les invités du prince Awari et du seigneur Nirome. Le jubilé n'en était qu'à son deuxième jour, et des concours et des démonstrations étaient au programme. L'impératrice ferait peut-être une apparition dans sa loge, ou peut-être pas, mais en tout cas, les jeux se poursuivaient comme si elle était là. Des hommes musclés et de petite taille avaient revêtu le costume de leurs ancêtres guerriers. Tous portaient un pagne très court qui leur laissait les fesses nues. Certains avaient un masque de démon, peint et sculpté, tandis que d'autres s'étaient peint des arabesques bleues sur le visage. La plupart s'étaient rasé le crâne ou s'étaient fait une queue de cheval. D'autres commencèrent à jouer avec ardeur d'antiques instruments, tambours recouverts de peau, crécelles faites à partir de crânes d'animaux, et cors de chasse, tandis que les guerriers commençaient leur concours séculaire.

Une dizaine d'hommes entonnèrent un chant étrange et répétitif tout en tirant une pierre de deux mètres de haut au centre de l'amphithéâtre. D'autres les encouragèrent par des cris, des grognements et des mimiques exagérées.

Erland se tourna vers son hôte pour lui déclarer :

— Je suis ravi d'avoir l'occasion de passer un peu de temps avec Votre Altesse.

Ce fut le seigneur Nirome, assis derrière Erland, à côté de James et de Gamina, qui répondit.

— Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour bâtir des

relations solides entre nos deux nations, Altesse.

Awari regarda Nirome pendant quelques instants, puis se tourna vers le prince.

— Le seigneur Nirome a raison, Erland. Votre royaume ne cesse de gagner en puissance depuis l'époque de votre grand-père et puisque ces pirates quegans ont reçu le châtiment qu'ils méritaient...

— Des pirates quegans ? l'interrompt Erland.

— Je suppose que vous n'avez pas encore reçu la nouvelle, ajouta Awari. Une flotte de galères queganes, qui ne cessaient de piller les Cités libres, a osé s'attaquer à certaines de vos villes côtières, près de Questor-les-Terrasses. Votre père a demandé à la flotte de l'amiral Bruhall de les couler. Il a réussi.

— Une tempête a repoussé l'une des escadrilles pirates loin de son île, ajouta Nirome. C'est l'une de nos propres escadrilles, qui sortait de Durbin, qui l'a interceptée et détruite.

James et Erland échangèrent un regard. Le prince entendit la voix de Gamina dans son esprit.

— *La nouvelle fascine James.*

— *Pourquoi ?* demanda Erland.

— Alors, on devrait pouvoir naviguer en sécurité sur la Triste Mer pendant quelque temps, ajouta-t-il à voix haute. Si l'on excepte un ou deux pirates de Durbin.

Awari sourit avec indulgence.

— Certaines de nos cités les plus éloignées sont difficiles à contrôler sur ce point, Erland. Si un navire attaque en dehors des eaux impériales... (Il haussa les épaules, comme pour dire « que peut-on y faire ? ».) Il est plus facile d'envoyer la Légion intérieure ou un bataillon de Chiens soldats pour mater Durbin et pendre le gouverneur que de remplacer un juge corrompu, est-ce que vous comprenez ?

Le ton de la question montrait clairement qu'elle était purement rhétorique.

Puis la voix de James envahit l'esprit d'Erland.

— *Ça m'intrigue. Que faisait une « escadrille impériale » à Durbin ? D'habitude, ces pirates n'arrivent jamais à se mettre d'accord, alors quant à organiser dix navires ou plus en escadrille...*

— Messire, que font ces hommes ? demanda Gamina à Nirome.

— Ils sont originaires de Shing Lai, Dong Tai, et Tao Zi, des villes et des villages situés dans cette région que l'on appelait autrefois le Pô-Tao. Ce ne sont plus des guerriers, mais ils pratiquent encore l'art antique du combat. Ces hommes pratiquent le saut mural.

Comme il prononçait ses mots, le premier des guerriers se mit à courir en direction de la pierre. Lorsqu'il ne fut plus qu'à une enjambée, il bondit aussi haut qu'il put et fit un saut périlleux arrière, avant d'atterrir sur ses pieds. La foule applaudit.

— Impressionnant, fit James.

— L'objectif est de sauter par-dessus la pierre. Il ne faisait que s'échauffer, expliqua Awari.

— Combien mesure cette pierre ? Deux mètres ? demanda James.

— C'est exact, répondit Awari. Un bon guerrier arrive à sauter jusqu'au sommet, touche la pierre et atterrit de l'autre côté. Mais un vrai guerrier ne touche pas la pierre. Autrefois, ça leur servait à entraîner les soldats pour qu'ils puissent sauter par-dessus les murs qui protégeaient les villages ennemis.

— Ça, c'est impressionnant, s'exclama Erland.

Awari sourit.

— Ils avaient pour habitude de planter des lances de chaque côté du mur de pierre, pour motiver les soldats et les pousser à réussir leurs sauts. Dans tous les cas, comme je le disais, maintenant que ce nid de pirates, là-bas, à Queg, a été nettoyé, j'espère que les choses vont rester calmes le long des frontières nord. Je ne souhaite pas vous ennuyer avec les détails de nos difficultés familiales, mais compte tenu de l'âge de ma mère...

Il se tut un moment, lorsqu'un homme puissamment bâti, au visage orné d'un masque de démon en bois, avec une lance à la main gauche, sauta par-dessus la pierre. La foule rugit son approbation.

— ... Pour être franc, on peut dire que la situation à l'intérieur de Kesh est telle que cela n'avantagerait personne s'il devait y avoir un conflit entre nos deux nations. Il est clair désormais que vous êtes notre voisin le plus puissant, et j'espère qu'à compter d'aujourd'hui, vous êtes également notre ami.

— J'espère qu'il en sera ainsi tant que je vivrai, répondit Erland.

— Bien, approuva Awari. Espérons alors que vous avez devant vous de longues et belles années.

Une sonnerie de trompettes annonça l'arrivée d'un membre de la famille royale. Erland se retourna en espérant qu'il s'agisse de Sharana. Mais ce fut Sojiana qui entra, entourée de son escorte. Le prince parvint à peine à contenir un rire surpris. L'homme qui escortait la belle princesse jusqu'à sa place, dans la loge voisine de celle du prince Awari, n'était autre que le baron Locklear.

L'amusement de James transparaissait clairement dans ses pensées.

— *Hé bien, on dirait qu'aucun obstacle n'est insurmontable pour notre ami, n'est-ce pas ?*

— *On dirait, en effet,* répliqua Erland.

La princesse entra la première dans sa loge, suivie de Locklear, qui ne put s'empêcher de faire un grand sourire en direction d'Erland. Pour toute réaction, Gamina se contenta de hausser un sourcil et de le fixer avec désapprobation. Puis elle écarquilla légèrement les yeux et

parla dans l'esprit de James et celui d'Erland.

— *Locky est en train de jouer la comédie.*

— *Pardon ? s'étonna Erland.*

— *Il essaye de sauver les apparences, mais quelque chose le perturbe profondément.*

— *Et de quoi s'agit-il ? demanda James.*

— *Il a dit qu'il nous parlerait plus tard, que maintenant il a du mal à se concentrer. Mais il vient d'ajouter quelque chose, à l'instant. Il pense que Sojiana est peut-être à l'origine de la tentative d'assassinat contre Borric à Krondor.*

Erland hocha distraitement la tête pour répondre à une remarque du seigneur Nirome. Grâce à Gamina, il dit à James et à Locklear :

— *Alors cela fait d'elle le suspect numéro un concernant l'attaque dans laquelle Borric a trouvé la mort.*

Comme si elle avait pu lire dans ses pensées, la princesse se retourna et dévisagea Erland d'un air franchement interrogateur. On eût dit qu'elle essayait de concilier ce qu'elle avait sous les yeux avec les rapports que lui avaient remis les espions présents dans le jardin de sa fille, ou qu'elle l'évaluait en se demandant s'il saurait la satisfaire, elle aussi. Mais lorsqu'elle lui sourit, son beau visage ne ressemblait, aux yeux du prince, qu'à un masque moqueur.

La fête se poursuivit mais, tandis que les nobles, keshians allaient et venaient à leur guise, Erland resta à sa place. Il se surprit à s'inquiéter pour des choses qui ne lui auraient même pas effleuré l'esprit, quelques mois plus tôt, et regretta de ne pouvoir en parler avec son père.

Jusqu'ici, toutes les démonstrations étaient à caractère martial, avec des guerriers venus des quatre coins de l'empire pour montrer à leur souveraine et à sa cour les talents de leurs meilleurs jeunes gens. La dernière, cependant, ressemblait plus à un rituel qu'à une démonstration d'arts martiaux. Deux groupes de guerriers s'affrontaient dans une compétition dont les origines se perdaient dans la nuit des temps. Deux villages avaient été choisis par le gouverneur de Jandowae pour présenter la bataille des Dragons. Des centaines de guerriers entrèrent en portant sur leur dos deux gros dragons, grandeur nature, merveilleusement reconstitués à l'aide de rouleaux de cordes. Les membres de chaque camp portaient une armure d'os et de bambou, qui avait dû être inventée plusieurs siècles auparavant et qui devait certainement n'être d'aucun secours contre des armes en fer récentes. Leur heaume était décoré de rubans brillants, rouges pour les uns, bleus pour les autres. Chaque dragon était orné d'un masque sculpté de même couleur. Sur leur dos, un cavalier, dont l'armure était très décorée et peinte dans une couleur vive, dirigeait chaque équipe.

Les deux créatures étaient énormes et faisaient bien trois mètres de circonférence à l'endroit le plus large de leur corps, sous la tête. Chaque équipe de guerriers devait soulever son dragon et courir. Ils couraient jusqu'à atteindre la vitesse dont ils avaient besoin, puis chargeaient, pour faire s'affronter les dragons. Les deux monstres de cordes étaient alors furieusement poussés vers le haut, la pression les faisant s'élever de plus en plus haut jusqu'à ce que leurs cavaliers se retrouvent à quinze mètres au-dessus du sol. Puis les monstres retombaient sur le sol. On avait expliqué à Erland qu'en fin de compte, l'un des deux cavaliers profiterait d'être plus haut que son adversaire pour arracher la plume qui ornait son heaume, mettant ainsi fin à la compétition.

Erland trouvait tout cela étrangement fascinant. Les deux équipes s'étaient déjà rapprochées une demi-douzaine de fois, l'une ou l'autre feignant et esquivant la confrontation. Elles s'étaient heurtées à trois reprises, sans que chaque cavalier arrive à saisir la plume de son adversaire avant d'être obligé de sauter à terre : et de recommencer. Erland était également impressionné par la façon dont les cavaliers parvenaient à sauter d'une hauteur d'environ sept mètres, en armure, sans se blesser.

Puis la compétition prit fin avec la victoire des rouges. Il n'y aurait pas d'autres réjouissances durant le reste de l'après-midi, qui serait consacré à la sieste et au repos. Ensuite aurait lieu le dîner. Erland envisageait d'envoyer un message à la princesse pour lui proposer une nouvelle rencontre lorsque la voix de Gamina lui parvint.

— *James aimerait que tu dînes avec nous, ce soir.*

Erland s'était tellement habitué à la télépathie qu'il faillit répondre à haute voix. Il toussa pour couvrir sa maladresse.

— Peut-être devrions-nous dîner tranquillement entre nous, ce soir, monsieur le comte, dit-il.

James haussa les épaules comme si cela n'avait aucune importance.

— De toute façon, il nous reste encore cinquante-huit jours de festivités, alors nous devrions économiser nos forces. Ce serait peut-être mieux, en effet.

— Dans ce cas, Altesse, je vous souhaite une bonne soirée, dit Kafi, comme toujours fidèle au poste. Je retourne dans la cité inférieure. Mais je reviendrai à l'aube pour vous servir.

— Merci, messire Abu Harez, répondit Erland en s'inclinant légèrement.

Pendant qu'ils retournaient à leurs appartements, le prince et ses compagnons n'échangèrent que des banalités, que ce soit à voix haute ou par télépathie. Lorsqu'ils atteignirent l'entrée de l'aile où ils étaient

hébergés, Erland prit la parole :

— J'ai l'impression que l'impératrice s'est dit qu'elle avait mieux à faire que de venir assister aux démonstrations.

James haussa les épaules et ce fut Gamina qui répondit.

— C'est un long festival et elle est âgée, Erland. Il est peut-être plus sage qu'elle n'assiste qu'aux cérémonies où on ne peut se passer de sa présence. Les démonstrations d'aujourd'hui n'étaient pas très différentes de celles qui ont lieu pendant la fête de la Récolte, en fait.

— C'est vrai.

Leur conversation tourna court lorsqu'un soldat apparut devant eux. Il était habillé comme tous les sang-pur, mais ne portait pas de coiffe aux couleurs vives. Au contraire, il portait un heaume qui paraissait tout à fait fonctionnel et il était chaussé de bottes, au lieu des habituelles sandales. Un gilet de cuir lui protégeait la poitrine et une épée très bien entretenue était accrochée à sa ceinture.

— Messires, dit-il sans attendre qu'on lui donne la permission de parler. Celle-*Qui-Incarne-Kesh* exige de vous voir immédiatement.

Erland sentit le sang lui monter au visage, à cause de la surprise et de l'irritation.

— Elle exige ?

James posa une main apaisante sur l'épaule du prince pour l'empêcher de répondre de façon trop impulsive.

— Nous vous suivons, dit-il au soldat.

Erland entendit Gamina lui dire :

— *James pense qu'il a dû se passer quelque chose d'important. Il te supplie de rester calme jusqu'à ce que l'on sache ce qui est arrivé.*

Le prince garda le silence. Ils quittèrent l'aile des invités et refirent en sens inverse le chemin qu'ils avaient parcouru depuis l'entrée du tunnel qui menait à l'amphithéâtre. Puis ils s'enfoncèrent au cœur du palais. En l'espace de quelques minutes, ils furent rejoints par de nombreux nobles, tous armés. La plupart avaient l'air sombre et inquiet.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle d'audience de l'impératrice, la plus grande pièce du palais, la loge des Seigneurs et Maîtres au grand complet était réunie sur la galerie qui surplombait le trône de l'impératrice. En dessous, les membres officiels de la cour encombraient la salle et s'écartèrent pour laisser passer Erland et ses compagnons.

Lorsqu'ils arrivèrent au pied du trône, Erland et James s'inclinèrent, tandis que Gamina faisait la révérence. L'impératrice attaquait sans préambule.

— Son Altesse aurait-elle l'obligeance de nous expliquer pourquoi nous venons juste d'apprendre que votre père rassemble ses armées de l'Ouest dans le val des Rêves ?

Erland sentit sa bouche s'ouvrir sous le coup de l'étonnement et la referma aussitôt. Il jeta un coup d'œil en direction de James, dont le visage exprimait une surprise égale à la sienne.

— Majesté, je ne sais pas du tout de quoi vous parlez, finit par dire le prince.

Jetant à ses pieds un parchemin froissé, la femme qui contrôlait le plus grand empire du monde faillit pousser un cri de frustration.

— Pour des raisons qui dépassent mes facultés de compréhension, expliqua-t-elle, votre père tient cette cour comme étant personnellement responsable de la mort de votre frère. Plutôt que d'assumer le rôle de monarque afin de négocier une forme d'indemnité, il préfère jouer les pères éplorés et ordonne à ses vassaux de prendre les armes. Votre oncle Martin et ses garnisons de Crydee, de Tulan et de Carse viennent de débarquer au sud-est de Shamata. Cinq mille lanciers de la garde royale de Krondor sont en route pour les rejoindre, et nos rapports annoncent que dix mille soldats d'infanterie qui viennent des garnisons de Sarth, Questor-les-Terrasses, Ylith et Yabon font marche vers le sud et que trois mille Tsurani de LaMut les accompagnent. Une partie des garnisons de la Lande Noire et de la Croix de Malac se sont également mises en route. Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer pourquoi trente mille soldats des Isles se rassemblent à nos frontières s'il ne s'agit pas du prélude à une invasion ?

Erland n'arrivait pas à en croire ses oreilles. James fit un pas en avant et tenta d'intervenir.

— Si Votre Majesté le permet...

— Je ne permettrai rien du tout ! cria la vieille femme dont la colère était pleinement déchaînée à présent. Cet idiot pleure un fils mais oublie apparemment que je retiens le deuxième en gage de bonne conduite.

L'impératrice parvint à se calmer et ajouta :

— Retournez à vos appartements, messires et madame. Occupez-vous de ces messages qu'il va vous falloir écrire dès ce soir. Envoyez-les en toute hâte à la frontière et priez pour que votre père et votre prince apprennent à se contrôler. Sinon, par tous les dieux il pleurera un autre fils dès qu'un seul Islien franchira la frontière avec l'intention de faire du mal à mon peuple. Est-ce clair ?

— Très clair, Votre Majesté, répondit Jimmy.

Il fut presque obligé de tirer Erland pour le conduire hors de la salle. Tout au long du trajet qui les mena depuis le trône jusqu'à la porte, des regards peu amènes se posèrent sur eux. L'hostilité de la foule était presque palpable. Ils étaient aussi isolés et aussi seuls que possible.

À l'entrée de la salle, des soldats appartenant à la garde les

attendaient pour les escorter jusqu'à leurs appartements. Tandis qu'ils traversaient le palais en sens inverse, Erland posa ses questions à James par l'intermédiaire de Gamina.

— *Qu'est-ce qu'on est maintenant ? Des invités ou des prisonniers ?*

— *Les deux. Nous sommes devenus des otages*, répondit James.

En chemin, ils furent rejoints par Kafi Abu Harez et le seigneur Nirome.

— Altesse, on m'a donné un appartement pour la soirée au pied de la cité inférieure, juste à quelques mètres de l'une des entrées. J'y attendrai toute la nuit, au cas où vous auriez besoin de moi.

Erland hocha la tête, distraitement, en essayant d'imaginer ce qui avait pu pousser son père à prendre une décision aussi incroyable. Même si Arutha, contrairement à son fils, ne s'était jamais rendu à Kesh en personne, il lisait lui-même les rapports de ses agents, plutôt que de laisser Gardan et James le conseiller. Il connaissait l'étendue de la puissance de Kesh. L'indépendance du royaume par rapport à l'empire ne tenait qu'à une seule chose : l'empire ne pouvait se permettre d'envahir une nation qui faisait le tiers de sa taille, car cela lui coûterait trop d'hommes. Même s'il remportait quelques petites victoires, la riposte du royaume rendrait Kesh vulnérable. La Confédération en profiterait peut-être pour se révolter de nouveau, à moins que les royaumes de l'Est choisissent d'attaquer.

Mais Kesh n'avait jamais redouté la moindre incursion militaire de la part du royaume. Les conflits frontaliers au sujet du luxuriant val des Rêves étaient devenus monnaie courante dans l'histoire des deux nations, mais Kesh n'avait cherché qu'une seule fois à envahir des terres appartenant au royaume, lorsque des armées impériales avaient tenté d'occuper l'étroite bande de terre au nord des pics de la Tranquillité, entre Taunton et l'extrémité orientale du royaume, à l'endroit où les montagnes rencontraient la mer. Une armée, dirigée par Guy du Bas-Tyra, avait écrasé les forces impériales à Taunton, et Kesh n'avait plus jamais essayé de capturer un port appartenant au royaume.

Depuis cette époque, aucun conflit de grande envergure n'avait eu lieu. Mais la possibilité d'une invasion par le royaume n'avait jamais effleuré les esprits à Kesh, car les conséquences seraient tout aussi désastreuses que si l'empire tentait d'envahir les Isles.

Erland revint brutalement à la situation présente, car il avait l'impression que le seigneur Nirome venait de parler.

— Pardonnez-moi, messire, j'avais l'esprit ailleurs. Qu'avez-vous dit ?

— Je disais, Altesse, que vous souhaiterez certainement envoyer un message à votre père, le plus vite possible. Je mets donc mes hommes à votre disposition.

Erland le remercia et James prit la parole.

— Messire, si vous pouviez me procurer une copie de vos derniers rapports, concernant cette invasion, je vous en serais reconnaissant.

— Je vais voir ce que je peux faire, messire. Mais Aber Bukar pourrait le considérer comme un problème. Vous êtes, après tout, des étrangers hostiles, maintenant.

James réprima le besoin de répondre par un commentaire bien senti, et se contenta de sourire.

— Merci.

Gamina intervint dans l'esprit d'Erland.

— *James dit que quelque chose ne va vraiment pas.*

— *Et comment !!* répliqua Erland.

Ils entrèrent dans l'aile du palais qui leur était réservée et s'aperçurent que les passages qui leur permettaient d'aller d'un appartement à l'autre n'étaient pas gardés.

— Au moins, nous pourrions continuer à nous rendre visite, fit remarquer Erland.

— Oui, mais maintenant, la question est de savoir où est Locklear, ajouta James.

Erland raccompagna James et Gamina jusqu'à leurs appartements et répliqua avec un humour amer.

— Je parierai qu'il est de nouveau en train de divertir la princesse Sojiana.

James ne voulut pas prendre le risque de répondre à voix haute.

— *Je m'inquiète à son sujet. Il n'a jamais réagi face à une femme comme il l'a fait aujourd'hui. Quelque chose dans cette situation l'inquiète, et ce n'est pourtant pas le genre à se faire facilement du souci. Je me demande si nous devrions attendre qu'il nous rejoigne pour décider de ce que nous allons faire.*

Erland hocha la tête pour montrer qu'il était d'accord. Puis il demanda à Gamina :

— *Est-ce que nous sommes de nouveau sous surveillance ?*

Gamina jeta un coup d'œil aux alentours avant de répondre.

— *Oui, quelqu'un utilise de nouveau l'objet magique.*

Ils s'assirent dans la salle de réception. James demanda aux serviteurs de déposer quelques rafraîchissements sur la table, puis de les laisser seuls. Lorsqu'ils eurent quitté la pièce, James versa du vin pour lui-même et ses compagnons.

— Essaye de trouver qui est son utilisateur, demanda James. Erland comprit alors que Gamina avait établi ce lien étrange entre leurs trois esprits qui leur permettait de communiquer tous ensemble, sans qu'elle eût à jouer les intermédiaires. Elle ne faisait ça que lorsqu'elle pouvait s'asseoir et qu'elle n'avait pas besoin de parler, car cela lui demandait une très grande dépense d'énergie. La plupart du

temps, lorsqu'ils étaient en public, elle se contentait de transmettre les messages.

Gamina ferma les yeux, comme si elle avait des maux de tête, et se pinça l'arête du nez.

— *Je ne reconnais pas les pensées de cette personne. Mais difficile de m'en assurer sans me faire repérer. Je ne peux l'espionner que quelques instants avant que cette personne, quelle qu'elle soit, ne sente ma présence.*

— *Où est-elle ?*

— *Près d'ici, répondit Gamina. Je crois bien qu'elle est dans un ensemble de pièces qui donne sur le jardin devant tes appartements, Erland.*

Le prince hocha la tête.

— Je pense que je ne vais pas rester longtemps. Cette journée a été très fatigante.

— Je suis bien d'accord, approuva James.

— *Alors, qu'est-ce que tu penses de cette invasion ?*

— Je suis persuadé que cette histoire d'invasion n'a aucun sens, répliqua le prince à voix haute, pour que la personne qui les espionnait puisse l'entendre.

James haussa les sourcils, mais poursuivit dans la même veine.

— Je le pense aussi.

— Père ne laisserait jamais rien, surtout pas le chagrin ou la colère, le pousser à prendre une décision aussi irréfléchie et destructrice.

— *C'est également ce que je pense,* approuva James dans son esprit.

— Mais alors de quoi s'agit-il ?

— Il y a deux possibilités : la première, c'est que les renseignements de l'impératrice sont faux et que quelqu'un falsifie des rapports pour provoquer précisément ce genre de problèmes. La seconde, c'est que Père est bel et bien en train de rassembler les armées de l'Ouest, non pour envahir l'empire, mais pour protéger le royaume d'une attaque keshiane.

James contempla Erland, fier de son raisonnement.

— Oui, à l'évidence, ce sont les deux seules solutions.

Silencieusement, il ajouta.

— *Tu comprends, bien sûr, ce que signifie la deuxième possibilité, si elle s'avérait exacte ?*

— Non, avoua Erland.

— *Cela voudrait dire que notre service de courrier et de renseignements, ici, à Kesh, a été infiltré.*

— *Bien sûr,* fit Erland. Ses jointures blanchirent lorsqu'il agrippa le bras du fauteuil avec force. *Si c'est le cas, tous les rapports que l'on a reçus, quelles que soient les sources, sont à reconsidérer. Nous ne pouvons plus croire ce que l'on a appris depuis qu'on a passé la frontière.*

Cette remarque arracha un profond soupir à James. De peur que

les personnes qui les espionnaient comprennent qu'ils utilisaient la télépathie, il s'empessa de dire :

— Désolé, Altesse, ce n'était pas très poli de ma part. Je suis fatigué.

— Ce n'est pas grave.

— *Mais ça veut dire que nous sommes complètement isolés*, reprit James. *On ne peut même pas savoir si le soi-disant rassemblement de soldats a bien eu lieu.*

Gamina s'étira de manière théâtrale.

— Il vaudrait peut-être mieux aller se coucher.

— *Il est temps de nous mettre nous-mêmes au travail*, ajouta James.

Erland lui lança un regard interrogateur.

— *Qu'est-ce que tu as en tête ?*

— *Ça fait des années que je n'ai pas parcouru les toits d'un palais à la recherche d'un meurtrier, mais je n'ai pas oublié comment grimper.*

Le prince sourit. Pour la première fois depuis plusieurs jours, une expression amusée passa sur son visage.

— Jimmy les Mains Vives reprend du service.

— Quelque chose comme ça, oui. Je veux découvrir qui est la personne qui nous espionne, et j'y arriverai mieux tout seul.

Erland se leva.

— Je pense que je vais envoyer un mot à Sharana. Elle peut peut-être intercéder en notre faveur auprès de sa grand-mère. Elle doit savoir que nous ne voulons aucun mal à son peuple.

James hocha la tête.

— Bonne idée. Je vais prendre ma plume et envoyer des courriers à Shamata, pour m'assurer de ce qui se passe là-bas.

Erland s'inclina devant Gamina.

— Ma dame, j'espère que votre mal de tête aura disparu d'ici demain matin.

— Je suis certaine que ce sera le cas, Votre Altesse.

Le prince retourna rapidement dans ses appartements et découvrit qu'il n'aurait pas besoin d'envoyer de message à Sharana, car la princesse l'attendait, allongée sur son lit. Elle avait plié son pagne et son corsage blanc et les avait déposés, avec ses bijoux, sur une ottomane, au pied du lit. Elle sourit et tapota le coussin à côté d'elle, en disant :

— J'étais presque sûre que tu allais tenir conseil avec tes gens toute la nuit.

Erland essaya de lui rendre son sourire, en vain.

— J'apprécie le désir que tu as de passer du temps avec moi, Sharana, mais est-ce qu'on pourrait parler de cette histoire absurde ?

— Dès que tu m'auras rejoint, répondit-elle avec une petite moue.

Erland donna l'ordre aux servantes d'attendre à l'extérieur et se

déshabilla. Il écarta les rideaux du lit et s'étendit aux côtés de la princesse.

— J'espérais que nous aurions cette nuit pour nous seuls.

— Bien sûr, mais...

Sharana posa ses doigts sur les lèvres du prince pour le faire taire. Puis elle lui donna un long et profond baiser.

— On parlera après. Je ne veux pas être privée de toi une minute de plus.

Erland savait qu'il y avait des sujets importants qu'il fallait aborder avec la princesse, mais ne tarda pas à être d'accord avec elle... Ils pourraient toujours en discuter calmement, un peu plus tard.

TRAQUÉS

Borric contemplait le feu d'artifice.

Depuis la terrasse de l'auberge, Ghuda, Nakor et lui disposaient d'une très bonne vue, comme la majeure partie de la foule, sur l'autre côté de la place, qui s'ouvrait sur le gigantesque amphithéâtre impérial. Un feu d'artifice aux couleurs éclatantes illuminait le ciel nocturne, pour le plus grand étonnement de la foule. Ghuda était perdu dans ses sombres pensées et Nakor, captivé, observait le spectacle avec l'émerveillement d'un enfant. Borric devait admettre qu'il s'agissait, et de loin, du plus impressionnant feu d'artifice qu'il ait jamais vu. Il surpassait même ce que le maître de cérémonie du roi, à Rillanon, avait de mieux à proposer.

Suli apparut, se glissa sur le banc à côté du prince et s'empara de la chope de bière qui l'attendait. Personne dans le groupe ne savait obtenir d'informations comme le jeune garçon. Il n'était peut-être qu'un piètre voleur, mais un mendiant exceptionnel, ce qui signifiait qu'il n'était pas loin de devenir un colporteur de rumeurs.

— Il se passe quelque chose d'étrange, maître, chuchota-t-il.

Cet échange attira l'attention de Ghuda. Le mercenaire était d'une humeur massacrant depuis que les voleurs avaient refusé de les aider. Il était à présent convaincu que deux groupes bien distincts, la garde impériale et les voleurs, les recherchaient activement et que leur vie ne se comptait plus qu'en minutes, ou en heures tout au mieux. Il s'était résigné à l'idée de mourir sans avoir vu la couleur de l'argent que Borric lui avait promis, et surtout sans avoir eu l'occasion de le dépenser.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Il y a beaucoup de personnages importants qui entrent et qui sortent du palais ce soir, bien plus qu'à l'ordinaire, même en période de festival. Et des cavaliers, qui portent l'insigne des courriers impériaux, n'ont cessé de se précipiter dans la cité supérieure et d'en ressortir. De nombreux soldats courent d'un endroit à l'autre, alors que d'autres ne font rien. C'est comme s'il y avait une guerre, ou une révolte, ou une épidémie. Mais ce qui est bizarre, c'est que dans les endroits où on devrait forcément en entendre parler, personne ne sait

rien, ni les conducteurs de caravane, ni les marins. On ne parle d'aucun trouble dans les auberges et les bordels. Oh, et puis il y a aussi les étranges allées et venues des serviteurs du palais.

Cette remarque intrigua Borric.

— Que veux-tu dire ?

Suli haussa les épaules.

— D'après ce que j'ai compris, maître, les serviteurs qui ne sont pas des sang-pur quittent le palais après le repas du soir, généralement avant minuit. Mais ce soir, ils sont nombreux à retourner au palais, alors qu'ils avaient déjà regagné la cité inférieure. Et des feux ont été allumés dans les cuisines, comme si on y préparait à manger pour de nombreuses personnes. Mais ils ne préparent pas le petit déjeuner avant sept heures, d'habitude.

Borric tenta d'examiner ces renseignements à la lumière de sa connaissance de la politique keshiane. Malgré un savoir limité, il parvint à avancer une hypothèse.

— Plusieurs centaines de membres de la loge des Seigneurs et Maîtres sont en ville. Ceux qui ne sont pas des sang-pur ont été rappelés en urgence pour tenir conseil. Les serviteurs préparent à manger pour qu'ils n'aient pas faim pendant les débats. Si l'on compte l'escorte qui accompagne chaque noble, je parie qu'il y a plusieurs milliers de personnes qui, normalement, ne devraient pas être sur le plateau à une heure pareille. Comment entrent-ils dans la cité supérieure ? Par la route ?

Suli haussa de nouveau les épaules.

— Je peux essayer de le savoir.

Il se leva et retourna sur la place, qui se remplissait peu à peu, maintenant que les festivités du jour étaient terminées, à cette heure tardive, les magasins étaient d'ordinaire fermés. Mais la présence des nombreuses personnes venues assister au jubilé avait poussé la plupart à rester ouverts ; sans compter bien sûr les tavernes, les négociants en vin, les auberges et les bordels. Borric trouvait cela un peu étrange, car il y avait autant de monde à Kesh quatre heures après le coucher du soleil qu'à Krondor en plein midi.

— Qu'est-ce que t'es encore en train d'inventer, le Fou ? demanda Ghuda.

— Ça dépend de ce que Suli découvrira, répondit Borric. Je te le dirai quand il sera de retour. Continue à ouvrir l'œil, si jamais tu vois un de ces types qu'on a rencontrés hier soir dans la ruelle.

— Connaissant les soldats de la garde impériale, je parie que si ces types ont survécu, ils sont probablement en prison à l'heure qu'il est, et que le commandant du guet se demande de quoi il va les accuser, pour pouvoir les vendre comme esclaves. La justice impériale est équitable, elle punit tout le monde de la même façon, les innocents

comme les coupables.

Vingt minutes s'écoulèrent, qui parurent durer une éternité. Lorsque Suli revint enfin, il paraissait perplexe.

— C'est bizarre, maître, mais on dirait que toutes les entrées du palais sont ouvertes, pour que ceux qui ont besoin d'y retourner puissent le faire le plus rapidement possible.

Borric plissa les yeux.

— Toutes les entrées ? Avec ou sans gardes ?

Suli haussa les épaules.

— Il n'y en avait pas beaucoup devant les quatre ou cinq entrées devant lesquelles je suis passé, maître.

Borric se leva et enfila les gants noirs qui faisaient partie de son nouveau déguisement. La nuit dernière, il avait effectué sa troisième métamorphose en moins d'une semaine, grâce au sac de Nakor et au peu d'argent qui leur restait sur la vente des chevaux de l'empire. Ses courts cheveux blancs étaient redevenus sombres, bruns avec une touche de roux. Il portait une armure et un manteau noirs. Au premier abord, il ressemblait à un soldat de la garde impériale ou à un légionnaire. Mais si on l'examinait de plus près, on s'apercevait qu'il n'était rien d'autre qu'un de ces nombreux mercenaires qui étaient venus en ville pour le jubilé. Suli ressemblait toujours à un homme du désert et Nakor avait mis une robe bleue, légèrement plus propre et moins délavée que la précédente.

Ghuda avait refusé de changer de vêtement et d'armure, sous prétexte que cela ne servait à rien puisque, de toute façon, ils allaient mourir. Cependant, il s'était acheté une nouvelle tunique rouge, pour que Borric arrête de le harceler. Il était persuadé que cela ne les empêcherait pas d'être capturés par les voleurs ou par les soldats qui recherchaient le prince.

Ce dernier fit traverser la place à ses compagnons. Ils se frayèrent un chemin dans la foule et atteignirent le boulevard, qui était toujours gardé et entouré de cordons pour empêcher la foule de s'y promener. Borric regarda au-delà du boulevard, où se déroulaient les processions durant la journée, et vit des dizaines de bâtiments encore illuminés, dont la plupart des portes étaient grandes ouvertes. Un homme traversa le boulevard d'un pas pressé et un garde s'avança pour l'empêcher de passer. Ils échangèrent quelques mots, brièvement, puis le garde lui fit signe de continuer. L'homme se dirigea vers l'une des portes et disparut à l'intérieur.

— Ces bâtiments sont construits dans la roche qui soutient le plateau, expliqua Suli, et font partie du palais. C'est là que logent les sang-pur de moindre rang. Et la plupart de ces appartements donnent sur des tunnels qui conduisent aux niveaux supérieurs.

Borric regarda tout autour de lui et vit que plusieurs autres

gardes arrêtaient ceux qui essayaient de traverser le boulevard.

— Il y a un peu trop d'activité par ici. Essayons de trouver un autre endroit.

— Un autre endroit pour quoi faire ? demanda Ghuda en suivant Borric.

— Tu verras, répondit le prince.

— J'étais sûr que t'allais dire ça, grommela le mercenaire.

Borric longea le boulevard qui bordait le gigantesque plateau, lequel plongeait ce quartier dans l'ombre quelques heures après midi. Au croisement suivant, le prince trouva ce qu'il cherchait.

— Là ! s'exclama-t-il en désignant l'endroit d'un mouvement de la tête.

— Où ça ? demanda Ghuda.

— Là-bas, guerrier, dans ce coin éloigné, répondit Nakor. Tu ne vois donc pas ?

À l'endroit qu'avait indiqué l'Isalani s'ouvrait un large passage qui s'engouffrait au cœur du plateau. Aucun garde n'était en vue. Borric vit plusieurs serviteurs entrer dans le tunnel. Il regarda d'un côté puis de l'autre et passa sous la corde. Puis il se hâta de traverser la rue. Il s'attendait à entendre quelqu'un crier, mais son armure noire avait dû convaincre les autres soldats, en haut du boulevard, qu'il était l'un des leurs. Ses compagnons lui avaient emboîté le pas, comme s'il les escortait au palais. Ils franchirent le seuil du passage et se retrouvèrent face à un chemin qui grimpait dans la pénombre. Des torches éclairaient les murs tous les trois cents mètres.

— Tu veux bien m'expliquer ce qu'on fait là ? demanda Ghuda.

— On entre dans le palais, répondit le prince.

— Comment ?

— Je suis un idiot pour ne pas y avoir pensé plus tôt, se reprocha Borric. Contentez-vous de me suivre et faites comme si vous saviez exactement où vous allez. Il y a une chose dont je suis sûr à propos des palais et des serviteurs, c'est que les serviteurs ne veulent rien savoir. C'est valable pour les gardes postés devant toutes les entrées.

Il jeta un coup d'œil dans un passage annexe, situé un étage au-dessus de celui par lequel ils étaient entrés, et ne vit rien d'anormal.

— Quand tu arrives dans un endroit où tu ne devrais pas te trouver, tu restes bouche bée et tu regardes tout autour de toi, et tu rentres la tête dans les épaules pour essayer de te faire tout petit. C'est comme ça que tu te fais repérer. Alors que si tu marches le dos redressé, en regardant droit devant toi et en ayant l'air décidé, les gardes penseront que tu sais où tu vas. Ils ne t'arrêteront pas pour te poser des questions, par peur que leur instinct soit juste ; ils ne veulent pas être punis pour avoir arrêté quelqu'un qui était là où il devait être.

« Par contre, il faut se méfier des officiers et des petits courtisans. Les premiers sont susceptibles d'arrêter tous ceux qu'ils ne reconnaissent pas – mais c'est peu probable, étant donné qu'il y a plusieurs milliers d'étrangers dans le palais. Non, c'est un courtisan qui pourrait nous faire arrêter, quelqu'un de très orgueilleux qui cherche à prouver qu'il a de la valeur.

— On dirait que c'est une bonne idée, le Fou, dit Ghuda. Mais c'en était une aussi, de contacter les voleurs.

Borric s'arrêta.

— Ecoute, je suis presque dans le palais maintenant. Si tu as tellement peur pour ta vie, après tout ce qu'on a déjà traversé, alors pourquoi tu ne fais pas demi-tour ?

Ghuda n'hésita qu'un instant.

— J'ai la Légion intérieure sur le dos, et les voleurs de Kesh aussi. Tout ce petit monde cherche à me tuer pour m'enterrer au fond d'un grand trou, tout ça grâce à toi, le Fou. Je ne veux pas mieux qu'un cadavre ambulante. Donc, soit je fais demi-tour et j'attends que quelqu'un me reconnaisse, soit je me fais attraper ici. Mais l'impossible peut quelquefois se produire ; peut-être que tu vas finalement t'en sortir, et que je vais survivre et toucher mon argent. C'est pour ça que je suis encore là.

Borric jeta un coup d'œil derrière lui, dans le tunnel, car il venait d'entendre des bruits de pas qui venaient dans leur direction.

— Suli ? Est-ce que tu veux partir maintenant ?

Le jeune garçon avait peur, mais secoua la tête pour dire non.

— Tu es mon maître et je suis ton serviteur. Je t'accompagne.

Borric posa la main sur l'épaule du jeune garçon et l'y laissa quelques instants. Puis il regarda Nakor.

— Et toi, sorcier ?

Le sourire de Nakor s'élargit.

— Non, je m'amuse trop.

Ghuda leva les yeux au ciel en disant « il s'amuse ! » silencieusement. Mais il n'ajouta rien à voix haute lorsque Borric leur fit savoir qu'il était temps de continuer à monter vers le palais.

Le prince n'avait jamais rien vu de comparable au palais de l'impératrice. L'édifice était aussi grand qu'une ville de bonne taille, et ses larges couloirs étaient aussi encombrés que les boulevards d'une cité un jour de marché. Le flot de personnes qui allaient et venaient dans chaque corridor aidait les fuyitifs à ne pas se faire repérer. Jusqu'ici, Borric avait raison, personne ne faisait attention à eux s'ils donnaient l'impression d'être à leur place.

Le seul problème, c'était qu'ils n'avaient pas la moindre idée de l'endroit où ils se rendaient. Ils ne pouvaient demander leur chemin

sans risquer d'être découverts, car tous ceux qui appartenaient au palais savaient certainement où ils allaient.

Les fugitifs venaient de passer plus d'une heure dans le palais. Il était près de minuit. Pour certains Keshians, leur travail n'avait pris fin que deux heures plus tôt, mais la plupart des honnêtes citoyens dormaient depuis longtemps déjà.

Borric conduisit ses compagnons dans une partie du palais qui semblait un peu moins bondée, puis le long d'un passage qui menait apparemment à des appartements privés. À tout moment, il s'attendait à ce qu'on l'arrête pour lui poser des questions ; il fut donc soulagé lorsqu'ils débouchèrent dans un petit jardin désert. Ghuda s'agenouilla au bord d'une grosse fontaine et but un peu d'eau. Il se releva en soupirant.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Borric s'assit au bord de la fontaine.

— Je crois que j'ai besoin d'aller en reconnaissance, mais pas avant que les choses se soient un peu calmées. (Il retira son manteau et son armure de cuir.) Si je veux pouvoir me déplacer librement, il faut que ça reste ici.

Il balaya le jardin du regard et remarqua une haie d'arbustes et de fougères qui poussait le long d'un mur.

— Si vous vous cachez derrière cette haie, personne ne vous verra, à moins de venir vous y chercher.

Ghuda était sur le point de répliquer lorsque le son d'un gong résonna dans le lointain.

— C'était quoi, ça ?

Quelques secondes plus tard, un autre gong retentit, puis encore un autre. Brusquement d'autres gongs résonnèrent, tout près ceux-là, et l'on put entendre des gens courir dans le couloir. Borric attrapa son armure, courut vers la haie et plongea derrière les arbustes. Il s'accroupit à côté de ses compagnons et s'exclama :

— Bon sang ! Je me demande si c'est nous qu'ils recherchent ?

Ghuda jeta un coup d'œil à travers le feuillage avant de répondre :

— J'en sais rien, mais s'ils commencent à passer ce jardin au peigne fin, on est cuits. Il n'y a qu'une seule sortie.

Borric hocha la tête.

— Il faut attendre.

Erland et Sharana se réveillèrent dès que les gongs commencèrent à sonner. Ils ne dormaient pas vraiment, mais ils somnolaient, perdus dans cette langueur douce et chaleureuse qui survenait après l'amour. Sous des dehors indolents, la princesse était jeune, en bonne santé, et dotée d'une excellente constitution, si bien qu'elle laissait Erland

complètement épuisé. Mais il aimait cette fatigue-là et ne souhaitait qu'une seule chose : que cet état se prolongeât encore très longtemps.

Mais la réaction de la princesse lorsque le gong sonna brisa aussitôt la magie du moment.

— Que se passe-t-il ? demanda le prince.

Sharana sauta hors du lit tandis que les servantes en écartaient les rideaux.

— Habille-toi ! s'exclama la princesse. Nous devons nous présenter devant la cour.

Erland tâtonna à la recherche de ses vêtements, alors que les servantes, en quelques secondes, aidaient Sharana à revêtir son pagne et son corsage.

— Il s'agit d'un signal d'alarme, expliqua la princesse en fermant la ceinture qui retenait son pagne. Il est désormais interdit d'entrer ou de sortir de la cité supérieure. Ça veut dire qu'il s'est passé quelque chose de très grave.

Erland finit de s'habiller à la hâte. Puis ils quittèrent le jardin et rentrèrent dans ses appartements. Des soldats sang-pur et des hommes vêtus de l'uniforme noir de la Légion intérieure attendaient Sharana. Ils s'inclinèrent, tandis que leur officier prenait la parole :

— Votre Altesse. Lorsque nous nous sommes présentés à vos appartements, vos serviteurs nous ont dit que nous vous trouverions ici. L'impératrice nous a donné l'ordre de vous amener devant elle.

La princesse hocha la tête. Erland s'avança pour l'accompagner, mais l'un des légionnaires en armure noire s'interposa :

— Nous n'avons aucun ordre concernant celui-là, Altesse.

Sharana fit volte-face et cracha presque ces mots :

— Celui-là ? Il s'agit de l'héritier du royaume des Isles ! s'exclama-t-elle en désignant Erland. Du sang royal coule dans ses veines !

La voix de la jeune femme était puissante et pleine d'autorité. La colère enflammait son visage. Elle criait presque lorsqu'elle ajouta :

— Vous vous adresserez à lui comme à mon oncle, car il est l'égal d'Awari ! C'est un ordre !

Erland était surpris par la colère qu'avait provoquée chez elle cette offense, et par la férocité avec laquelle elle avait réagi. Il s'attendit presque à ce qu'elle demandât au soldat de présenter des excuses, mais elle se contenta de donner le signal du départ.

Erland vit que l'officier avait pâli et transpirait. Ce soir, il ne l'enviait pas. Mais il s'aperçut bientôt que la voix de Sharana était redevenue tout sucre tout miel.

— J'imagine que cela a un rapport avec l'armée de votre père. Je ne pense pas qu'il se soit vraiment passé quelque chose de dangereux. Pas ici. Pas dans la cité supérieure.

Erland essaya de réconcilier l'image de la jeune fille douce et souriante qui marchait à ses côtés avec celle qui avait crié et réprimandé un officier à peine quelques minutes plus tôt. Mais il n'y parvint pas.

Ils entrèrent dans l'aile du palais où se situait la cour de Lumière, la salle où se tenaient toutes les réunions du gouvernement. Erland n'y avait encore jamais mis les pieds, même lorsqu'il avait été appelé devant l'impératrice. Jusqu'ici, il n'avait rencontré la souveraine que dans sa salle d'audience.

Mais ce soir-là, il entra dans la salle où siégeait le gouvernement de Kesh. Les ténèbres étaient bannies de ces lieux où brillaient des milliers de bougies, supportées par autant de chandeliers. La lumière inondait la pièce, où il faisait aussi clair qu'en plein jour. On n'y trouvait pratiquement aucune ombre, car si la lumière du soleil ne provenait que d'une seule direction, ici la clarté était diffusée par vingt mille petites sources. Tandis que la cour vaquait à ses occupations, une équipe d'ouvriers abaissait les chandeliers et remplaçait les bougies sur le point de s'éteindre, car l'obscurité n'était jamais admise à la cour de Lumière.

Ils franchirent un long corridor et passèrent devant les membres de la cour et les officiers de la Légion intérieure. Au premier rang se tenaient les commandants en chef de la Légion des Chiens soldats d'Aber Bukar. L'impératrice était assise sur un trône doré à l'or fin et reposait sur des coussins tissés de fil d'or.

Autour d'elle, les membres de la loge des Seigneurs et Maîtres, composée des différents souverains de Kesh, étaient assis sur plusieurs rangées de sièges élevés et disposés en demi-cercle. Lorsque Erland s'avança vers le trône, tous n'étaient pas encore assis et se dépêchaient de rejoindre leur place.

Les personnes présentes discutaient à voix basse et il ne fallait pas être devin pour comprendre que la peur régnait. Quelque chose de terrible était arrivé et la pièce s'en faisait l'écho : la foule attendait avec une grande appréhension.

Lorsque Sharana et Erland s'arrêtèrent au pied du trône, le maître des cérémonies frappa le sol de son immense bâton de fer. Le faucon qui en ornait le sommet semblait prêt à s'envoler en laissant derrière lui le disque qu'il tenait entre ses serres.

— Oyez, oyez ! Elle est venue ! Elle est venue ! Celle-Qui-Incarne-Kesh s'apprête à porter un jugement.

Aussitôt le silence se fit dans la salle. L'impératrice fit signe à Sharana d'escalader les douze marches qui menaient au sommet de l'estrade sur laquelle reposait le trône. La jeune fille obéit, l'incertitude inscrite sur le visage. Il s'agissait d'un acte sans précédent, car la tradition voulait que personne ne montât sur

l'estrade en dehors de l'impératrice et de son maître des cérémonies. D'ailleurs, ce dernier restait sur l'avant-dernière marche, prêt à passer à Celle-Qui-Incarne-Kesh les documents qu'elle pourrait avoir besoin d'examiner. Sharana hésita donc, le pied sur la dernière marche, mais sa grand-mère lui fit signe de la rejoindre. La princesse obéit et tomba à genoux aux pieds de l'impératrice. Alors, Lakeisha, impératrice de Kesh la Grande, prit sa petite-fille dans ses bras et se mit à pleurer. La foule sombra dans un silence absolu à la vue de ce spectacle, comme si personne dans l'assistance n'avait jamais rien vu de pareil.

Enfin, la vieille femme libéra sa petite-fille, confuse et bouleversée, et se leva. L'impératrice prit une profonde inspiration pour retrouver son calme.

— Sachez qu'un meurtre a été commis dans ma maison ! s'écria-t-elle. (Les larmes se mirent à couler de nouveau sur son visage ridé, mais sa voix ne faiblit pas.) Ma fille est morte.

Tout le monde dans l'assistance en eut le souffle coupé. Plusieurs membres de la loge des Seigneurs et Maîtres se regardèrent, comme pour s'assurer qu'ils avaient bien entendu.

— Oui ! s'écria l'impératrice. Sojiana m'a été enlevée. Celle qui devait régner après moi ne reverra plus la lumière. (La voix de Lakeisha se chargea de colère.) Nous avons été trahis ! Nous avons accueilli dans cette maison un hôte qui nous a trahis et qui sert ceux qui cherchent à nous nuire !

Erland observait la scène au pied de l'estrade. Lorsque les yeux de l'impératrice se posèrent sur lui, il chercha ses compagnons du regard. James et Gamina se tenaient à l'autre bout de la grande salle, visiblement sous la surveillance de plusieurs soldats. La voix de Gamina entra dans son esprit.

— *James dit qu'il faut garder le silence, à tout prix. Il pense qu'on nous a...*

Avant que la jeune femme ne puisse terminer sa phrase, l'impératrice se mit à hurler.

— Erland ! Prince de la maison conDoin, n'êtes-vous donc venu ici que pour répandre le mal ?

Le jeune homme inspira profondément avant de parler et répondit d'une voix claire et calme :

— Expliquez-vous, Lakeisha, que je puisse comprendre ce dont vous m'accusez.

La signification de l'usage de son prénom fut loin d'échapper aux nobles keshians. Erland réaffirmait son titre d'héritier du royaume des Isles. Il savait que, quoi qu'il puisse arriver, son rang et la traditionnelle immunité diplomatique lui assuraient une certaine protection.

L'impératrice lui lança un regard furieux.

— Vous savez très bien ce dont je vous accuse, enfant de malheur. Ma fille, Sojiana, qui aurait dû régner sur Kesh après moi, gît morte dans sa chambre, comme vous le savez parfaitement. Tuée par votre concitoyen.

Erland balaya de nouveau la pièce du regard mais ne parvint pas à trouver le visage qu'il cherchait. Il entendit l'impératrice ajouter :

— Ma fille a été assassinée par l'homme que vous avez amené dans notre maison. S'il est prouvé qu'il n'a fait qu'agir sur votre ordre, votre rang et votre position n'auront plus la moindre importance.

— Locklear, murmura Erland.

— Oui ! cria l'impératrice. Le baron Locklear s'est enfui dans la nuit après avoir achevé son sanglant travail. Toutes les issues du palais ont été fermées et les recherches ont déjà commencé. Lorsqu'on l'amènera devant nous, alors nous connaissons enfin la vérité. En attendant, hors de ma vue ; j'ai assez vu d'hommes des Isles pour cette vie.

Erland fit demi-tour, avec raideur, et s'apprêta à quitter la pièce. Lorsqu'il en franchit le seuil, James et Gamina lui emboîtèrent le pas, entourés par les soldats. Ils n'échangèrent pas un seul mot jusqu'à ce qu'ils arrivent devant les appartements du comte et de la comtesse. Erland se tourna vers le capitaine de la garde et lui donna l'ordre de les laisser. Lorsque l'homme hésita, Erland s'avança d'un pas et se mit à crier.

— Laissez-nous, c'est un ordre !

Le capitaine s'inclina.

— Oui, messire.

Il s'en alla en compagnie de ses hommes. Erland se tourna vers Gamina et lui demanda en silence :

— *Peux-tu trouver Locky ?*

— *Je vais essayer*, répondit Gamina. Elle ferma les yeux et resta immobile quelques instants. Puis elle rouvrit les yeux, stupéfaite, et s'exclama à voix haute :

— Borric !

— Quoi ? ! s'exclama Erland.

Gamina s'obligea à utiliser la télépathie.

— *L'espace de quelques instants... juste un moment, j'ai cru que... Il y eut un silence, puis elle reprit. Je ne sais pas ce que c'était. Mais, l'espace d'un instant, j'ai détecté un schéma de pensées qui m'était familier et que j'ai cru reconnaître... Mais à ce moment-là... il a disparu.*

— *Disparu ?* demanda James.

— *Ce devait être un magicien. Seul un magicien peut me dissimuler et protéger ses pensées aussi rapidement et de façon aussi absolue. Avec une note de tristesse, elle ajouta : Ce ne peut pas être Borric, pas ici, dans ce palais. Je suis fatiguée et inquiète. J'ai dû trouver quelque chose de familier*

dans ce schéma et j'ai sauté trop vite sur la conclusion, avant d'en être sûre. Je vais continuer à chercher Locklear.

Les deux hommes s'assirent sur un divan et observèrent Gamina, parfaitement immobile, les yeux clos tandis que son esprit explorait le gigantesque palais, à la recherche des pensées de Locklear. Erland se rapprocha de James pour pouvoir lui parler sans déranger la jeune femme.

— Est-ce que tu as trouvé quelque chose tout à l'heure ? demanda-t-il en faisant référence à son intention d'aller explorer le palais.

— Rien du tout. Il y a bien trop d'espace à explorer, chuchota James. Il m'a fallu presque un mois entier pour découvrir la plupart des passages secrets du palais de ton père et il ne fait qu'un dixième de celui-ci.

Erland soupira.

— J'espérais que tu pourrais découvrir... quelque chose.

James partageait sa déception.

— Moi aussi.

Ils cessèrent de parler, en attendant que Gamina finisse ses recherches. Au bout d'une demi-heure, la jeune femme rouvrit les yeux.

— Je n'ai rien trouvé, avoua-t-elle à voix basse.

— Aucune trace de lui, dit Erland à voix haute.

— *Non. Il n'est pas dans le palais. Dans aucune pièce.*

Erland se redressa contre les gros coussins du divan.

— Je pense qu'on ne peut plus rien faire d'autre, ce soir, qu'attendre.

Puis il se leva et quitta James et Gamina sans rien ajouter.

Borric sursauta et faillit tomber hors de la haie.

— Qu'est-ce que..., commença-t-il à dire.

Mais Ghuda le tira en arrière d'un coup sec, juste avant que les soldats à l'autre bout du jardin remarquent sa présence. Environ cinq minutes après que l'alarme avait été donnée, des soldats avaient commencé à apparaître dans l'encadrement de la porte, courant tous dans la même direction. Certains portaient le pagne blanc qui faisait d'eux des sang-pur appartenant à la garde du palais et d'autres l'armure noire de la Légion intérieure. La seule pensée qui vint à l'esprit de Borric, c'était que quelqu'un avait fini par remarquer ce groupe étrange qui errait sans escorte dans les couloirs du palais.

— T'essayes de faire quoi, au juste ? demanda Ghuda.

— Pendant un moment, j'ai cru entendre quelqu'un parler derrière moi, chuchota Borric.

Nakor sourit.

— Quelqu'un utilisait de la magie.
— Quoi ! s'exclamèrent Ghuda et Borric d'une seule voix.
— Oui, quelqu'un utilisait de la magie pour fouiller l'endroit. Il a brièvement réagi quand il a effleuré ton esprit.

Borric, troublé, plissa les yeux.

— Comment le sais-tu ?

Nakor ignore la question.

— Mais j'ai arrangé ça. Ils ne peuvent plus te retrouver, maintenant.

Borric s'apprêtait à poursuivre le débat lorsqu'un autre groupe de soldats, vêtus de l'uniforme noir de la Légion, entra dans le jardin et commença à fouiller méthodiquement chaque haie et chaque buisson. Lentement, Ghuda fit glisser son épée hors du fourreau qui lui battait l'épaule, prêt à sauter sur le premier qui écarterait les feuillages derrière lesquels ils se dissimulaient. Lorsque les soldats se rapprochèrent dangereusement, Nakor bondit et s'écria :

— Coucou !

Le soldat le plus proche faillit tomber à la renverse à la vue de ce personnage maigrichon qui avait l'air étrange et un peu fou. Nakor se mit à gesticuler. Soudain, une dizaine de soldats se précipitèrent sur lui.

Borric, incrédule, écarquilla les yeux en voyant se répéter la scène dont il avait été témoin le jour où il avait rencontré le petit sorcier. Dès que l'un des soldats commençait à s'approcher de Nakor, ce dernier, très malin, l'esquivaient sans aucune difficulté. L'un après l'autre, ses adversaires parvenaient presque à l'attraper mais, à chaque fois, le petit Isalani, très alerte, faisait un bond de côté, sans jamais cesser de rire de façon hystérique. À deux reprises, il plongea sous les bras d'un homme qui voulait le ceinturer, en fit trébucher un autre et passa en courant à côté d'un troisième, avant que personne ait eu le temps de réaliser ce qui se passait. Lorsque les bras des soldats se tendaient vers lui, il se laissait rouler sur le sol, et lorsque ses adversaires plongeaient pour le plaquer à terre, il bondissait dans les airs. À chaque fois qu'une main voulait se refermer sur lui, elle ne rencontrait que le vide. Il poussait de petits cris tout en s'esclaffant et le bruit ne faisait qu'enrager les soldats, les poussant à agir impulsivement.

Finalement, un sergent de la garde hurla un ordre et les légionnaires se déployèrent pour encercler Nakor. Ce dernier plongea la main dans son sac à dos et en ressortit un petit objet, de la taille d'une noix. Tandis que les soldats se précipitaient sur lui, il le jeta sur le sol.

Lorsque le petit objet atterrit par terre, il y eut un éclair blanc, suivi d'un nuage de fumée blanche accompagné par cette odeur de

souffre que Borric avait déjà sentie dans la prison de Jeeloge. Aveuglés, les soldats restèrent immobiles pendant quelques instants, avant de découvrir que Nakor n'était plus au centre de leur cercle. Ils se retournèrent comme un seul homme lorsqu'un rire malicieux retentit derrière eux. L'Isalani se tenait sur le seuil. Il siffla entre ses dents, fit signe aux soldats de le suivre et s'enfuit à l'intérieur du palais.

— Mais comment il a fait ça ? demanda Ghuda.

— Il doit vraiment être magicien, renchérit Suli à voix basse.

Borric se leva.

— Ils reviendront lorsque le sergent se rappellera que Nakor n'était pas tout seul et qu'ils n'avaient pas fini de fouiller le jardin. Nous devons trouver un autre endroit pour nous cacher, et vite. Venez.

Ghuda ricana, par dérision.

— Un endroit en vaut aussi bien qu'un autre pour mourir, le Fou.

Borric soutint le regard du mercenaire pendant un long moment, avant de répliquer d'un ton glacial :

— Le but de la manœuvre est de ne pas mourir, Ghuda.

Ce dernier haussa les épaules.

— Je suis pas contre. On va où maintenant ?

Borric jeta un coup d'œil dans le couloir.

— Dans la direction opposée à celle des soldats. Si nous pouvions faire le tour pour revenir dans la zone qu'ils ont déjà fouillée, nous gagnerions un peu de temps.

Il ne fit aucun autre commentaire et entra dans le couloir, calmement, comme s'il savait exactement ce qu'il faisait. En son for intérieur, il aurait aimé que ce soit le cas.

Erland était assis tout seul à broyer du noir. Tout ça n'avait aucun sens. Les événements des deux derniers jours étaient si improbables qu'il n'arrivait pas à croire que l'impératrice pût sérieusement penser qu'il était venu à Kesh pour provoquer ce désastre. Pour toute explication, il ne parvenait à trouver qu'un seul motif, qu'une seule raison, la plus évidente : la personne qui voulait déclencher une guerre entre le royaume et l'empire venait de faire une nouvelle tentative en ce sens et semblait vouloir précipiter les événements. L'auteur du complot souhaitait provoquer une confrontation au moment où tous les suspects potentiels de l'empire étaient en ville pour le jubilé.

Erland aurait souhaité mieux connaître les noms des personnes susceptibles de vouloir faire s'affronter les deux nations. En effet, il aurait volontiers livré le ou la coupable – les femmes à la cour étaient aussi dangereuses que les hommes, se rappela-t-il –, ficelé comme du gibier à l'impératrice. Il envisagea d'envoyer un mot à Sharana, pour

l'assurer qu'il n'avait rien à voir dans le meurtre de sa mère.

Puis il se ravisa. Même s'il avait lui-même tenu le couteau ou versé le poison dans la coupe de Sojiana, il aurait protesté de son innocence. Il fut frappé par une pensée soudaine : comment la princesse Sojiana avait-elle été assassinée ? Et si Locklear était suspect, où était-il ? Ce n'était pas comme s'il n'était qu'un simple voleur ; le baron était pair du royaume et membre de la cour du prince de Krondor. Même en cas de conflit ou de violente dispute, Locklear ne ferait jamais de mal à une femme.

Erland savait que le baron n'était qu'un bouc émissaire, mais comment le prouver ?

Dame Miya entra dans les appartements du prince et s'inclina légèrement devant lui.

— Erland, dit-elle doucement, l'impératrice a dit que tu ne devais pas sortir de tes appartements.

Erland se redressa et se laissa envahir par la colère.

— Comment ose-t-elle ! Même elle ne mettrait pas en péril la tradition de l'immunité diplomatique.

Miya vint s'asseoir à côté du prince.

— Elle vient de perdre sa fille. Ses conseillers l'ont avertie que si elle s'en prenait à toi ou à ton escorte sans la permission de ton roi, elle risque des représailles, et qu'aucun ambassadeur n'osera plus jamais franchir à nouveau les frontières de Kesh. (La jeune femme soupira et passa un bras autour des épaules d'Erland.) Elle changera d'avis d'ici un jour ou deux, j'en suis sûre. En attendant, tu as le droit de rendre visite à tes amis, mais tu ne peux quitter cette partie du palais qu'accompagné par les gardes, et seulement pour te rendre devant l'impératrice si elle en exprime le désir.

— Comment la princesse a-t-elle été assassinée ? demanda Erland.

Les yeux de Miya se remplirent de larmes, mais elle se retint de pleurer.

— Elle a eu la nuque brisée, expliqua-t-elle.

Le prince plissa les yeux.

— Comment ? Elle est tombée, ou quelque chose comme ça ?

La jeune femme secoua la tête.

— Non. Il y avait des bleus tout autour de sa gorge. On l'a étranglée.

— Miya, c'est très important, expliqua Erland. Locklear n'a pas pu tuer ta cousine.

La jeune femme dévisagea le prince pendant quelques instants, avant de demander :

— Comment peux-tu en être aussi certain ?

— Locklear n'est pas le genre d'homme à faire du mal à une femme, à moins de devoir sauver sa propre vie. Mais si jamais il

devait... (Erland avait du mal à trouver ses mots.) Même si quelque chose le poussait à faire ça... ce qui ne lui ressemble pas du tout... il n'aurait pas étranglé Sojiana. Il a l'habitude des armes blanches, il aurait utilisé son épée ou sa dague. Il sait très bien se battre, mais il n'a pas la force nécessaire pour briser la nuque de quelqu'un. La princesse n'était pas petite. Et si sa fille lui ressemble, il devait y avoir de la force dissimulée sous cette peau douce.

Miya hocha la tête.

— Sojiana était plus forte qu'elle en avait l'air. Tous... tous les membres de ma famille sont comme ça, du côté de l'impératrice. Ils ont l'air indolent, mais ils ne le sont pas. (Elle se tut pendant quelques instants, avant de reprendre.) Mais si ce n'est pas Locklear qui l'a tuée, alors qui l'a fait ? Et pourquoi Locklear n'est-il pas ici ?

— La réponse à ces deux questions est la même, j'en ai bien peur. Et si j'ai raison à propos de ce qui s'est passé, alors Locklear est en danger... s'il n'est pas déjà mort.

— Je crois que je connais quelqu'un qui pourrait t'aider, dit Miya.

— Qui ?

— Le seigneur Nirome. Il est toujours prêt à entendre raison. La mort de Sojiana va provoquer des tensions encore plus grandes au sein de la loge des Seigneurs et Maîtres, car si la plupart auraient accepté qu'elle devienne notre prochaine impératrice, beaucoup d'entre eux ne voudront pas de quelqu'un d'aussi jeune que Sharana. Nirome va vouloir apaiser les tensions à la cour et le meilleur moyen d'y parvenir rapidement serait de trouver le meurtrier de la princesse.

— Je me demande..., réfléchit Erland à voix haute. Qui sont les partisans d'Awari ?

— Le seigneur Ravi et tous ceux qui ont peur de l'instauration d'un matriarcat. Mais ceux qui soutenaient Sojiana simplement parce qu'elle était l'aînée vont maintenant se rallier à la cause d'Awari. Je ne vois aucune raison qui pourrait le priver de son héritage.

— Vois si Nirome accepte de me rendre visite. Nous devons arrêter toute cette folie avant que le sang coule davantage.

La jeune femme quitta la pièce. Erland s'appuya contre le dossier du fauteuil et ferma les yeux. Il essaya de se représenter le visage de Gamina et de lui envoyer ses pensées. Au bout d'une minute, la voix de la jeune femme résonna dans son esprit.

— *Oui, Erland que se passe-t-il ?*

— *Est-ce que James et toi vous pourriez me rejoindre ? Je pense que j'ai été présomptueux en disant que j'allais dormir. Il reste des sujets dont nous devons discuter.*

Quelques instants s'écoulèrent en silence, puis Gamina répondit :

— *Nous arrivons.*

TRAHISON

Borric s'appuya contre le mur et jeta un coup d'œil de l'autre côté.

Il ne détecta aucun mouvement parmi les ombres et fit signe à ses compagnons de le suivre. Cela faisait presque une heure maintenant qu'ils jouaient à cache-cache avec les diverses compagnies de soldats déterminées à retrouver les intrus. Ils n'avaient plus de nouvelles de Nakor depuis qu'il avait disparu en emmenant les légionnaires avec lui. À plusieurs reprises, Borric et ses deux compagnons avaient à peine eu le temps d'éviter les hommes qui fouillaient le palais.

Ghuda posa la main sur l'épaule du prince.

— On n'ira nulle part comme ça, chuchota-t-il. Je crois qu'on devrait attraper un serviteur pour lui faire dire où se trouvent tes amis. On peut l'attacher – ça sera désagréable mais pas long – et envoyer quelqu'un le délivrer quand tu auras tiré toute cette sale histoire au clair. T'en penses quoi ?

— Je n'ai pas de meilleure idée, avoua Borric. (Il regarda tout autour de lui.) On a tous besoin d'un peu de repos.

— J'aimerais bien poser mes fesses cinq minutes, ça c'est sûr, admit le mercenaire.

— Regarde, on dirait que ces pièces sont toutes vides.

Le prince désigna la porte la plus proche et ajouta :

— Voyons voir ce qu'on trouve à l'intérieur.

Il essaya d'ouvrir la porte aussi discrètement que possible, mais elle était faite d'ivoire et de bambou et grinça bruyamment en s'ouvrant de quelques centimètres.

— On devrait peut-être revenir sur nos pas, là où les portes n'étaient fermées que par des rideaux ? proposa Borric.

Sans prévenir, Ghuda poussa brutalement la porte. On n'entendit qu'un seul grincement, étonnamment discret. Puis le mercenaire poussa les deux autres à l'intérieur de la pièce et referma la porte derrière lui.

Borric faillit perdre l'équilibre. Mais lorsqu'il se retourna, le vieux guerrier mit un doigt sur ses lèvres, pour lui faire comprendre qu'il fallait se taire. Borric sortit sa rapière du fourreau et Suli fit de même

avec son épée courte. Ghuda, lui, recula d'un pas pour pouvoir libérer sa grande épée. Il s'éloigna des deux autres pour ne pas risquer de les blesser s'il devait utiliser son arme. Borric balaya du regard la pièce déserte afin de s'assurer que rien ne le ferait trébucher en cas de combat. Pourtant, cela n'avait pas vraiment d'importance, car s'ils étaient obligés d'en arriver là, il leur faudrait affronter un nombre illimité de soldats. Son seul espoir serait alors de rester en vie assez longtemps pour convaincre quelqu'un qu'il était bien le deuxième fils d'Arutha.

Fatigués, ils s'assirent à même le sol pour étirer des muscles que la tension et les longues heures passées debout avaient rendus douloureux.

— Tu sais, le Fou, murmura Ghuda, explorer un palais, comme ça, ça creuse l'appétit. Si seulement je pouvais avoir l'une des oranges de Nakor.

Borric était sur le point de répondre lorsqu'un son étouffé attira son attention. Des voix indistinctes mais qui semblaient venir vers eux le poussèrent à bondir sur ses pieds. Il se rapprocha de la porte. Suli s'accroupit sous le menton de Borric pour pouvoir voir lui aussi. Le prince allait chasser le gamin lorsque des bruits de pas le firent taire.

Deux hommes traversèrent son champ de vision en passant devant la porte. Le premier était corpulent et tenait un bâton de cérémonie. L'autre portait un manteau noir qui dissimulait son corps. Mais il se retourna et Borric eut un aperçu de son visage. Les deux hommes étaient en pleine conversation et le prince entendit le premier expliquer :

— ... ce soir. On ne peut pas attendre plus longtemps. Si l'impératrice se calme, elle pourrait essayer de trouver une solution plus raisonnable. Je l'ai convaincue d'envoyer Awari au nord à cause des troubles qui s'y préparent, mais cette ruse risque de faire long feu. Et puis il y a aussi l'histoire de ce malade qui court partout dans le palais. Il paraît que les gardes n'arrivent pas à l'attraper. Je ne sais pas ce que ça signifie, mais mieux vaut s'attendre à des ennuis...

La voix s'éteignit peu à peu tandis que les deux hommes disparaissaient dans un autre couloir. Suli se retourna vers le prince et tira énergiquement sur sa manche.

— Maître !

— Qu'y a-t-il ? demanda Borric, occupé à trier un flot d'images.

— Cet homme, le maigre avec le manteau noir. C'est lui que j'ai vu chez le gouverneur à Durbin – celui qui portait le torque en or. Celui qui travaille pour le seigneur Feu.

Borric s'appuya contre la porte et hocha la tête.

— Ça paraît diablement logique.

Ghuda remit son épée au fourreau.

— Qu'est-ce qui se passe, alors ? chuchota-t-il.

— Je sais pourquoi les ennuis nous poursuivent depuis Durbin, murmura le prince.

— Ce qui veut dire ?

— Je t'expliquerai plus tard. J'espère que vous vous êtes bien reposés, parce que c'est fini. Il faut trouver ce serviteur, tout de suite.

Borric ouvrit la porte d'un mouvement brusque. On entendit à peine grincer les gonds. Puis le prince s'engagea dans le couloir avant que Ghuda ait le temps de lui poser d'autres questions. Cependant, il attendit que les deux autres le rejoignent en refermant la porte derrière eux. Puis il leur fit signe de se coller contre le mur.

Ils suivirent le couloir, qui ne tarda pas à faire un coude, si bien qu'ils tournèrent tous dans cette direction. Aucune torche ne brûlait dans cette partie du palais, ce qui signifiait qu'il n'y avait probablement personne, car Borric imaginait mal les nobles keshians se promenant à tâtons dans les ténèbres.

Alors qu'ils arrivaient tout au bout de ce nouveau couloir, Borric se retourna et chuchota :

— Quelqu'un vient.

Il fit signe à Ghuda et à Suli de rester contre le mur tandis qu'il se déplaçait du côté opposé.

Une femme, seule, apparut au détour du couloir. Ghuda s'avança pour l'empêcher de passer.

— Qu'est-ce que... ? demanda-t-elle avant que Borric s'empare d'elle.

Elle était mince et athlétique, mais le prince n'eut aucun mal à la maîtriser tandis qu'il la poussait vers la première porte qu'il trouva.

La lumière était allumée dans la pièce qui faisait face à l'unique fenêtre de la salle où le prince venait de rentrer.

— Si tu cries, tu auras des ennuis. Reste tranquille et il ne t'arrivera rien. Compris ? chuchota Borric à l'oreille de la jeune femme, sans la lâcher.

La jeune femme hocha la tête et il la libéra. Elle se retourna aussitôt, furieuse.

— Comment osez-vous... (Elle s'interrompit lorsqu'elle vit qui s'était emparé d'elle.) Erland ? Qu'est-ce qui t'es passé par...

Elle écarquilla les yeux lorsqu'elle remarqua sa tenue et sa courte chevelure sombre.

— Borric ! Mais comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

Toute sa vie, le prince avait écouté James lui raconter ses histoires de jeunesse, lorsqu'il était voleur à Krondor. Ce qui revenait toujours dans ces histoires tirées par les cheveux, c'était l'allusion à ce que James appelait son flair. Quand quelque chose n'allait pas, sans savoir comment, il le sentait. Pour la première fois, Borric comprit de

quoi parlait son mentor. Une petite voix dans sa tête lui criait qu'une source d'ennuis se tenait face à lui.

Il prit son épée et la pointa sur la jeune femme. Ghuda voulut s'interposer.

— Ce n'est pas nécessaire, le Fou. Elle...

— Silence, Ghuda. Femme, quel est ton nom ?

— Miya. Je suis une amie de votre frère. Il va être si heureux d'apprendre que vous êtes toujours en vie. Qu'est-ce que vous faites...

Puis elle se mit à rire. Borric devina qu'il s'agissait d'un rire forcé et cependant très réussi, car il semblait réel et spontané.

— Je m'égare, ajouta-t-elle. Ce doit être le choc de...

— Me voir au palais, acheva Borric.

— J'allais plutôt dire « de vous savoir vivant », répliqua Miya.

— Je ne crois pas, rétorqua le prince. Quand tu m'as vu, tu m'as d'abord pris pour mon frère. Puis tu as vite compris que je n'étais pas Erland. Les personnes qui me croient mort n'auraient pas deviné aussi rapidement. Et tu n'as pas dit « vous êtes vivant », tu as dit « comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ? » C'est parce que tu savais que j'étais vivant et que je me trouvais dans la cité inférieure.

La jeune femme sombra dans le mutisme. Borric se tourna vers Suli et Ghuda.

— Elle fait partie de ceux qui ont essayé de me faire assassiner à chaque étape de mon voyage entre Krondor et Kesh. Elle travaille pour le seigneur Feu.

Miya écarquilla les yeux lorsqu'il prononça ce nom, mais ne laissa transparaître aucune autre émotion.

— Si je crie assez fort, une dizaine de soldats feront irruption ici en quelques instants.

Borric secoua la tête pour dire non.

— Cette partie du palais a déjà été explorée. Nous nous sommes glissés derrière ceux qui fouillaient les pièces. De plus, ils sont à la recherche d'un homme.

Les yeux de Miya lancèrent des éclairs tandis qu'elle faisait un pas de côté, mesurant du regard la distance qui la séparait de la porte.

— N'y pense même pas, l'avertit Borric. Tu arriverais peut-être à l'atteindre, mais je suis plus rapide que j'en ai l'air, et j'ai un atout que tu n'as pas, ajouta-t-il en montrant l'épée.

— Tu ne sortiras pas d'ici vivant ; tu le sais, ça ? Les choses sont allées trop vite et trop loin. Tu ne t'en tireras plus avec une explication rapide. Le sang a été versé et les soldats sont en marche. Ton père rassemble ses armées dans le val des Rêves et il est prêt à envahir Kesh.

— Ton père ? répéta Ghuda. Et qui c'est, quand il est chez lui ?

— Le prince Arutha de Krondor, répondit Borric.

Le mercenaire cligna des yeux, comme une chouette en pleine lumière.

— Le prince de Krondor ?

— Et je suis son serviteur, renchérit Suli. Et je continuerai à le servir quand il sera roi des Isles.

Ghuda garda le silence pendant un long moment.

— Le Fou... Borric... prince, quel que soit le nom que je suis censé te donner, quand tout sera fini, rappelle-moi de t'assommer de nouveau.

— Si on s'en sort, je serais ravi de rester immobile et de te laisser faire. Mon père est tout sauf un idiot, ajouta-t-il à l'adresse de Miya. Il n'ordonnerait jamais à ses armées de marcher sur Kesh, pas plus que je n'irais me jeter dans des sables mouvants avec une enclume dans les bras.

— D'après ce que j'ai vu, tu en serais capable, fit remarquer Ghuda.

— Elle ment, répliqua Borric, catégorique. Il faut retrouver mon frère. Tu vas nous guider jusqu'à lui.

— Non, répondit Miya.

Borric s'avança et appuya la pointe de son épée contre la gorge de la jeune femme. Elle resta immobile, sans broncher.

— Tu n'as donc pas peur de mourir ? lui demanda-t-il.

— Tu n'es pas un meurtrier, s'écria Miya, méprisante.

Le mercenaire repoussa Borric sans ménagement.

— Lui, c'est peut-être pas un meurtrier, espèce de garce.

Des mains énormes agrippèrent les épaules de la jeune femme. Ghuda l'attira à lui. Borric devina, à l'expression du visage de Miya, que le mercenaire n'était pas particulièrement tendre avec elle. Il approcha son visage à quelques centimètres de celui de la jeune femme et murmura :

— Mais moi, je suis différent. Je me fous des sang-pur et de vos grands airs. Plutôt avoir un serpent pour animal de compagnie que de caresser ta peau douce. Tu pourrais être en train de brûler que je traverserais pas la rue pour te pisser dessus. Je te tuerai lentement et douloureusement, ma fille, si tu nous dis pas ce qu'on doit savoir. Et je m'arrangerai pour que tu ne puisses même pas crier.

Le ton froid et menaçant du mercenaire devait être convaincant, car Miya arrivait à peine à parler.

— Je vais vous emmener.

Ghuda la libéra. Borric vit des larmes de terreur rouler sur les joues de la jeune femme. Il remit sa rapière au fourreau, puis sortit une dague de sa ceinture. Il lui montra la courte lame et la poussa vers la porte en disant :

— Souviens-toi, tu ne peux pas nous échapper. Ma dague est plus

rapide que toi.

Miya ouvrit la porte. Les trois hommes la suivirent dans le couloir. Ghuda se rapprocha de Borric pour lui demander :

— Comment t'as pigé qu'elle mentait ?

— Grâce à mon flair.

— T'avais pratiquement réussi à me convaincre que t'en avais pas, justement, s'étonna le mercenaire. Je suis content qu'il se soit finalement réveillé.

— Moi aussi.

— Mais t'avais déjà pigé autre chose, avant même de la rencontrer. Pourquoi tu te méfiais d'elle ?

— Elle allait dans la même direction que les deux types qu'on a vus passer tout à l'heure. L'un d'entre eux ne m'est pas inconnu.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Il me suit depuis que nous avons quitté Krondor. Et il est l'une des rares personnes à Kesh capables de me reconnaître.

— Qui c'est ? demanda Ghuda, tandis qu'ils s'engageaient dans un couloir mieux éclairé.

Deux soldats montaient la garde devant une double porte. Borric se rapprocha de la fille, au cas où elle déciderait de bondir vers les soldats ou de les appeler à l'aide.

— C'est le seigneur Toren Sie, ajouta-t-il à l'intention du mercenaire. Il est ambassadeur à la cour de mon père.

Ghuda secoua la tête.

— Il fait partie de la famille impériale. Des gens très importants veulent ta mort, le Fou.

— Et des gens tout aussi importants veulent la vérité, répliqua Borric. C'est ce qui va nous permettre de rester en vie encore un petit moment.

— Par tous les dieux, j'espère que tu as raison, fit le mercenaire.

Miya les guida à l'intérieur du palais et passa devant plusieurs autres gardes. S'ils trouvèrent étrange la vue d'une sang-pur en compagnie de trois hommes bizarrement vêtus, ils n'en laissèrent rien paraître. La jeune femme tourna dans un nouveau grand couloir et passa devant plusieurs autres portes, qui n'étaient pas gardées.

À l'autre bout du couloir, Miya s'approcha d'une grande porte fermée.

— C'est ici que se trouve votre frère.

Borric la poussa.

— Ouvre et passe la première.

La jeune femme posa la main sur la poignée et poussa la porte. Elle entra dans la pièce et ouvrit en grand pour Borric. Il la suivit, passant devant Ghuda et Suli.

Miya leur fit traverser une petite salle de réception jusqu'à une

autre porte. De nouveau, ce fut elle qui l'ouvrit, mais cette fois, elle claqua la porte derrière Suli et s'écria :

— C'est Borric de Krondor ! Tuez-le !

Des hommes armés, vêtus de l'uniforme de la garde impériale, étaient assis dans la pièce. Lorsque Miya cria, ils bondirent sur leurs pieds en sortant leurs armes du fourreau.

La servante annonça l'arrivée du seigneur Nirome. Erland le pria d'entrer. Le noble corpulent obéit et s'inclina devant le prince.

— Altesse, dame Miya m'a appris que vous souhaitiez me parler de toute urgence.

Au même moment, Nirome remarqua la présence de James et de Gamina, qu'il n'avait pas vus en entrant, car ils étaient assis face à Erland.

— Messire, ma dame. Je ne vous avais pas vus. Veuillez me pardonner.

— *Il tient absolument à te parler seul à seul*, avertit Gamina. *En fait, notre présence le gêne énormément.*

— Avez-vous des nouvelles du baron Locklear ?

Nirome haussa les épaules.

— Si nous en avons, vous en auriez été le premier informé. Je me dois de vous assurer que la plupart des membres du conseil de Sa Majesté ne sont pas aussi indignés. Au pire, nous n'avons perdu qu'une cousine, alors que Celle-Qui-Incarne-Kesh a perdu une fille. La mère et la fille ne partageaient pas toujours la même opinion au sujet des affaires de la cour, mais le lien qui les unissait n'en était pas moins fort. Et comme vous avez dû sans doute vous le répéter une centaine de fois, tout ceci est absurde.

— J'espérais que vous diriez ça, admit Erland.

— Je suis pragmatique, Altesse. Depuis le début, j'ai souvent joué le rôle du conciliateur au sein de la loge des Seigneurs et Maîtres car je suis sûr que vous avez pu vous rendre compte de la diversité des peuples de l'empire. Kesh est une nation pluraliste, et son histoire diffère beaucoup de celle de votre royaume. Autrefois, vous ne formiez qu'un seul peuple, et aujourd'hui vous ne réglez que sur deux vassaux principaux, Yabon et Crydee. Kesh est une nation où l'on parle un millier de langues et où l'on observe autant de traditions.

— *Il essaye de gagner du temps*, expliqua James par l'intermédiaire de Gamina.

— *Pourquoi ?*

Ce fut Gamina qui répondit.

— *Il veut te parler en tête à tête... non, il veut rester seul avec toi... son esprit s'emballe... il ne se concentre pas comme toi quand tu me parles... il pense à...* Soudain, le visage de la jeune femme devint

livide. Dans la seconde qui suivit, James était debout, son épée à la main. Le noble corpulent dut deviner, à l'expression d'Erland, qu'il se passait quelque chose, à moins qu'il ait entendu James se lever. En tout cas, il fit rapidement volte-face, son bâton de cérémonie tendu devant lui pour se protéger.

— Que se passe-t-il ? demanda Erland.

— Borric est vivant, répondit Gamina. Il est quelque part en ville. Nirome veut t'emmener dans une partie du palais où ses amis pourront te tuer.

Le prince fut incapable de tout assimiler en même temps.

— Pardon ?

Le visage de Nirome devint couleur de cendres.

— Qu'est-ce que veut dire la dame ?

— Mon épouse possède plusieurs dons étonnants, et peut notamment détecter les mensonges. Maintenant, dites-nous quel rôle vous avez joué dans le meurtre qui s'est produit cette nuit ?

Nirome fit mine de reculer en direction de la porte, mais James s'avança pour lui couper la route. Erland prit son épée à son tour.

— Où est mon frère ?

Nirome chercha une issue et flancha lorsqu'il n'en trouva aucune.

— Pitié, mon bon prince, je vais tout vous confesser, mais vous devez me promettre d'intercéder en ma faveur auprès de l'impératrice. Je n'ai fait que me joindre au complot pour servir les ambitions d'Awari. C'est lui qui a décidé de tuer sa sœur et qui a l'intention de vous tuer et d'épouser Sharana.

— Sa propre nièce ? s'étonna Erland.

James esquissa un geste de son épée.

— Cela s'est déjà produit au temps des premières dynasties de l'empire. Lorsque la succession n'était pas très claire, les prétendants épousaient une cousine ou même une sœur pour faire valoir leurs droits sur le trône. De toute façon, tellement de gens font partie de la famille de l'impératrice que la plupart des sang-pur sont cousins.

— Exactement, approuva Nirome. Mais si nous voulons sauver votre ami, nous devons nous dépêcher. Il est blessé et retenu prisonnier à un niveau inférieur du palais.

James regarda Gamina, qui avoua :

— *Je ne sais pas s'il dit la vérité.*

— *Pourquoi ?* demanda Erland.

— *Il est très intelligent et son esprit est très souple. Il ne sait peut-être pas que je peux effleurer ses pensées, mais il pense que la magie est à l'œuvre et ne cesse de répéter dans son esprit ce qu'il nous a dit. Je devine d'autres images et certaines émotions... Il ment au sujet de son rôle dans le complot, mais je ne peux pas dire à quel point. Vous devez vous méfier de lui.*

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire au sujet de Borric ? Il est vivant ?

— On pense que oui, admit Nirome. Un esclave s'est échappé quelques jours après que des marchands du désert l'aient amené à Durbin. On prétend qu'il a tué la femme du gouverneur pour dissimuler sa fuite. Il correspond à la description de votre frère.

— *Il ne nous dit pas tout. Mais c'est plus ou moins vrai.*

— Nous devons trouver quelqu'un en qui nous pouvons avoir confiance, dit Erland.

Une servante se présenta sur le pas de la porte et détourna l'attention d'Erland quelques instants. Nirome en profita pour utiliser son bâton et réussit à parer le coup de James plus rapidement que son poids ne le laissait présager.

— Va chercher la garde ! cria-t-il à la fille tout en agitant son bâton.

La servante n'hésita qu'un instant avant de courir en appelant les gardes à la rescousse. James attrapa le bras de Nirome mais le bâton du noble l'atteignit à l'épaule. Erland bondit en avant et agrippa le bâton, forçant le gros courtisan à reculer. Au moment où le prince levait son épée pour en menacer Nirome, les gardes envahirent la pièce.

Aussitôt ils pointèrent leurs épées et leurs lances en direction de James et d'Erland. Leur capitaine, vêtu du pagne blanc des sang-pur, s'écria :

— Jetez vos armes ou préparez-vous à mourir !

L'espace d'un instant, Erland fut tenté de résister.

Puis il remit son épée à l'un des gardes.

— Il faut que je parle à l'impératrice. Elle a été trahie de façon ignoble.

— Devons-nous les tuer ? demanda le capitaine tandis que ses hommes s'emparaient de James et d'Erland.

— Pas encore, répondit Nirome. Emmenez-les dans l'aile qui est vide. Si vous tenez à ce que nous restions en vie, ne laissez personne voir les prisonniers. Lorsque j'aurai retrouvé Miya et Toren Sie, je vous rejoindrai.

Brusquement, Erland comprit que cet homme gras et obséquieux avait disposé les hommes du prince Awari dans toute cette partie du palais – ce qui lui avait permis de tuer la princesse Sojiana et d'en rejeter la responsabilité sur Locklear.

— Vous avez tué Sojiana, murmura le prince. Et Locklear aussi.

L'attitude de Nirome se modifia. Le flatteur servile se métamorphosa en un homme au visage sombre, déterminé. Il prit une noix sur la table et la broya à mains nues devant Erland.

— Pauvre petit idiot. Tu as fourré ton nez dans des histoires qui

te dépassent... (Il contempla le prince.) Si ton frère avait eu la bonne grâce de mourir à Krondor, et si ton père avait bien voulu menacer l'impératrice, rien de tout cela n'aurait été nécessaire. Si tu coopères sans faire d'histoires, je serais ravi de te renvoyer chez ton père en un seul morceau. Je n'ai pas envie d'affronter la colère du royaume et nous n'aurons plus besoin de toi dès que l'impératrice aura accepté de faire ce que nous voulons. (Il se tourna vers le capitaine de la garde.) Emmenez-les maintenant, mais surveillez la femme, c'est une sorcière. Elle vient du port des Étoiles et paraît capable de lire vos pensées, si vous ne faites pas attention. (Il jeta un coup d'œil en direction de Gamina.) Il faudra peut-être la garder avec nous. Son talent pourrait nous être utile. Mais si l'un d'entre eux vous donne la moindre difficulté, tuez-les.

Les soldats obéirent sans hésiter. Il ne leur fallut qu'un moment pour emmener les trois prisonniers loin de l'appartement et s'assurer qu'ils ne pouvaient pas s'échapper.

Les soldats hésitèrent un moment, surpris, car ils ne s'attendaient pas à l'arrivée de Miya. Borric ne prit pas le temps de réfléchir et préféra agir. Il lança sa dague sur le premier homme qui se leva et le blessa à la poitrine. Puis il porta une attaque qui envoya valser un deuxième adversaire à plus d'un mètre. Trois autres soldats reculèrent en hâte tout en dégainant leurs épées.

Un hurlement étranglé et un craquement sinistre apprirent à Borric que Ghuda avait fait taire la femme qui les avait amenés dans ce piège en lui brisant la nuque.

— Fais-moi un peu de place, le Fou, demanda le mercenaire.

Borric comprit que Ghuda s'apprêtait à sortir sa gigantesque épée de son fourreau et avait besoin de place pour se battre, plus qu'avec une rapière ou une épée courte comme celle de Suli. Le prince était inquiet pour le gamin, mais ne pouvait lui accorder la moindre attention. Il était trop occupé à empêcher trois des gardes, très en colère, de le tuer.

Borric para l'attaque du premier avec sa dague, atteignit l'autre à la gorge avec sa rapière, et esquiva l'estocade du troisième en plongeant. Un énorme fracas retentit derrière lui et un cri s'éteignit brusquement. Borric comprit que Ghuda venait d'éliminer un autre soldat. Quatre d'entre eux étaient déjà hors d'état de se battre et pourtant ils ne s'organisaient pas. Borric poussa l'avantage. Il donna un vicieux coup de taille en direction de la tête d'un soldat et lui coupa une oreille. L'homme tomba en criant de douleur, incapable de se défendre. Borric le tua d'un coup de dague tout en lançant une attaque contre le dernier.

Le prince reconnut le bruit de l'acier s'enfonçant dans les chairs et

raclant les os. Il en déduisit que Ghuda avait tué ou estropié le cinquième. Il para une attaque dirigée vers sa tête et transperça son dernier adversaire.

Borric fit aussitôt demi-tour. Ghuda venait de donner un coup de pied dans le bas-ventre d'un soldat tout en essayant de libérer sa longue épée du corps qu'il venait juste d'empaler. Suli était acculé dans un coin et faisait de grands moulinets frénétiques avec son épée pour empêcher deux hommes de s'approcher. Mais un troisième s'apprêtait à passer sur sa gauche. Borric s'élança, sauta sur une table, bondit de nouveau et atterrit juste à temps pour tuer l'individu par derrière. Puis il blessa l'un des deux autres adversaires de Suli. Mais tandis que l'homme s'effondrait, le dernier lança une botte que le garçon fut incapable d'esquiver. Suli hurla.

Borric abattit le tranchant de sa lame qui s'enfonça de plusieurs centimètres dans le cou du soldat qui venait de blesser le gamin. L'homme émit un son pitoyable, un peu comme le petit cri aigu d'une souris, avant de s'effondrer. Alors le silence revint dans la pièce.

Borric souleva le cadavre qui gisait au-dessus de Suli et s'agenouilla à côté du jeune garçon. Le malheureux était couvert de sang et tentait en vain de refermer la blessure béante qui s'ouvrait dans son ventre. Le prince avait déjà vu de telles blessures sur un champ de bataille et savait que Suli n'avait plus que quelques minutes à vivre.

Borric n'avait jamais éprouvé cette certitude glacée qui l'envahit. Il prit la main du jeune garçon, dont la respiration se faisait de plus en plus creuse. Ses yeux commençaient déjà à devenir vitreux et son visage ressemblait à un masque de cire. Il voulut parler et parvint finalement à dire :

— Maître ?

— Je suis là, Suli, répondit le prince en serrant la main du jeune garçon.

— J'ai été un bon serviteur ? demanda-t-il d'une voix faible.

Borric serra plus fort la petite main.

— Tu as été un très bon serviteur.

— Alors il sera écrit dans le Livre de la Vie que Suli Abul fut le serviteur d'un grand homme, le serviteur d'un prince.

La main du jeune garçon glissa de celle du prince.

— Oui, petit mendiant. Tu es mort en servant un prince.

Borric avait déjà vu des gens mourir, mais aucun n'était aussi jeune que Suli. Le prince fut envahi par un sentiment d'impuissance. Il n'avait pas été capable de protéger le jeune garçon. Pendant une minute, il resta agenouillé près de son cadavre, certain que s'il pouvait seulement trouver ce qu'il fallait dire ou faire, alors, peut-être, Suli serait encore en vie.

— On ne doit pas traîner, fit la voix de Ghuda derrière lui. Il y a pas moins de douze corps sur le plancher. Dès que quelqu'un entrera ici, l'enfer se déchaînera à nouveau. Allons-nous-en !

Borric se leva. Il savait qu'il fallait trouver son frère ou l'impératrice, et vite. Des forces hostiles se déplaçaient au cœur du palais de Kesh et on ne pouvait faire confiance à personne.

Ils revinrent sur leur pas et arrivèrent dans le couloir où d'autres soldats montaient la garde devant des portes fermées. Borric leur adressa un signe de tête et se dirigea calmement vers un autre couloir plongé dans la pénombre. Puis, alors qu'il se trouvait déjà à mi-chemin, il entendit des voix étouffées qui s'approchaient. D'un même mouvement, Borric et Ghuda reculèrent dans l'embrasement d'une porte. Deux autres hommes passèrent devant eux.

Borric reconnut la voix du gros homme qu'il avait aperçu quelques minutes plus tôt.

— Bon sang, tout commence à s'effondrer. Awari n'était pas censé apprendre aussi tôt la nouvelle de la mort de sa sœur. Trouvez qui est responsable de la fuite et tuez-le. Normalement, il aurait déjà dû être à mi-chemin de la prétendue armée d'Arutha avant de l'apprendre.

Borric écarquilla les yeux. La princesse Sojiana était morte ! Voilà qui expliquait pourquoi le palais était en effervescence. Les soldats ne recherchaient pas quatre vagabonds inconnus qui s'étaient introduits dans le palais, non, ils recherchaient le meurtrier de la princesse. Borric fit signe à Ghuda de le suivre. Ils laissèrent les deux hommes prendre un peu d'avance, puis coururent jusqu'à l'intersection entre les deux couloirs, où ils se trouvèrent de nouveau à portée de voix de leurs proies. Le gros continuait à se plaindre.

— Awari est un imbécile doublé d'une tête de mule. Il sera certainement de retour en ville d'ici demain. Si jamais il se présente devant l'impératrice en exigeant la reconnaissance de ses droits, alors qu'elle est toujours aussi enragée par la mort de Sojiana, on aura une rébellion sur les bras. Il faut absolument qu'il conduise l'armée au nord. L'homme des Isles doit être jugé coupable. Où l'as-tu mis ?

— Dans un grenier à blé, répondit une voix familière, celui de Toren Sie. Près des appartements des serviteurs, dans les niveaux inférieurs.

— Amène-le dans l'un des appartements vides et laisse les gardes le trouver. Dis au capitaine de faire un rapport comme quoi l'individu a été trouvé et tué alors qu'il tentait de résister. Puis fais circuler la rumeur au sein de la loge qu'il a été tué pour s'assurer de son silence. Ensuite, il faut que le capitaine de la garde qui découvrira le corps meure de façon inexpliquée. Je dénoncerai le complot devant la loge. Si nous sommes les premiers à lancer nos soupçons, on peut être sûr qu'ils ne retomberont pas sur nous pendant quelque temps. Lorsque les

autres commenceront à se poser des questions, il sera trop tard.

— Mais cela risque d'innocenter les Isles ?

— Non, répliqua le gros Keshian, car tout le monde se demandera qui savait, qui a participé, et jusqu'où allait la conspiration. Tous les rivaux au sein de la loge seront convaincus que leurs adversaires sont de connivence avec les Isles. Il faut que, pendant les deux journées à venir, la confusion et l'incertitude règnent, que je puisse m'assurer que les partisans de Sharana et ceux d'Awari aient le même nombre de voix.

Les deux hommes passèrent devant la porte de la pièce qu'Erland et Ghuda avaient quittée précipitamment, et se dirigèrent vers une pièce à l'autre bout du couloir.

— Et où est Miya ? demanda le gros noble en se retournant pour ouvrir la porte.

Il dut apercevoir les deux silhouettes qui le suivaient, car il s'écria :

— Qui va là ?

Borric continua à avancer et sortit de la pénombre.

— Vous ! s'exclama le plus mince des deux Keshians.

Un sourire sans joie apparut sur le visage du prince, qui leva son épée en disant :

— Ghuda, j'ai l'honneur de te présenter le seigneur Toren Sie, ambassadeur de Sa Majesté, l'impératrice de Kesh, à la cour du prince de Krondor.

Le deuxième noble fit mine de se précipiter dans la pièce, mais Ghuda s'avança pour lui couper la route.

— Quant à cet individu, ajouta Borric, j'ignore quel est son nom, mais je sais d'après ses vêtements qu'il s'agit indéniablement d'un autre membre de la famille impériale de Kesh.

— Si je crie, une dizaine de gardes arriveront ici en quelques secondes, les avertit Toren Sie.

— Si tu cries, tu seras mort quand ils arriveront, le prévint gentiment Borric.

Toren Sie lui jeta un regard furieux.

— Qu'espérez-vous y gagner ?

Le prince s'avança pour que la pointe de son épée repose contre la gorge de l'ambassadeur.

— Une audience avec l'impératrice ?

— Impossible.

Borric bougea sa rapière, ce qui produisit un petit sifflement du plus bel effet juste sous le menton de Toren Sie.

— Je ne comprends pas tout ce qui se passe ici, admit-il, mais si nous réussissons à survivre et à parler à l'impératrice, tu es sûrement un homme mort. Si tu veux éviter ça, tu ferais mieux de commencer

par me raconter ce que j'ai besoin de savoir.

— Nous vous dirons tout ce que vous voulez savoir, intervint le gros sang-pur. Mais nous serons mieux à l'intérieur, où nous pourrons nous asseoir comme des êtres civilisés.

Sans attendre de réponse, il ouvrit la porte. Seule la réaction très rapide de Ghuda permit d'éviter qu'il leur claquât la porte au nez. Le gros mercenaire se jeta contre le panneau de bois et poussa de toutes ses forces. Brusquement, le gros Keshian cessa de résister et Ghuda faillit tomber lorsque la porte s'ouvrit pour de bon. Borric attrapa Toren Sie par son torque en or et tordit le bijou pour couper la respiration de l'ambassadeur. Le prince franchit le seuil de la pièce en traînant son prisonnier derrière lui. Il entra juste à temps pour apercevoir le gros sang-pur qui courait plus vite qu'il ne l'en aurait cru capable en direction d'une porte à l'autre bout de la salle. Ghuda le suivait de près, mais l'homme ouvrit la porte et bondit de l'autre côté en criant :

— Tuez-les !

Borric n'hésita pas un seul instant. Il assomma l'ambassadeur avec la poignée de son épée. L'homme s'effondra, inconscient, tandis que le prince s'élançait vers l'autre pièce.

Il y retrouva un Ghuda immobile et visiblement stupéfait. Le gros Keshian était suspendu dans les airs, à trente centimètres du sol. Tout autour de lui, des hommes de la Légion intérieure et quelques sang-pur gisaient évanouis sur le sol. Le comte James, dame Gamina et Erland étaient également inconscients.

Nakor, quant à lui, était assis sur une grande table, le visage tordu par une grimace étrange. Des sons non moins étranges s'échappaient de ses lèvres tandis qu'il pointait deux doigts en direction du Keshian qui flottait dans les airs. Lorsqu'il aperçut le prince et le mercenaire, il arrêta aussitôt de grogner.

— Borric ! Ghuda ! s'écria-t-il.

Au même moment, le gros sang-pur s'écrasa sur le sol dans un bruit sourd. Ghuda s'avança pour l'attraper par le col.

Borric, pour sa part, se précipita vers ses amis.

— Nakor, que leur as-tu fait ?

— Je prenais un peu de bon temps avec les gardes en jouant à cache-cache, mais ils se sont perdus. Alors je suis parti à leur recherche. Puis je t'ai vu, enfin j'ai cru que c'était toi que les gardes emmenaient, et je voulais savoir où tu avais trouvé ces vêtements splendides, et où tu avais laissé mes amis Ghuda et Suli. Où est Suli ?

Ghuda jeta un coup d'œil à Borric, qui répondit :

— Il est mort.

— Voilà qui est triste, soupira le petit homme. Ce petit avait bon cœur et serait devenu quelqu'un de bien. Je suis sûr que c'est ce qu'il

sera lorsque la roue tournera de nouveau et le ramènera parmi nous. Est-ce que cet homme est ton frère ? demanda-t-il en montrant Erland.

— Oui. Qu'est-ce que tu leur as fait ?

— Oh, quand je suis entré dans la pièce, tout le monde a commencé à s'énervier. Certains n'étaient pas contents de me voir et je commençais à me lasser de ce jeu, alors j'ai assommé tout le monde. J'étais sûr que tu me rejoindrais, tôt ou tard. Tu vois ? J'avais raison.

Soudain la tension déserta Ghuda et Borric, qui se mirent à rire.

— Oui, tu avais raison.

Ils s'aperçurent qu'ils avaient du mal à s'arrêter de rire, d'autant que le petit homme souriant trouvait cela aussi amusant qu'eux.

— Tu as assommé tout le monde ? Comment tu as fait ? finit par demander Borric, alors que les larmes roulaient sur son visage.

Nakor haussa les épaules.

— C'est juste un tour.

— Et maintenant ? demanda le prince, qui riait de nouveau.

Nakor plongea la main dans son sac à dos.

— Vous voulez une orange ?

— Je n'avais jamais pensé te dire ça un jour, avoua Erland, mais tu m'as manqué.

Borric hocha la tête.

— Toi aussi, tu m'as manqué. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

James commençait tout juste à récupérer des effets du sortilège de Nakor, alors que Gamina reprenait à peine conscience. Ghuda surveillait les gardes qui revenaient peu à peu à eux. Il paraissait prêt à couper en deux le premier qui bougerait, si bien qu'ils restaient tranquillement assis, sans faire d'ennuis.

Erland avait été le premier à rouvrir les yeux, sans doute parce qu'il était le plus jeune, d'après Nakor. Les deux frères s'étaient dit tout ce qu'ils savaient et en avaient conclu que de nombreuses personnes au palais jouaient un double jeu.

— Peut-être que si nous pouvions parler à l'impératrice... ? proposa James.

— Comment ? demanda Borric.

— Gamina, répondit Erland.

Son frère n'avait pas l'air de comprendre, si bien qu'Erland dut s'expliquer :

— Elle fait de la télépathie, tu te rappelles ?

Borric hocha la tête puis se mit à rougir.

— J'aurais pu vous appeler à la rescousse quand je suis entré dans le palais. Elle m'aurait entendu.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ? demanda James tandis que Gamina commençait à se redresser.

Borric afficha un sourire penaud.

— Je n'y ai pas pensé.

— Mais comment as-tu fait pour lui échapper quand elle t'a effleuré il y a quelques heures ?

Borric indiqua Nakor avec son pouce.

— Il l'a sentie et a réussi à la bloquer, mais je ne sais pas comment il a fait.

— Vous êtes un magicien ? demanda James.

Nakor fit la grimace.

— Non. Isalani. Les magiciens sont des individus sinistres qui exercent dans des grottes et qui font des choses terribles et sérieuses. Ils font de la grande magie. Les gens n'aiment pas les magiciens. Moi, je fais juste quelques petits tours, pour les amuser. C'est tout.

Gamina se redressa.

— D'après ce que j'ai vu et ce qu'ont subi les gardes et notre gros ami, là-bas, je dirai que ce ne sont pas de si petits tours, et qu'ils ne sont pas toujours amusants.

Le sourire de Nakor s'élargit.

— Merci. Je trouve que je me débrouille plutôt bien, et personnellement j'ai trouvé ça vraiment très amusant.

Gamina aperçut Borric.

— Tu es vivant !

— On dirait, répliqua le prince en riant.

La jeune femme l'étreignit avant de lui demander :

— Comment se fait-il que je n'aie pas réussi à te retrouver dans le désert ?

À voir son expression, il était clair qu'il ne comprenait pas de quoi elle parlait. Puis brusquement, il comprit.

— Bien sûr. C'est à cause de cette maudite robe que j'ai gagnée avant de quitter le port des Étoiles. Les marchands d'esclaves m'ont pris pour un magicien et m'ont passé des menottes qui empêchent les magiciens d'utiliser leurs pouvoirs.

— Bah ! s'exclama Nakor. Ça n'arriverait pas si ces magiciens savaient ce qu'ils faisaient.

— Peut-être, fit James. Dans tous les cas, la question, c'est comment retrouver l'impératrice.

— Ça devrait être facile, répondit Nakor. Suivez-moi. Et emmenez donc nos amis avec nous.

Ghuda avait désarmé les douze soldats. Il traîna Toren Sie, encore sonné, hors de la pièce. Comme Borric, Erland, James et le mercenaire étaient armés, les quatorze prisonniers semblaient peu enclins à vouloir résister. Pourtant Nirome les menaça.

— Dès que nous rencontrerons un nouveau détachement de soldats, vous serez faits prisonniers. Les partisans d'Awari contrôlent

toute cette partie du palais.

Nakor sourit.

— Peut-être.

Quand ils s'engagèrent dans le couloir où ils étaient censés passer devant des dizaines de gardes, Nakor fouilla dans son sac à dos. Borric et Ghuda étaient presque blasés désormais, mais tous les autres furent surpris. En effet, lorsque l'Isalani sortit la main de son sac, un faucon tacheté d'or et de roux y était perché. Or ce faucon était l'oiseau impérial de Kesh, l'emblème sacré et vénéré du pouvoir de l'impératrice. On prétendait que cet oiseau était en voie d'extinction – il ne restait que trois femelles dans la fauconnerie du palais. Le faucon cria et déploya ses ailes, mais resta perché sur le poignet du petit homme qui continua à remonter le couloir.

Les gardes devant lesquels ils passèrent se contentèrent d'observer, bouche bée, le magnifique oiseau.

— Je vous en prie, venez avec nous, dit Nakor à chacun des gardes qu'il croisa. Nous allons voir l'impératrice.

Malgré tout ce que Nirome et Toren Sie pouvaient dire, les gardes semblaient hypnotisés à la vue de l'oiseau. Tous emboîtèrent le pas aux hommes des Isles et à leurs prisonniers, si bien que deux cents soldats accompagnaient Nakor et ses amis lorsqu'ils entrèrent dans la salle d'audience de l'impératrice.

— Que se passe-t-il ici ? voulut savoir le maître des cérémonies.

Les jumeaux s'avancèrent.

— Les princes des Isles, Borric et Erland, souhaitent s'entretenir de toute urgence avec Sa Majesté. Nous souhaitons lui parler de la trahison dont elle a été victime.

*

La loge des Seigneurs et Maîtres au grand complet siégeait en session extraordinaire lorsque l'étrange cortège entra dans la salle, Nakor en tête, le faucon fièrement perché sur son poignet. Lorsqu'enfin, ils arrivèrent au pied de l'estrade, ils s'inclinèrent. Lakeisha se leva à demi.

— Qu'est-ce encore que cette nouvelle folie ?

Les yeux de la vieille femme balayèrent le cortège à ses pieds. Brusquement, elle s'aperçut que Borric se tenait aux côtés de son frère.

— Vous devriez être mort – à moins que je me trompe.

Nirome tenta de parler.

— Majesté, ces criminels...

Ghuda posa son épée sur l'épaule du gros sang-pur.

— C'est pas poli de prendre la parole sans qu'on t'en donne la permission. (Il se tourna vers l'impératrice.) Désolé, maman.

Poursuivez, je vous en prie.

Lakeisha parut deviner qu'elle allait bientôt obtenir la clé de certains mystères et choisit de ne pas s'en offusquer.

— Merci, répliqua-t-elle sèchement. Commençons par vous, petit homme, ajouta-t-elle en se tournant vers Nakor. Vous savez qu'il est interdit de posséder un oiseau impérial, sous peine de mort.

Nakor sourit.

— Oui, impératrice. Mais cet oiseau ne m'appartient pas. Je n'ai fait que lui servir de moyen de transport, afin de l'amener jusqu'à votre auguste personne. En fait, il s'agit simplement d'un cadeau d'anniversaire.

Sans en attendre la permission, l'audacieux petit Isalani grimpa les marches de l'estrade et se dirigea vers le trône. Les deux gardes du corps, ces Izmalis tout de noir vêtus, s'avancèrent pour lui barrer le chemin, mais Nakor fit le tour du trône, derrière lequel se trouvait le symbole du disque solaire. Il déposa l'oiseau à son sommet. Le faucon battit des ailes.

— Seul un mâle a l'autorisation de se percher au sommet du soleil impérial, Isalani.

— Nakor comprend bien, impératrice. C'est un garçon. Il engendrera beaucoup de fauconneaux pour vous faire plaisir. Je l'ai attrapé l'été dernier dans les montagnes à l'ouest de Tao Zi. Il en reste quelques-uns là-bas. Si vous y envoyez votre fauconnier, il pourra en rapporter ici. La lignée sera sauvée.

L'impératrice sourit, ce qu'elle n'avait pas fait depuis la mort de sa fille. Les paroles du petit homme l'avaient touchée, car elle savait qu'il ne parlait pas seulement des oiseaux rares, mais aussi de la maison impériale.

— C'est un présent d'une rare splendeur.

Avant de descendre les marches de l'estrade, Nakor s'arrêta près du trône et se pencha vers l'impératrice.

— Il serait plus sage de croire les jumeaux, car ces deux-là, là-bas – il désigna Nirome et Toren Sie – sont de très méchants hommes.

L'impératrice étudia le tableau à ses pieds et finit par dire :

— Prince Erland, commencez donc, pour que nous puissions tirer au clair toute cette histoire.

Erland et Borric eurent droit à toute l'attention des personnes présentes dans la salle lorsqu'ils relatèrent leurs aventures chacun leur tour. Ils tentèrent d'expliquer tout ce qui s'était passé depuis l'attaque dans le désert et parlèrent sans interruption pendant près d'un quart d'heure. Erland termina son récit par les événements qui avaient précédé leur entrée dans la pièce et conclut :

— Nirome a achevé de me convaincre qu'il était coupable du

meurtre de Sojiana lorsqu'il a broyé une noix à mains nues devant moi. Sojiana a eu la nuque brisée – un exploit que seul un homme avec des mains puissantes peut accomplir. Locklear est un homme d'épée accompli, mais il n'a pas la force nécessaire pour tuer quelqu'un à mains nues. (Il tendit le doigt en direction de Nirome.) Voici le meurtrier. Voici le mystérieux seigneur Feu !

L'impératrice se leva.

— Seigneur Nirome...

Mais un cri s'éleva depuis la porte.

— Mère !

Le prince Awari entra dans la salle en compagnie de douze officiers de l'armée, y compris les seigneurs Ravi et Jaka. Il s'avança au pied du trône et s'inclina avant de demander :

— Quelle est cette terrible nouvelle au sujet de Sojiana ?

L'impératrice étudia le visage de son fils pendant quelques instants.

— C'est ce que nous nous apprêtons à déterminer. Reste et tiens-toi tranquille encore un moment. Cela concerne aussi ton avenir. (De nouveau, son regard se posa sur Nirome.) J'étais sur le point de vous demander, seigneur Nirome, ce que vous aviez à dire concernant ces accusations.

— Ô, Vous Qui Êtes Notre Mère À Tous...

— Non, je vous en prie, fit l'impératrice. Je déteste ce titre par-dessus tout. Surtout en ce moment.

— Ô Majestueuse Souveraine, ayez pitié. Je n'ai fait que ce que je croyais nécessaire pour l'empire, c'est-à-dire permettre à votre fils d'accéder au trône. Mais je n'ai jamais souhaité faire du mal à quiconque. Les tentatives contre le prince Borric n'étaient qu'une ruse pour empêcher les hommes des Isles d'atteindre la cité. Nous souhaitions seulement que les partisans de Sojiana tournent leur attention vers le Nord – c'est pourquoi nous avons falsifié les rapports mentionnant le rassemblement des armées du royaume. Mais je n'ai rien à voir avec le meurtre de votre fille ! C'est Awari qui a cherché à éliminer sa rivale.

Le prince pâlit à ces mots. Son épée était à moitié hors du fourreau lorsque le seigneur Jaka posa la main sur son épaule.

— Assez ! s'écria l'impératrice, qui balaya la pièce du regard avant d'ajouter : Quel est donc le chemin qui mène à la vérité ? Vos arguments sont convaincants, admit-elle en regardant les jumeaux, mais vous n'avez aucune preuve.

Elle baissa les yeux vers Gamina.

— Vous pouvez lire les pensées, c'est bien cela ?

Gamina hocha la tête, mais Nirome protesta en criant :

— Elle est mariée à un étranger, Majesté ! Elle ne ferait que

mentir pour servir son époux et la cause des Isles.

Gamina était sur le point de répliquer lorsque l'impératrice l'en empêcha.

— Je ne pense pas que vous me mentiriez, ma chère.

D'un geste, elle indiqua la galerie de nobles qui l'entourait.

— Mais je ne pense pas non plus que les autres personnes présentes dans cette pièce soient prêtes à vous croire. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, la situation est plutôt tendue.

Un officier vêtu de l'uniforme de la Légion intérieure entra en courant dans la pièce et murmura quelques mots à l'oreille du maître des cérémonies. Celui-ci, à son tour, demanda la permission de s'approcher de l'impératrice. Lorsqu'elle répondit par l'affirmative, il se hâta de gravir les marches qui menaient au trône.

Lorsqu'il eut fini de lui transmettre le rapport de l'officier, la vieille femme se redressa.

— Voilà, nous y sommes. Je viens d'apprendre que deux détachements de la garde impériale se sont barricadés dans une aile du palais et défient ouvertement l'ordre qui leur a été donné de rendre les armes. Partout dans la cité, des groupes d'hommes armés se déplacent.

« Nous voici donc face à une rébellion, dans notre propre cité ! s'écria-t-elle en se levant. Le sceau impérial de la paix est sur Kesh et le premier qui tire l'épée, qu'il appartienne au peuple ou à la noblesse, signe son arrêt de mort. Me suis-je bien fait comprendre ?

Cette dernière phrase s'adressait au seigneur Ravi, qui se tenait toujours immobile.

L'impératrice s'assit de nouveau et ajouta :

— Me voici de nouveau confrontée à la trahison et à l'infidélité, alors que je n'ai toujours aucun moyen de discerner la vérité.

Nakor se racla bruyamment la gorge.

— Oui ? demanda Lakeisha. Qu'y a-t-il ?

— Impératrice, les Isalanis ont une très vieille méthode pour déterminer la vérité.

— Je serais ravie d'apprendre de quoi il s'agit.

Nakor, toujours aussi souriant, se tourna vers Ghuda.

— Amène le gros seigneur devant l'estrade.

Le mercenaire obéit, tandis que Nakor posait son sac à dos par terre et commençait à fouiller dedans. Au bout d'un moment, il s'exclama : « Ah ! » et en sortit ce qu'il cherchait.

Tous ceux qui l'entouraient reculèrent, par réflexe, car il tenait dans ses mains un cobra gigantesque, d'une beauté éblouissante. Le serpent faisait facilement un mètre quatre-vingts de long et son corps était aussi épais que l'avant-bras d'un humain. Les écailles sur son dos avaient la couleur de l'or en fusion, et sa gorge et l'intérieur du

capuchon ressemblaient à des émeraudes d'un vert sombre et éclatant. Des yeux semblables à des opales de feu, bleu-noir avec une petite flamme rouge, se posèrent sur la foule d'où s'éleva un murmure étonné. Une langue rouge sang sortait par intermittence de sa gueule qui s'ouvrit sur un sifflement menaçant, dévoilant deux terribles crocs d'ivoire. Le cobra se tordit et siffla de nouveau lorsque Nakor le déposa par terre devant Nirome. Le courtisan recula contre les marches de l'estrade.

— Voici le serpent de Vérité de Sha-Shu, expliqua Nakor. Mentir devant lui, c'est embrasser la mort. Et c'est très douloureux, ajouta-t-il gaiement à l'intention de Nirome.

Le serpent ondula jusqu'aux pieds de Nirome puis se redressa jusqu'à ce qu'il donne l'impression de regarder le gros sang-pur droit dans les yeux. Il déploya son capuchon, ce qui fit apparaître des reflets argentés sur les écailles dorées de son dos.

— Le serpent n'attaquera pas tant que vous direz la vérité, ajouta Nakor. Un seul mensonge et vous mourrez. Il ne donne aucun avertissement. Il est infailible.

Nirome pouvait à peine bouger tant il était hypnotisé par le serpent qui ondulait devant lui. Lorsque l'animal ne fut plus qu'à quelques centimètres, le noble s'écria :

— Assez ! Je vais tout vous dire ! C'est moi qui ai tout planifié, depuis le début.

Plusieurs des membres de la loge se mirent à parler à voix basse.

— Quel a été le rôle d'Awari dans ce complot ?

Nirome se tourna vers l'impératrice, sa peur se transformant en colère.

— Awari ! Ce n'est qu'un idiot, un sot qui ne sait que pavaner. Il pensait que je cherchais juste à soutenir sa prétention au trône. Mais je voulais qu'on le croie coupable de la mort de Sojiana, ou en tout cas que les soupçons à son sujet soient tels qu'on ne veuille plus de lui comme héritier.

— Ainsi, c'est Sharana que vous auriez mise à ma place, dit l'impératrice en s'appuyant au dossier du trône. Mais pourquoi ?

— Parce que Ravi et ses alliés n'accepteront jamais une autre impératrice. Les nations du Sud sont prêtes à se rebeller de nouveau et comme la confrérie du Cheval commande le défilé qui traverse la Ceinture de Kesh, la Petite Kesh risque d'être à jamais perdue. De leur côté, le seigneur Jaka et les autres sang-pur n'accepteront jamais un prince consort qui ne serait pas de leur caste. Il n'y avait donc qu'une seule solution.

Lakeisha hocha la tête.

— Bien sûr. Marier Sharana à l'héritier, pour que son mari devienne empereur à ma mort. (Elle soupira.) Et qui pourrait mieux

jouer ce rôle que le grand conciliateur, le seigneur Nirome en personne. Le seul membre de la loge qui n'ait aucun ennemi ? Le seul homme qui parvienne à parler aux sang-pur comme à ceux qui ne le sont pas ?

L'impératrice se couvrit le visage de ses mains. Pendant un moment, la foule crut qu'elle pleurait. Lorsqu'enfin elle baissa les mains, elle avait en effet les yeux rouges, mais on ne voyait sur son visage pas la moindre trace de larmes.

— Comment avons-nous pu en arriver là, à ce que nos meilleurs hommes complotent pour leur propre grandeur et non pour le bien-être de l'empire.

Elle poussa de nouveau un profond soupir.

— Seigneur Ravi, ce plan aurait-il pu marcher ?

Le maître de la confrérie du Cheval s'inclina.

— Maîtresse, j'ai peur que le traître n'ait raison. Il y a encore un moment, nous pensions que votre fils était responsable de la mort de Sojiana. Nous n'aurions pas accepté Sharana pour maîtresse, mais nous n'aurions pas permis à un homme qui a versé le sang impérial de nous donner des ordres. Nirome aurait été le parfait compromis.

L'impératrice sembla perdre toutes ses forces, tant elle parut se ratatiner sur le trône.

— Malheur ! cria-t-elle. Tout serait en train de s'écrouler, tout tremblerait au bord du chaos si la bonne fortune n'avait envoyé ces deux garçons à notre cour !

— Majesté ! intervint Erland. Puis-je demander une faveur ?

— Il semblerait qu'on vous ait injustement traité, prince Erland. Quel est votre souhait ?

— Poser une question à Nirome.

Il se tourna vers le noble qui tremblait comme une feuille.

— Locklear a été accusé du meurtre de Sojiana. Je vous ai dit que seul un homme avec des mains puissantes pouvait briser le cou de quelqu'un. L'avez-vous tuée pour jeter la responsabilité de ce meurtre sur mon ami ?

Nirome jeta un coup d'œil au serpent et répondit dans un faible murmure :

— Oui.

— Où est Locklear ? demanda James.

Nirome essaya de reculer plus encore, mais buta contre les marches de pierre.

— Il est mort. Son corps est dissimulé dans un grenier à blé dans les niveaux inférieurs.

Les yeux de Gamina se remplirent de larmes. La nouvelle frappa durement James et les jumeaux. Ils savaient que Locklear avait sûrement été tué, mais n'en avaient pas moins continué à espérer

jusqu'à ce qu'ils apprennent la nouvelle. Borric fut le premier à parler.

— Majesté, je sais que Kesh n'est pas responsable de la mort de l'un de nos ambassadeurs. Nous ne demanderons pas réparation.

Il s'exprima calmement, mais tous ceux qui se trouvaient près de lui pouvaient voir les larmes perler à ses paupières.

L'impératrice se leva et se tourna vers la loge des Seigneurs et Maîtres.

— Voici mon jugement !

Elle montra Nirome du doigt.

— Cet homme s'est lui-même condamné par ses aveux.

Lakeisha se tourna alors vers le traître.

— Nirome, vous n'êtes plus un seigneur, car vous avez confessé le mal que vous avez fait. Pour cela, vous mourrez.

Le gros homme se raidit.

— Je réclame le droit de mourir de mes propres mains !

— Vous ne réclamerez rien du tout ! cracha l'impératrice. A compter de cet instant, vous n'êtes plus un sang-pur. Vous n'aurez pas droit à une mort douce et à l'oubli miséricordieux que vous apporterait un poison doux, ni au sommeil éternel après vous être ouvert les veines.

« Autrefois fut décrété le châtiment qui attend ceux qui trahissent leurs rois et leurs reines. Ce châtiment n'est plus appliqué depuis des siècles mais, aujourd'hui, Nirome, tel sera votre sort : vous passerez la nuit dans une cellule où vous pourrez repenser à loisir aux méfaits que vous avez commis et à la mort qui vous attend. Tous les quarts d'heure, un garde relira cette sentence devant vous afin que vous ne puissiez pas vous reposer. Puis, au matin, vous serez emmené au temple, où le garde lira la sentence au grand prêtre de Guiswa, afin que le Chasseur aux Mâchoires Rouges apprenne que vous n'êtes pas digne de prendre part à la Chasse Éternelle. Puis vous serez emmené au pied du plateau et dépouillé de vos vêtements. Alors une dizaine de soldats vous fouetteront et vous feront parcourir toute la cité en courant. Si vous tombez, ils appliqueront des charbons ardents sur vos fesses jusqu'à ce que vous vous releviez et recommenciez à courir. Aux portes de la cité, vous serez suspendu dans une cage et la sentence sera lue à voix haute par les gardes une fois par heure, afin que tous les passants apprennent quels sont vos crimes. Même les mendiants se verront offrir des bâtons de bambou avec lesquels ils pourront vous tourmenter ; vous pourrez ainsi ressentir la colère de ceux que vous avez trahis et vous devrez la supporter, car personne ne vous accordera une mort rapide et clément. Lorsqu'enfin vous serez sur le point de mourir, on vous sortira de la cage et on vous ranimera avec de l'eau mélangée à du vinaigre et du pain recouvert de sel. Puis l'on vous conduira en laisse, en vous appliquant des charbons ardents,

jusqu'aux abords du gouffre d'Overn, dans les marais où les premiers rois sang-pur chassaient. Là, on vous fera boire le vin amer et manger la chair pourrie de la trahison. Puis l'on vous arrachera votre membre viril, avant de vous jeter pieds et poings liés dans le marais où les crocodiles de l'Overn dévoreront votre corps.

« Votre nom sera effacé de tous les décrets impériaux et de tous les registres où sont notées les anecdotes de votre vie parmi nous, afin que personne ne puisse plus jamais le prononcer. A sa place, on écrira « celui qui trahit sa nation », et aucun enfant sang-pur ne pourra plus porter le nom de Nirome désormais. Avec le temps, même les dieux ne se souviendront plus de vous. Et votre âme devra supporter la solitude éternelle, emprisonnée dans le néant qui attend ceux que l'on a oubliés.

« Tel est mon décret !

— Celle-*Qui-Incarne-Kesh* a rendu son jugement ! clama le maître des cérémonies. Qu'il en soit fait selon sa volonté !

Quelques soldats se précipitèrent, mais hésitèrent en arrivant devant le cobra. Nakor les rassura en disant que le serpent ne leur ferait pas de mal. Les soldats s'emparèrent alors de Nirome, terrifié.

— Non ! hurla-t-il tandis qu'ils le traînaient hors de la pièce.

Ses cris résonnèrent encore dans les couloirs. L'impératrice se tourna vers Toren Sie.

— Vous qui étiez autrefois mon ami devrez me donner le nom de tous vos complices, auquel cas je me montrerai clément(e) envers vous : vous aurez droit à une mort rapide, et je ne ferai peut-être même que vous bannir. Si vous refusez, vous suivrez votre ami sur la voie de l'humiliation et de la douleur.

Le seigneur Toren Sie s'inclina :

— Votre Majesté est bien bonne. Je vous dirai tout ce que je sais.

D'autres soldats l'escortèrent hors de la salle. L'impératrice montra le serpent à Nakor.

— Occupez-vous de cet animal !

— Quel animal, impératrice ? demanda le sorcier, très souriant.

Il se baissa et attrapa le cobra en son milieu. Lorsqu'il se releva, il n'y avait plus qu'un long morceau de corde dans ses mains.

— Ce n'est qu'un peu de corde.

Il l'enroula et la remit dans son sac. Erland écarquilla les yeux, mais Borric lui dit :

— C'est juste un tour.

TRIOMPHE

Le serviteur s'inclina.

Borric, Erland et leurs compagnons entrèrent dans un petit jardin. Le serviteur les pria de s'asseoir sur les coussins autour d'une table recouverte de mets délicieux. On pouvait y voir toutes sortes de friandises et un assortiment des vins les plus fins. Ghuda préféra pour sa part s'attaquer au pichet de bière blonde fraîche, tandis que Nakor lui préférait celui de bière tiède. Les invités commencèrent le repas sans leur hôtesse.

Lorsque l'impératrice entra, dans une chaise à porteurs, tous firent mine de se lever. Elle leur fit signe de rester assis.

— Je me réjouis d'avoir droit à un peu de simplicité, c'est si rare. Asseyez-vous, asseyez-vous.

Les serviteurs qui portaient la chaise la déposèrent au bout de la table basse et retirèrent les longues perches qu'ils utilisaient pour la transporter.

Sharana entra quelques minutes plus tard et vint s'asseoir entre sa grand-mère et Erland. Elle adressa un sourire à Borric, qui la dévisageait ouvertement avec admiration. Le jeune homme portait ses propres vêtements, retrouvés dans les sacs qui n'avaient pas été volés par les bandits du désert. Ses cheveux avaient repris leur couleur naturelle, car Nakor lui avait fourni une potion nauséabonde qui avait éliminé toute trace de teinture. Ghuda et le petit sorcier portaient de belles robes que les serviteurs de l'impératrice leur avaient données.

— Je voulais avoir une petite discussion avec vous, en privé, avant de retourner assister à ce maudit jubilé. Je n'arrive pas à croire qu'il nous faudra encore supporter ces idioties pendant quatre semaines et demie.

— J'ai été quelque peu surpris d'apprendre que les festivités étaient maintenues, Majesté, avoua Erland.

La vieille femme sourit.

— Le complot de Nirome ne serait rien comparé aux troubles qui enflammeraient la ville si j'essayais d'annuler les festivités, Erland. Les Seigneurs et Maîtres veulent des terres et du pouvoir, mais l'homme du peuple, lui, veut simplement s'amuser. Si nous essayions de l'en

empêcher, le sang coulerait dans les rues. Vous m'avez tout l'air d'appartenir au peuple, Ghuda Bulé. N'ai-je pas raison ?

— Tout à fait, Votre Majesté, répondit Ghuda, que le fait d'être à proximité de gens aussi puissants et importants mettait mal à l'aise. La plupart des hommes vous causeront pas d'ennuis du moment qu'ils ont à manger, un toit au-dessus de leur tête, une jolie femme de temps à autre et un peu d'amusement en cours de route. Sinon, on s'ennuie.

L'impératrice se mit à rire.

— Voilà un philosophe. Et sérieux, avec ça. (Elle se tourna vers les autres.) Il n'a même pas remarqué que je plaisantais. (Elle soupira.) Je pense que j'ai dû perdre l'habitude.

Elle regarda de nouveau Ghuda.

— Dites-moi, quelle récompense allons-nous vous donner pour avoir aidé à sauver l'empire ?

Le mercenaire eut l'air terriblement gêné.

— Je lui ai promis dix mille écus d'or, Votre Majesté, expliqua Borric.

— Entendu, répondit l'impératrice. Il recevra la même somme, sur notre trésorerie. Que diriez-vous de rester et de m'aider à diriger la Légion intérieure, Ghuda ? De nombreuses places d'officiers sont à pourvoir, et cela ne va pas s'arranger lorsque Toren Sie se sera confessé.

Ghuda sourit, faiblement, gêné à l'idée de refuser pareille offre.

— Je suis désolé, Votre Majesté, mais je pense que je vais prendre cet argent et ouvrir une auberge, peut-être à Jandowae. Il fait beau, là-bas, et la région est calme. J'engagerai deux jolies serveuses et peut-être même que j'en épouserai une, pour avoir des fils. Je me fais trop vieux pour le voyage et l'aventure.

Un sourire chaleureux fleurit sur les lèvres de l'impératrice.

— Je vous envie vos modestes ambitions, guerrier. Je vous imagine très bien racontant vos histoires dans la salle commune à la veillée. Mais j'ai une dette envers vous. Si jamais vous avez besoin d'une amie à la cour, faites-le-moi savoir, je serai ravie de vous rendre service.

Ghuda inclina la tête.

— Votre Majesté.

— Qu'en est-il pour vous, petit homme ? demanda Lakeisha à Nakor. Que pouvons-nous faire pour vous remercier du rôle que vous avez joué dans cette affaire ?

L'Isalani se servit du revers de sa manche pour essuyer l'écume qui ornait ses lèvres.

— Pourrais-je avoir un cheval ? Une grande jument noire, peut-être ? Et une belle robe bleue ?

L'impératrice se mit de nouveau à rire.

— Je vous donnerai même un millier de chevaux si c'est là votre souhait.

Nakor sourit.

— Non, un seul fera l'affaire, merci, impératrice. Il est difficile de monter plus d'un cheval à la fois. Mais si j'avais une belle jument noire et une magnifique robe bleue, alors je redeviendrais Nakor le Cavalier Bleu. Ça serait bien.

— Rien d'autre ? De l'or ? Un poste à la cour ?

Nakor fouilla dans son sac et en sortit un jeu de cartes.

— Tant que j'ai mes cartes, je n'ai pas besoin d'or, répondit-il en les battant. Et si j'acceptais un poste à la cour, je n'aurais plus le temps d'enfourcher mon beau destrier. Merci, impératrice, mais je préfère refuser.

Lakeisha regarda les deux hommes.

— De toute ma vie, je n'avais jamais vu deux personnalités aussi originales dans mon palais et je ne peux même pas garder l'un d'entre vous. Très bien, ajouta-t-elle avec une pointe d'humour. Mais si j'étais encore à l'âge de Sharana, je trouverai bien un moyen de vous retenir.

Cette réplique fit rire tout le monde.

— Messire James, je suis désolée d'amener la conversation sur des sujets plus sérieux, mais nous avons retrouvé le corps du baron Locklear. J'ai demandé à mes embaumeurs de préparer votre ami afin qu'il puisse retourner à Krondor. Une garde d'honneur l'escortera chez son père, à Finisterre. L'empire est prêt à payer toute réparation que votre roi jugera bon de demander. Locklear était un noble du royaume et notre invité ; sa sécurité nous incombait et nous l'avons laissé se faire tuer.

— Je crois que le prince Arutha et le roi Lyam comprendront. (Il eut l'air pensif, pendant un moment.) Nous savions que nous prenions un risque en venant ici. C'est le prix que nous payons pour nos privilèges.

L'impératrice lui lança un regard pénétrant.

— Vous êtes étranges, vous les hommes des Isles. Vous prenez très au sérieux les obligations qui vont de pair avec la noblesse et le concept de grande liberté.

James haussa les épaules.

— La grande liberté donne à ceux qui sont le moins bien nés des droits que même les nobles ne peuvent leur retirer. Même le roi n'est pas au-dessus de la loi.

— Brrr, fit l'impératrice en simulant un frisson. Voilà qui me donne froid dans le dos. L'idée de ne pas pouvoir commander à ma guise me paraît... totalement étrangère.

Borric sourit.

— Nous sommes différents. Erland et moi avons beaucoup appris,

chacun à notre manière, de notre séjour parmi des « étrangers ».

Il regarda la jolie princesse, dont la robe transparente ne dissimulait en rien la beauté de son corps, et ajouta sèchement :

— Même si je soupçonne fortement mon frère d'avoir eu droit aux leçons les plus agréables.

— Que va-t-il se passer maintenant ? demanda Erland. Je veux dire, concernant votre fils ?

— Awari a toujours été un garçon têtu, répondit l'impératrice. C'est pour ça qu'il n'est pas homme à guider Kesh après ma mort.

James regarda Sharana.

— La princesse sera donc votre héritière ?

— Non, répondit Lakeisha. Je l'aime énormément, mais Sharana n'a pas le caractère qu'il faut pour gouverner. Si j'avais encore vingt ans à vivre, elle réussirait peut-être à apprendre, mais je doute pouvoir survivre aussi longtemps.

Sharana voulut protester, mais sa grand-mère balaya la remarque d'un geste de la main.

— Assez. J'ai soixante-quinze ans et je suis fatiguée. Tu n'as pas idée de ce qu'est la fatigue lorsque tu dois supporter le poids de cinq millions de personnes sur tes épaules chaque jour, pendant quarante-sept ans. J'ai pris le trône quand j'étais plus jeune que ta mère, que les dieux lui permettent de reposer en paix. J'avais vingt-huit ans quand le cœur de ma mère, qui était très fragile, a lâché. (Il y avait un parfum d'amertume dans l'air lorsque l'impératrice fit une pause.) Non, ce ne sera pas un cadeau que j'offrirai à la personne qui sera mon héritière. (Elle regarda Erland, Borric, et James.) Si seulement j'avais l'un d'entre vous à la cour, j'aurais moitié moins peur pour l'avenir de mon peuple. (Elle désigna Erland.) Si seulement je pouvais vous garder ici, mon garçon, et faire de vous mon successeur en vous mariant à Sharana ! Pour le coup, nous serions vraiment dans de beaux draps !

Elle rit, mais l'expression sur le visage d'Erland lui fit comprendre que le prince ne trouvait pas ça drôle. Face à cette détresse, Lakeisha ajouta :

— Sharana, emmène-le et parle-lui. Il vous reste quelques semaines à passer ensemble, et je veux que les choses soient claires. Allez.

Sharana et Erland se levèrent et quittèrent le jardin.

— Ma petite-fille ne peut épouser qu'un sang-pur, sinon nous aurions droit à une révolution sur le plateau et Awari serait notre prochain empereur. Il n'y a déjà pas assez de gens pour nous soutenir comme ça.

James réfléchit en prenant en compte ce qu'il connaissait de la cour impériale.

— Vous allez donc la marier à Diigaï ?

L'impératrice écarquilla les yeux, à l'évidence ravie.

— Oh vous, vous êtes intelligent. J'aurais vraiment aimé pouvoir vous garder ici, mais je suis sûre que votre roi ne serait pas d'accord. D'autant qu'avec une dame à vos côtés qui peut lire les pensées des gens avec lesquels vous seriez amené à négocier..., ajouta-t-elle en regardant Gamina, quel trésor vous seriez, messire James ! Il faudra que je me rappelle de vous bannir à vie de l'empire ! Vous êtes trop dangereux pour vous permettre de revenir ici.

James n'aurait su dire si elle plaisantait ou pas.

— Oui, reprit la vieille femme, je vais la marier au fils du seigneur Jaka. Aucun sang-pur, à l'exception d'Awari et peut-être d'une poignée de ses partisans les plus ardents, ne fera d'objection à l'idée de voir Diigaï monter sur le trône de Lumière après moi. Grâce aux sages conseils de son père, je suis sûr qu'il deviendra un bon souverain.

L'impératrice regarda en direction de l'endroit où Erland et Sharana avaient disparu.

— Tout finit bien, je pense. Je sais que lorsque vous monterez sur le trône des Isles, ajouta-t-elle en s'adressant à Borric, vous aurez à vos côtés un frère qui se souviendra de cette cour avec affection. Et Kesh, pour sa part, aura en Diigaï un souverain qui n'oubliera pas ce qu'il doit à votre maison.

Borric hocha la tête pour montrer qu'il comprenait. James lui avait raconté l'histoire de Diigaï et du lion, sans oublier le rôle qu'avait joué Erland.

— J'espère qu'aussi longtemps que je régnerai sur les Isles, Kesh me considérera comme son ami.

— Moi aussi, je l'espère, répondit Lakeisha en tapotant des doigts sur l'accoudoir de sa chaise. J'ai bien peur d'avoir à nouveau des problèmes avec mes sujets les plus récalcitrants au sud de la Ceinture de Kesh. La Petite Kesh n'a jamais bien supporté le joug.

— Si je peux me permettre une suggestion, Majesté, intervint James, supprimez donc le joug. Il y a là-bas de nombreuses personnes, très capables, qui donneraient leur sang pour vous au besoin, mais qui, parce qu'ils ne sont pas des sang-pur, se voient refuser l'accès des plus hauts postes de la cour. Parmi ceux que Kesh emploie, je n'ai jamais connu de serviteur plus énergique ni d'esprit plus brillant que votre ambassadeur, aujourd'hui décédé, Hazara Khan. L'homme qui nous a récemment servi de guide, messire Abu Harez, me le rappelle beaucoup. Empêcher ce genre d'hommes de vous servir en raison de l'origine de ses ancêtres me paraît être un vrai gâchis.

— Vous avez peut-être raison, admit l'impératrice. Mais il y a des limites, messire. Les vieilles traditions se refusent à mourir et je

connais des personnes à mon service, qui font partie de ma famille, qui préféreraient mourir plutôt que d'assister à pareil changement. Et notre position n'est pas, en ce moment, ce que j'appellerais des plus favorables. Je ne sais pas jusqu'à quel point mon fils était de mèche avec Nirome, mais s'il ignorait vraiment ce que Nirome cherchait à faire, apparemment en son nom, c'est parce qu'il a choisi de faire le sourd, de fermer les yeux et de ne rien dire.

« Non, des changements révolutionnaires sont hors de question.

— Faites attention, alors, répliqua James. J'ai peur que la révolution soit la seule alternative.

L'impératrice garda le silence pendant un long moment.

— J'y réfléchirai. Je ne suis pas encore morte. Il m'en reste peut-être le temps.

Toutes les personnes présentes autour de la table se turent ; chacun espérait que ce serait le cas.

Erland tenait la main de la jeune fille serrée dans la sienne.

— Que voulait dire ta grand-mère ? Quelles choses avons-nous besoin de mettre au clair ?

— Elle sait combien j'aime t'avoir dans mon lit. Mais il faut que je passe moins de temps en public avec toi.

— Pourquoi ?

— Je vais épouser le fils du seigneur Jaka, Diigaí. C'est Grand-Mère qui a pris cette décision. Les seigneurs rebelles auront leur souverain mâle et les sang-pur auront un empereur qui appartient à leur caste. C'est un cousin, tu sais, alors le trône reste dans la famille.

Erland détourna le regard quelques instants.

— Je savais qu'il nous était impossible de rester ensemble... Et pourtant...

— Pourtant quoi ?

— Je t'aime, Sharana. Je t'aimerai toujours.

La jeune fille passa les bras autour du cou d'Erland et l'embrassa passionnément.

— Je t'aime bien, Erland, vraiment. Je serai heureuse de te savoir si près du trône des Isles lorsque je serai assise aux côtés de l'empereur.

Erland fut déçu de constater que sa déclaration n'avait pas été reçue avec plus d'enthousiasme.

— J'ai dit que je t'aimais.

— Oui, dit Sharana, ses grands yeux fixés sur le prince. Je t'ai entendu.

— Ça ne veut donc rien dire pour toi ?

— Si, bien sûr. C'est très gentil. Je te l'ai dit. Tu avais autre chose à l'esprit ?

— Gentil ? (Erland se détourna d'elle pendant un moment. Une douleur glacée avait envahi son ventre.) Rien, je suppose.

Elle l'obligea à se retourner.

— Arrête ça. Tu agis de façon très étrange. Tu as dit que tu m'aimais. J'ai dit que je t'aimais bien. Tout ça, c'est très bien. Tu agis comme si quelque chose n'allait pas entre nous.

Erland se mit à rire.

— Oh, mais tout va bien. La femme que j'aime va épouser un autre homme, mais à part ça, tout va bien.

— Tu parles de moi comme si tu n'allais jamais aimer quelqu'un d'autre.

— C'est ce que je ressens.

— Mais c'est idiot, Erland.

La jeune fille lui prit la main et la posa sur sa poitrine.

— Tu sens mon cœur ? Tu sens ses battements ?

Il hocha la tête et sentit la chaleur envahir son corps. La peau de la jeune femme était si douce sous sa main.

— J'ai de la place dans mon cœur pour beaucoup de gens. J'aime ma grand-mère, et mes parents, bien qu'ils ne soient plus en vie. J'ai aussi de l'affection pour mon oncle, même si je le trouve parfois étrange. J'ai aimé d'autres garçons avant toi et j'en aimerai d'autres quand tu seras parti. Aimer une personne ne t'empêche pas d'en aimer d'autres, tu comprends ?

Erland secoua la tête.

— Je suppose que nos mœurs sont trop différentes. Tu vas épouser un autre homme, et pourtant tu parles d'en aimer encore d'autres.

— Pourquoi pas ? Je serai l'impératrice et je serai libre d'aimer tous ceux que je trouve dignes de cet honneur. Pour Diigaí, ce sera la même chose. La plupart des femmes sang-pur veulent coucher avec lui. Avoir un enfant de l'empereur est un honneur très recherché.

Erland se mit à rire.

— Je crois que je n'arrive tout simplement pas à te comprendre. De toute façon, je ne vous poserai aucun problème, à toi et à Diigaí.

Sharana eut l'air interloquée.

— Comment pourrais-tu nous poser un problème ? Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Il va falloir que je passe quelques nuits avec lui, pour qu'il s'habitue à l'idée de devenir le mari de la petite-fille de l'impératrice. Et puisqu'on va le nommer héritier, il va falloir que je passe la plus grande partie de mon temps en public avec lui. Mais je te réserverai la plupart de mes nuits, pour le temps qu'il te reste à passer à la cour. Si tu souhaites toujours venir me voir, bien sûr.

Erland ne se rappelait pas s'être jamais senti aussi tiraillé. Puis il

se mit à rire.

— Je ne sais pas. Mais je pense que je vais avoir du mal à rester à l'écart.

Bougeant de façon sensuelle sous sa main, elle se frotta contre lui et le serra contre elle.

— Je me disais bien que ce serait le cas. (Elle l'embrassa.) Dis-moi, est-ce que ton frère te ressemble en tout point ?

Il recula, avant d'éclater de rire.

— Oui, presque. Mais il y a certaines choses qu'on ne partagera jamais.

Sharana fit la moue.

— C'est dommage. Cela aurait pu donner des possibilités intéressantes.

Aux portes de la cité de Kesh, les escortes de cavaliers se tenaient prêtes. Borric, Erland, et leurs compagnons descendirent le dernier boulevard qui menait à la sortie de la ville. Près des portes, la cage de métal dans laquelle Nirome avait été enfermé se balançait de façon sinistre, vide désormais, pour rappeler à tous quel destin attendait les traîtres. Le noble sang-pur avait passé presque deux journées entières dans la cage, où il avait dû supporter les railleries et les coups des passants qui choisissaient de s'arrêter et d'ajouter à son tourment. Beaucoup se réjouissaient de voir un sang-pur descendu si bas.

Presque un millier de personnes s'était rassemblé dans les rues lorsqu'on l'avait sorti de la cage pour le forcer à manger du pain salé et à boire de l'eau mélangée à du vinaigre. Puis on l'avait conduit dans les marais qui bordaient le grand gouffre d'Overn en le fouettant comme une bête. Là, on l'avait mutilé et jeté aux crocodiles, sous les applaudissements de centaines de Keshians. Erland et Borric avaient décliné l'invitation et n'étaient pas allés assister au supplice. Le prince Awari, lui, s'y était rendu, mais nul n'aurait su dire si c'était pour voir s'appliquer la justice ou pour s'assurer que Nirome n'impliquerait pas d'autres partisans du prince. Beaucoup pensaient que le gros sang-pur était mort sans révéler certains secrets.

À la porte, Diigaí, récemment nommé prince, attendait dans son char, en compagnie de Sharana. Elle portait le pagne blanc et le torque d'or qui indiquait son rang, et attendait sagement aux côtés de son futur époux. Derrière eux, plusieurs rangées de nobles keshians attendaient pour dire au revoir à leurs invités royaux.

Le seigneur Jaka avança son char à côté de celui de son fils. Erland s'arrêta.

— Bonne journée, messire, Altesses.

Sharana offrit un sourire chaleureux au jeune homme.

— Bonne journée, Altesse.

— Nous sommes ravis de constater que vous avez eu envie de venir nous dire au revoir.

— Nous vous devons beaucoup, Votre Altesse, répondit Diigaí. S'il existe un moyen de vous rendre la pareille, vous n'avez qu'à demander.

Borric s'inclina.

— Vous êtes très généreux, Altesse ; nous espérons que les liens d'amitié que nous avons noués ensemble vont durer.

— Tu vas me manquer, Erland, dit Sharana.

Le prince se sentit rougir légèrement.

— Tu me manqueras aussi, princesse.

— Et bien que nous ne nous soyons connus que brièvement, tu me manqueras aussi, Borric.

Erland se tourna vers son frère, les yeux plissés.

— Qu'est-ce que...

— Au revoir, chers amis, se hâta de dire Borric, avant d'éperonner sa monture.

Aussitôt, les dix soldats de la garde krondorienne se mirent en marche et laissèrent Erland tout seul derrière.

— Attends une minute ! s'écria le prince, qui éperonna son cheval pour rattraper son frère. Je veux te parler !

Tandis que le groupe se mettait en marche, James se retourna et vit Nakor venir à sa hauteur. Ils franchirent les portes de la cité et s'avancèrent sur la route de Khattara.

— Vous venez avec nous, Nakor ? demanda James.

Le petit homme sourit.

— Pour quelque temps. J'ai peur que Kesh devienne un endroit très ennuyeux avec le départ de Borric et d'Erland. Ghuda est déjà parti pour Jandowae pour y construire son auberge. Je me sens seul quand je ne connais personne.

James hocha la tête.

— Et le port des Étoiles ? Avez-vous déjà pensé à vous y rendre ?

— Bah ! Une île de magiciens ? Qui pourrait s'amuser là-bas ?

— Ils ont peut-être besoin de quelqu'un pour leur apprendre à s'amuser.

— Peut-être. Mais je ne pense pas que cette personne soit Nakor le Cavalier Bleu.

James se mit à rire.

— Pourquoi ne pas nous accompagner jusqu'au port des Étoiles ? Passez un peu de temps là-bas, pour vous faire une idée, et prenez votre décision ensuite.

— Peut-être. Mais je ne crois pas que je vais aimer cet endroit.

James réfléchit quelques instants et acquit une certitude.

— Connaissez-vous Pug le magicien ?

— Pug est célèbre. C'est un magicien très puissant. Il utilise des sorts que personne n'avait utilisés depuis Macros le Noir. Moi, je ne suis qu'un pauvre homme qui ne fait que des tours très simples. Vous voyez, je n'aimerais pas aller là-bas.

James sourit.

— Pug m'a donné un message. Il m'a dit que si jamais j'avais besoin de parler en son nom, je devrais répéter ce message.

— Un message susceptible de me donner envie d'aller au port des Étoiles ? dit le petit homme en souriant. Il doit être vraiment extraordinaire.

— Je suis persuadé qu'il savait, d'une façon ou d'une autre, que je vous rencontrerai, vous ou quelqu'un comme vous, quelqu'un qui serait capable d'apporter une vision nouvelle de la magie, mieux que quiconque au port des Étoiles. Il avait l'impression que c'était important et je crois que c'est pour ça qu'il m'a fait apprendre ces mots : la magie n'existe pas.

Nakor se mit à rire. Il semblait réellement amusé.

— Pug le magicien a dit ça ?

— Oui.

— Alors, répondit Nakor, il est très intelligent pour un magicien.

— Vous irez au port des Étoiles ?

Nakor hocha la tête.

— Oui. Je pense que vous avez raison. Pug voulait que j'y aille et savait ce que vous auriez besoin de me dire pour me donner envie d'y aller.

Durant tout ce temps, Gamina avait chevauché en silence aux côtés de son mari. Elle prit enfin la parole.

— Mon père avait un certain don de prescience. Je pense qu'il avait le sentiment que si on les laissait livrés à eux-mêmes, les magiciens de l'académie s'isoleraient et se replieraient sur eux-mêmes.

— Les magiciens aiment les grottes, approuva Nakor.

— Vous pourriez me faire une faveur ? demanda James.

— Laquelle ?

— Dites-moi ce que Pug veut dire par « la magie n'existe pas » ?

Nakor réfléchit, le visage plissé en signe de concentration.

— Arrêtons-nous, proposa-t-il.

James, Gamina et Nakor firent quitter la route à leurs chevaux et s'arrêtèrent sur le bas-côté, juste à la limite de la cité. Nakor plongea la main dans son sac à dos et en sortit trois oranges.

— Vous savez jongler ?

— Un peu, oui, répondit James.

Nakor lui lança les trois oranges.

— Montrez-moi.

James, dont la dextérité avait quelque chose de surnaturel, attrapa les trois oranges, les lança dans les airs et commença rapidement à jongler tout en obligeant sa monture à rester tranquille, ce qui n'était pas un mince exploit.

— Pouvez-vous le faire les yeux fermés ? demanda Nakor.

James essaya d'adopter un rythme aussi régulier que possible et ferma les yeux. Il dut se forcer à ne pas les rouvrir et pourtant, à chaque instant, il avait l'impression que la prochaine orange n'allait pas retomber dans la paume de sa main.

— Maintenant, faites-le d'une seule main.

James ouvrit les yeux et les trois oranges tombèrent par terre.

— Pardon ?

— Je vous ai demandé de jongler avec une seule main.

— Pourquoi ?

— C'est une astuce, vous ne comprenez pas ?

— Je ne suis pas sûr, répondit James.

— Le jonglage, c'est juste un tour de main. Ce n'est pas de la magie. Mais si vous ne savez pas comment le faire, ça ressemble à de la magie. C'est pour ça que les gens jettent des pièces aux jongleurs dans les foires. Quand vous saurez jongler d'une seule main, vous aurez appris quelque chose. (Il enfonça ses talons dans les flancs de sa monture.) Et quand vous saurez le faire sans les mains, vous comprendrez ce que Pug voulait dire.

Arutha et Anita se tenaient debout devant leurs trônes lorsque leurs fils entrèrent dans la salle où se réunissait la cour de Krondor. Au cours des quatre mois qu'avait duré l'absence des jumeaux, le prince et la princesse de Krondor avaient tout d'abord éprouvé une grande souffrance à l'annonce de la mort de Borric, puis une grande joie lorsqu'ils avaient appris qu'il était vivant. Mais une douleur en eux faisait écho à l'absence du baron Locklear.

Les jumeaux s'arrêtèrent devant leurs parents et s'inclinèrent solennellement. Quelque chose en eux était différent, même si Arutha n'aurait su dire ce qui avait changé. Il avait envoyé à Kesh deux jeunes garçons, mais c'étaient de jeunes hommes qui en revenaient. Chez eux, l'assurance semblait avoir remplacé l'effronterie et leur impulsivité paraissait avoir laissé la place à une certaine fermeté. Dans leurs yeux se lisait la perte qu'ils avaient subie ; on y trouvait comme un écho des actes méchants et pleins de haine dont ils avaient été les témoins. Arutha avait lu les rapports que des cavaliers lui avaient délivrés peu avant le retour des jeunes princes, mais à présent il en comprenait pleinement la teneur.

D'une voix forte, afin que tous puissent l'entendre, il déclara :

— Nous nous réjouissons du retour de nos fils. La princesse et

moi-même sommes heureux de les accueillir de nouveau à la cour.

Puis il descendit de l'estrade sur laquelle reposaient les trônes et étreignit Borric, puis Erland. Anita fit de même et les serra très fort contre elle, s'attardant un peu lorsque la joue de Borric effleura la sienne. Puis Elena et Nicholas s'avancèrent à leur tour pour les accueillir. Borric serra sa sœur contre lui en disant :

— A côté de toutes les nobles keshianes que nous avons rencontrées, tu es un trésor rare et simple.

— Simple ! s'exclama-t-elle en s'écartant de lui. J'aime ça ! (Elle sourit à Erland.) Il va falloir tout me raconter au sujet des dames de la cour impériale. Absolument tout. Qu'est-ce qu'elles portaient ?

Borric et Erland se regardèrent et se mirent à rire.

— Je ne crois pas que tu lanceras une nouvelle mode à la cour de Krondor, petite sœur, la prévint Borric. Les dames de Kesh ne portent pratiquement pas de vêtements. Erland et moi trouvions cela très agréable et très attirant, mais je crois que si Père te voyait dans une de ces tenues, il t'enfermerait dans ta chambre et ne t'en laisserait plus sortir.

Elena rougit.

— Tant pis, racontez-moi quand même. Nous allons organiser une fête en l'honneur du mariage du comte James et je veux pouvoir porter quelque chose de différent.

Nicholas, pendant ce temps, attendait sans faire de bruit, à côté de son père. Borric et Erland le remarquèrent en même temps.

— Bonjour, petit frère, dit Borric.

Il s'agenouilla, les mains sur les genoux, pour pouvoir regarder Nicholas dans les yeux.

— Tu vas bien ?

Nicholas se jeta au cou de Borric et se mit à pleurer.

— Ils ont dit que tu étais mort. Je savais que ça ne pouvait pas être vrai, mais ils ont dit que tu l'étais. J'ai eu si peur.

Erland sentit les larmes lui monter aux yeux. Une fois n'étant pas coutume, il attira Elena dans ses bras et la serra de nouveau contre lui. Anita versa des larmes de joie, tout comme sa fille, et même Arutha eut du mal à garder les yeux secs.

Au bout d'un moment, Borric souleva le petit garçon et dit :

— Ça va, Nicky. Ne pleure plus. Nous allons bien, tous les deux.

— Mais oui, renchérit Erland. Et tu nous as manqué.

Nicholas essuya ses larmes.

— C'est vrai ?

— Oui, c'est vrai, répondit Borric. J'ai rencontré un garçon à Kesh qui n'avait que quelques années de plus que toi. Il m'a fait comprendre à quel point mon petit frère me manquait.

— Il s'appelait comment ? demanda Nicholas.

— Il s'appelait Suli Abul, répondit Borric, une larme coulant le long de sa joue.

— C'est un nom étrange. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je te raconterai son histoire.

— Quand ? demanda Nicholas avec toute l'impatience d'un garçon de sept ans.

Borric le déposa par terre.

— Dans un jour ou deux, nous prendrons peut-être un bateau pour aller pêcher. Tu aimerais ça ?

Nicholas hocha la tête avec enthousiasme et Erland lui ébouriffa les cheveux.

Arutha fit signe à James de s'éloigner un peu de la foule. Le duc Gardan les rejoignit en chemin.

— Tout d'abord, il faudra que j'aie une longue discussion avec toi, demain. Mais d'après les rapports que j'ai lus, il me semble que je te dois des remerciements.

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit James. Vraiment, ce sont les garçons qui méritent tous les honneurs. Si Borric était retourné à Krondor plutôt que de risquer sa vie en nous rejoignant, ou si Erland n'avait pas si rapidement vu clair dans le jeu de certaines personnes pourtant très intelligentes... Qui sait quel malheur aurait pu arriver ?

Arutha posa la main sur l'épaule de James.

— Tu te souviens de cette vieille plaisanterie au sujet du titre de duc de Krondor, n'est-ce pas ?

— Oui, et je le veux toujours, ce boulot, répondit James en souriant.

L'incrédulité apparut sur le visage ridé de Gardan.

— Après tout ce que tu as traversé, tu veux toujours t'asseoir à la droite du pouvoir ?

James balaya du regard les visages joyeux des personnes présentes à la cour.

— Je ne voudrais être ailleurs pour rien au monde.

— Tant mieux, répliqua Arutha. Parce que j'ai quelque chose à te dire. Gardan va finalement prendre sa retraite.

James écarquilla les yeux.

— Mais alors...

— Non, trancha Arutha. Je vais donner le titre au comte Geoffrey de Ravenswood, qui sert actuellement le Premier conseiller de Lyam à Rillanon.

James plissa les yeux.

— Qu'est-ce que tu cherches à me dire, Arutha ?

Le prince lui adressa un sourire retors et James sentit son estomac se contracter.

— Lorsque la fête donnée en l'honneur de ton mariage sera

terminée, mon cher Jimmy, expliqua le prince, toi et ta dame partirez pour Rillanon. Tu y prendras la place de Geoffrey sous les ordres du duc Guy de Rillanon. (Il sourit, l'un des rares vrais sourires que James ait jamais vus sur son visage.) Et, qui sait, lorsque Borric deviendra roi, il te nommera peut-être duc de Rillanon.

James fit signe à sa femme de le rejoindre et passa un bras autour de sa taille.

— Amos Trask a raison à ton sujet, tu sais, dit-il sèchement au prince. Tu nous gâches vraiment tout le plaisir.

FIN